

Mhairi McFarlane À nous deux



Mhairi McFarlane

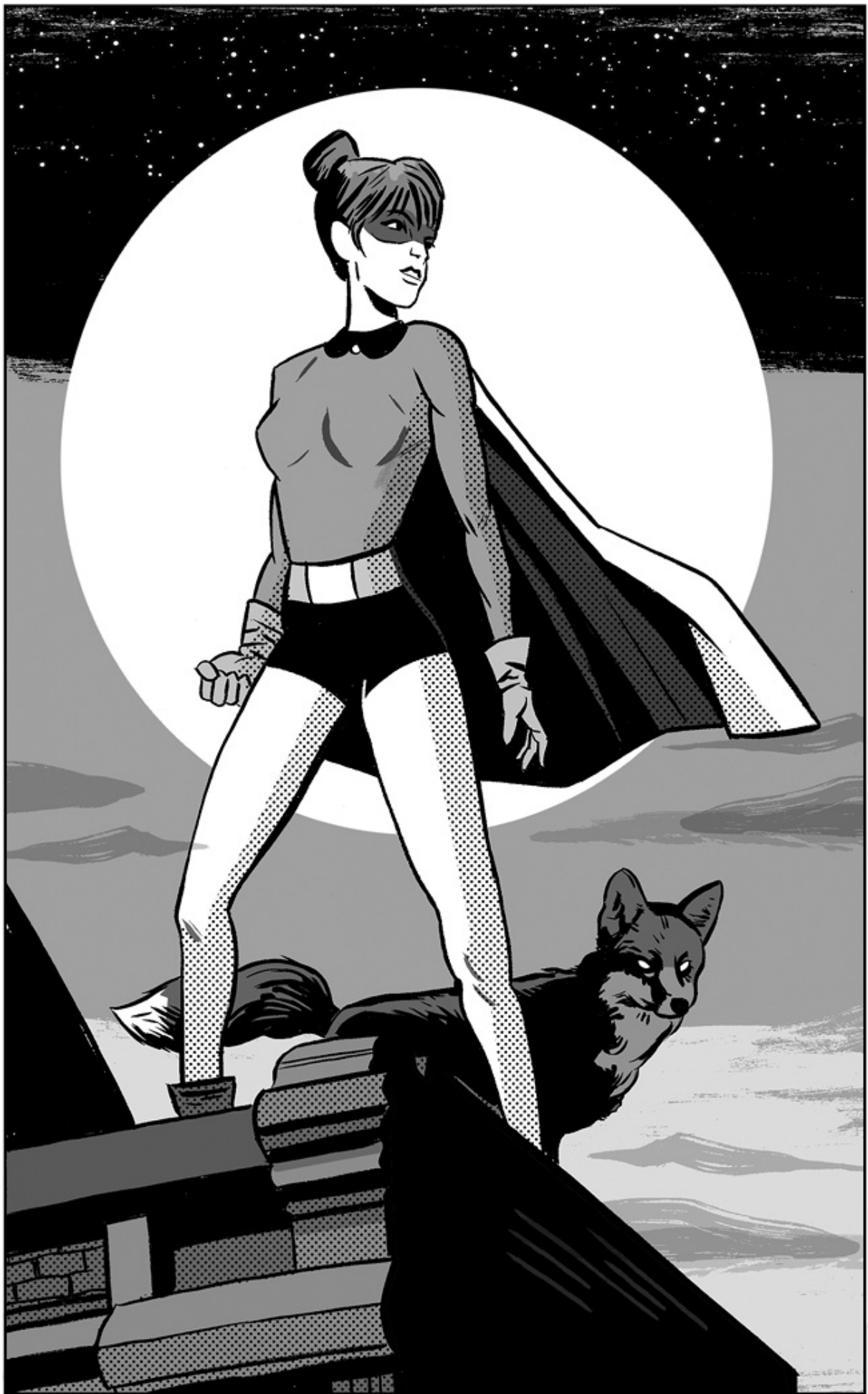
À NOUS DEUX

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Odile Carton

Milady

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

*À Tara,
l'une des femmes les plus héroïques que je connaisse.*



christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre premier

Ann s'approcha d'un pas traînant, chaussée de ses pantoufles King Kong. Elle était armée d'un yaourt et d'une cuillère, et affichait une expression très contrariée.

— C'est à vous, le truc dans le Tupperware au couvercle bleu ?

Delia cligna des yeux.

— Dans le frigo, précisa Ann.

— Oui.

— Ça empeste. Qu'est-ce que c'est ?

— Des crevettes au piment. C'est une recette marocaine. Un reste de ce que j'ai préparé pour le dîner hier soir.

— Eh bien, l'odeur a complètement imprégné mon yaourt grec. Pourriez-vous ne plus apporter de nourriture aussi agressive au bureau ?

— Ces crevettes me paraissaient seulement sûres d'elles.

— C'est comme les sandwiches aux œufs dans le train. Manger des sandwiches aux œufs dans le train est interdit. Pareil pour les hamburgers dans le bus.

— Ah oui ?

Se faire humilier pour un casse-croûte par une femme portant des pattes de primate en guise de chaussons était un peu surréaliste. De douloureux oignons obligeaient Ann à porter ces pantoufles. Ses pieds semblaient se détester.

— Oui. Et Roger veut vous parler, conclut Ann.

Elle regagna son siège, posa le yaourt contaminé et se remit à taper en martelant violemment son clavier de ses index tendus. Ses mouvements saccadés faisaient trembler sa tignasse noire aux reflets violine, dont Delia avait baptisé la teinte « Beignet d'Aubergine ».

L'autorité qu'exerçait Ann sur le réfrigérateur du bureau était effrayante. Bien qu'ayant largement dépassé l'âge de la ménopause, elle transvasait son lait demi-écrémé dans un récipient neutre sur lequel elle avait collé une étiquette indiquant : « LAIT MATERNEL » pour écarter les voleurs.

Elle était de ces femmes qui, pour une raison inconnue, cumulent une sensibilité excessive et une férocité extrême. Sur son bureau, un cadre où figurait, brodé au point de croix, un passage des Corinthiens sur l'amour du prochain côtoyait la liste où elle notait ce que devait chacun à la cagnotte thé du bureau. L'année précédente, Ann, que le sort avait désignée pour être le père Noël pas si secret de Delia, lui avait offert une alarme antiviol.

Delia s'extirpa de son siège et se dirigea vers le bureau de Roger. L'environnement de travail des attachés de presse du conseil municipal de Newcastle n'était pas particulièrement stimulant. La vue agréable était cachée par d'épais stores verticaux, dont la couleur porridge leur donnait prématurément l'air sale afin d'économiser sur les frais de nettoyage. Des plantes aux allures d'araignées et dont le feuillage avait bruni aux extrémités, avaient tenté de ramper au bas des étagères mais avaient été surprises par la mort avant d'avoir pu mener à bien leur projet. Les appliques encastrées dans les dalles en polystyrène du plafond diffusaient une lumière jaune éblouissante qui donnait l'impression d'être en 1972.

Delia s'entendait plutôt bien avec le reste de l'équipe, composée essentiellement de

quadragénaires tranquilles, mais, géographiquement, elle était coincée derrière Ann et son mur des lamentations. Toute conversation menée par-dessus elle était inévitablement court-circuitée.

Delia traversa la salle jusqu'au bureau de Roger à l'autre bout.

— Ah, Delia ! Notre experte en médias sociaux et notre détective officiel ! J'ai un jeu du chat et de la souris pour vous, annonça-t-il en poussant quelques feuilles A4 imprimées vers elle.

Elle doutait de mériter le titre de « détective officiel » du service simplement parce qu'elle avait découvert la source de l'odeur persistante dans les toilettes des dames – un « souvenir » glissé dans le réservoir d'une chasse d'eau par un stagiaire mécontent qui avait probablement une dent contre la gent féminine. Une illumination dont Delia se serait bien passée.

Roger joignit les pointes de ses doigts et poussa un soupir théâtral.

— Il semblerait que nous ayons un lutin.

Delia prit la parole après un instant d'hésitation.

— Vous voulez dire une taupe ?

— Comment appelez-vous quelqu'un qui se sert d'Internet dans l'intention de nuire à autrui ?

— Un connard ? suggéra Delia.

Roger tressaillit. Il ne jurait jamais.

— Non, je voulais parler d'un élément perturbateur persistant du genre cyborg.

— Un robot ? avança Delia avec hésitation.

— Non ! J'ai dit cyborg ? *Cyberespace*.

— Quelqu'un qui fait des commentaires déplacés en ligne... Un troll ?

— Troll ! C'est ça !

Delia parcourut les pages imprimées. Il s'agissait d'articles destinés exclusivement à un lectorat local, analysant les rapports du conseil parus dans le journal municipal. Rien de particulièrement surprenant, mais bon, c'était rarement le cas.

— Donc, ce petit plaisantin, dissimulé derrière le sobriquet anonyme « Naan Peshwari », sème le trouble sur le site du *Chronicle* dans les conversations qui succèdent aux articles, expliqua Roger.

Delia feuilleta de nouveau les pages.

— Ne pouvons-nous pas l'ignorer ? Après tout, il y a beaucoup de trolls sur le Net.

— C'est ce que nous ferions en temps normal, répondit Roger en tenant un stylo horizontalement, tel Mycroft Holmes faisant son rapport au MI6.

Roger prenait son travail très au sérieux. Correction : il ne prenait rien à la légère.

— Mais ses propos sont d'une nature particulièrement vexatoire. Il invente des citations qu'il attribue abusivement à des membres du conseil municipal. Ses commentaires tournent nos conseillers en dérision, nuisent à leur réputation et font dérailler tout le débat sur la base d'un mensonge. Malgré eux, les lecteurs sont aspirés dans son vortex de calomnies. Jetez un coup d'œil à celui-ci, par exemple.

Il tapota une feuille sur son bureau – un article récent du *Newcastle Chronicle*.

Delia lut le titre à haute voix :

— « Le conseil municipal donne son feu vert à l'ouverture d'un club de striptease ».

Roger saisit la feuille et chassa ses lunettes.

— Regardez les commentaires sous l'article. Notre ami le pain indien doué de raison déclare : « Je ne suis guère surpris par ce développement, étant donné que le conseiller municipal John Grobite avait annoncé l'année dernière, lors de la réunion de planification du 4 novembre : "Je serai le premier à faire la queue. J'ai hâte de poser mes paluches velues sur ces nichons frétilants." »

Delia resta bouche bée.

— John Grobite a dit ça ?

— Non ! s'exclama Roger d'un ton irrité en ôtant ses lunettes. Mais cette fausse prémisse a provoqué bien des débats futiles au sujet de ses inclinations, comme vous pourrez le constater. Le conseiller Grobite était furieux. Son épouse est membre du Rotary Club.

Delia s'efforça de ne pas rire, mais n'y tint plus quand Roger ajouta :

— Et, naturellement, il n'a pas choisi le conseiller Grobite par hasard. Il est évident qu'il cherchait à provoquer davantage de ricanements juvéniles au sujet de son patronyme.

Les tressautements incontrôlables de Delia lui valurent un regard réprobateur de Roger.

— Votre mission consiste à trouver ce petit sacripant et à le prier, dans les termes les plus persuasifs, de cesser et de s'abstenir.

Delia recouvrait peu à peu son calme.

— Les commentaires publiés sur le site du *Chronicle* sont tout ce que nous avons ? Sommes-nous sûrs au moins qu'il s'agit d'un « il » ?

— Je sais reconnaître l'humour de collégien quand j'en vois.

Delia doutait que Roger puisse distinguer l'humour d'une chaussure, d'un concombre ou d'un diffuseur de parfum d'ambiance.

— Appelez tous vos contacts, tirez des ficelles, ajouta Roger. Identifiez ce type, par n'importe quel moyen. Nous devons mettre un terme à cette mascarade.

— Avons-nous le droit de lui dire d'arrêter ?

— Propos diffamatoires. Bon, commencez par essayer de le raisonner. Le plus important, c'est d'ouvrir le dialogue.

Interprétant sa réponse comme un « non », Delia émit quelques marmonnements polis et regagna son siège.

La Chasse au Troll s'annonçait beaucoup plus intéressante que la rédaction d'un papier sur la nouvelle fontaine inaugurée près de la station de métro Haymarket. Delia feuilleta les pages contenant d'autres exemples de la prose de Naan Peshwari. Celui-ci semblait connaître le conseil municipal sur le bout des doigts et en avoir fait son cheval de bataille.

Delia joua un instant avec le combiné de son téléphone. Elle pouvait au moins essayer Stephen Treadaway. Stephen était un journaliste du *Chronicle*. Il devait avoir une vingtaine d'années, mais, dans ses costumes baggy, on lui en donnait douze, et il faisait preuve d'un sexisme démodé qu'il tenait probablement de son père.

— Délicieuse Delia ! Que puis-je faire *de vous* ? lança-t-il une fois que le standard eut transféré son appel.

— J'aurais un service à vous demander..., commença Delia de sa voix la plus enjouée et douceuse – aïe, le métier d'attachée de presse exigeait parfois de faire des compromis avec sa dignité.

— Un *service*. Voyez-vous ça. Ça dépend de ce que vous m'offrirez en échange.

Stephen Treadaway était clairement un petit sacripant. Il pourrait même être ce que Roger appelait un « vrai gredin ».

— Ah, ah, ah, dit Delia d'une voix éteinte. Non, voilà, nous avons un problème avec un intervenant de votre forum, un certain Naan Peshwari.

— Cela ne relève pas de notre responsabilité.

— Si, bien sûr. C'est vous qui l'hébergez.

Silence.

— Cette personne poste des informations mensongères qui nuisent au conseil municipal. Nous

n'avons rien contre vous. Simplement, nous souhaiterions avoir son adresse mail de façon à pouvoir lui demander de quoi il retourne.

— Ah, non, pas possible. C'est confidentiel.

— Vous ne pouvez pas me dire sous quelle adresse il est inscrit ? Sûrement un truc anonyme, genre pilaf@hotmail...

— Navré, délicieuse Delia. Vous avez entendu parler de la loi sur la protection des données ?

— Une question que vous devez avoir l'habitude d'entendre...

— Ah, ah ! Dix points pour Gryffondor ! Vous feriez une excellente journaliste.

Serrant les dents, Delia se fendit de quelques amabilités supplémentaires avant de raccrocher. Il avait raison. Ils ne pouvaient pas divulguer son nom. Elle détestait être prise en faute par Stephen Treadaway.

Elle essaya « Naanpeshwari » en un seul mot sur Google, mais n'obtint pour résultat qu'une tonne de recettes. Elle tenta différentes combinaisons avec « Naan Peshwari », « conseil municipal de Newcastle », qui n'aboutirent qu'à des commentaires furieux sur TripAdvisor et un lien vers un blog étrange et impénétrable.

Ce défi, qu'elle avait relevé avec reconnaissance, commençait à ressembler à une mission quasi impossible. Elle pourrait bien s'arrêter sur le forum et demander ouvertement à ce Naan Peshwari de la contacter, mais ce ne serait pas de la gestion de crise très subtile.

D'ailleurs, tout cela méritait-il qu'on parle de crise ? Naan était actif, mais on pouvait difficilement le considérer comme malveillant. En parcourant les articles d'actualités du *Chronicle*, on voyait bien, à leurs réponses absurdes, que la plupart des intervenants comprenaient qu'il plaisantait.

Sous un rapport intitulé « Colère des usagers : le ramassage des poubelles encourage la prolifération des rats », Naan prétendait que le conseiller Benton avait entonné *Rat In Mi Kitchen* des UB40.

Delia pouffa.

— Quelque chose vous amuse... ? lança Ann d'un ton soupçonneux.

— Il y a un fauteur de troubles sur le site du *Chronicle*. Roger m'a demandé d'enquêter.

— Nouvelle robe ? ajouta Ann, ne prêtant aucune attention à la réponse de Delia.

Elle balaya d'un regard désapprobateur le modèle Topshop imprimé de libellules que portait Delia ce jour-là.

Ann estimait de toute évidence que la gaieté des tenues de sa collègue manquait de professionnalisme. Exception faite de ses pantoufles thérapeutiques surprenantes, elle ne jurait que par la simplicité et la sobriété vestimentaires. Delia portait des robes évasées colorées, des collants fantaisie, des ballerines et un manteau rose framboise. Ann combinait des hauts et des bas unis de chez Next. Et des pieds de gorille.

Les gens disaient que Delia avait un style très personnel et distingué, ce qui la ravissait et la surprenait tout à la fois ; en effet, ses choix vestimentaires répondaient à une nécessité. Les jeans et le look androgyne ne convenaient pas à sa silhouette féminine à la poitrine et aux hanches plantureuses.

Des années avant d'atteindre la puberté, Delia avait compris que, avec ses cheveux roux, elle ne passerait jamais inaperçue : ils n'étaient pas d'un blond vénitien sage, mais d'un rouille flamboyant. Elle les portait assez longs, relevés, avec une frange fournie. Elle soulignait la pâleur de son teint coquille d'huître en maquillant ses yeux à l'eye-liner noir, façon ailes de papillon.

Avec ses yeux de biche et ses tenues de jeune fille, Delia était souvent prise pour une étudiante de l'université voisine. D'autant plus qu'elle venait travailler sur sa bicyclette rouge. À trente-trois ans,

elle n'était pas mécontente de cette confusion.

Delia tambourina des doigts sur son bureau. Elle avait l'intuition qu'ils avaient affaire à un homme d'une trentaine d'années qui s'ennuyait ferme. Le Naan faisait référence à des chansons et des émissions de télévision de sa génération. Mmm. Quels autres médias sociaux pourrait-il bien utiliser ? Elle savait d'expérience que les guerriers des forums avaient toujours fait leurs premières armes ailleurs. Twitter ? Elle commença à taper. Attendez. Attendez.

Bingo : avatar en prime – un pain aplati moucheté –, il y avait bien un Naan Peshwari. Dans son profil, il mentionnait être également du Tyneside. (« Galoche-sur-Tyne ») Elle cliqua sur la fonctionnalité de localisation géographique, implorant la bienveillance divine. Les tweets étaient postés sur Internet, précisément – bam ! – depuis un café du centre-ville, *Kafé Kawa*, un nom qu'elle avait toujours considéré comme des plus affligeants pour les défenseurs de l'orthographe et du bon goût. Elle connaissait l'endroit – son petit ami Paul l'appelait *Kafé Kata*.

En parcourant le fil d'actualité de Naan, elle constata qu'il envoyait généralement ses tweets à l'heure du déjeuner et le week-end. Voilà quelqu'un qui travaillait dans un bureau et dont l'ordinateur professionnel était muni d'un pare-feu. Elle le devinait également énervé et s'ennuyant ferme. Elle le comprenait. Le Projet Naan l'occupa pendant deux heures, jusqu'à ce qu'il soit temps de partir en week-end. Le niveau de productivité du vendredi après-midi dans son service n'était jamais herculéen.

Eh bien, elle savait déjà où elle déjeunerait le lundi : elle partirait en mission de surveillance, une perspective bien plus excitante que ses pauses-déjeuner habituelles. Elle ne dirait rien à Roger pour l'instant. Inutile de se faire mousser pour finir par se rendre compte qu'elle avait mis la main sur un Naan parlant complètement différent.

Delia gagna les toilettes afin de se préparer pour sa soirée. Ce matin-là, elle avait délaissé sa bicyclette pour venir en bus. Dans un sac en plastique, elle avait apporté des escarpins à petits talons et un jupon en tulle style années 1950. Elle le secoua pour le défroisser et l'enfila en se tortillant sous sa robe, choisie spécialement en vue de cette soirée romantique.

Les volants en taffetas couleur lavande sombre dépassaient de trois centimètres sous l'ourlet de la robe dont ils reprenaient le motif. De retour parmi ses collègues, mal à l'aise, Delia s'empressa de regagner sa place pour enfiler son manteau.

Mais elle ne fut pas assez rapide pour échapper au regard de faucon d'Ann.

— Qu'est-ce que vous portez là ? caqueta celle-ci.

— Ça vient de chez *Attica*, la boutique vintage, expliqua Delia, le rouge aux joues.

— Vous ressemblez à un abat-jour de bordel espagnol, assena Ann.

La jeune femme soupira, marmonna un « Waouh, merci » et fit une grimace. De toute façon, ce jour-là, rien de ce qui avait pu se passer entre 9 heures et 17 heures n'avait d'importance.

Seule comptait cette soirée : un de ces moments où la vie prenait un modeste tournant, vous menant à l'entrée d'une grande route inexplorée.

Chapitre 2

— S’il écrit des articles sur le conseil municipal qui valent la peine d’être lus, ils devraient le payer, pas le poursuivre en justice, déclara Paul en reposant son paratha et en essuyant ses mains grasses sur une serviette en papier.

— Ouais, approuva Delia, la bouche pleine de pommes de terre épicées. Sauf que, quand un conseiller municipal est contrarié, il faut qu’on ait l’air de faire quelque chose. La plupart des conseillers les plus âgés ne comprennent rien à Internet. Une fois, il y en a un qui nous a dit : « Allez, supprimez-moi ça. Effacez-le ! » Il a fallu lui expliquer que le Net n’est pas comme un énorme tableau noir.

— Moi, j’ai trente-cinq ans et je ne comprends rien à Internet. L’autre jour, Griz m’a montré Tinder sur son téléphone. Tu sais, cette application pour des rencontres géolocalisées ? Tu zappes vers la gauche ou vers la droite selon que tu es intéressé ou non par la photo de quelqu’un. C’est tout. La massette de Mallett. Oui, non, bong. C’est la jungle, dehors.

— Heureusement, nous, nous nous sommes courtisés à l’ancienne, dit Delia. Leçons de cocktails...

Ils échangèrent un sourire. Vieille histoire, bons souvenirs. Le jour où ils s’étaient rencontrés, elle était entrée dans son bar enveloppée d’un nuage d’Eternity de Calvin Klein, en compagnie d’un troupeau d’amis, et elle avait commandé un amaretto sour cerise. Paul ne sachant pas les préparer, elle s’était portée volontaire et avait sauté derrière le bar pour lui faire une démonstration.

Elle se rappelait encore l’expression mi-alarmée mi-amusée de Paul quand il l’avait vue balancer ses jambes par-dessus le comptoir.

— Jolies chaussures, avait-il lancé en louchant sur ses escarpins à semelles compensées rouge Superman avec une bride autour de la cheville.

Il avait suggéré de l’embaucher. Elle avait poliment décliné son offre ; à la place, il lui avait proposé un rencard.

— Dans le climat actuel, nous serions des bêtes curieuses, obligées de nous inscrire sur un site réservé aux roux. Rounder.

Delia éclata de rire.

— Parle pour toi.

— S’il n’y a aucune femelle de mon espèce sur Rounder, avec qui je peux sortir ? Casimir ?

— Quelle belle perche tu me tends là, fit remarquer Delia. Tu devrais lancer ta ligne au Championnat de pêche aux compliments, Paul Rafferty.

Elle gloussa et but quelques gorgées de bière.

Delia n’était évidemment pas très objective, mais Paul ne manquait pas de charme.

Il avait les cheveux roux foncé, quelques tons en dessous de l’auburn flamboyant de Delia. Il cultivait un look négligé branché « post-nuit de poker », avec son éternelle barbe de trois jours et ses jeans amples qui traînaient dans les flaques de bière renversée. Pas une blague sur le fait qu’ils soient tous les deux roux ne leur avait été épargnée – le pire, c’était quand on les croyait frère et sœur.

Paul intercepta le regard du serveur.

— Deux autres Kingfisher quand vous pourrez, s’il vous plaît. Merci.

Étant lui-même propriétaire d'un bar, ses manières étaient irréprochables quand il traitait avec un professionnel de la restauration ; il laissait toujours des pourboires extrêmement généreux. Un *pub*, la corrigeait toujours Paul. « Quand j'entends "bar", je vois des buveurs débutants accoudés devant des verres minuscules. »

Delia estimait plus juste de dire que l'établissement de Paul se situait à mi-chemin entre le bar et le pub. Côté bar : la déco, avec ses briques apparentes et ses suspensions surdimensionnées, et le menu qui proposait du pain au levain. Côté pub : de la vraie bière, une politique de tolérance zéro vis-à-vis des têtes de nœud et la musique diffusée suffisamment bas pour s'entendre parler. Sis entre les étonçons du Tyne Bridge et répertorié dans le *Good Pub Guide*, c'était le bébé chéri de Paul.

— Je cale, annonça Delia en louchant sur les décombres de son dosa.

— Moi, je roule toujours. Je suis une machine. Une machine à curry, dit Paul en plantant sa fourchette dans la crêpe de la jeune femme.

Pour fêter les dix ans de leur relation, ils avaient failli opter pour un de ces restaurants onéreux aux tables habillées de nappes en lin, avant d'admettre qu'ils préféreraient largement dîner à *Rasa*, leur restaurant de cuisine du sud de l'Inde préféré. Sortir avec Paul un vendredi soir était une gâterie.

C'était peut-être idiot, mais surprendre Paul dans son élément derrière son bar, torchon sur l'épaule, orchestrant le service avec l'assurance d'un agent de la circulation, pivotant et claquant la porte des réfrigérateurs du pied, trois bouteilles dans chaque main, donnait encore des frissons à Delia.

Quand il l'apercevait, il portait deux doigts à son front en guise de salut et d'un geste lui signifiait : « Je t'apporte un verre dans une minute, dès que j'ai fini de servir les clients. » Elle ressentait immédiatement l'étincelle familière.

— Comment va la quête amoureuse de Griz ?

Paul se montrait toujours assez paternel avec les membres de son personnel – Delia avait à maintes reprises transformé leur chambre d'amis en salle de réveil pour jeunes gens ivres.

— Euh... Je ne crois pas qu'il soit question d'amour. Sinon, il ne vise pas la bonne pomme. Sérieusement, Dee, poursuivit Paul, les jeunes générations sont bizarres. Filles *et* garçons se rasent les poils pubiens, et plus personne n'écoute de musique.

Delia sourit. Elle avait l'habitude de l'entendre tenir ce genre de discours. Cela l'amusait, et elle avait accordé à Paul une dispense spéciale qui l'autorisait à paraître plus vieux que son âge.

Delia avait découvert le passé de Paul dans l'euphorie passionnée des débuts de leur histoire. Son frère Michael et lui étaient devenus orphelins à l'adolescence, quand un routier s'était endormi au volant de son semi-remorque qui était allé s'encaster dans la voiture de leurs parents sur l'A1. Les deux frères avaient réagi différemment face à l'événement et à leur héritage. À peine eut-il fêté ses vingt ans que Michael s'envola vers la Nouvelle-Zélande, pour ne jamais revenir. Paul, en quête de stabilité, s'enracina autant qu'il put à Newcastle : il acheta une maison à Heaton, puis le bar.

D'un naturel tendre, Delia n'aurait pas pu être plus touchée. À l'époque où il lui fit ces révélations, elle était déjà en train de tomber amoureuse ; ces confidences donnèrent l'impulsion finale, et elle tomba la tête la première dans le puits. Comment pouvait-il être si charmant, si drôle, après avoir vécu un tel drame ? Instantanément, elle sut qu'elle voulait consacrer sa vie à apaiser sa douleur, à être la famille dont Paul avait besoin.

« Ah, ça, c'est clair, on en a chié », disait-il chaque fois que le sujet revenait sur le tapis. Il se frottait un œil, le regard rivé sur le sol, aussi gêné par les démonstrations d'émotion de Delia que concentré sur son rôle de héros meurtri.

— Cite-moi une chanson datant des dix dernières années dont les paroles valent celles de *Love*

Will Tear Us Apart de Joy Division ? ajouta Paul, toujours branché sur la musique actuelle.

— C'est laquelle, celle qui fait « *That isn't my name ? Na-na-na, they call my DYE-ANNE, that's not my name...* » ? plaisanta Delia.

Paul grimaça tristement et adressa un geste au serveur pour demander l'addition.

— Tu adores jouer les vieux rôleurs, alors que tu es le plus grand gamin que je connaisse, dit Delia.

Paul leva les yeux au ciel et lui tapota la main par-dessus la table. *Des enfants*. Elle imagina Paul en père et sentit son cœur se serrer un instant. Ils payèrent et sortirent dans le froid vif typique d'une soirée de début d'été à Newcastle.

— Un dernier verre ? proposa Paul en offrant son bras à Delia.

— Ça te dit une promenade d'abord ? dit la jeune femme en l'acceptant.

— Une *promenade* ? s'étonna Paul. Tu te crois dans un de tes chers films, où les femmes font tourner leurs ombrelles pendant que les hommes tisonnent le feu ? Puisque nous allons au pub à pied...

— Allez ! Ce sont nos dix ans ! On marche jusqu'au milieu du pont et on revient.

— Oh non, s'te plaît. Il est trop tard. Une autre fois.

— Ce ne sera pas long, insista-t-elle en l'entraînant de force.

Ils se mirent en route en silence. Soupçonnant Paul de faire la tête, Delia se demanda fébrilement si cette surprise était une si bonne idée, finalement.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 3

— Et qu'est-ce qu'on fera, une fois sur le pont ? demanda Paul d'un ton mi-amusé, mi-irrité.

— Nous partagerons un moment de communion.

— Je n'aurais rien contre un moment de communion assis bien au chaud dans un pub devant une bonne pinte.

Paul ne faisait pas dans le romantisme démonstratif, ni dans les déclarations d'amour. (Après plusieurs mois ensemble, Delia avait dû lui demander s'il l'aimait. Il avait eu un blanc. « Pourquoi tu crois que je t'aurais demandé de t'installer chez moi sinon ? » *Parce que mon bail arrivait à terme ?* avait mentalement répondu Delia.)

En général, Delia se contentait de son affection simple, évidente, sans complication. Solidité et camaraderie importaient bien plus à ses yeux que les bouquets de fleurs et les bijoux. Paul était son meilleur ami, et il n'y avait rien de plus romantique.

Et elle adorait cette ville, avec ses beaux immeubles en grès, ses ciels bas, ses voix chaleureuses et ses étreintes amicales. Alors que, d'un pas chancelant, elle descendait la rue en pente raide en direction du quai, respirant l'air de plus en plus frais à mesure qu'ils s'approchaient du fleuve, s'agrippant au bras de Paul pour se stabiliser, elle sut qu'elle se trouvait au bon endroit, avec la bonne personne.

En atteignant l'entrée du Pont du Millenium, ils contemplèrent en contrebas les eaux noir pétrole de la Tyne, que l'éclairage au sodium de la ville tigrant de jaune orangé. L'arc fin, dont l'illumination changeait de couleur, était à présent d'un rouge incandescent.

Elle crut y voir un signe. Chaussures rouges, cheveux rouges, bicyclette rouge. Sans qu'elle sache pourquoi, l'expression « rendez-vous avec le destin » lui vint à l'esprit, évoquant le titre d'un roman d'Agatha Christie. Il n'y avait pas grand monde aux alentours, mais suffisamment pour qu'ils n'aient pas l'impression d'être seuls dans un sinistre no man's land. Oups. Comment Delia n'y avait-elle pas pensé ? Il aurait suffi que quelques flâneurs décident de s'éterniser pour faire foirer son plan. Mais, vu la température ce soir-là, les gens avaient mieux à faire que de traîner sur le Pont du Millenium à 21 heures passées.

Elle sentit son cœur battre la chamade quand ils atteignirent le milieu du pont. Le grand moment approchait.

— Faut-il que nous traversions jusqu'au bout, ou ça suffira ?

— Ça suffira, dit Delia en libérant son bras. Tu ne trouves pas la ville magnifique vue d'ici ?

Paul balaya le panorama du regard et sourit.

— Tu as tant picolé que ça ? Attends. Tu as tes ragnagnas ? Tu ne vas pas encore pleurer à cause de la pauvre mouette borgne et unijambiste qui vient mendier un peu de nourriture ? Je te l'ai déjà dit : *toutes* les mouettes mendient.

Delia se mit à rire.

— Elle devait faire semblant.

Paul ferma un œil et replita une jambe derrière lui. Puis, prenant une voix aiguë, il piailla :

— « Steuplé, donne des frites à une pov mouette handicapée, gentille madame. Ma situation très misérab. »

Delia s'esclaffa de plus belle.

— C'était quoi, cette voix ?

— La voix de la mouette arnaqueuse.

— Une mouette arnaqueuse japonaise ?

— Raciste.

Ils riaient tous les deux. Bon, il était de meilleure humeur.

Respire à fond. Vas-y.

C'était ridicule de se sentir aussi nerveuse. Delia et Paul avaient déjà parlé d'avenir. Ils vivaient ensemble depuis neuf ans. Ce n'était pas comme si elle était perchée sur une rambarde en haut de la tour Eiffel, en compagnie d'un flippé notoire de l'engagement après une cour éclair.

Paul commençait à ronchonner au sujet de la température. Delia devait l'interrompre.

— Paul, dit-elle en se tournant pour lui faire face. C'est notre dixième anniversaire.

— Oui... ? dit Paul en remarquant pour la première fois son expression résolue.

— Je t'aime. Et tu m'aimes, enfin j'espère. Nous formons une super équipe...

— Ouais... ?

Il semblait désormais carrément méfiant.

— Nous nous sommes déjà dit que nous voulions passer notre vie ensemble. Donc : veux-tu m'épouser ?

Silence. Les mains enfoncées dans ses poches, Paul loucha par-dessus le col de son manteau.

— Tu plaisantes ?

Mauvais départ.

— Non. Moi, Delia Moss, je te demande, à toi, Paul Rafferty, de m'épouser. Officiellement et formellement.

Paul sembla pour le moins décontenancé. Il n'y avait pas d'autre mot pour décrire sa réaction.

— Ce n'est pas moi qui suis censé te poser cette question ?

— C'est ce que veut la tradition. Mais nous ne sommes pas très traditionnels, toi et moi, et nous vivons au XXI^e siècle. Nous sommes égaux. Qui a édicté cette règle ? Pourquoi ne pourrais-je pas prendre l'initiative ?

— Tu ne devrais pas avoir une bague ?

Par-dessus l'épaule de Paul, Delia vit approcher un groupe de jeunes gens vêtus de combinaisons orange comme des détenus de Guantanamo ; ils fêtaient probablement un enterrement de vie de garçon. Leur moment d'intimité touchait à sa fin.

— Je sais que tu n'aimes pas ça, donc j'ai décidé de t'épargner cette partie. Moi, par contre, j'ai bien l'intention d'en porter une. Il se pourrait même que j'aie déjà fait mon choix. D'ailleurs, quitte à être modernes, on n'a qu'à dire que c'est moi qui me l'achèterai !

Il y eut un bref silence. La réaction de Paul était loin de répondre aux espérances de Delia.

Il tourna son regard vers le fleuve.

— C'est un geste adorable, évidemment. C'est juste...

Il haussa les épaules.

— Quoi ?

— J'ai toujours cru que c'était moi qui te demanderais en mariage.

Mmm. Delia jugea hypocrite cette soudaine insistance à suivre l'étiquette. Autant dire qu'il n'appréciait pas de se retrouver mis au pied du mur.

Elle se retint de rétorquer : « Désolée si tu trouves ça prématuré, mais cela fait cinq ans que, pintés, à tous les réveillons, nous évoquons la possibilité de sauter le pas dans l'année. J'ai trente-

trois ans. Nous sommes censés commencer à essayer de fonder une famille tout de suite après, avec un peu de chance pendant notre lune de miel. Nous fêtons nos dix ans aujourd'hui. Qu'est-ce que tu attends ? Quelle est l'occasion que tu attends ? »

Elle chassa son irritation. L'ambiance était déjà tendue, elle ne voulait pas la pourrir complètement avec des accusations et des plaintes.

— Tu ne m'as pas répondu, insista-t-elle d'un ton qu'elle espérait taquin.

— Ouais. Oui. Bien sûr que j'accepte, dit Paul. Désolé, je ne m'y attendais pas du tout.

— Nous allons nous marier ? demanda Delia, un sourire aux lèvres.

— J'en ai bien l'impression, dit Paul en levant les yeux au ciel et en lui rendant son sourire à contrecœur.

Delia lui agrippa les bras, et ils s'embrassèrent – un baiser rapide et brusque, familial. La jeune femme s'efforça de se calmer et de graver ce moment dans sa mémoire.

Quand ils s'écartèrent, elle annonça :

— J'ai même apporté du champagne !

Elle s'agenouilla et fouilla son lourd sac seau en quête de la bouteille et de flûtes en plastique.

— Ici ? demanda Paul.

— Ouais ! dit Delia en levant les yeux, les joues rosies par l'euphorie, les Kingfisher et le froid.

— Laisse tomber, allez. On va avoir l'air de deux pochetrons qui sifflent leur gnôle dissimulée dans un sac en papier.

— Ou de deux personnes qui viennent de se fiancer...

Paul afficha une expression indéchiffrable. Delia se raidit, refusant de se laisser gagner par la déception.

Peut-être le remarqua-t-il, car il l'aida à se relever et l'attira contre lui. Il lui embrassa le haut du crâne et murmura, la bouche enfouie dans ses cheveux :

— Et si on allait dans un endroit chauffé où on sert du champagne ? La voilà, ma demande.

Delia garda le silence un instant.

Tu ne peux pas prétendre tout contrôler. Laisse-le décider quelque chose.

Elle lui prit la main et le suivit. Bras dessus bras dessous, ils reprirent le pont dans l'autre sens, d'un pas plus rapide désormais, les pensées de Delia voletant en tous sens.

Fiancés.

Paul lui avait déclaré un jour, en parlant de la perte de ses parents : « On a toujours la possibilité de choisir entre être heureux et malheureux. » Confronté à un tel drame, il lui avait expliqué qu'il avait commencé à reprendre le dessus quand il avait compris que le bonheur était un choix.

« Mais imagine quelqu'un qui affronte un coup dur après l'autre... S'il est malheureux, ce n'est quand même pas sa faute ? », avait-elle objecté. Et Paul avait répondu : « Tu connais combien de personnes dans ce cas-là ? Elles ont choisi la tristesse, c'est tout. Tous les matins, il faut décider. »

Cette conversation avait eu deux conséquences pour Delia :

1) Elle lui avait permis de comprendre que, entre autres, elle aimait Paul pour son optimisme.

2) À partir de ce moment-là, elle fut capable de repérer les Choisisseurs de Tristesse. Il y en avait un ou deux parmi ses collègues.

Ce soir-là, elle pouvait décider de ruminer le fait que non seulement personne ne la demanderait jamais en mariage, mais qu'en plus sa demande à Paul avait été accueillie avec une certaine réticence. Que Paul ne serait tout simplement jamais le genre d'homme à plonger son regard dans le sien en lui susurrant qu'elle illuminait son monde.

Ou bien de savourer une balade main dans la main avec son fiancé tout neuf, vers un des

nombreux pubs que recérait leur merveilleuse ville, où ils allaient boire du champagne et discuter de l'organisation de leur mariage, l'estomac rempli de curry à la noix de coco.

Elle choisit d'être heureuse.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 4

— Ils ne servent le champagne qu'en bouteille, annonça Paul une fois qu'ils se furent mis au chaud au *Crown Posada*.

Paul n'acceptait de boire que dans des établissements récompensés par la CAMRA.

Ils se frottèrent les mains tout en étudiant la carte plastifiée des boissons, comme s'ils étaient au *Ritz*.

— Doit-on vraiment s'en tenir aux bulles ? Après tout, bibine ou bibine, c'est kif-kif, poursuivit Paul.

Delia comprit que la soirée de ses rêves n'aurait pas lieu.

Mais n'en fais pas tout un plat, s'admonesta-t-elle. Tu prendras ta revanche en organisant ton mariage.

(Organiser son mariage ! Delia avait « peut-être » un album Pinterest secret, rempli de robes à manches longues en dentelle, de listes de magasins de spiritueux insolites de la région de Newcastle et de bouquets de mariée composés de pivoines, narcisses blancs et roses aux couleurs de crème glacée. Elle n'avait enfin plus besoin de se cacher !)

Elle acquiesça gaiement, et Paul se fraya un chemin à coups de coudes parmi la foule, pour aller passer leur commande habituelle – une bouteille de Brooklyn Lager pour lui et une Liefmans framboise pour elle. Paul se demandait parfois s'ils n'étaient pas en train de se métamorphoser en hipsters sur le retour.

Il fit signe à Delia de leur prendre une table, et elle battit en retraite à l'autre bout de la salle, d'où elle l'observa pendant qu'il attendait son tour au bar. Il gardait un œil sur ce qui se passait autour de lui tout en jouant avec son téléphone. *These Foolish Things (Remind Me of You)* de Nat King Cole grésillait sur l'antique gramophone du *Posada*, rivalisant avec le brouhaha des conversations animées et avinées qui emplissaient la salle.

La belle gueule de Paul et ses faux airs débraillés faisaient encore plus d'effet quand s'y ajoutait un détail élégant, comme son caban ce soir-là, songea-t-elle. Elle l'imagina en costume, cravate, brogues Paul Smith (son album Pinterest turbinait). Il lui faudrait aborder le sujet prudemment de façon que Paul ne se sente pas émasculé, car elle tenait à ce qu'il s'implique dans les préparatifs.

Elle avait une idée de comment l'y amener – en l'intéressant aux boissons, puis à la musique et, enfin, à la nourriture.

« Penses-y comme à un dîner chez nous, version XL », dirait-elle. Paul et Delia adoraient recevoir. Quand Delia avait emménagé chez Paul à Heaton, elle avait pu laisser libre cours à ses instincts de nidification. Paul avait investi dans la maison comme dans une toile blanche, sans idée arrêtée sur son intérieur. Il aimait qu'elle aime décorer, et ils conclurent un pacte idéal.

Pendant que d'autres gens de son âge dépensaient leur argent en vêtements, sorties en boîte et drogues récréatives, Delia économisait pour s'acheter une échelle fruitière qu'elle avait déjà prévu de peindre en bleu outremer, ou bien arpentait les salles de ventes aux enchères en quête d'armoires à miroirs fermant avec des clés ornées de glands. Elle savait qu'elle était une ringarde vieille avant l'âge, mais tant qu'elle était heureuse, elle s'en moquait.

Delia était également une cuisinière enthousiaste. Quant à Paul, il rapportait du bar quantité de

bouteilles, si bien qu'ils disposaient de stocks dignes d'un grossiste. Ainsi furent-ils les premiers parmi leurs amis à avoir une maison accueillante d'adultes.

Bien souvent, le samedi, ils invitaient à dîner leurs meilleurs amis, Aled et Gina, et la soirée s'achevait sur des concours de chant discordants, avec Paul aux platines.

Delia s'était demandé s'ils organiseraient une fête pour leurs fiançailles. Elle avait récemment commandé des éditions originales de livres de cuisine datant des années 1970, et s'amusa depuis à préparer des plats rétro : scampi frits sauce tartare, forêt-noire... Elle rêvait d'un buffet rappelant celui de la pièce *Abigail's Party*.

Devrait-elle inviter sa famille ? Delia attendrait le lendemain pour appeler ses parents. Elle aurait adoré leur annoncer la nouvelle tout de suite, pour lui donner de la réalité, mais se retint, de peur de blesser Paul : il n'avait pas d'appel équivalent à passer. Pas même à son frère, du fait du décalage horaire.

Son téléphone vibra, annonçant un texto. Paul. Elle leva les yeux, surprise. Il la jouait cool, empochant son portable tout en passant leur commande au barman.

Le visage de Delia se fendit d'un sourire idiot, tandis qu'elle sentait la joie inonder son cœur. Oh, femme de peu de foi. Elle avait eu son moment. Il avait eu besoin d'un peu de temps, voilà tout. Un romantique sommeillait en lui. Elle déverrouilla son portable en faisant glisser son index sur l'écran, tapa son code (son anniversaire, l'anniversaire de Paul) et lut.

C. Il s'est passé quelque chose avec D et je ne voudrais pas que tu l'apprennes par quelqu'un d'autre. Elle m'a demandé de l'épouser. Sais pas quoi faire. On se retrouve demain ? Baisers. P

Delia resta parfaitement immobile. Son portable pesait soudain lourd dans sa paume. Tout d'un coup, plus rien n'avait de sens. Il lui fallut relire le message incohérent, ligne par ligne, tandis que son estomac se balançait, comme accroché aux barreaux d'un pont de singe.

« Sais pas quoi faire » lui flanqua un coup au cœur.

Ensuite il y avait les baisers à la fin du message. Paul n'était pas un adepte des baisers électroniques. Delia considérait comme un privilège de recevoir un « bisou » de temps en temps. Et elle était sa plus proche famille.

Mais ce qui la terrifiait, c'était l'intimité qui transparaissait dans le ton du message. Ce n'était pas Paul qui parlait, ou du moins pas le Paul qu'elle connaissait.

Elle se tança sévèrement.

Delia. Ouvre les yeux, andouille. Fais le calcul. Ce message est clairement destiné à une autre femme. L'Autre Femme.

« Je ne voudrais pas que tu l'apprennes par quelqu'un d'autre ». Leurs vies concernaient donc tant que ça une étrangère sans visage et sans nom ? Delia avait envie de vomir.

Au même instant, Paul posa leurs verres sur la table et tira la chaise en face de la sienne.

— La bière est excellente, ici, mais il faudrait vraiment qu'ils améliorent le service. On ne peut pas dire qu'ils soient pressés.

Paul fit une pause en voyant que Delia le dévisageait d'un air hébété.

— Ça va ?

Elle voulut rétorquer quelque chose d'intelligent, de lapidaire, de blessant. Des mots qui fendraient l'air, de la même façon que le texto de Paul venait de couper sa vie en deux façon karaté. Il y aurait désormais un Avant et un Après.

Baissant les yeux vers son téléphone, elle ne parvint qu'à articuler :

— Qui est C ?

Paul regarda le portable, puis de nouveau Delia. Il rougit et blêmit en même temps – son teint marbré rappela à Delia celui de l'homme assis à côté d'elle dans un autocar du National Express, qui avait eu une attaque dans les Peaks. Étant l'unique passager à avoir passé son brevet de secourisme, elle s'était retrouvée agenouillée dans la boue sur le bord de la route à faire de la RCP, s'efforçant de surmonter le dégoût que lui inspirait son haleine de buveur de bière.

Elle ne ferait pas de bouche-à-bouche à Paul.

— Delia..., souffla-t-il, le visage tordu en une expression angoissée.

Une phrase qui s'interrompt aussi vite qu'elle avait commencé... Son nom à elle et sa voix à lui ne sonnaient plus comme avant. À partir de cet instant, tout serait différent.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 5

L'art ne vous préparait pas aux petits moments qui se glissent entre les grands événements de l'existence. La vie n'avait pas de salle de montage où mettre toutes les séquences en forme pour un récit plus fluide.

Si Delia avait reçu le texto de Paul à l'écran, après un gros plan sur l'expression atterrée de la jeune femme, il y aurait eu un *jump cut*, et on l'aurait vue s'éloigner en courant dans la rue en titubant sur ses talons (comédie romantique), balancer des assiettes dans leur cuisine (soap opera), remplir furieusement une valise à loquets (clip vidéo) ou scruter l'horizon par-delà la Tyne venteuse (art et essai).

Au lieu de ça, l'horreur absolue de ce qui venait de se passer fut noyée dans des détails pratiques parfaitement ennuyeux.

Il fut établi en quelques mots brefs que Paul avait envoyé le message à la personne qui en était l'objet et non à sa destinataire. Une erreur somme toute assez commune, mais qui avait généralement des conséquences moins dramatiques. Il y eut un moment surréaliste durant lequel Paul, l'œil hagard, se perdit dans des explications sans queue ni tête : il soutenait n'avoir adressé le texto à Delia que la seconde fois, croyant que l'envoi précédent avait échoué ou quelque chose du genre. Comme si cela pouvait arranger les choses et en épargner la lecture à Delia.

Cette découverte sollicitait bien des questions et des réponses qu'ils ne pouvaient échanger dans l'animation d'un pub.

Une fois qu'elle eut réprimé son envie de vomir, Delia décida qu'elle voulait rentrer.

Alors qu'elle envisageait de planter Paul là, en tête à tête avec leurs deux verres pleins, la porte du pub battant tandis qu'il la regarderait s'éloigner, il s'obstina à vouloir la suivre. Peut-être parviendrait-elle à s'engouffrer, furibonde, seule dans un taxi, mais, de toute façon, une fois chez eux, il lui faudrait l'attendre pour la confrontation. Cela lui sembla un geste de défi contre-productif, dont il ne ressortirait rien de plus que le prix de deux courses en taxi.

Elle endura donc le trajet pénible et silencieux dans un Hackney, assise le plus loin possible de Paul d'un côté de la banquette arrière, le regard perdu au-delà de la vitre sale, surprenant de temps à autre l'expression intriguée du conducteur dans le rétroviseur central.

Quand elle glissa sa clé dans la serrure, elle entendit un coup, puis le grattement et le reniflement familiers de leur chien Navet de l'autre côté de la porte. Manifestement ravi de cette diversion, Paul le fit taire et le caressa. Delia avait envie de crier : « Arrête d'être gentil avec le chien, espèce de sale... simulateur de gentillesse ! »

Navet était un vieux cabot défraîchi et incontinent, croisement de labrador et d'épagneul, qu'ils avaient adopté dans un refuge canin, sept ans auparavant.

« Nous n'arrivons pas à lui trouver de foyer, il pisse partout », leur avait expliqué l'homme tandis qu'ils caressaient Navet, attendris par ses yeux tristes et globuleux, et ses dents saillantes. « Peut-être parce que vous racontez à tout le monde qu'il pisse partout ? », avait suggéré Paul. « Nous sommes obligés, avait répondu l'homme. Sinon, on nous le ramènerait. Il faudrait alors l'appeler Boomerang, pas Navet. »

« Entre ton incontinence urinaire et ton nom de légume racine, tu n'es pas gâté, mon pauvre

vieux... , avait soupiré Paul en jetant un coup d'œil à Delia. Je crois qu'il repart avec nous, non ? »

Une autre raison pour laquelle Delia était tombée amoureuse de Paul. Paul, si drôle, si gentil, qui comprenait le sous-chien – et couchait avec quelqu'un d'autre.

La jeune femme se débarrassa de son sac cliquetant et se laissa tomber sur le canapé en cuir, un Chesterfield rouge foncé pour lequel elle avait passé une journée à enchérir sur eBay. Elle n'avait pas la force d'enlever son manteau.

Paul lui demanda d'une voix étouffée si elle voulait boire quelque chose ; encore une fois, elle eut l'impression qu'on ne lui avait pas fourni son exemplaire du script.

Était-ce le moment de se mettre à crier ? Plus tard ? Était-il scandaleux qu'il lui ait offert un verre ? Devrait-elle lui interdire d'en boire un ? Elle se contenta de secouer la tête, et entendit le bruit d'un placard qu'on ouvre, le tintement du verre sur le plan de travail, puis celui de la bouteille. Le « glouglou » du... whisky ? Elle devina que Paul en buvait une bonne gorgée avant de revenir dans la pièce.

Il s'assit lourdement sur le canapé en velours jaune usé, perpendiculairement à elle.

— Dis quelque chose, Dee.

Son manque d'assurance manifesta à Delia une extrême satisfaction.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ? Et ne m'appelle pas Dee.

Le silence s'installa, uniquement troublé par le cliquetis des griffes trop longues de Navet sur le sol carrelé, quand il trottina hors de la cuisine et alla s'installer dans son panier dans l'entrée.

Elle était donc censée lancer cette conversation ?

— Ça a commencé comment ?

Paul contemplait la cheminée.

— Elle est venue au bar, un soir.

Tiens donc, comme moi, songea Delia.

— Quand ?

— Il y a trois mois environ.

— Et ?

— On s'est mis à bavarder.

Il y eut un silence. Paul était de nouveau livide, comme s'il faisait un infarctus. De toute évidence, cet interrogatoire était aussi désagréable que la découverte de sa trahison.

Tant mieux.

— Vous vous êtes mis à bavarder, et, paf, ton pénis s'est retrouvé à l'intérieur d'elle ?

— Je n'ai jamais voulu ça, Dee... Delia. C'est comme... une autre réalité cauchemardesque. Moi-même, j'ai du mal à y croire.

— Comment en es-tu arrivé à la baiser ? hurla Delia.

Paul sursauta presque de frayeur.

En coulisses, Navet poussa un petit couinement. Paul reposa son verre en heurtant la table basse, puis joignit ses mains ouvertes sur ses genoux.

— Elle revenait me voir sans arrêt. On a flirté. Et puis, un vendredi soir, elle s'est attardée avec des copains après l'heure de fermeture. Elle est venue me trouver alors que je faisais le plein de bouteilles. Je savais que je lui plaisais, mais... j'ai été complètement pris de court.

— Tu as couché avec elle dans la réserve ?

— Non !

— Oh que si. Avoue.

— Non, pas du tout, se défendit Paul d'un ton qui manquait de conviction en secouant la tête.

Delia devinait la réponse qu'il lui donnerait si elle insistait : ils n'avaient pas exactement couché ensemble. Mais ils avaient fait plus que s'embrasser. Ann appellerait ça des tripatouillages dégoûtants.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Céline.

Un prénom sexy. Un prénom cool. « Céline » évoquait une beauté de la rive gauche coiffée au carré, Gitane aux lèvres, vêtue d'un pantalon cigarette noir.

Bon sang, qu'est-ce que ça faisait mal. Une blessure fraîche chaque fois, comme si elle se faisait fouetter par quelqu'un qui savait exactement combien de temps laisser la morsure du cuir brûler avant de frapper de nouveau.

— Elle est française ?

— Non..., marmonna-t-il en croisant son regard. Sa mère aime Céline Dion.

Si Paul s'avisait de lui balancer quelques détails mignons récoltés sur l'oreiller en suggérant que dans une autre vie elles auraient pu être amies, Delia ne répondrait plus de rien.

— Quel âge a-t-elle ?

Paul baissa de nouveau les yeux.

— Vingt-quatre ans.

— Vingt-quatre ans ?! C'est pathétique.

Alors que Delia avait toujours assumé son âge, elle fut soudain assaillie par un terrible sentiment d'insécurité face à la fraîcheur des vingt-quatre ans de cette fille, comparée aux relents poussiéreux de ses trente-trois ans. Elle qui ne s'était jamais inquiétée de ce que les hommes aiment les jeunes, voilà qu'elle nageait en plein cliché.

Vingt-quatre ans. Delia en avait vingt-trois quand elle avait rencontré Paul. Il l'avait échangée. Dix ans de relation : l'heure de trouver quelqu'un de dix ans plus jeune.

— Vous avez couché ensemble combien de fois ?

Delia ne s'était jamais demandé si, dans cette situation, elle serait du genre à vouloir connaître tous les détails. Apparemment, oui.

— Je ne sais pas.

— Tellement que tu as perdu le fil ?

— Je n'ai pas compté.

— Kif-kif.

Un silence. Tellement de sexe que Paul ne pouvait le quantifier... Quant à elle, en réfléchissant, elle pourrait probablement lui dire combien de fois ils avaient couché ensemble cette année-là.

— Où est-ce que vous vous retrouviez ?

— Chez elle. Jesmond. Elle est étudiante.

Delia voyait parfaitement le tableau. Elle aussi avait vécu dans ce quartier du temps où elle fréquentait l'université. L'ampoule entortillée dans une de ces suspensions Habitat qui ressemblaient à un nuage de papillons argentés. Les guirlandes lumineuses rouge piment disposées comme un collier sur la tête de lit. La couette Ikea. Les corps nus dessous, gloussant. Grognant. Elle eut de nouveau envie de vomir.

— Comment t'es-tu débrouillé pour me le cacher ? Je veux dire : officiellement, tu étais où ?

Elle était sincèrement surprise de ne s'être rendu compte de rien. Elle avait toujours été tellement fière de la confiance qui régnait entre Paul et elle. « Toutes ces opportunités... Ça ne t'inquiète pas ? », lui demandaient certaines femmes. Ça la faisait rire. « Pas le moins du monde. » L'adultère était naturellement exclu du champ des possibles.

— Certains soirs, je sortais plus tôt du boulot. Delia, s'il te plaît, est-ce qu'on peut...

Paul enfouit son visage dans ses mains. Des mains qui avaient été dans des endroits qu'elle n'aurait jamais imaginés.

Delia baissa les yeux sur sa robe imprimée de libellules, choisie spécialement pour leur anniversaire. Paul et elle partageaient une maison, une longueur d'onde, un chien, une histoire. Ils faisaient toujours preuve d'honnêteté l'un envers l'autre. Du moins l'avait-elle cru. Les envies passagères de chacun devenaient des sujets de plaisanterie et pouvaient être tranquillement admises, sachant qu'il n'y avait aucun risque réel. Tous deux valorisaient la liberté d'action, la confiance, l'autonomie. Paul et Delia. Delia et Paul. Les gens leur enviaient leur vie de couple.

— Elle est comment, au lit ? demanda la jeune femme.

— Pourrait-on éviter... ?

— Pourrait-on éviter cette conversation gênante sur toutes les fois où tu as couché avec quelqu'un d'autre ? Ça dépendait de toi, pas de moi, non ?

C'était comme si Paul avait laissé entrer un intrus dans leurs vies, une troisième personne dans leur lit. C'était une trahison totale, ahurissante, insensée de la seule personne sur laquelle elle était censée pouvoir compter. Pourquoi ? Elle n'avait pas du tout envie de se poser la question – Paul était le seul à mériter de subir un interrogatoire –, mais elle ne put s'empêcher de s'interroger.

Est-ce que ça aurait été différent si j'avais été différente ? Si je t'avais fait te sentir un peu moins en sécurité ? Si j'avais perdu cinq kilos ? Si j'étais sortie plus souvent ? Si j'avais régulièrement pris l'initiative au lit ?

— Au début, ça a été comme une expérience extracorporelle..., commença Paul.

Voyant Delia ouvrir la bouche, prête à lui faire remarquer qu'il avait plutôt dû s'agir d'une expérience très intracorporelle, Paul s'empressa de poursuivre.

— Je n'arrivais pas à y croire – au fait de pouvoir tout simplement le faire. Je n'ai pas cherché à ce que ça arrive, je te le jure. Entre toi et moi, c'est tellement solide...

— *C'était*, le corrigea Delia.

Paul eut l'air angoissé.

— Et... Je ne sais pas ce qui s'est passé. C'est comme si tout à coup j'avais franchi une limite et que je ne pouvais plus faire marche arrière. Je me détestais, mais j'étais incapable d'arrêter.

Ouais, nous reviendrons sur ce point en temps voulu – arrêter.

— Elle est comment, au lit ? répéta Delia.

Paul ne savait plus où se mettre.

— Je n'ai jamais comparé.

— C'est le moment de t'y mettre.

— Je ne sais pas.

— Elle était comme moi ?

— Non !

— Donc différente ?

— Je ne sais pas.

— Mieux ?

— Non.

— Tu me le dirais si c'était le cas ?

— ... Je l'ignore. Mais elle n'est pas mieux.

— Coucher avec une autre... C'est quelque chose dont tu avais envie depuis longtemps ?

— Non ! Bon sang, non. C'est arrivé, c'est tout.

— Ces choses-là n'arrivent pas ! Quand on décide de franchir un tel pas, il y a une raison. Voyons,

d'autres femmes ont dû te faire des avances que tu as repoussées, non ? Tu me l'as dit toi-même.

— Effectivement. Je ne sais pas pourquoi c'est arrivé cette fois-là.

— Elle était trop attirante pour laisser passer l'occasion ?

Paul secoua la tête.

— Je suppose que je ne l'ai pas vu venir. Et puis, sans que je m'explique pourquoi, un soir où j'avais un peu picolé... ça a basculé.

— Qu'avais-tu l'intention de lui dire demain ?

Pour une fois, Paul parut perplexe.

Delia cita :

— « Elle m'a demandé en mariage et je ne sais pas quoi faire. On se retrouve demain ? »

Paul baissa les yeux.

Pile à ce moment-là, un petit hoquet mécanique et traître retentit, provenant du manteau de Paul abandonné dans un coin. Ils savaient tous les deux de quoi il s'agissait : la réponse de Céline.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 6

— Lis-le, ordonna Delia, et Paul secoua la tête.

Delia sentit le venin de la détermination se répandre dans ses veines.

— Lis-le à haute voix, répéta-t-elle fermement.

Paul tira le téléphone de la poche de son manteau. Elle attendit sans le quitter des yeux, au cas où un changement dans son expression lui aurait indiqué qu'il ne s'agissait pas de Céline. Voyant qu'il ne se départait pas de son froncement de sourcils atterré, elle sut que c'était bien elle.

— Je ne le lirai pas.

— Si tu souhaites que la confiance renaisse un jour entre nous, lis ce texto à voix haute.

Une expression défaite sur le visage, Paul ouvrit le message d'un glissement du pouce, la mâchoire verrouillée. Quand il prit la parole, ce fut d'une voix étranglée. Delia sut qu'elle n'oublierait jamais le sentiment d'étrangeté qu'elle éprouva en entendant les mots de la maîtresse de son fiancé à travers sa bouche. Paul essayait désespérément d'arranger le message, sans avoir vraiment le temps de le faire de façon que ça semble naturel.

— Si j'ai l'impression que tu sautes des passages, je me verrai dans l'obligation de te demander de me le montrer.

En s'entendant parler, elle ne se reconnut pas. Mais jamais elle n'avait pensé qu'il lui incomberait un jour d'assumer le rôle de la femme trahie.

— « Mon Dieu, tu vas l'épouser ? Qu'est-ce que ça veut dire pour nous ? Peux-tu... ? »

Suppliant, honteux, Paul leva les yeux, espérant manifestement que Delia éclaterait en sanglots, lui épargnant ainsi la lecture du reste. Elle secoua la tête et s'obligea à tenir. Il poursuivit donc dans un murmure sinistre :

— « Peux-tu t'échapper un moment ce soir pour m'appeler ? On se parle demain. Je t'aime. C »

Je t'aime.

— Elle t'embrasse ?

— Oui.

Dans un hoquet, Delia sentit les larmes rouler sur ses joues, formant comme un torrent tiède. Elle ne distinguait presque plus Paul. Son nez se mit à couler également. Toutes les digues cédaient : c'était une explosion liquide généralisée. Comme Paul se levait pour la consoler, elle lui hurla de ne pas s'approcher. Delia ne le laisserait pas l'enlacer. Pas question de l'aider à soulager sa conscience. De toute façon, il était la dernière personne qui pourrait la reconforter...

Delia se frotta les yeux. Quand elle put de nouveau faire le point, elle vit que Paul pleurait aussi, encore qu'il ressemblait moins à une fontaine. Il se passa une main sur le visage.

— Je vais y mettre fin. C'est fini. J'ai commis une grave erreur. C'était une folie...

— Qu'est-ce que tu avais l'intention de lui dire demain ? hoqueta Delia.

Paul secoua la tête, visiblement contrarié d'être encore soumis à toutes ces questions pièges.

— Dis-moi la vérité, ou ça ne sert à rien. Si tu continues à me mentir, c'est inutile.

— Je comptais lui dire que nous allions nous marier et qu'il était temps d'arrêter.

— Ce n'est pas vrai. Tu lui as écrit que tu ne savais pas quoi faire.

— Je ne voulais pas rompre par texto. Je préparais le terrain.

Delia se racla plusieurs fois la gorge et s'essuya les joues comme elle put avec ses mains.

— Je ne te crois pas. Je pense que tu n'avais pas encore décidé ce que tu allais lui dire. Tu n'as pas envie de te marier.

— J'admets que j'ai été surpris, marmonna Paul.

— Je me doute que tu n'avais pas exactement l'esprit à ça, occupé comme tu étais à fourrer ta bite dans quelqu'un d'autre.

Paul regarda Delia avec des yeux injectés de sang.

— Comment tu te sentirais si j'avais fait ça ? assena-t-elle.

— Anéanti, répondit Paul sans hésitation. Complètement dégoûté. Je ne vais pas nier que ce que j'ai fait est affreusement injuste et complètement merdique. Je me déteste de t'infliger ça.

Pourtant... Était-ce l'imagination de Delia ? Paul donnait l'impression de reprendre très légèrement du poil de la bête. Il regagnait peu à peu de l'assurance. Le pire était passé pour lui : Delia avait découvert le pot aux roses. Il était déjà en train de se réparer, alors que Delia se sentait toujours brisée en mille morceaux dispersés dans tous les coins.

Navet entra en se dandinant dans la pièce. Pour la première fois depuis qu'ils l'avaient ramené chez eux, Delia en voulut à leur chien ; elle avait nettoyé *beaucoup* de pipis. Le caresser permettait à Paul d'atténuer son malaise, de rompre la tension.

— Je suis bien conscient que surmonter cette crise va nous demander beaucoup d'efforts, mais je t'en prie, dis-moi que nous y arriverons, implora-t-il dans un souffle.

Paul n'envisageait donc pas de la quitter pour Céline ? Delia ne s'était pas posé la question aussi franchement jusque-là, pourtant c'était la grande inconnue, non ? Soudain, elle se rendit compte de ce qu'il lui demandait réellement : *Si je romps avec Céline, tu me promets que tu seras là ?* Il ne voulait pas se retrouver tout seul.

Delia n'était absolument pas prête à prendre une décision. Surtout qu'elle ne le croyait pas quand il prétendait avoir prévu de rompre avec Céline. Le texto trahissait son incertitude – *dis-moi ce que je dois faire* –, tout comme la question qu'il venait de lui poser.

La lumière faisait scintiller les flûtes à champagne inutilisées dans son sac ouvert. Ils ne s'en étaient jamais servis.

Après dix ans passés ensemble, rongé par la culpabilité, il n'avait même pas été fichu de lui faire plaisir en buvant le champagne qu'elle avait pris la peine d'apporter. Bon, peut-être que ses remords expliquaient justement qu'il n'ait pas souhaité braquer les projecteurs sur leurs fiançailles, mais cela ne la soulageait pas le moins du monde.

— Je ne sais pas si nous y arriverons, déclara Delia en se levant dans un froufrou de jupon, avec l'impression d'être une actrice maquillée pour un numéro de pantomime. Je dormirai dans la chambre d'amis cette nuit, ajouta-t-elle.

— Ce n'est pas à toi de le faire. Je vais m'y installer.

— Je ne veux pas dormir dans notre lit. Demain, j'irai chez mes parents. Tu peux retrouver Céline et lui dire ce qui te plaît.

— Nous ne pouvons pas laisser les choses comme ça..., protesta Paul.

Se croyait-il en droit d'attendre une quelconque promesse de sa part ? Delia craignait que cela ne dise quelque chose de lui – et d'elle aussi.

— Je ne reconnais plus l'homme avec qui je vis. Comment pourrais-je savoir si je veux encore être avec toi ?

— Je suis le même ; j'ai juste commis une erreur qui fait de moi un énorme connard.

— Non, tu n'es plus le même. Tu es un traître en qui je n'ai plus confiance.

Laissant Paul en compagnie de Navet, Delia gravit l'escalier d'un pas lourd, ôta sa robe et se coucha sans se démaquiller dans ses nouveaux sous-vêtements. Elle ne pleura pas. Elle était engourdie ; son corps semblait ne plus fonctionner que partiellement, comme si une cavité de son cœur avait cessé de pomper le sang dans son organisme. *Love Will Tear Us Apart* de Joy Division passait en boucle dans sa tête.

Elle comprit que l'incapacité de Paul à projeter leur mariage n'avait rien à voir avec ce qu'il attendait, mais avec *qui* il attendait.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 7

Ralph ouvrit la porte à Delia vêtu d'un tee-shirt barré de l'inscription « Colorado Surf Club 83 ». Dans sa main pendait mollement un toast beurré coupé en triangle.

— 'lut, dit-il avec un grand sourire, avant de remarquer la valise et les yeux bouffis de sa grande sœur et de se rappeler la raison de sa présence sur le seuil de la maison familiale. Hum. Ça va ?

Delia ne put retenir un sourire. Ralph ne saisissait pas vraiment les subtilités des interactions sociales. Des enseignants libéraux et bien intentionnés de leur lycée général avaient autrefois essayé de le faire diagnostiquer, dans l'espoir d'étiqueter son « problème » et de soulager leur conscience, mais ils n'y parvinrent jamais. Ralph souffrait de ralphite chronique. Du point de vue de Delia, c'était une maladie bénigne.

— J'ai connu des jours meilleurs, dit-elle sans se départir de son sourire.

Elle entra et se haussa sur la pointe des pieds pour qu'il la serre contre lui. Ralph pencha la tête d'une façon maladroite et touchante, et l'entoura de ses bras, aussi emprunté que s'il s'efforçait de mettre en pratique les indications données dans la rubrique « Saluer un proche » d'un Mode d'emploi pour êtres humains.

Ralph était une montagne humaine. Ses boucles, de la même couleur carotte que la chevelure de Delia, formaient une touffe coiffée au petit bonheur sur le haut de son crâne.

Un observateur cruel aurait pu faire remarquer que ce n'était pas seulement parce que le Colorado n'avait pas de côtes qu'il ne pouvait faire partie de son club de surf. Delia s'inquiétait de son poids. Ralph travaillait dans une friterie, et aucune cochonnerie comestible ne le rebutait. Le combat était perdu d'avance.

— Maman est au jardin ouvrier et papa est dehors, derrière la maison. Tu veux une tartine ?

Delia secoua la tête. Elle n'avait rien avalé depuis le curry de la veille ; heureusement, la portion avait été généreuse. Son estomac ressemblait à présent à un ballon de baudruche noué qui se resserrait chaque fois qu'elle restait plus d'une minute plongée dans ses pensées.

— Je vais monter mes affaires dans ma chambre, annonça-t-elle d'une voix faussement enjouée.

Elle hissa sa valise dans l'escalier, la faisant rebondir sur les marches, soulagée que ses parents n'assistent pas à ce pitoyable spectacle. Leur fille, la vagabonde de trente-trois ans, était de retour...

Elle était censée leur montrer sa bague de fiançailles...

— Comment va Navet ? lança Ralph dans son dos.

Delia était bien contente de ne pas avoir à croiser son regard. Laisser derrière elle le branlant Navet lui avait fendu le cœur. Il avait été abandonné autrefois, et elle lui avait promis que ça n'arriverait plus jamais.

— Bien !

— Tu pourrais l'amener, tu sais. Il peut dormir dans ma chambre.

— Merci.

La famille de Delia vivait dans une maison semi-mitoyenne à Hexham, une bourgade située à une trentaine de kilomètres de Newcastle en remontant la Tyne. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, rien n'avait changé à l'intérieur : elle était remplie des mêmes meubles en bois solides, patchworks, vieux jetés de canapé en crochet et pots de fines herbes alignés sur les rebords de fenêtres tachés de terre.

De toute évidence, la fonction primait la forme, ce qui expliquait peut-être la nécessité que ressentait Delia d'embellir son foyer et d'en faire un lieu chaleureux.

Néanmoins, la maison était accueillante et d'une constance réconfortante. Sur le manteau de la cheminée en brique, trônait une photo encadrée du mariage de ses parents en 1971 : on y voyait son père flottant dans un gigantesque costume marron chocolat au pantalon pattes d'éléphant, le visage mangé par une barbe rousse dans le pur style université ouverte ; quant à sa mère, ses cheveux blond cendré étaient coiffés au bol, et elle arborait une traîne post-ère hippie parsemée de pâquerettes.

Sa famille était... excentrique – mot le plus doux pour la qualifier, même si Delia se sentait déloyale en l'employant. Chaque fois qu'ils allaient leur rendre visite, dans la voiture Paul fredonnait le générique de *Button Moon*, allusion affectueuse au fait que sa maison familiale était une planète à part, avec ses coutumes.

Paul. Leur duo n'existait plus. Le nœud dans son estomac se resserra.

Tous les membres de la famille de Delia se débrouillaient mieux avec les objets qu'avec les gens : sa mère avec son jardin ouvrier et celui de leur maison, son père avec le bois, la scie et la raboteuse dans la remise, son frère Ralph avec ses jeux vidéo et la télé dans sa chambre mal ventilée.

Delia était aimée, mais elle se sentait – cette constatation la fit culpabiliser, alors qu'elle poussait la porte de son ancienne chambre – un peu abandonnée quand elle était avec eux. Elle était la seule dotée d'un minimum de bon sens, la seule connectée avec le monde extérieur.

Elle tira la valise sur le lit simple en pin et l'ouvrit, faisant sauter le couvercle. En contemplant les affaires qu'elle avait apportées, elle eut les larmes aux yeux. Bon sang... C'était encore plus dur qu'elle ne l'avait cru. Delia mourait d'envie de rentrer chez elle, à Heaton. Mais c'était impossible. Ses sentiments le lui interdisaient formellement. Paul pouvait très bien, à cet instant précis, être en train d'annoncer à Céline que c'était elle qu'il épouserait. Delia ne savait plus quelle était sa place ni ce que voulait Paul.

Elle s'était levée de très bonne heure après avoir passé la nuit à se retourner dans son lit sans pouvoir fermer l'œil. Heureusement, une grande partie de ses vêtements étaient rangés dans la chambre d'amis, ce qui lui avait permis de faire sa valise et de partir sans croiser Paul. Mais le claquement de la porte d'entrée et le tapage de Navet l'avaient manifestement réveillé, car tout de suite après elle avait reçu un appel puis un texto où il lui proposait de la déposer, qu'elle avait fait mine de ne pas voir.

Une fois encore, Delia regretta de n'avoir personne pour la conseiller. Avait-elle pris la bonne décision en partant ?

Sa mère avait émis quelques marmonnements compatissants quand Delia avait téléphoné au matin pour annoncer que Paul et elle traversaient une crise et qu'elle rentrait s'installer chez eux quelque temps, mais Delia ne fut pas surprise par son absence à son arrivée. Sa mère trouvait les émotions, surtout à vif, déconcertantes. Elle lui préparerait un thé et lui froterait gentiment le dos, mais Delia saurait qu'elle ne penserait qu'à courir retrouver ses concombres et ses radis, pour ne surtout pas avoir à discuter de tous ces drames personnels. Quant à Ralph et son père, dans ce genre de situation, ils n'étaient d'aucune utilité.

Non, il n'y avait qu'une seule personne qui pourrait lui donner son avis et lui offrir sa compassion, mais Delia rechignait à la mettre au courant.

La jeune femme tourna les yeux vers une photo familière collée avec de la Patafix au miroir. C'était peut-être la photo qu'elle préférait au monde. Elle l'avait laissée affichée là, car elle en avait refait faire des tirages qu'elle avait encadrés, avant d'en envoyer un à Emma.

Le cliché datait de leur deuxième année à l'université. Il avait été pris par un amoureux oublié

depuis longtemps. Enlacées joue contre joue, lèvres maquillées au rouge Rimmel et sourires jusqu'aux oreilles, Emma et Delia brandissaient leurs verres en plastique remplis de Newcastle Brown Ale, comme pour trinquer avec le photographe.

Delia adorait ce portrait. Pas pour le teint lunaire éblouissant de leurs vingt ans, ni parce qu'elles irradiaient le bonheur, mais parce qu'elles semblaient si confiantes. L'insouciance dont elle débordait autrefois sautait aux yeux, comme si elle disait : « Attention, j'arrive ! »

Delia n'était pas vaniteuse, mais elle se trouvait jolie dessus. Ce jour-là, elle s'était maquillé si lourdement les yeux à l'eye-liner qu'elle semblait porter un masque de voleur. À l'époque, elle croyait encore que sa vie serait pleine de rebondissements. Trois ans plus tard, elle avait rencontré Paul, et elle avait allégrement renoncé à ses rêves d'aventures. D'un coup, tout ce qu'elle possédait lui appartenait à lui.

— Salut, toc-toc, lança Ralph, dont la tête hirsute, les lunettes et les yeux bleu délavé apparurent dans l'entrebâillement de la porte. Euh. Ça te dirait de jouer à *Grand Theft Auto* ?

Delia sourit. En fait, c'était exactement ce dont elle avait besoin. Même si elle n'avait aucune idée de ce en quoi cela consistait.

Elle suivit son frère dans sa chambre. La tanière désordonnée de Ralph, où ne pénétrait jamais la lumière du jour, était jonchée d'objets de collection *Star Wars*. Ce décor évoquait le Q.G. d'un jeune site Internet punk de pop culture, ou d'un génie de l'informatique capable de pirater les codes du Pentagone. Mais la pièce était exactement ce qu'elle paraissait : le cocon idéal où perdre son temps pour un homme de vingt-huit ans qui vit encore chez ses parents.

Ralph tendit à Delia une manette de contrôle d'une complexité déroutante et lui indiqua d'un geste de s'asseoir sur un des poufs. Elle adorait la façon dont les jeux vidéo inversaient leurs rôles : Delia posait des questions idiotes et son frère la réprimandait gentiment parce qu'elle ne pigeait pas assez vite.

Blottie dans la brume bleutée troublant l'éternelle pénombre de la taupinière de Ralph, elle trouva étrangement rassurant de se concentrer sur des amas de pixels plutôt que sur des choses réelles.

— On ne reverra plus Paul, alors ? demanda Ralph sans quitter l'écran des yeux, tandis que l'avatar de Delia s'accroupissait derrière une voiture, prise dans un échange de coups de feu avec un gang de narcotrafiquants mexicains.

Elle avait autorisé ses parents à faire passer la nouvelle.

— Je ne sais pas très bien, dit-elle.

Elle ressentit un soudain besoin de se confier.

— Il voyait quelqu'un d'autre.

— Pourquoi ? demanda Ralph. Ils sont morts maintenant, tu peux bouger. Vite.

— Je l'ignore.

Delia pressa un bouton, et son avatar donna un coup de tête dans un mur.

— Et il la préfère à toi ? demanda Ralph.

Posée par n'importe qui d'autre, sa question aurait été blessante. Venant de Ralph, c'était de la pure curiosité, d'une naïveté presque enfantine.

— Je ne sais pas non plus. Elle est plus jeune que moi. Elle est peut-être aussi plus intelligente et plus gentille et plus drôle et plus attirante et... plus fraîche.

— Mais elle n'est pas la Femme Renarde, dit Ralph en prenant la manette des mains de Delia et en la dirigeant avec dextérité hors d'une impasse.

— Quoi ?

Cela faisait tellement longtemps que Delia n'avait pas entendu ce nom qu'elle tarda à comprendre

de quoi il parlait.

— La Femme Renarde – Super-Delia, quoi.

— Tu te souviens d'elle ? demanda Delia, aussi décontenancée que touchée.

— Évidemment.

— Elle a pris sa retraite il y a longtemps, soupira Delia.

Elle appuya la tête contre le bras de son frère, avant de se rendre compte que cela le gênait pour jouer et de se redresser, embarrassée.

— Vu que c'est toi qui l'as mise à la retraite, tu peux la remettre au boulot. C'est toi qui es aux commandes, comme là, fit remarquer Ralph. Oh, OUI ! Allons voler un avion.

Ralph avait un rire aigu qui évoquait un croassement et prenait les gens par surprise en jaillissant de son larynx sans grondement annonciateur.

Delia sourit. Elle arrivait à s'amuser un peu avec les jeux de Ralph, mais finit par s'ennuyer. Elle considérait la capacité de son frère à s'immerger et à se perdre plusieurs jours d'affilée dans ces univers virtuels comme typique du cerveau masculin. Ou peut-être seulement du cerveau de Ralph.

— Tu veux du gâteau roulé ? lança Ralph.

Pendant une seconde, Delia prit sa question pour du jargon de joueur de jeu vidéo, mais il se pencha et ramassa une boîte.

Delia déclina son offre et fronça légèrement les sourcils en le voyant écarter la Cellophane et mordre dans un cylindre de gâteau spongieux fourré à la crème au beurre comme s'il s'agissait d'une baguette.

Leur mère passa la tête par la porte. Elle portait encore son cardigan de jardinage moucheté d'herbe coupée.

— Oh, tu es là, ma chérie.

— Oui, dit Delia en souriant.

— Macaronis au fromage pour le dîner ?

— Ça m'a l'air parfait.

Sa mère hésita.

— Tu vas bien ?

— Ça viendra.

— Tu veux une tasse de thé ?

— Oui, s'il te plaît.

En termes de conseils maternels – mis à part, plus tard, l'unique mot prononcé sur un ton un peu guindé quand Delia aida à débarrasser la table du dîner –, ce serait tout ce qu'elle en tirerait. La porte se referma et Delia se tourna de nouveau vers l'écran, où Ralph fonçait à travers la ville fictive de Los Santos, avec en fond sonore *Windowlicker* de Aphex Twin, du vent dans ses cheveux virtuels.

— Tu aimais vraiment bien la Femme Renarde ? lui demanda Delia. Ça n'était pas un peu idiot ?

— Tu rigoles. T'as jamais rien fait de mieux, répondit Ralph en essuyant une traînée de confiture sur son menton.

La vérité assenée sans détour par une personne dépourvue d'une once de malveillance n'avait pas de prix.

Chapitre 8

— Je vois qu’aujourd’hui vous avez apporté quelque chose d’un peu moins nauséabond, déclara Ann le lundi matin en guise de salutations.

Une pâle Delia déballait son déjeuner sur son bureau : sandwichs de pain mie jambon-cornichons emballés dans de la Cellophane, chips au vinaigre, Granny Smith lustrée.

— Oh, ouais, acquiesça distraitement Delia, assimilant le sourire triomphant d’Ann et se rappelant tardivement le savon que sa collègue lui avait passé le vendredi à cause de ses crevettes aux épices.

Delia n’avait aucunement l’intention de lui expliquer qu’elle avait laissé toutes ses casseroles, ses poêles, ses ingrédients exotiques et ses aromates dans sa maison de Heaton en s’enfuyant le samedi matin. Ce pique-nique était tout ce qu’elle avait pu improviser avec le contenu des placards de Hexham.

Elle n’arrivait toujours pas à avaler quoi que ce soit, mais elle ne voulait pas inquiéter sa mère, dont elle avait senti la préoccupation quand elle lui avait rendu son bol de macaronis gluants au fromage à peine entamé.

Delia apparaissait rarement chez ses parents sans un Ziploc rempli de sachets d’épices pour personnaliser leur cuisine selon son goût. Ils devaient se demander qui était cet imposteur apathique et sans appétit.

En posant son téléphone sur son bureau, elle vit qu’elle avait reçu un énième message de Paul.

Il concluait avec le petit « bisou » standard, remarqua Delia, qui se rappela qu’il avait gratifié Céline d’un « baiser » dont la promiscuité valait bien une main dans son soutien-gorge. La jeune femme était révoltée.

En irait-il toujours ainsi ? Serait-elle un jour capable de penser à leur relation en faisant abstraction de cette tache ? Tout ce qu’elle savait, c’était qu’il y avait un énorme trou au milieu de son corps, à travers lequel on pouvait voir le ciel, comme dans une toile surréaliste.

Delia se félicita de n’être suffisamment proche d’aucun de ses collègues pour avoir confié ses plans du vendredi soir à l’un d’entre eux.

Personne ne lui demanda de montrer l’émeraude carrée Art déco sertie de diamants qu’elle ne portait pas au doigt, ni ne réclama qu’elle raconte la façon dont elle avait formulé sa demande, ou la réaction de Paul, ou la date prévue du mariage qui n’aurait pas lieu.

Une seule personne connaissait les projets de Delia pour le vendredi soir, et l’inévitable mail arriva dans l’heure. En temps normal, elles auraient parlé pendant le week-end, mais Emma l’avait passé à Copenhague pour un de ses habituels breaks de trois jours. Les deux jeunes femmes vivaient désormais leur amitié principalement par courrier électronique.

De : Emma Berry

Objet : Alors... ?!

Comment ça s’est passé, future madame Rafferty ? (J’ose espérer que tu garderas Moss, mais je parie que non, espèce de femme de Stepford soumise et apologiste du cupcake.) Je peux voir ma robe de demoiselle d’honneur ? (Pas de satin en biais à

bretelles spaghettis conçues pour des flamants roses sans un poil de graisse, je ressemble à Alfred Hitchcock en ce moment.) Bise.

Dans un autre univers, où Paul se serait un peu concentré au moment d'entrer le destinataire de son texto, ou bien, encore mieux, où il aurait tourné le dos aux jeunettes de vingt-quatre ans en protestant « Eeeeh, je suis pris », Delia gloussait de bonheur en lisant ces mots, au lieu de grimacer.

Delia n'avait aucune envie d'apprendre la nouvelle à son amie. Emma adorait Paul, Paul adorait Emma. « Tu ne pourrais pas le cloner, ou bien créer une sorte d'androïde super réaliste ? », répétait Emma comme un refrain.

Quand elle leur rendait visite, il la soulevait du sol pour la serrer dans ses bras et lui préparait ses œufs brouillés « à la Paul » tout en veillant à ce que son verre soit toujours plein. Delia passait le repas à arbitrer des débats enjoués entre deux têtes de mule, en savourant chaque seconde. Rien n'était plus satisfaisant que de voir deux personnes chères à votre cœur s'apprécier à ce point.

Faire dégringoler la statue de Paul de son piédestal ne serait pas une partie de plaisir, bien que ce soit le genre de satisfaction froide et brutale auquel elle aurait dû avoir droit.

Le cœur lourd et les mains tremblantes, Delia entreprit de rédiger une réponse. Elle eut du mal à croire à ce qu'elle tapait.

Salut, E. Ça s'est passé comme ça : j'ai fait ma demande. Paul a accepté, sans grand enthousiasme. Puis nous sommes allés boire un verre, et il a écrit un texto à sa maîtresse disant : "Oh, putain, Delia veut m'épouser", mais me l'a envoyé par erreur. Figure-toi qu'il couche avec une étudiante depuis trois mois. Je suis donc partie m'installer chez mes parents. Lui me demande de rester, mais je ne suis pas sûre de comprendre ce qui se passe. Pas évident de savoir ce que Paul veut. Ou ce que je veux, maintenant. Et toi ? Ton week-end ? (Au fait, juste pour être claire : le mariage est annulé. Mais, pour mémoire, jamais je ne te demanderais de t'attifer n'importe comment. Nous ne sommes pas des amatrices, si ?) Je t'embrasse fort.

La réponse fut envoyée d'un BlackBerry dans les trois minutes.

Delia – quoi ? Sérieusement ? Quoi ?! Je peux t'appeler ? E

Merci, mais peut-être pas maintenant. Ann l'Amertume mourrait de plaisir sadique. Peut-être à l'heure du déjeuner ? 13 h 30 ? D

Oui. MERDE. E

Delia n'estimait guère judicieux de passer sa pause-déjeuner à sangloter au téléphone, mais elle aurait du mal à faire attendre Emma plus longtemps. Sa meilleure amie était avocate, spécialisée en droit des affaires. Elle travaillait dans un gros cabinet de Londres et, quand elle avait un objectif à l'ordre du jour, elle le poursuivait avec une obstination que Delia réservait à sa chasse aux Creme Eggs de Cadbury à Pâques.

Après l'université, leurs vies avaient pris des directions très différentes. Delia était extrêmement reconnaissante qu'elles aient eu la chance de se rencontrer pendant cette courte période d'égalité des opportunités – ce laps de temps entre l'adolescence et l'âge adulte où le fait qu'Emma incarne l'alpha

de choc et Delia la bête domestique n'avait eu aucune importance. Il avait suffi qu'elles logent dans des chambres voisines à la résidence universitaire. Delia aurait été complètement terrifiée par Emma si elles s'étaient rencontrées à présent. Elle revoyait la jeune Emma essayant de décolorer sa mini-jupe en jean en versant de l'eau de Javel parfumée au citron dessus, ou couchant trois vendredis de suite avec un gentleman du syndicat étudiant connu sous le nom de Captain Cuni.

Delia regardait sans les voir les mots qui s'affichaient sur son écran – il était question d'un nouveau plan d'arborisation du conseil municipal ; elle attendait que midi arrive, l'heure de traquer Naan Peshwari. Les récents bouleversements le lui avaient fait oublier, et elle se réjouissait à l'idée de s'échapper du bureau et d'aller respirer un peu d'air frais. De plus, cela lui donnerait l'occasion d'appeler Emma. Sauf qu'à peine eut-elle mis un pied dehors qu'elle sentit qu'elle risquait de réfléchir... et de pleurer. Oh non : elle passait à côté de l'université et de ses étudiants.

Toutes les filles qui entraient dans son champ de vision étaient des Céline potentielles. Delia lançait des regards furtifs à droite et à gauche ; elle allait craquer. Céline savait-elle qui elle était ? « Mon Dieu, tu vas l'épouser ? Qu'est-ce que ça veut dire pour nous ? »

Elle. Nous.

Delia faillit piquer un sprint pour franchir les derniers mètres qui la séparaient du café, dont elle ouvrit la porte à la volée, comme si elle était poursuivie par une meute de loups.

Elle commanda un flat white et s'installa à une table près de la fenêtre, d'où elle pouvait surveiller toute la salle. Elle observa la jeune fille à papa rasta qui pianotait sur son MacBook Air, et les trois étudiantes japonaises agglutinées devant un iPhone – aucune ne faisait un Naan plausible. Si le vendredi elle avait applaudi l'idée de cette mission de surveillance, elle se sentait très abattue à présent. En sortant, il lui faudrait parler à Emma. Le compte à rebours avait commencé.

Elle se mit à jouer distraitement avec l'emballage d'un sachet de sucre et laissa son esprit vagabonder.

Les clichés sur les ravages provoqués par une infidélité se vérifiaient. Elle avait toujours pensé, par exemple, que ceux qui affirmaient que « ce qui fait le plus mal, ce sont les mensonges » prenaient leurs désirs pour des réalités.

Vraiment ? Moi, ce qui me dérangerait, ce seraient les langues et les mains qui se touchent et s'emmêlent, les vêtements qui volent, les doigts qui agrippent, la salive, les soupirs, les étreintes avides et les spasmes de l'orgasme partagé...

Évoquer les relations sexuelles clandestines de Paul avec Céline était tellement atroce qu'elle en avait la nausée ; pourtant, contre toute attente, ce n'est pas ce qui lui paraissait le plus douloureux. Paul avait eu de nombreuses petites amies avant elle, si bien que l'imaginer couchant avec une autre femme était assimilable, quoique pénible. Ce que Delia osait à peine envisager, c'était l'idée angoissante et déstabilisante qu'elle ne connaissait pas Paul aussi bien qu'elle l'avait cru.

Par exemple : leur conversation durant leur dîner d'anniversaire au *Rasa*. Il s'était allégrement moqué des tactiques de drague de la jeune génération, sous-entendant qu'il aurait été complètement largué s'il s'était retrouvé de nouveau sur le marché de la séduction. Pendant ce temps, il se tapait sans complexe une minette de vingt-quatre ans. Bon sang : sa remarque sur l'épilation intégrale... Détenait-il cette information de première main, suite à une confrontation directe avec les parties glabres d'une dame ? Écœurée, Delia s'interdit d'y penser.

Cette discussion avait été gratuite. Paul s'était volontairement mis dans la peau de quelqu'un qu'il n'était pas pour la leurrer. Elle essaya de se convaincre que, terrifié d'être découvert, il avait forcé le trait. Mais c'était plus que ça. Il avait manipulé Delia, lui faisant jouer à son insu le rôle de la bonne poire.

À présent, elle se rappelait toutes les fois où elle l'avait entendu bougonner parce qu'il se retrouvait seul en fin de service pour remplir les réfrigérateurs. « Je suis vraiment trop sympa, comme boss. » Tu parles. En fait, ces soirs-là, le boss trop sympa filait à l'autre bout de la ville rejoindre une autre femme dans son lit.

C'était du foutage de gueule en bonne et due forme. Du grand art. Il l'avait dupée si innocemment, lui, Paul, le charmant baratineur. De qui était-elle amoureuse au juste ?

Les serveurs de son bar étaient-ils au courant ? Ces prolongations après l'heure de fermeture leur avaient peut-être mis la puce à l'oreille. Et Aled et Gina ?

Aled et Gina.

Comment avait-elle pu ne pas y penser avant ? Elle se souvint qu'ils avaient décliné leur dernière invitation à dîner.

S'étaient-ils sentis mal à l'aise ? Paul avait-il fait des confidences avinées à Aled – genre « Mon pote, j'ai déconné » ?

Pendant une heure, elle surveilla les clients du *Kafé Kawa*. Certes, elle n'était pas au meilleur de sa forme, vu que, livrée à elle-même, elle n'avait cessé de ruminer ses fiançailles rompues, mais *a priori* elle n'avait vu personne susceptible de correspondre au profil de Naan.

Désormais, le seul ordinateur portable de la salle trônait devant un banc d'adolescentes arborant l'uniforme d'un lycée privé qui ne cessaient de pousser des cris stridents. Chaque fois qu'elle passait à côté d'elles, feignant ostensiblement d'aller chercher du sucre ou une cuillère, elle voyait une page Facebook ouverte sur leur écran.

Le Naan pourrait faire partie du personnel et taper discrètement ses commentaires, caché dans le bureau du fond. Auquel cas il serait peu probable qu'il se cantonne à écrire entre midi et 13 heures. Elle consulta son fil d'actualité sur son téléphone : aucun tweet du Naan.

Sa quête de réponses continuerait, dans plus d'un domaine de son existence. Quelle ironie : Delia, « détective officiel », n'avait pas remarqué que sa chère moitié menait une double vie.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 9

— J'ai un mal fou à digérer l'information, dit Emma au téléphone.

Delia se passa un doigt sous les yeux pour essuyer ses larmes et renifla bruyamment. Elle retournait au bureau en traînant les pieds.

— Moi aussi.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? Crise de la quarantaine anticipée ?

— Je doute qu'il soit en crise. En tout cas pas jusqu'à récemment. Je crois qu'une petite étudiante sexy s'est jetée à son cou et qu'il a foncé.

Combien de temps cela aurait-il duré encore si elle n'avait rien découvert ? Même s'il comptait mettre fin à leur liaison après sa demande en mariage, il ne l'aurait fait que poussé par la décision de Delia, pas de sa propre initiative. Peut-être sa demande en mariage l'avait-elle forcé à rompre bien qu'il n'en ait pas eu envie.

— Soupçonais-tu quelque chose ? demanda Emma. Je croyais que tout allait bien entre vous.

Emma avait une petite voix aiguë de bébé. Avec elle, il ne fallait surtout pas se fier aux apparences : derrière le prénom mignon, les joues roses de jeune servante saine et angélique, les cheveux blonds coupés en un carré brillant digne d'un roman de la Bibliothèque rose, se cachait une femme composée au tiers d'une mondaine flamboyante et aux deux tiers d'une redoutable avocate.

Emma avait conscience que sa détermination créait un effet de surprise, et elle l'utilisait à bon escient dans son travail. Elle en rajoutait même avec ses robes de petite fille modèle de chez Boden et ses chaussures Mary Jane. « Ils croient avoir affaire à Shirley Temple, et découvrent qu'ils sont coincés dans *Le Temple maudit*. »

— Nan, rien du tout. Que dalle. Ce qui est encore pire. Je suis officiellement stupide. Quant à lui, ce n'est qu'un menteur de la pire espèce, répondit Delia.

— Tu n'es pas la première personne dont le partenaire est infidèle et qui n'y voit que du feu. Ce n'est pas ta faute. Paul, par contre... Je n'arrive pas à le croire. Je suis furax contre lui, tu n'as pas idée. Il sait pourtant que ce qu'il partage avec toi n'a pas de prix.

— Tu crois ? soupira tristement Delia.

Elle avait honte de Paul et était furieuse de sentir son instinct protecteur s'éveiller.

— Tout ce que je croyais savoir de lui était un mensonge.

— Pas tout. Tu t'es installée chez tes parents ?

— Pour l'instant.

— Tu veux le récupérer ?

— Je n'en sais rien, répondit Delia en levant les yeux vers le ciel nuageux. Honnêtement, je l'ignore. Il m'a assuré qu'il allait rompre avec elle, mais je ne sais pas quoi penser.

— D'après lui, c'était juste pour le sexe ?

— Ouais, répondit Delia en haussant les épaules.

Le texto de Céline suggérait autre chose, pourtant. « Mon Dieu, tu vas l'épouser ? Qu'est-ce que ça veut dire pour nous ? » Delia n'avait jamais eu de liaison – peut-être les amants étaient-ils toujours aussi angoissés et en demande, même quand il n'était question que de baiser.

— Mais il pouvait difficilement me dire autre chose, tu ne crois pas ? poursuivit Delia. C'est

beaucoup moins compliqué de me choisir moi plutôt qu'elle. C'est ça qui est terrible. Je ne suis absolument pas sûre de ses motivations.

— Vous êtes quand même ensemble depuis dix ans ; vous vivez ensemble. Il t'aime.

— Dix ans au bout desquels j'ai eu envie de l'épouser, et lui de coucher avec quelqu'un d'autre.

Tires-en les conclusions que tu veux.

— Imaginons que vous vous sépariez. Pourrais-tu facilement récupérer l'argent que tu as investi à Heaton ?

Emma savait combien son amie aimait la maison, et que Delia avait participé au remboursement du crédit pendant suffisamment longtemps pour qu'un bout lui appartienne. Son esprit de juriste allait droit aux détails pratiques.

— Pas vraiment. Je ne crois pas que Paul ait assez d'argent de côté pour me racheter ma part. Il a été obligé d'investir beaucoup dans le bar, récemment.

— Ensuite il faut calculer combien tu as déboursé pour la retaper. Oh, je suis désolée, Delia. C'est tellement nul... Je peux passer te voir ?

— J'adorerais, mais il n'y a pas assez de place chez mes parents pour te recevoir. Et si je descendais, moi ?

— Carrément. Quand tu veux. Ce week-end ! Je suis vraiment désolée, mais il va falloir que je te laisse, j'ai une réunion...

— T'inquiète, fonce !

Pendant qu'elle la saluait, Delia entendit le « bip » d'un double appel : Aled. Elle décrocha avant d'avoir eu le temps de réfléchir à ce qu'elle faisait.

— Salut, Dee. Comment tu t'en sors ? demanda-t-il, un peu guindé.

— Salut, répondit la jeune femme. Je vois que Paul t'a mis au courant ?

— Ouais. Il y a un mois, seulement. Je lui ai tout de suite dit d'arrêter.

Silence.

— Je voulais dire : il t'a dit que je savais.

— Oh, merde, soupira Aled.

Contrairement à son meilleur copain, la dissimulation n'était pas son fort. Cet ours d'homme, aux cheveux et à la barbe noirs, aux mains comme des pelles, exerçait le métier improbable de photographe de mariage. Cela s'était fait par défaut : il avait commencé en free-lance, sans spécialisation, mais la plupart des contrats l'avaient amené à photographier des noces. Delia avait d'ailleurs prévu de lui demander de couvrir le leur.

— Tu es au courant depuis un mois et tu ne m'as rien dit ?! s'exclama la jeune femme, submergée par une vague de ressentiment et de honte.

Elle découvrait un autre stade du processus post-révélation : l'humiliation.

— Je sais, je suis désolé. Il m'aurait trucidé. Je ne pouvais pas m'interposer entre vous.

— Pourquoi t'en a-t-il parlé ?

Delia sentit à l'autre bout du fil la déflagration de la réticence et de l'embarras d'Aled, mais il ne s'était laissé aucune porte de sortie.

— Il... Euh... Il n'a pas vraiment décidé de me le dire. Je l'ai surpris avec elle. Il a bien fallu qu'il s'explique.

— Quoi !? Quand ?

Delia s'immobilisa, bouche ouverte. Paul avait-il à ce point manqué de discrétion ?

— Je les ai surpris dans la réserve. J'y étais entré pour les dernières commandes.

— Tu les as surpris ? répéta Delia, sentant soudain ses jambes se dérober sous elle. En train de

baiser ?

— Non ! Ils s’embrassaient.

La réserve était manifestement le royaume enchanté de Paul et Céline. Delia n’y avait mis les pieds que chargée de caisses poussiéreuses remplies de bouteilles. Elle fut prise d’une irrésistible envie de savoir à quoi ressemblait Céline, afin de compléter l’image de leur passionnante séance de lutte linguale, son dos à elle pressé contre une étagère de canettes de jus de tomate et de sodas.

Delia était sans voix. De toute façon, si elle avait tenté de parler, elle n’aurait pu émettre que des couinements hystériques et indistincts.

— Gina et moi étions d’accord : il se comportait comme un imbécile.

Gina était au courant ? Et ces deux-là étaient leurs plus proches amis dans cette ville ? Delia savait déjà que l’eau aurait beau couler sous les ponts, même en se trouvant mille bonnes excuses, rien ne serait jamais plus comme avant.

Il lui semblait soudain que tout, dans sa vie, avait appartenu à Paul ; qu’elle ne faisait que partager avec lui. Dans la séparation, au moment de diviser leurs possessions, la réalité de sa mainmise sur leurs existences s’imposait.

Découvrir une liaison ne se réduisait pas à tomber sur un article avec un unique gros titre. Cela ressemblait plutôt à ouvrir des matriochkas : des mensonges à l’intérieur de mensonges, à l’intérieur de mensonges...

— Paul m’a dit qu’il ne voulait pas te perdre, poursuivit Aled.

— Oh, ouais, c’est évident... Il ne veut pas me perdre, ça crève les yeux. Il s’est montré tellement, tellement précautionneux. Je me sens aussi précieuse qu’un vase en cristal !

— Gina a peur que tu lui en veuilles aussi...

Delia marmonna que tout était la faute de Paul ; devoir assurer la partie « excuses et consolation » de la conversation lui resta en travers de la gorge.

— Mais bon, vraiment, Delia, pense-y. Nous ne pouvons pas prendre parti. Nous étions obligés de laisser Paul t’en parler.

— Parce qu’il comptait m’en parler ?

Aled marqua un temps d’arrêt.

— Il a dit qu’il allait rompre avec cette fille, et nous n’avons plus abordé le sujet.

Voilà qui expliquait pourquoi c’était Aled, et pas Gina, qui l’appelait pour lui faire ses condoléances. Celle-ci savait que son manque de solidarité féminine était trop criant. Ils avaient tous les deux eu l’intention de la boucler. Le jour de leur mariage, ils auraient tranquillement écouté les discours, applaudissant, trinquant à la santé de l’heureux couple, tout en sachant que Paul avait trahi Delia.

La jeune femme avait envie de lui rétorquer : « Vous avez pris parti pour Paul. » Mais elle n’avait pas le courage d’affronter une brouille de plus.

Puis, avec une brutalité nonchalante, Aled ajouta :

— L’escapade à Paris me semble être de la folie pure, et je ne me suis pas gêné pour le lui faire savoir.

— La *quoi* ? s’exclama Delia, redoutant le pire.

— Je ne sais quel projet... Cél... Elle lui a proposé une escapade à Paris, pour surmonter ça. Il faudra que tu en parles avec Paul. Je suis désolé.

À l’entendre, Aled aurait tout donné pour ne pas avoir cette conversation. Et elle ? Que croyait-il qu’elle ressentait ?

Elle ne put que bafouiller « Mmm, hum, ouaip, bye » avant de se précipiter dans les buissons du

jardin qui entourait le bâtiment où elle travaillait et vomir café et bile dans la terre. Pliée en deux, elle entendait autour d'elle les pépiements des oiseaux et le murmure d'un spectateur isolé.

Quelque part derrière elle, la voix d'une femme d'âge moyen retentit :

— Un lundi après-midi ! Vraiment, Stanley, la quantité d'alcool que peuvent boire les étudiants de nos jours... Quelle honte !

— J'ai une grippe intestinale, se défendit Delia en se retournant, les yeux rouges, mais la femme s'éloignait déjà en secouant la tête.

Delia envisagea un instant de se faire porter pâle – elle devait avoir l'air suffisamment mal en point pour que même Ann lui accorde son après-midi –, mais y renonça en s'imaginant rentrer à Hexham, où elle n'aurait rien d'autre à faire que contempler les murs de la vieille boîte à chaussures qui lui servait de chambre. Et puis ses parents se poseraient des questions, inquiets de la savoir psychologiquement, et non physiquement, malade.

Delia répara les dégâts du mieux qu'elle put, louchant dans son miroir de poche, le soleil dans son dos, puis extirpa une pastille mentholée « Extra-Forte » afin de combattre l'odeur de vomi. Elle regagna son poste de travail telle une somnambule.

Paul allait à Paris ? Était-il sincère quand il avait parlé de mettre fin à sa liaison, ou bien, acculé, s'était-il seulement senti obligé de lui dire que c'était elle qu'il voulait ?

Delia devait à présent admettre autre chose : elle avait toujours senti qu'elle n'avait pas toute l'attention de Paul. Elle doutait qu'il l'aurait choisie, qu'il se serait battu pour elle, ou qu'il aurait été un tant soit peu impressionné si elle était apparue en vacillant sur ses fameux talons rouges quelques mois plus tard.

Prendre l'initiative de le demander en mariage correspondait à un mode de fonctionnement qu'elle n'avait pas voulu examiner de trop près jusque-là. Elle avait construit sa vie autour de Paul, mais lui n'avait pas bougé d'un centimètre. L'aménagement de leur maison reflétait leur relation en microcosme : bien sûr, il était heureux qu'elle s'y consacre, mais ce n'était pas la même chose que d'y participer lui-même.

Paul était un acteur et un frimeur, et il était un peu plus amoureux de lui-même que d'elle.

Pour que Delia en arrive à se concentrer sur son travail, il aurait fallu que quelque chose de vraiment extraordinaire se produise : une alerte à la bombe, ou bien un compliment de la part d'Ann. Or, peu après 17 heures, l'impossible eut lieu sous la forme d'un mail si étrange qu'elle sursauta sur son siège et se retourna pour scruter la salle derrière elle.

De : peshwari.naan@gmail.com

Vous me cherchez ?

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 10

Traquer quelqu'un qui employait l'expression « toboggan de Womble » – Delia dut consulter le *Viz Profanisaurus* pour en trouver la traduction – dans des commentaires sur le forum d'un journal était une chose.

Se retrouver soudain dans le viseur d'un fauteur de troubles omniscient du Net en était une autre. Delia sentit un souffle glacé sur sa nuque ; elle frissonna.

Comment cet homme (était-ce un homme ?) avait-il pu la trouver ? D'accord, elle était allée au café, mais comment avait-il su qu'elle le cherchait ? Pas une fois elle n'avait touché son clavier pour parler de lui en ligne, donc, même s'il avait piraté sa boîte mail (et comment s'y serait-il pris ?), il n'aurait rien trouvé. Et, de toute façon, comment l'aurait-il reconnue ?

Delia se rappela le principe du rasoir d'Ockham : la réponse la plus simple était en général la bonne.

Le Naan serait donc un de ses collègues qui aurait surpris sa conversation avec Roger ?

Le hic, c'était que, dans ce service peuplé de vétérans qui pointaient consciencieusement tous les matins et tous les soirs, personne ne pouvait être soupçonné d'une telle insouciance vis-à-vis de son gagne-pain.

Voyons : pouvait-il s'agir du poli Gavin, quarante-trois ans, qui aimait Dire Straits, le wakeboard, ses enfants, et détestait sa femme ? Nan. Jules, peut-être, cinquante et un ans, marié, sans enfant, qui économisait pour offrir à sa femme une virée d'un mois dans les îles grecques à l'occasion de leurs trente ans de mariage ? Peu probable.

L'idée qu'ils balancent des mails perso pendant leurs heures de bureau, risquant ainsi de perdre leur source de revenus, était purement et simplement dingue. Et ils n'étaient certainement pas des lecteurs de *Viz*.

Et pourtant. Les mots de Naan Peshwari se détachaient sur l'écran devant elle. L'adresse mail en guise de preuve, Delia pouvait aller trouver Roger illico et lui annoncer la bonne nouvelle : « *Voilà !**

¹ Nous avons un moyen d'entrer en contact avec lui. » Mais quelque chose la retint, sans qu'elle sache très bien quoi. Sa fierté, peut-être. Si elle s'accordait encore un peu de temps, peut-être arriverait-elle à résoudre cette énigme et à produire un résultat époustouflant ?

Après un quart d'heure à peser le pour et le contre, Delia ouvrit un mail.

De : Delia Moss

Effectivement. Comment avez-vous su que je vous cherchais ?

Pas de réponse. Elle actualisa fébrilement sa boîte toutes les deux minutes, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer chez elle. À Hexham.

Son téléphone sonna quelques instants à peine après qu'elle eut quitté le bureau ; Paul devait surveiller sa montre, guettant le moment où elle serait disponible. Elle décrocha. Il fallait bien qu'ils se parlent à un moment.

— Delia, enfin.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Voir si nous pouvons nous retrouver quelque part.

— Non. Nous n'avons rien à nous dire.

— Je comprends que tu sois fâchée, mais je ne suis pas d'accord sur le fait que nous n'ayons rien à nous dire.

— Tu veux parler de Paris ?

Il y eut un moment gratifiant de silence sidéré, puis Paul marmonna :

— Bon sang, Aled... Quel con.

Il poursuivit, plus fort :

— Oui, Paris... Nous pouvons en parler. Du fait que je n'y vais pas. J'ai rompu avec Céline.

— Désolée de l'apprendre. J'espère que vous vous en remettrez. Toutes mes condoléances.

Paul parut tomber des nues en découvrant l'intensité de la fureur et de la douleur causées par son infidélité. Elle avait vraiment dû compter pour des prunes. Que s'était-il imaginé ? Qu'elle balancerait quelques assiettes en versant trois larmes, avant de l'autoriser finalement à l'enlacer de ses gros bras musclés ? Elle se sentait plus d'humeur à lui défoncer le crâne avec la cocotte en fonte.

— Je sais que tu as besoin de temps. Je suis là, si tu veux discuter, dit Paul.

— Tu as l'air de partir du principe que je vais finir par revenir.

— Pas du tout ! Je t'informe juste de ce qui s'est passé et de ma position. Je me félicite de l'avoir fait, vu que manifestement Aled n'est pas un intermédiaire très fiable.

Tellement conquérant, tellement convaincant, tellement Paul. Paul qui avait menti effrontément. Qu'avait dit Aled ? « Je lui ai dit que Paris était une pure folie. » À l'entendre, il semblait que Paul avait envisagé d'y aller – même s'il y avait renoncé ensuite.

— D'après Aled, il a dû t'en dissuader.

— Ce... *Quoi* ? Je lui en veux à mort de t'avoir raconté ça. Je suppose qu'il a gaffé, et qu'il s'est ensuite senti obligé de se faire mousser pour compenser. Tu le connais, le tact n'est pas sa langue maternelle.

— Qui sait ? Pas moi. *Bye*, Paul.

Delia n'avait pas l'intention de lui accorder un moment de complicité.

Elle avait déjà envisagé l'hypothèse de Paul : qu'Aled, plus tôt au téléphone, conscient d'avoir mis les pieds dans le plat (les siens étaient d'une taille non négligeable), avait essayé de regagner des points en convainquant Delia que, choqué par la décision de Paul, il était intervenu.

Delia savait ce qu'elle était en train de faire. Elle essayait de recoudre la blessure à vif ; de trouver une porte de sortie, de façon que le comportement de Paul ne semble plus aussi condamnable qu'elle l'avait craint. Delia voulait le croire, plutôt qu'Aled. Elle s'était empêchée d'aller plus loin, mais pas avant d'avoir montré à Paul que l'instinct qui la poussait à se ranger de son côté était toujours là.

Delia allait devoir réprimer ce genre d'impulsions. Elle lui avait toujours accordé sa confiance sans jamais le questionner, et voyez où cela l'avait menée. À présent, elle avait des tas de questions à lui poser, mais plus aucune confiance en lui.

1. Les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte. (NdT)

Chapitre 11

La porte de la chambre de Ralph était fermée. Derrière, Delia l'entendait rapper « *Dis dat prime SHIT* » en tapant dans des meubles. La jeune femme décida qu'il semblait avoir eu sa dose de caféine et accepterait probablement une tasse de thé.

Elle lui aurait bien demandé de l'aider à traquer Naan Peshwari, mais Paul s'était toujours moqué de sa tendance à prendre Ralph pour un grand manitou des technologies de l'information. « C'est un pro des jeux vidéo, Dee, pas un génie de l'informatique. C'est comme si tu demandais à quelqu'un dont la télé est allumée toute la journée d'écrire *Les Soprano* ou de régler un problème de réception. »

En se tournant vers l'escalier pour descendre, Delia vit que sa mère avait lavé le tabard rayé bleu et jaune de la friterie et qu'elle l'avait déposé, soigneusement plié, devant la porte de Ralph.

Delia avait plusieurs fois essayé de convaincre son frère de chercher un autre boulot, mais ses paroles étaient toujours tombées dans l'oreille d'un sourd.

« Tu aimes aller travailler ? » était une des approches qu'elle utilisait. « Non, répondait Ralph en éclatant d'un rire qui ressemblait à un gargouillis perçant. C'est pour ça que ça s'appelle travailler. »

« Ça ne te plairait pas d'utiliser un peu plus ton cerveau ? », demandait encore Delia, et Ralph haussait les épaules. « Tu aimes ton boulot, toi ? »

Touché.

Rédiger des communiqués de presse sur les efforts de nettoyage des ordures dans les écoles ou les changements de feux de circulation à Gosforth n'excitait pas particulièrement Delia. Son job finançait sa vie quand elle n'était pas au travail, point.

Ralph expliquait que c'était pareil pour lui, sauf que son boulot consistait à ajouter de la teinture verte dans des cuves de petits pois, ou à plonger des paniers métalliques pleins de pommes de terre crues coupées en tranches dans de l'huile bouillante.

De temps en temps, Delia demandait à ses parents de soutenir sa cause. Mais, de leur point de vue, Ralph n'avait aucun problème et paraissait heureux : il finirait par déménager. Ils n'avaient pas d'ambitions pour leurs enfants, ce dont Delia leur était reconnaissante en général.

Il lui arrivait cependant de leur en vouloir. Un coup de pied aux fesses de temps en temps ne faisait de mal à personne ; harceler Ralph donnait l'impression de houspiller une créature inoffensive à travers les barreaux de sa cage sans que jamais elle vous morde en retour.

Delia descendit d'un pas lourd au rez-de-chaussée et se dirigea vers la porte en P.V.C. donnant sur le jardin à l'arrière de la maison, une tasse de thé dans la main – c'était la monnaie d'échange chez ses parents ; à l'image du rituel des offrandes chez les bouddhistes, dans sa famille, on s'apportait du thé. Le bas de porte crissa sur le carrelage quand elle tira le battant. Elle traversa le jardin jusqu'à la remise de son père. Celle-ci ressemblait plutôt à un petit pavillon d'été, où la sciure répandait une odeur de tapis forestier.

Assis devant son établi, son père examinait un morceau de chêne qu'il avait poncé et aplani pour former une corniche, sans doute destinée un jour à orner un lit ou une armoire.

— Merci, ma chérie, dit-il en relevant ses lunettes sur sa tête et en saisissant la tasse de thé (un nuage de lait, sans sucre) entre ses mains sablonneuses.

— Maman n'est pas encore rentrée. Je me suis dit que je pourrais préparer des spaghettis bolognaise pour le dîner ?

— Ça m'a l'air parfait. Comment te sens-tu ? demanda son père.

— Un peu triste, répondit Delia. Ça passera.

— Tu es tellement gaie, d'habitude, fit remarquer son père.

Il souffla sur sa tasse de thé et resta un instant silencieux, avant d'ajouter :

— Il ne voulait pas se marier ?

— Si..., commença Delia avant de s'interrompre.

Elle s'était contentée de leur dire que Paul et elle s'étaient disputés et qu'ils avaient besoin de temps. (Elle avait avoué la vérité à Ralph, mais son frère ne répéterait rien, pas plus que leurs parents ne lui poseraient de questions.)

Elle savait que si elle leur révélait que Paul l'avait trompée, elle ne parviendrait peut-être jamais à le réhabiliter auprès d'eux. On pouvait pardonner à un partenaire infidèle, mais s'adapter à une telle décision n'était pas facile pour les parents. Mieux valait les maintenir partiellement dans l'ignorance jusqu'à ce qu'elle ait fait son choix. Encore une fois, l'amère récompense de la femme trahie lui était refusée.

— Je crois qu'il n'était pas très heureux avec moi. En tout cas pas autant que je le pensais. Je ne suis pas sûre.

Son père hocha la tête ; peut-être avait-il su lire entre les lignes.

— En tout cas, tu rends tous les autres heureux.

Delia hocha la tête, sourit et ravala les larmes qui menaçaient de couler.

— Tu es la bienvenue ici aussi longtemps que tu le souhaiteras, conclut son père en la regardant de ses yeux bleu délavé – dont Ralph avait hérité, sans les poches. Rien ne presse.

— Merci, papa. C'est bon à savoir, dit Delia, sincère.

De retour dans la cuisine familiale tout en longueur, elle éminça oignons et ail, fit revenir de la viande hachée dans une poêle dans laquelle elle versa une boîte de tomates coupées en dés. Elle rinça le fond avec de l'eau, un truc d'étudiant « pour faire durer » qui lui était resté. Bien qu'elle n'ait pas faim, elle constatait encore une fois combien cuisiner l'apaisait.

Quelle ironie : privée de son bon appétit habituel, Delia sentait son corps s'affiner et rétrécir dans ses vêtements. Finirait-elle par disparaître complètement, ne laissant derrière elle qu'une robe gisant en petit tas, telle la méchante sorcière qui fond à la fin du *Magicien d'Oz* ?

Si le mariage avait encore été d'actualité, Delia aurait été aux anges : les corsets de certaines robes vintage qu'elle convoitait lui avaient fait l'effet de véritables instruments de torture. Dans ces circonstances, perdre du poids ne lui faisait ni chaud ni froid. Quel que soit son tour de taille, rien n'effacerait le fait que Paul avait couché avec Céline.

Quand la sauce bolognaise eut réduit et fut passée de brun orangé à brun-rouge, Delia baissa le feu au minimum, couvrit la poêle et monta dans sa chambre.

Une fois la porte fermée, elle hésita. Au loin, elle entendait Ralph chanter et son père scier. Sa mère était au jardin ouvrier. La jeune femme ouvrit l'armoire. En bas, sous les vieux vêtements et les manteaux qui sentaient l'antimite, s'alignaient des boîtes de rangement en plastique orange translucide dotées de poignées.

Elle les fit glisser hors du placard, les hissa sur le lit et ouvrit celle du haut. Delia ressentait un étrange mélange d'anxiété, d'excitation et d'embarras. Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'avait pas regardé tout ça.

Delia avait créé la Femme Renarde quand elle était adolescente. L'idée lui était venue durant ses

rêveries pendant les cours, à une époque où elle avait l'impression que la vie avait pris le dessus sur elle. On se moquait d'elle à cause de ses cheveux roux. Elle n'était pas une élève exceptionnelle, pas plus qu'elle n'était athlétique, cool ou populaire.

Elle se sentait seule. Alors elle s'inventa une autre vie, dans laquelle elle était tout ce qu'elle aurait voulu être dans le monde réel – spéciale, fantastique, héroïque, courageuse, passionnante, utile... Enfant, elle avait été fascinée par un renard qui venait régulièrement dans le jardin familial, et elle avait bombardé ses parents de questions. Pourquoi ne venait-il que la nuit ? Est-ce que tous les renards se connaissent ? Où se cachaient-ils durant la journée ? Delia préférait les réponses qu'elle s'inventait à leurs explications.

Quand, plus tard, l'idée lui vint de dessiner un comics, elle sut immédiatement qu'il y aurait un renard dans l'histoire.

Véritable super-héroïne, la Femme Renarde vivait dans une tanière souterraine, se déplaçait sur une bicyclette super rapide et avait pour compagnon un vrai renard doué de parole nommé Reginald. Son réseau d'espions à queue touffue rapportait à la Femme Renarde ce qui se passait dans la ville, et elle utilisait ces informations pour démasquer les bandits et combattre le crime.

Quand un jour elle en avait parlé à Paul, il avait dit : « Le L.S.D. est une sacrée drogue. »

Delia avait toujours été créative, sans jamais vraiment savoir comment canaliser ses pulsions : en écrivant et illustrant *La Femme Renarde*, elle s'était sentie épanouie comme jamais jusque-là. Avec son argent de poche, elle s'était achetée des feutres à pointe fine et des blocs à dessin format A3, et échappée dans les vignettes de l'histoire, passant des heures sur son lit, jambes croisées, dessinant à tout-va. Tous les membres de sa famille avaient leur échappatoire magique à la banalité de l'existence ; désormais, Delia aussi pouvait s'évader.

Elle se sentait trop bête pour montrer ses dessins à ses amis ; heureusement, avoir un frère aussi excentrique que Ralph impliquait qu'elle avait à disposition un public qui ne la jugerait pas. La première fois qu'elle lui avait timidement fait lire les équipées de la Femme Renarde, elle s'était attendue à ce que même lui se moque d'elle. Au lieu de ça, il s'était montré fasciné – or, avec Ralph, on était toujours sûr d'avoir une réaction sincère.

— Tu en as fait d'autres ? Je peux les voir ? avait-il demandé. Qu'est-ce qui se passe après ?

Qu'est-ce qui se passe après ?

C'était peut-être la question la plus excitante qu'on ait jamais posée à Delia. Quelqu'un s'intéressait à ce qui pourrait arriver dans un univers fictif qu'elle n'avait inventé que pour se distraire, comme s'il avait une réalité propre. Comme si la Femme Renarde existait.

Au départ, Delia avait imaginé la Femme Renarde comme un alter ego, mais, peu à peu, sans qu'elle s'explique comment, son personnage était devenu une source d'inspiration. Si quelque chose d'insurmontable lui arrivait, elle soumettait son héroïne à la même épreuve, transcrivant le défi dans un monde où elle pouvait faire le choix courageux.

Elle continua d'écrire et de dessiner son comics à l'université, où elle fit des études de graphisme, mais l'abandonna une fois diplômée, manquant de la confiance nécessaire pour se lancer dans cette voie. « S'il y a une chose que j'ai apprise pendant ma formation, c'est que tout le monde a plus de talent que moi », déclara-t-elle un jour à Emma, qui trouvait son travail incroyable et la traitait de sombre idiotie. Delia prétendait avoir de nombreuses lacunes techniques comparée à ses pairs, ce qu'Emma démentait avec véhémence : « Tu as quelque chose d'unique qui te distingue des autres : le charme. »

Plutôt que d'essayer et d'échouer, Delia choisit de renoncer. Elle se persuada que l'échec était inévitable et qu'elle ne ferait que se ridiculiser, dissimulant sa peur derrière la rationalisation et

l'autodérision. Delia termina donc par faire le genre de boulot typique d'une jeune femme du XXI^e siècle cultivée et bien élevée, capable de répondre correctement au téléphone, parce qu'elle s'était convaincue que c'était tout ce qu'elle savait faire.

Ce soir-là, une dizaine d'années après l'université, Delia se sentit légèrement idiote en se replongeant dans l'échappatoire de sa jeunesse. Pourtant, en tournant les pages, elle se surprit à sourire malgré elle. C'était vif et joyeux, comme on l'était rarement à l'âge adulte.

Qu'avait dit Ralph ? « Tu es aux commandes. » Elle fut surprise de constater combien ces quelques mots l'inspiraient. Peut-être son frère était-il finalement beaucoup plus doué pour la motiver qu'inversement.

Elle était plongée dans la lecture des aventures de la Femme Renarde quand sa mère, que Delia n'avait même pas entendue rentrer, l'appela du bas des marches pour lui demander si elle devait commencer à préparer les spaghettis.

Après le dîner, armée d'un feutre, Delia entreprit timidement de dessiner une nouvelle page de *La Femme Renarde*. L'inspiration lui vint immédiatement. Ce fut comme de fredonner une vieille chanson qu'on n'a pas entendue depuis des années et dont pourtant on connaît instinctivement toutes les paroles.



TRAHIE PAR CEUX EN
QUI J'AVAIS CONFIANCE...



... MA VILLE S'EST RETOURNÉE
CONTRE MOI...



EST-CE LA FIN ?

VAIS-JE RACCROCHER MA CAPE ?



OU... DOIS-JE
CONTINUER ?

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 12

Delia n'avait pas informé Roger de l'apparition surprise d'un mail de Naan Peshwari dans sa boîte. Était-ce parce que cette enquête lui offrait une distraction bienvenue au milieu de ses malheurs ?

Cette pensée ne lui vint que le lendemain matin, quand elle alluma son ordinateur et sentit ses bras se couvrir de chair de poule. Cette mission était un analgésique contre la douleur qu'elle ressentait chaque fois qu'elle pensait à Paul.

Évidemment, un mail du Naan l'attendait, provenant d'un compte Gmail.

De : peshwari.naan@gmail.com

Pourquoi me cherchez-vous ?

Delia tapa :

De : Delia Moss

Vous n'avez pas répondu à ma question. Donnant-donnant.

Lui faudrait-il encore attendre sa réponse jusqu'au lendemain ? Ce serait extrêmement frustrant. Non. Elle la reçut dans les dix minutes. Autre remarque : le Naan travaillait bien dans un bureau, comme le suggérait l'heure à laquelle il s'était déconnecté la veille.

De : peshwari.naan@gmail.com

Je l'ai su parce que je suis "bon en informatique". C'est votre tour, maintenant...

Delia n'était probablement pas censée dissimuler ses intentions. Elle glisserait donc un émoticône dans sa réponse afin de conserver le ton amical de l'échange.

De : Delia Moss

Ce n'est pas vraiment une réponse, si ? ☺ Je cherche à comprendre pourquoi vous vous montrez si critique à l'égard du conseil municipal. Nombre de vos commentaires sur le site du *Chronicle* sont plutôt caustiques ! (À moins que je ne me trompe de naan aux fruits secs et qu'il y en ait un autre en liberté, coupable de ces grossièretés...) (Et pourquoi ce pseudo ?)

De : peshwari.naan@gmail.com

Je ne cherche pas vraiment à critiquer. Je poste des commentaires qui me font rire. (C'est le naan le plus agaçant. Quelle idée d'y ajouter des fruits ! Je suis sûr que vous serez d'accord avec moi sur ce coup-là.)

De : Delia Moss

D'accord, mais... ça ne fait pas forcément rire tout le monde. Certains conseillers ne

les ont pas bien pris du tout. (Ouaip, tout à fait d'accord, les fruits tombent comme un cheveu sur la soupe. Ail et piment, quand vous voulez. Coriandre éventuellement, pour son petit effet surprenant.)

De : peshwari.naan@gmail.com

C'est parce que ce sont de vieux corn-flakes velus qui ne reconnaîtraient pas l'humour s'il les prenait par-derrière en grognant leur nom. (J'aime aussi les naans au fromage et les naans keema.)

Delia laissa échapper un bref éclat de rire. Occupée à tendre et détendre son gros orteil tordu grâce à un élastique de chiropraxie, Ann lui lança un regard soupçonneux.

— Une plaisanterie sur *BuzzFeed*, marmonna Delia en tapant une réponse.

De : Delia Moss

Vrai ou pas... envisageriez-vous de modérer vos propos ?

De : peshwari.naan@gmail.com

Y a-t-il une bonne raison pour que je le fasse ? 😊

Delia tambourina des doigts sur son bureau.

De : Delia Moss

Pour me rendre service ? On m'a chargée de vous convaincre d'arrêter. Cela m'aiderait énormément si vous acceptiez. Ou au moins si vous faisiez preuve d'un peu de retenue. Mon chef serait plus heureux.

De : peshwari.naan@gmail.com

Peut-être que votre chef devrait s'en faire greffer une paire, et dire aux conseillers municipaux de mettre les choses en perspective. J'amuse les gens et, ce faisant, j'accrois la somme de bonheur dans l'univers.

De : Delia Moss

Vous pouvez vous amuser sans pour autant prétendre que le conseiller Hammond a déclaré à l'assemblée générale annuelle qu'il se blanchissait l'anus à l'eau de Javel.

De : peshwari.naan@gmail.com

Ça, ce n'était pas un mensonge. Consultez le procès-verbal de l'assemblée. Il a expliqué ensuite que ce lavement le laissait aussi frais qu'un demi-pamplemousse.

Delia faillit partir d'un gros rire gras, qu'elle réprima à temps, tandis que le regard d'Ann glissait de nouveau dans sa direction.

Delia pensait pouvoir amener ce Naan à modérer ses propos. Elle avait ouvert le dialogue. Il ne lui restait plus qu'à tenter de le convaincre en douceur d'abandonner sa vulgarité anarchique.

Le mystère demeurait : comment diable l'avait-il trouvée ? Ce point lui faisait froid dans le dos et

la laissait perplexe.

Son téléphone tinta : elle avait reçu un message d'Emma.

Je t'appelle dans 5 min. J'ai une idée. Trouve un coin où tu pourras parler tranquillement et prépare ton esprit à une splendide révélation. E

Le sourire aux lèvres, Delia glissa son téléphone dans la poche de sa robe chasuble en batiste, puis descendit dans le jardin – ou parc, pour faire chic : en fait une simple bande de verdure qui séparait le conseil municipal du reste du monde.

Tandis qu'elle attendait l'appel de son amie, Delia se rendit compte qu'elle avait oublié à quel point Emma et elle comptaient l'une pour l'autre.

Quelque chose dans la simplicité enjouée de Delia s'accordait merveilleusement avec l'intelligence bouillonnante d'Emma. Delia vivait pour sa maison, Emma pour son travail, ce qui ne les empêchait pas d'adorer passer des soirées à traîner en pantalons de pyjama confortables et à échanger des stupidités en gloussant. Toutes deux supportaient difficilement l'hypocrisie ambiante dans la plupart des réunions féminines. Elles ne se tiraient pas dans les pattes, n'étaient pas compétitives entre elles et ne reprochaient jamais à l'autre les blancs dans leur correspondance. Comme dans toute grande amitié, elles se comprenaient d'instinct et apprenaient de leurs différences.

Ainsi, alors que Delia dépérissait et se rabougrissait en encaissant la perte de Paul, Emma ne s'était pas contentée de lui susurrer des « ma pauvre » en tapotant ses oreillers et en lui apportant de la soupe. Non, elle avait sauté sans hésiter dans le bateau en train de sombrer et s'était aussitôt mise à écoper.

Delia se rappela qu'elle faisait aussi partie d'un autre duo au long cours, un couple toujours dévoué, et cette pensée la réconforta.

Delia s'inquiétait néanmoins de ce que son amie mijotait. Quelle que soit la façon dont Emma avait l'habitude de gérer les conflits, il n'était pas question que Delia organise une table ronde avec Paul et Céline pour purifier l'air entre eux.

Quand elle répondit au téléphone, elle entendit en fond sonore à l'autre bout de la ligne le grondement de la circulation et les halètements de quelqu'un en train de marcher. L'existence d'Emma se déroulait à un rythme différent de celle de Delia.

— Je ne peux pas te parler longtemps. J'ai eu une idée absolument géniale. Je sais que tu vas commencer par refuser, mais ensuite tu vas y réfléchir et tu vas accepter.

— D'accord...

— Tu te souviens de ton projet de me rendre visite à Londres ? Et si tu t'installais chez moi quelque temps ?

— Comment ça ?

— Eh bien, je veux dire, viens t'installer à la maison. J'ai une chambre d'amis, et grâce à toi je ne culpabiliserai plus de ne pas me chercher de colocataire. Je n'en veux pas et j'ai les moyens de m'en passer, mais papa me tance. Tu vivrais ici gratos, tu ferais le point, tu me préparerais à dîner... et tu laisserais ta magie opérer – tu sais, ce don mystérieux que tu as pour rendre un endroit accueillant et chaleureux. Nous nous tiendrions compagnie l'une l'autre, comme les deux vieilles filles dans *Chambre avec vue*. D'ailleurs, pour info, ta chambre n'en a pas.

Delia ne connaissait pas encore le nouvel appartement d'Emma à Finsbury Park. Vu les journées de son amie, elle la soupçonnait de ne pas le connaître beaucoup non plus. La jeune femme offrit son visage au soleil et savoura cette parenthèse en plein air, loin de son bureau et de ses relents de

moquette et de déception.

— Un petit détail : mon travail ? Je ne peux pas démissionner, fit-elle remarquer.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le seul que j'aie et que j'ai besoin d'argent ?

— Tu as toujours dit que ce n'était pas le job de ta vie. Ça fait combien de temps que tu travailles au conseil municipal maintenant ? Sept, huit ans ? Tu comptes partir quand ?

Delia fit la grimace. Vrai, mais... En général, on n'attend pas de s'être cassé les deux jambes pour sauter en parachute. Ou un truc dans le genre.

— Je sais. Néanmoins, venant de perdre ma maison et mon partenaire, je ne suis pas vraiment d'humeur à lourder mon boulot.

— Je savais que tu dirais ça. Le moment semble particulièrement mal choisi, mais, si tu réfléchis, ça ne pourrait pas mieux tomber. Ta vie est sens dessus dessous, de toute façon. Et puis si tu veux récupérer Paul...

— C'est un grand si..., objecta Delia.

De toute évidence, Emma voyait clair dans son jeu.

Distraitement, Delia regarda une femme qui, penchée en avant, s'affairait au-dessus d'un bébé furieux dans une poussette.

— Si tu veux le récupérer, venir à Londres te garantira d'avoir toute son attention. Fais-moi confiance. Je connais la différence entre une petite réparation et une grosse. Ce qui s'est passé entre toi et Paul nécessite plus qu'un simple rafistolage. Arrange-toi pour lui manquer.

— Est-ce que je ne risque pas plutôt de leur laisser le champ libre, à lui et sa copine de baise ?

— Non. Tu as déjà libéré le terrain, si c'est ce qu'il veut. Mais, tant que tu te trouves à Newcastle, tu peux lui revenir n'importe quand. À Londres, tu serais soudain loin des yeux, et beaucoup plus présente dans son cœur et son esprit. Dans le cas où il y aurait eu un petit peu trop de train-train ces derniers temps...

Delia sentit son estomac se nouer. Elle avait pris ce train-train pour l'expression du bonheur.

— ... Un acte spectaculaire et inattendu de ta part ne peut que sérieusement attirer son attention. Il va te courir après. Et tu auras la preuve que c'est toi qu'il veut.

Delia joua avec cette idée. Paul s'inquiéterait certainement.

Delia la casanière disparaissant dans le grand smog. Tout de même, prendre des décisions inconsidérées sous prétexte que cela ferait de l'effet à Paul n'était pas forcément très sain. Et pouvait se retourner contre elle en beauté.

Emma reprit :

— Mon patron dit toujours : « quand le combat approche, ne fais pas la tortue. »

— Faire la tortue ?

— Rentrer dans sa carapace.

Emma adorait les néologismes des discours de management.

— Donc tu veux que je devienne ta gouvernante ? demanda Delia.

— Non ! Enfin, si. Si ça te va. Je veux surtout que tu me tiennes compagnie et que tu te remettes sur pied.

— Je ne peux pas ne pas travailler et vivre à tes crochets. C'est de la folie.

— Dans ce cas, cherche un boulot ! Tu es qualifiée en com, RP. Ce ne sont pas les opportunités qui manquent, ici. Je vais commencer à sonder le terrain.

Delia faillit rétorquer qu'il y avait beaucoup de jobs dans le Nord aussi, qu'ils ne vivaient pas comme dans un film en noir et blanc. Mais Emma tombant rarement dans la condescendance

londonienne, elle lui pardonna ce dérapage.

— Non ! Je vais y réfléchir, dit-elle. Promis.

Elle n'en ferait rien ; elle voulait seulement tranquilliser son amie. Bien sûr, l'invitation d'Emma lui faisait extrêmement plaisir. Et l'idée de surprendre Paul et d'attirer son attention n'était pas pour lui déplaire. Mais, pour être honnête, Delia n'avait aucunement l'intention d'ajouter « Chômeuse » à la liste des choses qu'elle avait accomplies dans sa vie. De plus, Londres l'intimidait. C'était tellement gigantesque. On était censé s'y sentir au cœur de tout, mais on n'en trouvait jamais le centre.

Elle raccrocha. En levant les yeux, elle croisa le regard d'une jeune fille aux cheveux noir réglisse coupés au bol et aux lèvres rose vif, qui la dévisageait d'un air angoissé et plein d'appréhension. Manifestement, elle avait attendu que Delia termine son appel. Elle pouvait parfaitement avoir vingt-quatre ans.

Delia crut qu'elle allait s'évanouir.

Pas ici. Pas maintenant.

— Excusez-moi...

Delia avait la bouche sèche ; elle entendait son cœur tambouriner dans sa poitrine : za-zoum, za-zoum, za-zoum, za-zoum.

— ... Oui ?

— Où avez-vous acheté votre robe ? Je l'adore.

Le soulagement jaillit de Delia tel un arc-en-ciel d'énergie cosmique.

— Urban Outfitters ! Mais c'était il y a des siècles, désolée ! Ahahah, hurla-t-elle à l'inconnue qui afficha une expression poliment inquiète, la croyant probablement soûle. Essayez peut-être eBay ?

La fille sourit, l'air de dire : « Et vous, vous devriez peut-être essayer les Alcooliques anonymes. »

Songeuse, Delia regagna son bureau à contrecœur, toujours sous le coup de la puissante décharge d'adrénaline provoquée par sa récente rencontre. Même si elle n'irait pas à Londres, il fallait bien admettre que Newcastle ne lui réussissait pas.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 13

Allongée dans la baignoire couleur avocat, Delia appuya ses orteils sur les robinets, ainsi qu'elle l'avait fait des milliers de fois dans sa jeunesse, et contempla son vernis bordeaux. Avec sa peau pâle, elle portait toujours du rouge foncé ; cela lui rappelait un conte de fées de son enfance où il était question de gouttes de sang tombées sur la neige.

La maison était silencieuse. Ralph travaillait et ses parents étaient partis au pub pour leur quizz hebdomadaire.

Au bout de la baignoire, un miroir dans son cadre en plastique lui renvoyait son reflet. Elle examina les traînées charbonneuses laissées par le gant de toilette qu'elle avait passé sur son eye-liner noir, et qui lui dessinaient comme deux trous sous les yeux. Elle se maquillait ainsi depuis si longtemps que son visage lui paraissait étrange quand elle n'en portait pas, lui évoquant celui d'une taupe nouveau-née.

Mmm. Plus si nouveau-née que ça. Elle aurait bientôt trente-quatre ans. Delia avait préféré faire abstraction de ce détail jusque-là, mais quelque chose dans sa nudité la poussait à faire preuve d'une honnêteté sévère.

Voici la pensée qui, depuis l'explosion de la bombe Céline, avait vrombi comme une guêpe dans les recoins de son cerveau.

Si elle voulait des enfants, Paul demeurerait probablement l'option la plus sûre – par opposition à celle qui consistait à se lancer de nouveau, la trentaine bien sonnée, dans la course aux rencards, dans l'espoir de dénicher un candidat solide.

Même si Delia rencontrait rapidement quelqu'un d'autre – ce qui semblait improbable –, elle devrait se donner le temps de le connaître et d'être sûre de lui avant de décider de devenir parent. Elle détestait se voir tomber dans des raisonnements démodés sur les femmes célibataires d'un certain âge – aucun choix ne devrait être fait en désespoir de cause, sous peine de ne pas en être un du tout. Elle serait la première à dire à une amie dans sa situation qu'elle avait le temps. Mais c'était le genre de discours réconfortant qu'on tenait à ceux que la vie a mis au pied du mur. Si elle se montrait honnête, sa situation semblait périlleuse.

Elle repensa à sa discussion avec Paul le vendredi soir. Si elle devait rencontrer des hommes, comment s'y prendrait-elle ? Très injustement, à trente-cinq ans, Paul était encore assez jeune pour incarner, aux yeux d'une fille de vingt-quatre, le mec plus âgé cool, et non pas glauque. Il pourrait facilement attendre qu'elle ait atteint la trentaine et se sente prête à fonder une famille.

Delia ne bénéficiait pas d'une telle marge de manœuvre.

Elle n'était plus en circulation depuis si longtemps... L'état d'esprit requis pour faire poliment la conversation autour d'un gin tonic à un inconnu et néanmoins amant potentiel lui paraissait complètement étranger et terrifiant.

Avant Paul, elle avait enchaîné les conquêtes sans même avoir à se préoccuper de séduire. Il y avait toujours eu un gars à disposition quand elle se sentait d'humeur à batifoler, et même parfois quand elle ne demandait rien. L'art de la séduction actuel requérait de l'entraînement. Il n'était plus question de se lancer sans échauffement en espérant un succès immédiat. À son âge, on avait déjà perdu des plumes, et les partenaires potentiels aussi.

Emma était célibataire depuis longtemps, malgré des parenthèses occasionnelles et humiliantes, durant lesquelles elle avait eu des relations brèves et brutales avec des hommes snob et cruels rencontrés à son travail. Chaque fois que Delia écoutait le récit de ses aventures, leur violence lui faisait froid dans le dos. Emma s'était fait larguer à plusieurs reprises par réseaux sociaux interposés, découvrant Harry ou Olly en compagnie d'une autre femme sur un selfie pris dans une station de ski. (Néanmoins, il fallait reconnaître que les goûts d'Emma en matière d'hommes étaient plus que douteux.)

Emma avait passé sa vie à chercher son Paul sur Internet et chez les amis d'amis, et elle ne l'avait toujours pas trouvé.

Ensuite, à supposer que Delia accroche avec un petit copain potentiel autour d'un verre au *Baltic*, il y avait d'autres obstacles. En premier lieu, le sexe avec un nouveau partenaire. Groupes.

Delia baissa les yeux vers son corps.

Elle n'avait jamais eu besoin auparavant d'évaluer sa valeur esthétique aussi abruptement : il faisait son travail et était aimé. Elle n'aurait pas dit non à un ventre plus plat, mais tant qu'existaient les jupes trapèzes, le roquefort et Paul, ça n'était pas une priorité.

À présent, elle se demandait quels travaux de restauration seraient nécessaires avant qu'elle puisse envisager de le rouvrir au public. Elle contempla, découragée, les globes blancs de ses seins flottant dans l'eau. Quand elle était habillée, ils attiraient raisonnablement l'attention. Un bonnet E avait son petit succès auprès des hommes.

Néanmoins, la chirurgie esthétique avait fait son entrée durant la décennie où Delia s'était retirée de la course. Et c'était avec effroi qu'elle avait entendu cruellement assener le qualificatif « molle » à l'encontre de femmes dont elle considérait les courbes comme ambitieuses. Inévitablement, sa poitrine généreuse tombait un peu une fois libérée de son soutien-gorge. La perspective de faire sauter le fermoir pour être évaluée par un presque-inconnu la terrifiait.

Delia frissonna : Emma s'était un jour fait brutalement larguer immédiatement après une première fois avec un homme. Imaginez. Même l'entrain inentamable d'Emma en avait pris un coup.

Delia n'était ni mince ni sculpturale. Elle avait des petits bancs argentés de vergetures sur les hanches. Et elle avait des poils.

Sa rousseur naturelle en effraierait-elle certains ? Surtout à une époque où l'épilation extrême était presque la norme ? Autrefois, on se moquait de sa perruque de Ronald McDonald dans les vestiaires au lycée. Cela ne l'enchanterait guère de découvrir que ce préjugé était toujours bien vivant deux décennies plus tard, juste au moment où elle et celui auquel elle pourrait donner le nom pittoresque de « nouvel amant » s'apprêtaient à s'y mettre.

Un nouvel amant : cela lui paraissait impossible. Paul et Delia. Delia et Paul. Ils s'appartenaient – ce qui ne l'avait pas empêché de se prêter à une autre femme.

Elle ajouta de l'eau bouillante à son bain pour compenser la sensation de froid qui l'avait envahie. Étaient-ce les étapes habituelles de l'acceptation d'une infidélité – comme quand on affronte la perspective de la mort : déni, colère, marchandage, dépression, acceptation ?

Oui, un deuil – c'était exactement ça. Elle devait accepter que sa vieille relation avec Paul, celle où il n'avait jamais été infidèle et où elle lui faisait aveuglément confiance, était morte. S'ils se remettaient ensemble, ce serait une nouvelle relation. Avec beaucoup d'éléments de l'ancienne, certes, mais différente. Comprendre cette réalité l'attrista profondément, mais l'apaisa.

Et si elle s'installait à Londres pour échapper à tout ça et prendre du recul grâce à la distance ? Sauf que cela impliquerait de se retrouver au chômage. En dépit de l'indifférence que lui inspirait son travail, Delia ne pouvait se résoudre à démissionner.

La jeune femme immergea sa tête et laissa ses cheveux flotter en une chaude auréole de serpents autour de son crâne, telle une Ophélie des temps modernes flottant dans son bain moussant parfumé au pin. Ses sentiments pour Paul n'avaient pas disparu en une seule affreuse soirée.

Elle pouvait concevoir de lui revenir un jour. Mais elle avait une énorme pierre au fond de l'estomac, un poids mort et dur de douleur et de ressentiment. Il lui faudrait attendre qu'il se dissolve, lentement, avant de pouvoir sentir de nouveau de l'amour pour Paul.

Delia ignorait comment, ou quand, ou si elle serait capable de s'en débarrasser. En tout cas, cela lui semblait déjà assez monumental d'avoir admis qu'elle essaierait.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 14

— Nous avons subi une violation majeure du système de sécurité, et ce fléau de Naan Peshwari est passé au niveau supérieur : alerte orange ! aboya Roger à l'intention de Delia.

Tout le monde les regarda, se demandant manifestement comment des mots de leur langue maternelle pouvaient être associés de manière à former une phrase aussi incompréhensible.

— Il y a eu des développements.

Delia le regarda d'un air ébahi.

— Êtes-vous, oui ou non, censée mettre à jour et contrôler notre fil d'actualité Twitter ?

— Oui, dit-elle, déconcertée.

— À quand remonte votre dernier tweet ?

— Euh... à peu près une heure.

— Alors connectez-vous à notre compte, dit Roger en se penchant sur Delia et en soufflant son haleine chargée de décaféiné HAG dans le décolleté de son pull.

Un coude sur son genou, l'autre main sur la hanche, il prit la pause suffisante de l'agent secret briefant le président des États-Unis durant un comité Cobra.

Delia s'exécuta avec appréhension. Devrait-elle mentionner les mails de Naan ?

Elle ouvrit le fil d'actualité du conseil et serra immédiatement les mâchoires pour retenir des spasmes d'hilarité dans son cou.

Il était plein de faux tweets.

Camarades ! La nouvelle saison des remises de prix est ouverte ! Merci de nommer dans les catégories suivantes...

- Plan d'aménagement le plus raté
- Expérience la plus atroce dans des toilettes publiques
- Conseiller municipal le plus canon
- Meilleur spot de dogging

— Oh, là, là ! s'exclama Delia avant de s'éclaircir la voix.

Ne ris pas, ne ris pas...

— Vous ne l'aviez pas vu ?

— Bien sûr que non ! s'exclama Delia en s'empressant d'ouvrir les paramètres du compte. Je change immédiatement le mot de passe.

— Notre compte a été piraté ? dit Roger en remontant ses lunettes de prof de sciences sur son nez.

Non. Je me suis juste dit que ce serait rigolo de faire croire que le conseil municipal décernait un prix au graffiti le plus suggestif.

— Comment savons-nous qu'il s'agit de Naan Peshwari ? demanda Delia.

— Même mode opératoire, répondit Roger en prenant la souris des mains de Delia et en faisant défiler la page. Les fausses déclarations.

Madame la conseillère municipale Janet Walworth a dit : "Les prix vous donnent

l'opportunité de nous désigner celle de nos politiques qui vous a le plus troué le cul.”

— Ce n'était jamais arrivé. Le nouveau mot de passe va peut-être le tenir à distance quelque temps, mais, à la lumière de cet incident, je m'interroge sur la fiabilité du système. Je vais mettre notre équipe de TIC sur le coup. Et maintenant, s'il vous plaît, jetez donc un coup d'œil à ce qui se passe sur le site du *Chronicle*.

Delia se rendit compte que Roger prenait son pied.

Elle ouvrit la page d'accueil du *Chronicle*, puis, guidée par Roger, tapa « conseil municipal » dans le moteur de recherche. Le premier article qui apparut traitait d'un séminaire sur le chômage.

Delia fit défiler les commentaires, s'attendant à faire chou blanc, et puis là – troisième intervention en partant du bas –, il y avait le Naan (cet individu avait-il vraiment un boulot ?).

Salut, les amis : il est de mon devoir de vous informer que les cols blancs et les gratte-papier de la mairie sont à mes trousses. On dirait que certaines personnes n'apprécient pas que Les Moutons voient de leurs propres yeux. On m'a demandé de “faire preuve d'un peu de retenue”. Eh bien, moi, héraut de la vérité, je ne me laisserai pas museler ! Le chef de l'exécutif est assis sur un trône de mensonges. Et approuve des budgets faramineux pour financer des grands plateaux de Ferrero Rocher aux réceptions officielles. Voilà, c'est dit.

Roger lisait en remuant les lèvres ; les rouages de son cerveau moulinaient. Il tourna vers Delia un regard fou et inquiétant qui rappela à la jeune femme celui de Blue Meanies dans *Yellow Submarine*.

— Des idées ?

Delia disposait de très peu de temps pour décider quoi faire. Elle se lança dans un rapide calcul et conclut que jouer les imbéciles la desservirait. Le Naan décrivait son intervention, juste après que Roger lui avait demandé de le contacter.

— J'ai... ouvert le dialogue, dit-elle.

— Comment ?

L'air chargé de menace aurait pu être coupé à l'épluche-légumes. Delia savait que ses collègues ne perdaient pas une miette du spectacle.

— Par mail. Je...

— Faites-moi suivre votre correspondance ! aboya Roger, hérissé.

Littéralement. Il ressemblait à un personnage de Quentin Blake avec ses cheveux ébouriffés, sa barbe de foin, ses sourcils hirsutes, ses yeux en têtes d'épingle grossis par des lunettes de prof à l'épaisse monture carrée.

Il marcha d'un pas raide jusqu'à son écran pour attendre la preuve. Delia eut un haut-le-cœur.

L'échange enjoué entre le Naan et elle ne pouvait paraître acceptable qu'à deux conditions :

- 1) avoir eu le temps de le présenter soigneusement et d'une façon appelant à la bienveillance ;
- 2) avoir réussi à faire céder le Naan.

Aucune des deux n'était remplie ; elle était foutue.

Elle parcourut de nouveau leur discussion et essaya de se rassurer.

Bon, au moins tu ne lui dis pas cash : « AHAHAH ELLE EST BONNE, CELLE-LÀ, VAS-Y, NIQUE-LES TOUS, CES VIEUX CONS ».

Néanmoins, pour dire les choses gentiment, elle ne pensait pas avoir donné le genre de

réprimande de maîtresse d'école que le courroux de Roger exigeait.

Delia cliqua sur « Faire suivre », avec le cœur lourd de la femme condamnée, et le préfaça :

Roger, comme vous pouvez le voir, j'en suis aux premiers pas, j'essaie de le mettre en confiance.

Elle aurait aussi bien pu se jeter à genoux et le supplier ne pas lui taper sur les doigts. Elle ajouta un bref rapport sur sa mission de surveillance au *Kafé Kawa*. Le fait que ce soit le Naan qui l'ait repérée et non l'inverse ne jouait pas en sa faveur, c'était peu de le dire. Sans parler de l'allusion aux testicules de son patron...

Quelques minutes extrêmement tendues s'égrenèrent. Roger était voûté devant son écran. Delia fit de son mieux pour ne pas le regarder.

Ann lança bien haut :

— Tout ça aurait-il un rapport avec les fous rires que vous avez piqués hier ?

Roger redressa la tête d'un coup.

Quelle sale teigne, songea Delia.

Ann ne devait rire qu'à l'annonce de catastrophes naturelles et d'attaques djihadistes.

Moins d'un quart d'heure plus tard, Delia sentit une présence dans son dos, tellement menaçante qu'il lui sembla que Roger arrivait accompagné d'une rafale d'air glacial, sur les premières mesures à la basse de *Enter Sandman*.

— Suivez-moi, articula-t-il.

Roger conduisit Delia jusqu'à un bureau vide au bout du couloir. L'atmosphère y était étouffante. S'y entassaient des meubles de classement et un vieux tableau blanc sur lequel on avait écrit au feutre : « PRINCIPES FONDAMENTAUX = ACTION ? -> FACILITATION ».

— Vous avez une petite idée de ce dont je veux vous parler ?

— De Naan Peshwari ? répondit Delia en espérant que son ton ne lui vaudrait pas d'être soupçonnée d'insubordination.

— J'aimerais que vous m'expliquiez la logique derrière la correspondance informelle que vous avez entamée avec un ennemi déclaré de cette organisation.

Pour l'amour du ciel, pourquoi fallait-il toujours que Roger s'exprime comme le personnage d'un roman de Tom Clancy ? « Mais, mon colonel, la flotte de combat ne sera jamais prête ! »

— Je gagnais sa confiance en parlant son langage, expliqua Delia.

— L'impression que vous avez donnée au Naan – ainsi qu'à moi-même –, c'est que vous trouvez la teneur de ses contributions acceptable, et que vous l'encouragez, cela ne fait aucun doute, à commettre sa dernière infraction.

Il était désormais officiellement *le Naan*, comme le Zodiaque et le Roi de la pop.

— Il fallait que je prenne garde à ne pas le bousculer en déclarant : « Vous ne pouvez pas faire ça », puisque, techniquement, il le peut. Il m'a semblé qu'une approche en douceur serait plus efficace.

— Ah, ça, nous avons pu juger de son efficacité... Désolé si je n'ai pas été assez clair, mademoiselle Moss, mais en tant que représentante du conseil municipal, vous n'étiez pas censée vous lancer dans un badinage grivois au détour duquel vous lui demandez tranquillement de « modérer ses propos ».

C'était tellement injuste. Roger avait dit : « par n'importe quels moyens ».

— Je doute qu'il aurait répondu favorablement à une simple requête de cessation et d'abstention,

sinon je l'aurais fait.

Les narines de Roger frémissent.

— Vous auriez pu venir me consulter à plusieurs occasions. Nous aurions défini la marche à suivre. Au lieu de ça, vous avez pris la confiance que je place en vous pour une autorisation à vous rabaisser à des ricanements d'étudiante et à envenimer la situation. Vous vous rendez compte de l'impression que ça va donner quand il me faudra en rendre compte à M. le conseiller Grobite ?

C'était donc ça. Roger s'était fait passer un savon ; il ne se privait donc pas pour transmettre le message à Delia, sauf qu'entre-temps, au lieu de fondre, le savon s'était étoffé.

— Sommes-nous obligés d'expliquer que nous avons été en contact avec lui ? demanda Delia.

Roger devint rouge brique.

— Oui, parfaitement. Votre relâchement en matière de transmission de l'information est on ne peut plus alarmant. Je vous donne un avertissement écrit, qui apparaîtra dans votre dossier, assena Roger.

— Ce n'est pas juste, protesta Delia. Je faisais un travail d'infiltration, soumis à des règles exceptionnelles...

— Vous n'infiltriez rien du tout quand il vous a contactée à votre adresse mail ici ! Avez-vous la moindre idée de la façon dont il a appris que vous le cherchiez ?

Delia secoua la tête, piteuse.

— Vous n'avez absolument rien obtenu. Jeu, set et match pour le Naan.

Delia comprit soudain que le Naan n'avait peut-être pas fini de saper son image. Le piratage du compte Twitter indiquait qu'il était passé à un nouveau niveau de malice.

En regagnant son bureau, Delia sursauta : un mail du Naan l'attendait. Elle ressentit une colère considérable à l'égard de l'invisible architecte de son malheur, qu'elle n'était absolument pas libre d'exprimer.

Et si M. le conseiller Hammond avait en fait voulu dire que son anus passé à l'eau de Javel ressemblait à un pamplemousse rose ? Ça fait réfléchir.

Elle cliqua sur « Supprimer ».

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 15

Jamais Delia n'aurait cru que sa journée pourrait empirer.

Et puis, en milieu d'après-midi, comme sur un signal, tous ses collègues se levèrent de leurs sièges. Face à cette scène insolite, Delia regarda autour d'elle, perplexe.

— Exercice d'évacuation ? demanda-t-elle à Mark.

— Séance de team-building ou je ne sais quoi, marmonna-t-il d'un ton d'excuse.

Delia remarqua son expression fuyante ; elle avait droit au murmure réservé aux mauvais éléments. Elle portait désormais la Marque noire ; aucun de ses collègues ne voulait risquer d'être soupçonné de complicité ou de fraternisation avec l'ennemi. Ce qui lui parut vaguement ridicule.

Roger se complaisait dans le mélodrame. Soit. (Delia se demanda si c'était sa façon de compenser une existence tranquille passée à jouer aux échecs et au golf.) Mais que des soi-disant adultes entrent dans son jeu la dépassait.

Ils gagnèrent une salle de réunion à l'étage supérieur. Il y avait un autre tableau blanc à une extrémité, où figurait cette fois une liste de commandements, l'ordre du jour de la réunion. (Le n° 4 était : « Surmonter la diversité », au lieu, Delia en était presque sûre, de « l'adversité », mais elle ne se serait pas risquée à en faire la remarque.)

Une fois le troupeau rassemblé à l'intérieur, une femme vêtue d'un tailleur couleur prune, dont le badge indiquait le prénom « LINDA », s'adressa à eux. Elle affichait une gaieté lasse mais tenace qui ne pouvait qu'être le fruit de vingt ans à appliquer la loi des rendements perpétuellement décroissants au circuit régional de formation.

Personne ne pouvait s'asseoir. Toutes les tables, à l'exception d'une laissée au milieu, avaient été tirées et disposées autour de la pièce d'une façon que Delia jugea incompréhensible.

— Bonjour ! Alors, sommes-nous d'heureux campeurs ?

Murmures.

— Oh, là, là, voilà qui manque d'entrain. J'ai dit : sommes-nous d'heureux campeurs ?

Murmures légèrement plus appuyés.

— Nous sommes réunis ici aujourd'hui pour un atelier qui va vous permettre d'améliorer l'image que vous avez de votre travail et de vos collaborateurs !

Delia jeta un regard en coulisse à Ann. Elle ne tenait pas spécialement à améliorer son image.

— Nous allons commencer par le Saut de la table. Le but de cet exercice est de faire naître un sentiment de solidarité vis-à-vis de ses collègues.

Oh non, pitié... Ils allaient faire ce truc horrible qui consiste à se laisser tomber dans les bras des autres pour leur témoigner de la confiance qu'on leur accorde ? Le conseil municipal avait donc enfin eu vent de ce jeu à la mode dix ans en arrière ?

— Il s'agit de renforcer le soutien que nous nous apportons mutuellement, d'encourager la coopération, afin de stimuler l'esprit de cohésion au sein de l'équipe.

Ce à quoi Delia ne tenait pas particulièrement non plus.

— Qui se propose pour commencer et gagner des points ?

Linda avait les yeux pétillants du sadique guilleret.

Julia, une collègue de Delia, leva la main.

— OK, donc, pendant que notre courageuse volontaire grimpe sur cette chaise, les autres se mettent debout comme ça, en tendant les bras et en se tenant les mains de façon à former un nid..., intervint Roger, jouant soudain les assistants.

Delia aurait parié qu'il ne s'attribuait ce rôle qu'afin de leur faire oublier qu'il ne se prêterait pas à l'exercice. Il ne souhaitait probablement pas prendre le risque qu'ils le laissent tomber.

À contrecœur, Delia se joignit aux autres, qui avaient déjà formé un hamac en entrecroisant leurs bras. La jeune femme grimaça en pensant combien cela risquait d'être embarrassant. Elle portait une jupe évasée en coton. Et si elle se soulevait quand elle tombait ? Elle frissonna au souvenir d'un de ses anniversaires en primaire, quand les autres enfants s'étaient amusés à la lancer dans les airs en la faisant rebondir sur leurs bras : tout le monde avait vu sa culotte. En fait, il y avait des similitudes troublantes entre les deux situations – l'objectif prétendument positif masquant l'intention d'humiliation, ne laissant aucune possibilité de se défiler.

On aida la gentille et obligeante Julia à monter sur la chaise, puis sur la table.

Elle paraissait nerveuse. Honnêtement, tout le monde l'était : Julia était allée chez Weight Watchers l'année précédente, mais, depuis, elle avait méchamment rechuté.

Julia se retourna et se pencha en arrière. Tout le monde retint son souffle. Elle poussa un cri perçant :

— Je n'y arrive pas !

— Pas évident, n'est-ce pas ! s'exclama Linda, ravie. Lâcher prise peut se révéler étonnamment difficile.

— C'est parce que faire semblant de s'évanouir alors qu'on est perché sur un meuble n'est pas recommandé, lança Delia.

Elle savait qu'elle n'arrangeait pas son cas, mais elle se sentait trop révoltée pour s'en préoccuper.

Linda tourna son regard de fanatique vers elle.

— Exactement ! Désapprendre nos inhibitions est un vrai travail. Tout ce qui désinhibe nous rapproche : émotionnellement, socialement, et même spirituellement.

— Je suis la seule chrétienne, fit remarquer Ann.

— La spiritualité peut prendre de nombreuses formes, dit Linda d'une voix douce.

— Ce truc avec les extraterrestres auquel s'adonnent les acteurs n'est pas une religion, rétorqua Ann. Jésus était le fils de Dieu, pas le fils de Spock.

Linda parut décontenancée, et Delia se surprit à glousser à ce trait d'humour inattendu de la part d'Ann.

Après deux faux départs, Julia se laissa tomber en arrière dans leurs bras. Leurs mains entrecroisées étaient moites.

En voyant Julia basculer vers eux, Delia eut un horrible pressentiment : ils allaient la laisser tomber, et elle mourrait de la façon la plus ridicule et la plus inutile qui soit.

Bonne chance pour communiquer ça, cher conseil.

Finalement, ils titubèrent un peu en la réceptionnant, mais la retinrent sans difficulté. C'est ce qu'ils crurent en tout cas, jusqu'à ce qu'un hurlement à glacer le sang retentisse.

D'abord, Delia crut qu'il s'agissait de Julia, mais celle-ci, toujours à l'horizontale, les regardait d'en dessous en clignant des yeux. Elle avait l'air aussi effrayée que les autres.

Pendant qu'ils la remettaient sur pied, Delia se retourna et vit Ann qui, effondrée sur une chaise, tenait son bras dressé devant elle, le visage tordu en un rictus de douleur.

— Mon bras ! Mon bras !

— Grands dieux, que se passe-t-il ? bafouilla Roger.

— C'est une fracture. Je ne porte pas mon bandage aujourd'hui.

Quelqu'un s'avança et voulut examiner Ann. Elle poussa un autre hurlement.

— Ne le TOUCHEZ PAS !

— Que vous est-il arrivé ?

— Il s'est trouvé pris dans une porte coupe-feu à Chapel St Leonards, expliqua Ann. Il ne s'est jamais complètement remis.

Delia se rappelait cette histoire. L'horrible accident avait eu lieu en 1989. Manifestement, les seules dates d'expiration dont se préoccupait Ann étaient celles des aliments.

— Suis-je si lourde ? demanda doucement Julia.

Delia s'empressa de répondre :

— Pas du tout ! Pas le moins du monde ! Ann souffre d'une vieille fracture.

Ouais, et s'offre une entorse aux bonnes manières.

— Voulez-vous qu'on appelle une ambulance ? demanda Roger à Ann.

— Non, je suis habituée à la douleur, dit Ann en prenant des airs de martyr.

— Qui est notre prochain volontaire ? lança Roger en essayant de motiver ses troupes.

— Ne devriez-vous pas attendre que je puisse y participer pour reprendre les exercices ? demanda Ann, ses yeux de fouine scrutant Roger, soudain méfiant, et dont le regard trahissait une certaine panique.

« Mon Dieu, je vais être traîné en justice pour discrimination à raison du handicap. »

Delia se retint de justesse d'éclater de rire. Sous son cardigan cascade Per Una, Ann était un vrai serpent à sonnette.

Roger entama un conciliabule avec Linda. Quand ils s'écartèrent, Linda annonça :

— OK, nous allons passer à un autre exercice très amusant, mon préféré. Chacun va raconter aux autres quelque chose de personnel que le groupe ne sait pas, puis nous en discuterons ! Je vais donner le coup d'envoi : j'ai vu Del Amitri pas loin de cinquante fois en concert, et je suis membre fondateur d'un de leurs fan-clubs : « The Del Boys and Girls ».

— Jamais entendu parler, grommela Ann.

Chapitre 16

Une fois retombée l'excitation provoquée par les hurlements d'Ann, l'aversion de Delia pour les jeux de team-building revint en force.

Puis l'irritation se transforma en ennui. Difficile de feindre l'intérêt quand un collègue vous raconte qu'il occupe son temps libre en posant des sabots sur des voitures mal garées, ou qu'un autre énumère ses prouesses sportives au lycée.

Pendant qu'ils discutaient du voyage à Reykjavik de Tim, un homo timide, l'esprit de Delia vagabonda dans la pièce et s'enfuit par la fenêtre. Et là – BAM – la lumière se fit soudain dans son lobe frontal au moment le plus inopportun, tels des artistes de music-hall jaillissant de derrière le rideau en agitant leurs mains ouvertes – *ta-da !* – devant un public assis dans un silence de mort.

C'était début février. Paul avait jeté son caban sur la rampe, et une carte avait glissé de sa poche intérieure. En temps normal, Delia serait restée discrète, mais cette fois-là, apercevant la tête d'un ours en peluche dessus, elle avait été intriguée. La carte ne pouvait pas être destinée à l'un des neveux de Paul, puisque Delia se chargeait de fêter leurs anniversaires pour lui.

— Qu'est-ce que c'est ? avait-elle demandé en saisissant la carte.

Elle avait découvert une carte de Saint-Valentin, cucul à souhait, d'un genre assez adolescent avec des nounours disposés en pyramide, leurs ventres ronds barrés chacun d'une lettre : J-O-Y-E-U-S-E-S-A-I-N-T-V-A-L-E-N-T-I-N.

Paul, qui ne rougissait jamais, était devenu écarlate.

— Pour moi ? Waouh ! Dis donc, tu deviens sentimental en vieillissant, l'avait-elle taquiné.

Elle avait trouvé ça bizarre – que Paul, pour une fois, pense à la Saint-Valentin, et qu'il choisisse cette carte. Il lui arrivait, les 14 février, de rentrer avec une bouteille d'amaretto en souvenir de leur première rencontre, mais jamais il ne lui aurait offert une carte ou des fleurs.

— Je t'en achèterai une autre. Ce n'est plus vraiment une surprise, avait-il marmonné.

Effectivement, à la place, Delia avait eu droit aux *Nymphéas* de Monet, bien qu'elle lui ait assuré qu'elle trouvait à son goût les nounours gnangnan.

Delia n'eut aucun mal à assembler les pièces du puzzle. La carte était destinée à Céline, pour qui, de toute évidence, Paul se fendait de gestes romantiques qu'il refusait depuis longtemps à Delia. Puis elle fit un rapide calcul : février... mai – leur liaison durait depuis plus de trois mois.

Delia eut l'impression d'avoir été éviscérée avec une cuillère parisienne.

— Delia. C'est votre tour, annonça Roger en se tournant vers elle.

— Quoi ? lâcha-t-elle distraitemment.

Elle n'avait pas eu l'intention de se montrer insolente ; seulement, elle se sentait tellement vide... Jusque-là elle avait considéré son manque d'intérêt pour son travail comme sans importance, puisque son couple et sa maison la comblaient. À présent, elle n'avait plus rien.

— S'il vous plaît, racontez-nous quelque chose sur vous que nous ne savons pas.

Delia cligna des yeux. Qu'ils ne savaient pas ? Sa vie ?

La bouche sèche, elle débita :

— Vendredi dernier, j'ai demandé mon copain en mariage. Ensuite, il m'a envoyé un texto adressé à une autre femme. Il a une maîtresse. Nous avons rompu.

Les visages qui l'entouraient exprimaient un mélange de fascination et de stupéfaction.

— Voilà qui ne me paraît guère approprié, objecta Roger dans le silence qui suivit.

— Vous avez demandé quelque chose que vous ne saviez pas..., se défendit Delia.

— Oui ! Quelque chose que nous ne savons pas. Pas... ça.

— Aurais-je dû choisir une anecdote en rapport avec le travail ? demanda Delia.

Dans son état, elle était au-delà de toute considération professionnelle et se fichait de risquer l'humiliation publique. Comme durant ces vacances en camping où elle avait été tellement malade qu'elle ne s'était absolument pas préoccupée de se vider bruyamment dans la cabine des toilettes chimiques.

— Non ! dit Roger.

Elle constata froidement que, même si elle ne cherchait pas à se montrer insolente, Roger semblait juger son attitude provocante, voire menaçante.

— Il s'agit de partager quelque chose d'anodin. Nous nous serions passés de votre déballage.

Déballage ?

Delia avala sa salive et regarda autour d'elle. Cette pièce, ces gens, ce boulot... Pourquoi, après tout ? Pourquoi supporter, la fermer, ravalier ? À quoi bon ?

— Eh bien, ce sont des conneries. Vous vouliez quelque chose de personnel ignoré de tous ? Vous l'avez eu. Navrée que ça ne vous plaise pas. Être cocue ne me plaît pas non plus, mais il va falloir que je m'y fasse. Ne jouez pas à ces stupides jeux qui consistent à « apprendre à se connaître » si c'est pour vous plaindre ensuite d'en savoir trop sur quelqu'un.

Roger était sidéré. Les autres se redressèrent, droits comme des piquets et parfaitement immobiles, tels des serre-livres en forme de setters irlandais. Linda semblait avoir reçu une gifle. Ann, captivée, avait manifestement oublié sa souffrance ostéopathique.

— Et voici autre chose que vous ignorez de moi. Je démissionne.

Roger ricana.

— Alors je vais vous demander de me suivre dans mon bureau afin de discuter de votre période de préavis.

— J'avais gardé toutes mes vacances en prévision de la lune de miel sur laquelle je peux faire une croix. Elles couvrent ma période de préavis. Il n'y a donc rien à discuter.

Silence.

Roger dévisageait Delia. À présent, tous les regards étaient braqués sur lui, comme s'ils jouaient sur le court central de Wimbledon et que le public attendait de voir sa reprise de volée. Roger remonta ses lunettes sur son nez et se racla la gorge.

— Dire que le conseil municipal vient juste de payer les frais de votre formation santé et sécurité... Nous avons nourri une vipère en notre sein.

Chapitre 17

Delia faillit téléphoner pour prévenir Paul : « Surprise ! J'ai quitté mon boulot et je vais débarquer à une heure inhabituelle de la journée », puis se demanda pourquoi elle se donnerait cette peine.

Elle n'avait aucun devoir de politesse envers Paul. D'ailleurs, qui cherchait-elle vraiment à protéger ? S'il y avait quoi que ce soit à interrompre, autant qu'elle le sache. Elle doutait qu'il prenne le risque de s'ébattre dans leur lit alors qu'elle avait encore sa clé, mais ses paramètres de définition le concernant avaient changé.

Delia sentit une froide appréhension la gagner quand elle ouvrit la porte d'entrée, mais elle n'entendit aucun bruit à l'intérieur. Pas de Navet pour venir lui faire la fête non plus. Paul devait être en train de le promener, à moins qu'il ne l'ait emmené au pub. Delia se demanda si Céline l'avait déjà caressé, et eut un nouvel accès de rage. Elle prendrait soin de renifler le poil de Navet en espérant n'y détecter aucun parfum inconnu.

Son téléphone bipa – un texto embarrassé de la compagne d'Aled, Gina, qui lui demandait si ça allait.

Trop peu, trop tard.

Delia lui envoya une réponse brève et rassurante qui n'invitait pas à la discussion.

Delia s'était demandé ce qu'elle aurait fait si elle avait appris qu'Aled trompait Gina ; elle en était arrivée à la conclusion qu'elle aurait insisté auprès d'Aled pour qu'il passe aux aveux. En tout cas, elle aurait été incapable de dîner avec eux et de jouer double jeu. Et, en guise de condoléances, elle ne se serait certainement pas contentée d'un texto foireux plusieurs jours après la crise. Elle se serait précipitée armée d'une bouteille, d'une boîte de pâtisseries et d'une batterie de gros mots, comme une vraie amie.

Delia s'abstint de faire le tour de la maison et gravit quatre à quatre les marches de l'escalier. Elle extirpa la plus grosse valise à roulettes du placard, la bleu foncé avec des colibris dessus, dont Paul se plaignait qu'elle portait atteinte à sa virilité dans les halls d'arrivées et de départs. Une atteinte théorique, puisqu'ils n'avaient jamais voyagé à l'étranger. L'incontinence de Navet et le bar les avaient toujours poussés à rester chez eux.

Que devait-elle emporter ? Delia commença à jeter des sous-vêtements et des vêtements dans la valise. Avait-elle vraiment démissionné ? Le choc de la trahison de Paul lui avait-il fait perdre la raison ? Que faisait-elle du conseil maintes fois entendu selon lequel il ne fallait prendre aucune décision importante dans les six mois suivant un événement traumatisant ?

La porte d'entrée claqua, et elle sentit comme un coup de tonnerre dans son cœur. Paul était rentré, il parlait à Navet. Elle entendit leur chien japper et procéder à ses trois pirouettes habituelles, pourchassant sa queue avant de s'installer dans son panier – plus que s'asseoir, Navet laissait ses pattes s'affaisser sous son corps.

Penchée au-dessus de sa valise, Delia s'immobilisa. Paul devait être en train de contempler son manteau rose abandonné en bas.

— Delia ? Dee ? cria-t-il au pied de l'escalier.

Delia ferma la valise et la tira au bas du lit, sa sacoche sur l'épaule. En plus de tout ce qu'elle avait

déjà emporté à Hexham, cela devrait faire l'affaire pour le moment.

Elle traînait son bagage sur le palier du premier étage quand Paul apparut dans l'escalier.

— Delia, dit-il, ses yeux tombant sur la valise à travers les barreaux de la rampe.

Il semblait fatigué ; son menton était barré d'une coupure de rasage. Il portait le pull John Smedley gris assorti à ses yeux qu'elle lui avait acheté – mais cela ne lui vaudrait aucun bon point.

— Tu vas rester plus longtemps à Hexham ?

C'était étrange – Delia se rendit compte que, jusqu'à cet instant, elle n'était pas encore complètement décidée. En voyant Paul debout là, elle sut qu'elle devait quitter Newcastle. Sa vie était si pleine d'incertitudes désormais que Delia devait s'appuyer sur le peu de convictions qui lui restaient. Elle fut surprise par sa propre résolution.

— Je pars à Londres.

— Quoi ? Pour le week-end ?

— Pour une durée indéterminée. Je m'installe chez Emma.

— Tu t'es pris un congé de combien de temps ?

— J'ai démissionné.

— Quoi ?

La consternation qu'elle lut sur le visage de Paul lui procura une amère satisfaction. Elle aussi, elle était capable de le surprendre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu vas bien ?

— Je me suis fait gronder comme une gamine au sujet de ma gestion des réseaux sociaux et de mon attitude au cours d'un séminaire de team-building. De toute façon, il fallait que je parte. Ça n'allait plus depuis notre anniversaire.

Delia abandonna son bagage le temps d'aller faire une razzia dans la salle de bains. Elle remplit une trousse de toilette de flacons et de tubes divers. Déboussolé, Paul rôdait derrière elle.

— Tu ne crois pas qu'on devrait discuter avant que tu ne partes t'installer à l'autre bout du pays ?

— Et toi, tu crois ? rétorqua Delia. Tu as d'autres informations à me communiquer ?

Elle tira la fermeture Éclair de sa trousse de toilette en vinyle fleuri, puis fit mentalement un rapide inventaire : robes préférées, eye-liner liquide, ordinateur portable – le minimum vital ; le reste, elle pourrait l'acheter.

— Nous sommes restés ensemble dix ans, donc oui, il me semble qu'il y aurait des choses à dire.

— Alors parle, dit Delia. Moi, j'appelle un taxi.

Elle sortit son portable de sa sacoche et réserva une voiture pour « aussi vite que possible ». Paul fronça les sourcils.

— Viens l'attendre en bas, dit-il.

Avant qu'elle ne puisse l'en empêcher, il tourna les talons, attrapa sa valise et la traîna en bas des marches jusque dans l'entrée où il la redressa.

Delia le suivit et se pencha pour caresser Navet qui somnolait dans son panier ; elle ne s'attarda pas, redoutant de se mettre à pleurer. Elle l'embrassa entre les oreilles qu'elle grattouilla, inhalant son odeur de biscuit. Il la regarda de ses yeux chocolat et cligna des paupières en lui adressant son fameux sourire tordu, avant de se remettre à ronfler. Paul prendrait soin de lui – pour ça, elle lui faisait encore suffisamment confiance.

— Tu pars pour de bon ? demanda Paul une fois qu'il fut clair que Delia ne s'assiérait pas.

— Je pars pour quelque temps. Je n'ai rien décidé.

— Est-ce que ça veut dire que nous deux, c'est fini ?

— Tout ce que je sais, c'est que pour l'instant je ne peux pas vivre ici avec toi.

— ... D'accord. Je peux t'appeler de temps en temps ?

— Tu as toujours mon numéro.

— Tu vas chercher du travail à Londres ?

— Oui.

— Donc tu vas probablement y rester un petit moment.

Delia se contenta de hausser les épaules.

— Je peux te poser une ou deux questions ? demanda-t-elle après un court silence.

Paul hocha la tête.

— Quand as-tu commencé à voir Céline ?

Paul rougit instantanément.

— Tu veux dire à sortir avec elle... ? Je ne sais pas...

— Vous êtes « sortis » ensemble ? dit Delia en croisant les bras, histoire de le mettre encore plus mal à l'aise.

— Non, je voulais parler... du jour où ça a commencé.

— Est-ce que c'était en février ?

Paul fronça les sourcils.

— Non... ?

— Après, donc ?

— Ouais. Je te l'ai dit, il y a trois mois à peu près.

— Tu as acheté une carte pour la Saint-Valentin. Je l'ai vue. Tu ne me l'as jamais donnée.

Nouveau froncement de sourcils.

— Tu n'aurais pas dû la voir. J'en ai donc acheté une autre. Tu en as eu une.

— Tu ne m'offres jamais de carte pour la Saint-Valentin d'habitude.

— Je sais. Ça fait vingt ans que mes parents... ça m'a rendu un peu plus sentimental que d'habitude.

S'il évoquait la mort de ses parents pour amadouer Delia, c'était la tactique la plus lâche qu'on puisse imaginer. Mais s'il était sincère ? Delia sentit ses anciens sentiments refaire surface.

— Alors ça a commencé quel jour avec Céline ? J'ai du mal à croire que la date ne soit pas gravée dans ta mémoire.

Paul s'ébouriffa les cheveux en dansant d'un pied sur l'autre.

— Fin mars, lâcha-t-il d'un ton bourru.

— Tu t'en souviens parce que... ?

Comme quand il avait reçu le texto de Céline, Delia sentait que Paul essayait désespérément de préparer sa réponse en supprimant tout contenu sensible, mais qu'il n'en avait pas le temps.

— C'était la veille de la fête des Mères.

— Je croyais que tu te fichais de la fête des Mères. Tu es allé sur leurs tombes, finalement ?

Paul et elle avaient eu une longue discussion un jour à ce propos. Du vivant de sa mère, il ne la fêtait jamais, si bien que cette journée n'avait aucune signification particulière pour lui. Ils avaient prévu de faire quelque chose pour l'anniversaire de l'accident en novembre, mais les conversations téléphoniques avec son frère sur le sujet avaient été tendues. Michael voyait les choses différemment : pour lui, commémorer leur mort reviendrait à donner de l'importance à un événement insensé et terrible.

Delia n'avait aucune idée de ce que cela faisait de perdre ses parents, mais elle soupçonnait que, à part celle de son mariage, on ne décidait jamais des dates essentielles de sa vie.

— Non. On en a parlé. Elle m'a demandé si j'avais acheté un cadeau à ma mère.

Ah. Delia comprenait à présent. Paul avait-il joué la carte de l'orphelin pour émouvoir Céline et l'attirer dans son lit ? L'idée que c'était peut-être lui qui avait séduit Céline ne l'avait encore jamais effleurée, et elle se demanda comment elle avait pu ne pas l'envisager sérieusement jusque-là.

— Ça s'est passé où, la première fois ? Dans la réserve ? C'est votre petit coin de bonheur...

— Non, je te l'ai dit. Je ne... ferais jamais ça au pub. On a été chez elle.

— Elle t'a proposé de monter boire un dernier verre pour la route ?

— Pas exactement. J'étais en train de fermer le bar, seul, après que... et elle est revenue. J'étais dehors.

— Et tu l'as suivie chez elle, juste comme ça ?

— On flirtait depuis un moment. Et puis elle est apparue...

— J'ai besoin d'entendre les mots. J'ai besoin de savoir ce qui s'est dit.

Paul leva les yeux au ciel et grinça des dents.

— Dee, je comprends que ce soit hyperdur. Mais pourquoi te torturer avec les détails ? Ça n'a pas d'importance. Rien de tout cela n'a d'importance.

— Au contraire, car c'est la seule façon pour moi de commencer à comprendre comment tu as pu faire ça. Ça me dépasse. J'ai besoin de savoir ce qui t'a fait passer de « Je ne me tape pas les minettes de vingt-quatre ans que je rencontre dans mon bar » à « Ouais, ça a l'air sympa, allez, hop, à Jesmond ! »

Delia détestait l'amertume qu'il faisait naître en elle.

— Elle m'a rejoint et m'a dit qu'elle n'arrêtait pas de penser à moi et qu'il fallait qu'on fasse quelque chose de ce qui se passait entre nous. Qu'on ne vit qu'une fois, débita-t-il.

Delia sentit qu'il ne lui disait pas tout.

— Elle s'est servie de l'argument de la mort de tes parents pour te convaincre de me tromper ? Car je suppose qu'elle était au courant de mon existence ?

— Ouais. Elle ne savait pas grand-chose, mais elle savait.

— C'est..., commença Delia en secouant la tête. J'allais dire de mauvais goût, mais ce n'est pas vraiment l'expression qui convient, si ?

— Ce n'était pas aussi terrible sur le moment. Les gens bourrés disent des bêtises...

— Des bêtises qui ont suffi à te convaincre de la suivre chez elle.

— Oui.

Paul avait l'air défait. Une merde reste une merde, quelle que soit la quantité de paillettes qu'on verse dessus.

— Ce qu'elle a dit a suffi ?

— Sur le moment, oui. Genre : « Prends la pilule rouge, laisse-toi aller et vois où ça te mène. » Je suppose que c'était une histoire de prise de risque.

— Est-ce que vous avez fait ça façon *Planète des singes* ?

— Quoi ?

Paul était sidéré.

— Est-ce que ça a été bestial ? Je veux des détails.

— C'était du sexe, c'est tout. Ordinaire, moyen.

— Qui était sur qui ?

Paul serra un peu plus les dents.

— Elle dessus.

Delia sentit son estomac se retourner.

— Lumière allumée ? Éteinte ?

— Éteinte. Enfin, il y avait une espèce de guirlande lumineuse allumée.

Delia avait vu juste. Elle sentit un petit frisson de triomphe la parcourir.

— Pourquoi Aled m'a-t-il dit qu'il t'avait dissuadé de partir un week-end à Paris avec elle ?

— Honnêtement, je n'en sais rien, gronda Paul, manifestement soulagé d'avoir enfin le droit d'être en colère lui aussi. J'avais déjà rompu avec Céline quand je lui en ai parlé. S'il se décidait à répondre à mes appels, crois-moi, ça barderait.

Ils entendirent une voiture s'arrêter devant la maison, et un coup de klaxon retentit.

— Écoute, Delia...

— C'est quoi, le nom de famille de Céline ? l'interrompit Delia.

— Roscoe. Pourquoi ?

— Au cas où j'aurais besoin de le savoir un jour. Occupe-toi bien de Navet.

Elle récupéra sa valise et se précipita dehors avant que Paul ne la persuade de rester. Avant de voir son chien se réveiller, avant de regarder autour d'elle et de penser à ce qu'elle laissait, peut-être pour toujours.

Le taxi avait effectué la moitié du trajet jusqu'à Hexham quand son téléphone bipa.

Je t'avais acheté cette carte de Saint-Valentin sur un coup de tête, en pensant à combien ma mère t'aurait aimée. S'il te plaît, reviens. P

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 18

Delia s'attarda un peu plus longtemps que d'habitude dans ce moment de transition entre le sommeil et l'éveil où l'on se rappelle qui l'on est, où l'on est et ce qu'on fait, afin de remettre les pièces du puzzle en place. Le résultat était bizarre. Le soleil filtrait entre les lames des stores. Devinant qu'il était plus de 9 heures, Delia fut saisie d'une curieuse sensation de flottement à l'idée de ne pas avoir de travail où aller.

Elle visualisa son ancien bureau et les Post-it roses qui encadraient l'écran de son ordinateur, l'espace vide où, la veille encore, se trouvait la photo de Navet pataugeant dans une flaque. La vie qui continuait sans elle. Delia se sentit étrangement perdue.

Le contraire aurait été étonnant, songea-t-elle, après sept ans à travailler au même endroit.

Puis elle se dit qu'Ann aurait continué de hurler au sujet de son bras, Roger de lui lancer des regards noirs, et elle conclut qu'il valait mieux démissionner tard que jamais. Elle n'avait plus besoin d'économiser pour son mariage, et quelqu'un d'autre pouvait se charger de jouer les intermédiaires entre le Naan et Roger.

Elle s'était servi un grand verre de vin avant d'annoncer la nouvelle à ses parents la veille au soir, et en avait atténué l'importance grâce à quelques pieux mensonges : son patron était au courant de ses intentions depuis un certain temps, ça ne posait aucun problème. Elle leur avait également rappelé qu'elle avait de l'argent de côté. La somme qu'elle avait économisée en vue du mariage était plutôt rondelette.

Néanmoins, dans leurs expressions inquiètes, elle avait lu : « Aurions-nous dû te prêter davantage attention ? Es-tu en train de t'effondrer sous nos yeux ? »

Malgré tous ses efforts pour paraître désinvolte, elle ne parvint pas à leur faire oublier que, en général, les gens qui déménagent et partent vivre à l'autre bout du pays ne le décident pas en un après-midi. Pas plus qu'ils ne partent le lendemain.

Delia avait décidé de prendre un train en milieu d'après-midi, songeant qu'ainsi au moins son expérience de chômeuse désœuvrée traînant ses basques dans Newcastle serait de courte durée.

Elle frappa à la porte de la chambre de Ralph et passa la tête dans l'embrasure.

— À plus. Je pars m'installer à Londres chez Emma pour quelque temps.

— Cool. Va voir Big Ben !

— C'est ton monument londonien préféré ?

— C'est là qu'ils combattent les ultranationalistes dans *Call of Duty : Black Ops II*.

Delia rit.

— Tu pourrais en profiter pour venir me rendre visite ?

Ralph haussa les épaules et émit un marmonnement évasif. Son frère ne voyageait pas. Ses parents non plus. Chaque année, il fallait se battre pour qu'ils acceptent de se déplacer jusque dans le centre de Newcastle à l'occasion d'un anniversaire. La dernière fois qu'ils avaient mis les pieds dans un bon restaurant, sa mère s'était plainte de trouver du « crachat de coucou et des œufs de grenouille » dans son assiette.

— Attends. Tiens, prends ça, dit Ralph.

Il farfouilla sur son clic-clac et brandit une boîte légèrement écrasée de French Fancy.

Elle le serra fort dans ses bras et embrassa sa joue molle, évitant de croiser son regard.

Son père était dans la cuisine, assis devant une tasse de thé, pendant que sa mère s'agitait en tous sens à la recherche des clés de la voiture. En entrant dans la pièce, Delia avait eu l'impression qu'ils étaient en train de parler d'elle.

— J'y vais, papa ! À très vite.

Il l'embrassa sur la joue, puis lui tendit deux billets de vingt livres.

— Oh non, non, non, protesta Delia, la gorge et l'estomac noués. J'ai bien assez d'argent, papa, honnêtement.

— Tu auras peut-être envie de t'acheter un sandwich en arrivant, insista-t-il.

Delia se rendit compte qu'il se sentirait mieux si elle acceptait.

— Fais attention. Londres grouille de voleurs et d'arnaqueurs, et ils verront tout de suite que tu es une gentille fille.

C'était tellement adorable de la part de son père de croire que les Londoniens remarqueraient la présence de Delia, avant de la régurgiter et de la cracher au loin.

La jeune femme sourit et hocha la tête.

— Alors comme ça, tu vas loger chez Emma ?

— Oui.

— Elle vit toute seule ?

— Oui.

— Tu n'es pas... (Il hésita.) Il n'y a pas un homme derrière tout ça, si ?

Voilà une question à laquelle Delia ne s'attendait pas. Elle réprima un grognement désapprobateur.

— Bien sûr que non !

Elle jeta un coup d'œil à sa mère, qui faisait mine de fouiller dans son sac à main pour éviter de croiser son regard. Dans leur inquiétude, c'était la conclusion qu'ils avaient tirée : elle courait après un garçon.

— Je vous promets qu'il ne s'agit que de prendre un peu l'air. J'ai à peine eu le temps de voir Emma ces dernières années, encore moins de rencontrer quelqu'un d'autre.

Son père hocha la tête. Tandis qu'ils se bousculaient dans le vestibule, son père à bout de souffle, portant son bagage à hauteur de la taille – les pères ne veulent rien savoir des petites roues des valises, il faut absolument qu'ils les soulèvent –, Delia se sentit soudain terriblement coupable de leur causer tant de souci.

Sa mère la conduisit jusqu'à la gare dans la vieille Volvo. Pendant tout le trajet, Delia, anxieuse, s'efforça de relativiser les dangers du chômage par des bavardages sans queue ni tête. Si elle parlait assez vite, sa mère ne se rendrait sûrement compte de rien.

— Cette pause entre Paul et moi tombe à pic, déclara-t-elle en espérant que répéter les propos d'Emma ferait des merveilles.

— Ton installation à Londres est définitive ? demanda timidement sa mère.

Ses parents ne se mettaient presque jamais en colère, pas plus qu'ils n'exerçaient leur autorité. Mais leur patience tranquille suscitait beaucoup plus efficacement la honte que les cris ou la désapprobation ouverte.

C'était une bonne question – qui retourna l'estomac de Delia. Elle avait le droit de rester vague avec Paul, mais pas avec sa mère.

— Non ! Je n'en sais rien. Il s'agit plutôt de prendre de la distance pendant un moment.

L'éternel paradoxe de la relation parents-enfants : on leur raconte des salades pour les empêcher de s'inquiéter, et eux, sentant qu'on les baratine, s'inquiètent davantage. Sauf que, cette fois, la vérité,

à savoir qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'elle était en train de faire, les préoccuperait encore plus. Delia n'avait pas le choix.

Dans le train, elle se retrouva assise à côté d'un vieil homme de petite taille engoncé dans un manteau encombrant, qui se lança dans un monologue sur la pollution. Delia toléra poliment ses bavardages, tout en regrettant de ne pouvoir écouter de la musique sur son iPod.

Alors qu'ils arrivaient à Northallerton, son voisin pointa les voies et dit :

— Vous voyez ces pigeons ?

— Oui... ?

— Les pigeons en savent plus qu'il n'y paraît.

— Ah ?

— Vous croyez vraiment qu'ils transportaient tous ces messages sans jamais les lire ? dit l'homme d'un air incrédule.

Delia annonça qu'elle allait au wagon-bar et changea de voiture.

En arrivant à Londres, elle décida de prendre un taxi de King's Cross à Finsbury Park, se promettant qu'elle commencerait à économiser sans faute le lendemain. Il était tard, elle était fatiguée et se sentait légèrement écœurée par les French Fancy, le croque-monsieur, le gin tonic acide et le mini-tube de Pringles dont elle s'était gavée pour combattre sa nervosité et son ennui.

En sortant de la gare, la jeune femme inspira profondément. L'air du soir de la capitale avait une odeur inconnue : lourde, chaude, chargée de vapeurs d'essence. Une vague de mal du pays frappa Delia si fort qu'elle faillit l'emporter.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 19

L'appartement d'Emma se trouvait au premier étage d'une de ces maisons victoriennes prétentieuses et pleines de courants d'air, aux plafonds incroyablement hauts, mais glaciales jusqu'au moindre recoin. Il y avait des bicyclettes entassées sous l'arche de plâtre dans l'étroit vestibule et des piles de courrier effondrées sur une table d'appoint bon marché à côté d'un radiateur.

La rue, arborée et résidentielle, était visiblement très passante et rarement nettoyée.

Bien qu'elle s'y soit attendue, Delia fut choquée par le type de logement qu'un salaire aussi mirobolant que celui d'Emma permettait d'acheter dans la capitale.

Elle hissa sa valise dans l'escalier aux marches couvertes d'un tapis usé jusqu'à la porte qui séparait le territoire d'Emma du reste de l'immeuble et frappa. De la musique filtrait à travers la porte. Elle espérait ne pas arriver au beau milieu d'un cocktail. Elle ne se sentait pas encore d'humeur à affronter la société londonienne.

La porte s'ouvrit à la volée, et un mètre soixante d'Emma se découpa dans l'embrasure jusqu'aux montants. Elle portait une robe de soirée vert pâle à la jupe corolle et des escarpins pointus en satin saumon ; ses cheveux blond Marilyn étaient coiffés en un carré bouffant. Quoique déplorant constamment son obésité imaginaire, Emma avait une silhouette de fée Clochette. Si elle prenait du poids, c'était toujours dans les zones stratégiques de son corps de pin-up.

— Salut, la fille du Nord ! chantonna-t-elle.

— Coucou ! répliqua Delia, le sourire jusqu'aux oreilles, en agitant maladroitement ses doigts, toujours serrés sur la poignée de sa valise.

Elles sautillèrent, gloussèrent pendant qu'Emma essayait de lui prendre son bagage des mains. Finalement, il devint évident que, debout au bord des marches vertigineuses, Delia serait probablement tuée dans sa tentative. Emma battit donc en retraite afin de laisser son amie faire une entrée très laborieuse à la place.

— Je n'interromps rien, j'espère, dit Delia.

— Non, je t'attendais ! J'avoue avoir commencé à picoler il y a un petit moment déjà. Laisse-moi te serrer dans mes bras ! Je suis tellement contente que tu sois là !

Emma sentait bon les gardénias ; les plis plats de sa robe étaient parsemés de brillants ressemblant à des gouttes argentées. Quand elle se pencha, sa jupe émit le froissement caractéristique d'un tissu neuf et coûteux. D'un coup d'œil expert, Delia reconnut immédiatement un vêtement qui ne sortait pas d'une boutique de prêt-à-porter quelconque.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois ici ! s'écria Emma.

Toutes deux se rendirent compte que, quoique incroyablement bien intentionnée, ce n'était pas la chose la plus délicate à dire.

Delia répliqua :

— Putain, moi non plus !

Elles rirent, et la tension retomba aussitôt.

— Ça va être tellement chouette, reprit Emma.

Ne partageant pas son assurance mais ne voulant pas l'offenser par son manque d'enthousiasme, Delia dit :

— Ta robe est extraordinaire.

— C'est un modèle de chez Marchesa.

Delia étouffa un cri.

— Comme les robes des oscar's ?

— C'est une réplique ! Je l'ai achetée sur *Etsy* pour une bouchée de pain. Elle sentait bizarre, alors je l'ai aspergée de Marc Jacobs. Ma coiffure n'a pas vraiment l'effet escompté, débita Emma en se caressant les cheveux. Je voulais le carré bouffant de Doris Day, mais je crois que je ressemble plus à une femme de mafieux du New Jersey.

Delia gloussa.

— Je te fais visiter ? Ça ne nous prendra pas plus de deux minutes.

— Volontiers !

Delia suivit Emma, dont les talons claquaient sur le plancher, à travers l'appartement. C'était si typique de son amie de s'être pomponnée en l'honneur de son arrivée.

Lasse et éprouvée, Delia lâcha un petit soupir de soulagement en constatant que l'endroit ne ressemblait en rien à l'entrée de bric et de broc et sans âme de l'immeuble.

L'appartement était minuscule, mais magnifique. Les lames du plancher avaient été décapées et protégées d'un vernis couleur miel, et les portes patinées d'un bleu-vert crayeux étaient ornées de poignées en verre mercuré.

La salle de bains hurlait : « Pas d'homme à l'horizon » – baignoire blanche rétro à pattes de lion, peignoir en soie oriental suspendu à une patère composée d'un bloc de bois d'impression et d'un crochet, serviettes-éponges moelleuses d'un blanc immaculé, pile de magazines de mode fripés par l'eau, et puis, en guise de lavabo, un de ces bols en verre qui ressemblent à une lentille de contact géante.

— C'est toi qui as fait tout ça ? demanda Delia, béate d'admiration.

— Non, tu parles. L'occupante précédente avait bon goût et plein de sous. Tout était impeccable. Je n'allais pas gaspiller mon argent à faire des changements. L'appartement m'a coûté assez cher comme ça. Je me suis contentée de donner un petit coup de chiffon à poussière.

Le salon était tout aussi spectaculaire – plafond voûté, rosace originale en plâtre et chandelier en verre de Murano rouge rubis, canapé profond en L tapissé de velours vert émeraude et imposants rideaux en tissu Liberty qui descendaient jusqu'au sol.

Delia ressentait toujours une pointe d'envie en visitant des apparts de filles. Chez eux, Paul lui avait donné carte blanche, tout en fixant comme limite le « style fouillis du salon de thé de vieille fille ».

— Où... où sont tes affaires ? demanda Delia, mettant le doigt sur ce qui la déroutait.

L'appartement était aussi ordonné que pour une séance photo.

— Je me suis débarrassée de plein de choses en quittant Haggerston, et j'en ai stocké des tonnes chez mes parents, près de Bristol.

Delia se sentait toujours légèrement préoccupée. De toute évidence, Emma ne passait pas beaucoup de temps chez elle.

Elles gravirent joyeusement la petite volée de marches en bois qui menaient aux chambres. Delia s'était attendue à une chambre d'amis de la taille d'un pot de margarine. Elle découvrit une pièce bien proportionnée et guère plus petite que celle d'Emma – la différence principale était que Delia dormirait sur un futon, alors qu'Emma avait un lit de princesse en fer forgé. Dans un cas comme dans l'autre, les deux meubles occupaient presque tout l'espace au sol, ne laissant de la place que pour une étroite armoire.

Sur le rebord de la fenêtre de la chambre d'amis, Emma avait posé un agrandissement encadré de la couverture de l'album *Low* de David Bowie.

— Tu l'aimes toujours ? Je voulais que tu te sentes chez toi.

— Oh, Emma, merci ! Ton appart est incroyable.

— Il a intérêt à faire l'affaire, vu qu'il m'a laissée sur la paille.

Les parents d'Emma étaient riches, et ses grands-parents encore plus. Ces derniers avaient eu l'obligeance, en passant l'arme à gauche, de léguer à Emma et sa sœur des sommes à cinq zéros juste au moment où elles envisageaient d'accéder à la propriété. Delia estima que cela ne devait néanmoins couvrir qu'un tiers de la valeur de l'appartement. Le total lui donna le tournis.

Pour finir, Emma conduisit Delia dans la cuisine aux murs vert d'eau et aux nombreuses surfaces blanches et lisses futuristes.

Au milieu de la pièce, une grande lampe halogène sinueuse, tel un animal en fil chenille fait de filaments de tungstène, descendait bas au-dessus de la table en bois rustique. Celle-ci était recouverte de plats en aluminium fermés de couvercles en carton.

— J'ai commandé des plats thaïs, expliqua Emma. Je ne savais pas si tu aurais très faim ou pas, alors j'ai pris de tout. Et j'ai aussi des bulles ! Mais pas de seau à glace, par contre.

Elle sortit une bouteille de Taittinger d'une bassine remplie de glaçons et l'inclina au-dessus d'un verre à vin.

— C'est pour moi, tout ça ? s'exclama Delia.

— Pour qui d'autre ? Buvons aux aventures londoniennes de Delia Moss !

Delia accepta le verre et trinqua.

La jeune femme doutait qu'elle vivrait une quelconque aventure, et, à vrai dire, elle n'en avait pas très envie. Mais elle se sentait extrêmement reconnaissante, et pleine d'humilité, parce qu'elle en était venue à oublier combien sa meilleure amie était amusante – la « barje de service », comme l'appelait toujours affectueusement Paul.

Emma avait le don hédoniste de rendre la vie plus palpitante. Cela n'avait rien à voir avec son salaire : c'était déjà le cas à l'université. Elle était du genre à embarquer Delia à une séance en matinée d'une pièce de Shakespeare, sous prétexte d'avoir déniché des places pas chères au paradis, ou à acheter une pieuvre entière pour le dîner, ses tentacules gigotant hors de son sac de courses. Ou à revenir du bar avec une tournée surprise de cocktails à base de sambuca servis dans des tasses à café. (Sa tolérance aux substances psychotropes était presque légendaire.)

Curieusement, si vous essayiez de reproduire une initiative d'Emma, l'effet n'était jamais vraiment le même. Quelque chose dans sa joie de vivre spontanée et généreuse l'inscrivait dans le moment, et on en perdait inévitablement l'essentiel dans l'effort de la copier. Les idées d'Emma étaient uniques et éphémères, tel un château de sable ou un arc-en-ciel.

Ou, ce soir-là, un assortiment de *laab moo*, *khao pad thai* et curry massaman.

Des plats à emporter, de l'alcool qui pétille, des éclats de rire... Delia se sentit enfin à sa place. Elle avait retrouvé l'appétit.

Une demi-heure après, elle planait haut dans le ciel, portée par les ailes de l'alcool. Elle savait qu'elle ne manquerait pas de s'écraser douloureusement sur les rochers de la gueule de bois le lendemain, mais elle s'en fichait.

Un peu plus tard dans la soirée, Delia et Emma allèrent s'écrouler côte à côte dans le canapé. De temps en temps, Emma se penchait pour attraper la troisième bouteille et remplir leurs verres.

— Nous ne la finirons pas, bien évidemment, ce serait de la folie, déclara-t-elle solennellement juste avant de faire sauter le bouchon qui vola jusqu'au chandelier dans un doux « pffut ».

Aux alentours de minuit, elles avaient débrié sur la démission de Delia et l'histoire d'amour compliquée et regrettable d'Emma avec le sans pitié mais vigoureux Richard, du service Insolvabilité et Restructuration.

— Les secrétaires l'appellent Richard le Queutard. Tout de même, ce surnom aurait dû me mettre la puce à l'oreille...

Puis elles passèrent à l'énorme et extravagant mariage de la sœur d'Emma, dont la date approchait.

— Elle a prévu dix jours à Rome pour son enterrement de vie de jeune fille... *Dix jours !* Compte ! Ça fait dix !

— Mais tu adores ces fêtes qui n'en finissent pas, fit remarquer Delia en tendant son verre vide, savourant le plaisir de redevenir la Delia qu'elle était en compagnie d'Emma.

— Oui, mais pas avec les copines de Tamsin, protesta Emma qui redressa la bouteille en la faisant tourner d'un geste expert avant que la mousse ne déborde. Je vais avoir l'impression de me retrouver dans le Salem de Stephen King, sauf que les vampires porteront des marinières Joules et des bottes en caoutchouc Hunter. J'espérais un salon de thé et un spa à Bath, deux nuits, on arrive, on repart. Tout le monde sait comment se passent les enterrements de vie de jeune fille. Tu te mets minable le premier soir, et tu recommences le lendemain pour la forme. Imagine ça pendant *dix jours*. Rhââ.

Delia rit. Emma se resservit du champagne. En vraie amie, elle avait senti que Delia avait besoin de temps avant d'aborder le sujet Paul.

— Est-ce que tu penses que tu retourneras avec lui ? finit-elle par demander.

— Je ne sais pas. Peut-être. Quand les envies de meurtre qui me prennent chaque fois que je pense à lui avec Céline se seront apaisées. Si elles s'apaisent un jour.

— *Céline*, répéta Emma, comme pour l'essayer. Pfiou. Il aurait pu au moins se taper une Hilda. Ou Ethelred.

— Ethelred est un prénom masculin, non ?

— Exactement.

Delia se rappela combien était apaisante la compagnie des gens qui ne se bornent pas à faire ce qu'on attend d'eux. Comme Ralph.

— Tu as une idée de pourquoi il est allé voir ailleurs ? Oui, je sais, *parce que le sexe*. Mais ça ne ressemble pas à Paul.

— Je suppose qu'il voulait voir ce que ça lui ferait, prendre un risque. Nous étions ensemble depuis dix ans...

Delia s'en voulut de lui trouver des excuses. Elle essaya une autre approche. Toute la vérité, rien que la vérité.

— Tu veux que je te dise quelque chose que je n'ai jamais voulu admettre jusqu'à aujourd'hui ? Je lui ai facilité la tâche quand nous avons commencé à sortir ensemble. Je savais que si je jouais à le laisser mariner dans son jus, il se désintéresserait probablement.

— Comment ça ?

— Il n'a jamais été vraiment dingue de moi...

— Oh, pas du tout !

Delia inspira profondément. Elle s'était toujours débrouillée pour garder cette certitude cachée au fond d'un placard. L'infidélité de Paul avait fait sauter le verrou, la porte s'était ouverte et tout le contenu lui avait dégringolé sur le nez.

— Si, Em. Ça ne me dérange pas, ou du moins ça ne me dérangeait pas. Je sais qu'il m'aimait. Il appréciait ma compagnie, et il me désirait suffisamment. C'était bien, nous avions quand même une

super vie. Mais ce plus, ce truc spécial qui au début te fait rester éveillé la nuit pour regarder l'autre dormir, ou bien qui te rend prêt à tuer tes rivaux à mains nues ? Paul n'a jamais rien ressenti d'aussi passionné, contrairement à moi. Je le voulais, donc j'ai tout construit autour de lui. C'est pour ça que je ne lui ai jamais reproché de passer autant de temps au pub. Et ça aurait été la même chose pour le mariage. Tout ce qu'il aurait eu à faire, c'était se pointer et réciter son texte.

— Ça, c'est ta façon à toi d'être attentionnée. Tu te comporterais de la même façon avec n'importe qui.

— Sauf que, avant Paul, je ne faisais pas autant d'efforts avec les hommes. En général, c'est moi qui avais l'avantage.

Delia écarta sa frange rendue grasse par son voyage en train.

— Ça fait si longtemps maintenant... Est-ce que j'ai le droit de dire que j'étais très demandée ?

— Carrément ! s'exclama Emma. Je te revois au bar de l'amicale des étudiants, avec tes cheveux coiffés en chignon bun qui faisait soupirer tous les garçons. Tu étais l'une de ces excentriques pétillantes qu'on voit dans les comédies dramatiques – sans être une conne avec un ukulélé.

En quoi Paul avait-il été différent ? Son détachement, son indifférence l'avaient intriguée. Delia y avait vu un défi : tu VAS me remarquer, tu VAS me désirer.

— Peut-être que c'est justement son manque d'enthousiasme qui a fait que je l'ai voulu autant. Tordu, hein ? Je savais qu'il faudrait que je lutte pour l'avoir. J'étais tellement obnubilée par l'idée de remporter le trophée que je ne me suis jamais demandé si j'avais vraiment envie d'être avec quelqu'un qui avait besoin d'être convaincu.

La vérité contenue dans cette dernière phrase atterrit lourdement. Delia se sentit soudain complètement déprimée. Reconnaître qu'elle s'était trompée sur quelque chose d'aussi vital la laissait pleine de regrets. En était-elle à vouloir effacer les dix dernières années de sa vie ? Non. Mais elle aurait dû s'y engager en toute connaissance de cause et les traverser les yeux grands ouverts. Elle avait encouragé l'autosatisfaction de Paul.

— Je ne vous ai jamais considérés autrement que sur un pied d'égalité, objecta Emma en appuyant le pied de son verre sur son ventre si joliment ceint dans sa robe élégante.

Cela faisait longtemps qu'elle s'était débarrassée de ses escarpins ; ses collants couleur chair plissaient sur ses orteils.

— Ce n'était pas la routine entre nous. Mais sa maison était ma maison. Son style de vie, ma vie. Ses amis étaient les miens. Navet est notre unique vrai projet commun.

— Tu as l'impression que, maintenant que tu as pris conscience de tout ça, tu ne peux plus faire abstraction ?

— En quelque sorte. Il faut que je m'y confronte ; et il faut que ça change si nous voulons que ça fonctionne de nouveau entre nous un jour.

Perdue dans ses pensées, Delia pressa distraitement le bord de son verre contre ses lèvres.

— Je me disais... toutes ces choses que tu n'as jamais besoin de te demander parce que tout au fond de toi tu *sais* ? poursuivit-elle. Ça peut paraître bizarre, mais chaque fois que je passais au bar à l'improviste, Paul avait toujours l'air content de me voir. Spontanément. Même pendant cette fraction de seconde durant laquelle tu ne peux pas dissimuler ce que tu ressens. Comme quand tu tombes sur une connaissance dans la rue, qu'elle te voit en même temps et que, juste avant de se sourire, chacun pense : « Oh, merde, maintenant on va devoir faire la causette » ? Je n'ai jamais surpris cette expression sur le visage de Paul, pas même ces derniers mois, alors qu'il couchait avec Céline.

— Peut-être qu'il est toujours ravi de te voir. Comme on dit.

— Ouaaais. Mais au point de ne jamais trahir la moindre peur que je ne le surprenne avec l'autre ?

Apparemment, il est aussi très fort pour me mentir. C'est de ça que je ne peux pas faire abstraction. Finalement, je ne le connais peut-être pas aussi bien que je le pensais. Je crois que si j'avais eu des soupçons, ce serait plus facile. Là, je me dis qu'il pourrait parfaitement recommencer. Parce que je n'ai rien vu du tout.

— Pourtant, Paul et toi étiez heureux ensemble. Je comprends que tu sois tentée de reconsidérer votre relation à travers le prisme de cette monumentale erreur, mais elle ne réduit pas à néant tout ce que vous partagez.

— Je sais. Il ne me reste qu'à attendre de voir ce que je ressentirai dans quelque temps.

Emma hocha la tête.

— Et aussi, reprit Delia en prenant garde de ne pas blesser Emma ni d'avoir l'air de porter un jugement pessimiste sur son célibat, il me faut accepter que si je romps avec Paul, je prends le risque de ne rencontrer personne d'autre à temps pour fonder une famille.

— Ouais, soupira Emma. Je ne vais pas te mentir : après trente ans, chaque fois que tu sors avec quelqu'un, tu y penses. Parfois j'ai peur d'être trop difficile. Je veux dire, regarde Dan. À la fin je m'ennuyais, mais peut-être que c'était ma faute.

— Lequel c'était, Dan ?

— Tu sais, le fils à papa du Hertfordshire... Je t'avais raconté cette journée à l'hippodrome où j'avais découvert qu'il était accro à la coke...

— Ah ouais, dit Delia, pas tout à fait sûre de s'en souvenir.

Un riche cocaïnomane et une escapade à Ascot ne faisaient pas exactement tache dans le C.V. romantique d'Emma.

— La cocaïne aurait pu devenir un problème si vous vous étiez reproduits.

— Je sais. Mais, au moins, comparé aux abrutis que je rencontre habituellement, ce n'était pas un salaud. Il était agréable. Il était... bénin.

— Les tumeurs peuvent être bénignes.

— Putain, qu'est-ce que c'est profond ! Note-le ! s'esclaffa Emma.

Fatiguées d'avoir tant parlé, elles restèrent paisiblement allongées sur le canapé, contemplant les rideaux agités par une brise légère. En bas, dans la rue, une dispute éclata entre un chauffeur de taxi et son client. Elles se seraient crues de retour à la cité universitaire.

— Tu sais ce qui m'énerve ? marmonna Emma. Quand les gens te font sentir que ne pas avoir ta vie en ordre à nos âges résulte d'une espèce de déficience de l'attention. Comme s'il suffisait de le vouloir pour l'obtenir. Comme si le hasard n'avait pas son rôle à jouer. Après avoir suivi des chemins différents, nous nous retrouvons toutes les deux ici. Sur mon canapé.

— Sur ton canapé, approuva Delia.

— J'ai lu une interview l'autre jour, de cette blonde, là...

— Quelle blonde ?

— Tu sais, elle animait cette émission à la télé dans les années 1990... Je ne me souviens plus de son nom. Elle n'arrêtait pas de dire que, les femmes étant moins fertiles après trente-cinq ans, elles doivent se rappeler de faire des enfants avant. *Se rappeler* ?! rugit Emma. Ouais, merci, ça m'était complètement sorti de la tête. Mais où donc ai-je mis ce merveilleux partenaire, ce père potentiel idéal ? Mmm, j'ai dû l'oublier au pub avec mon parapluie. Non mais qu'est-ce qu'il faut pas entendre comme conneries...

Delia se mit à rire. Ce n'était pas la première fois qu'elle constatait qu'Emma devait faire un adversaire redoutable dans un tribunal.

— Tu ne devrais pas aller te coucher ? demanda-t-elle en tournant sa montre pour regarder

l'heure.

— Je m'injecterai des americanos de chez *Costa*. J'en suis à un stade où si tu m'en donnes deux, je te fais tout le spectacle de *Riverdance*. Pas de réunion importante demain. Pour en revenir au sexe opposé, il faut que je te raconte quelque chose de tellement horrible que je ne pouvais le partager qu'avec ma meilleure amie, poursuivit Emma. Richard le Queutard a fait un truc complètement dingue. Oh, là, là, c'est tellement tordu que même à toi je ne vais pas réussir à le raconter ! Je n'exagère pas quand je dis que c'est le pire truc qui soit jamais arrivé à quelqu'un.

— C'est ce que tu as prétendu la fois où tu n'as pas pu échanger des chèques-cadeau Zara Home contre des bons d'achat chez Zara.

— Pire que ça encore.

— Il a sorti des jouets piquants ? Genre figue de Barbarie en caoutchouc ?

— Quand il... concluait, il criait des trucs bizarres.

— Quoi ? Des grossièretés ?

— En quelque sorte...

— Espèce de grosse cochonne, salope, etc. ?

— Non, ça, j'aurais supporté ! C'était surréaliste, hors de propos.

— Je ne suis pas sûre de comprendre...

— Ça n'avait aucun sens. Imbitable. Non, je ne peux pas te dire !

Emma cacha son visage dans ses bras, et sa voix retentit, étouffée :

— J'ai laissé cet homme entrer dans mon lit, je suis complice.

Delia se redressa.

— Emma Berry, crache !

— La première fois, il a beuglé : « Fuerteventura ! »

— Quoi ? s'exclama Delia, sidérée, avant d'éclater de rire.

— Une autre fois : « Drambuie ! » Le pire, ça a été...

Emma faisait de l'hyperventilation.

— ... « Charles Dickens ! », lâcha-t-elle, les yeux exorbités, un sourire horrifié aux lèvres.

Prise d'un fou rire, Delia enfouit son visage dans les coussins du canapé, le corps secoué de spasmes.

— Tu lui as demandé pourquoi ? parvint-elle à articuler, le visage ruisselant de larmes.

— Comment voulais-tu que je lui pose la question ? « Dis-moi, chou, pourquoi as-tu mentionné le plus grand romancier de l'époque victorienne en éjaculant ? »

Elles s'écroulèrent pour brailler et pleurer un peu plus.

— Il doit s'agir d'une forme très spéciale du syndrome Gilles de la Tourette, déclara Delia en se passant un doigt sous les yeux.

Pourquoi rire avec Emma avait-il un tel effet thérapeutique ? Elle avait envie d'envoyer un mot de remerciements à Richard, qu'elle signerait « Emily Brontë ».

Le silence s'installa, uniquement troublé par quelques gloussements et soupirs. Suivant distraitement des yeux les faisceaux des phares des voitures qui balayaient l'obscurité de la pièce, elles méditaient les mystères de l'amour et des relations. Delia ouvrit la bouche, se sentant sur le point d'accoucher d'une pensée profonde.

— Et maintenant ? Qu'est-ce que je fais ? Je suis incapable de me remettre à sortir avec des hommes. Je veux dire, les strings sont de nouveau à la mode, bon sang. Il faut me voir quand j'en mets un : je ressemble à mon père.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 20

En se réveillant le lendemain dans le silence angoissant de l'appartement vide, une pensée infiniment triste lui vint à l'esprit. Allongée sur le futon, Delia examina les fissures et les coins ornés de toiles d'araignées d'un plafond inconnu.

Quand Emma et elle avaient parlé de tomber amoureuses la veille au soir, Delia avait revécu la sensation poignante de voir son monde tourner soudain autour d'une seule personne. Elle n'avait éprouvé qu'une seule fois dans sa vie ce sentiment – mais Paul qui l'avait suscité ne le partageait pas. Les chances de revivre un tel amour et d'être aimée en retour paraissaient donc assez minces.

Peut-être qu'il fallait avoir vingt ans pour éprouver cela. Quand on a assez de temps, d'ego et d'innocence pour préparer des compilations de chansons suppliantes – « s'il te plaît, couche avec moi » –, et pour passer des heures, inconsolable, le regard perdu au-delà de vitres éclaboussées par la pluie.

Vingt ans, c'était l'époque où l'on se consumait à l'idée de bientôt unir son âme à celle de quelqu'un d'autre. Où l'on était prêt à tout donner, comme si sa vie en dépendait.

Mais à la trentaine bien sonnée ? Ce n'était guère vieux. Pourtant, on y était déjà nettement moins disposé. Ce n'était pas notre première bar-mitsva, comme aimait dire Emma. Le rapport tête/cœur changeait, parce qu'on était désormais capable de repérer les problèmes potentiels et de prédire honnêtement les échecs.

S'embarquer dans une relation sérieuse ressemblait davantage à acheter une maison – on évaluait la solidité de la structure et marchandait le prix en fonction.

Paul et elle étaient sortis ensemble parce qu'il aimait ses jambes et son sens de l'humour, et que son sourire et son charisme la faisaient fondre. Ils verraient le reste plus tard.

À présent, il chercherait peut-être à savoir si elle voulait des enfants rapidement, et elle si le bar avait été acheté à crédit. Il se demanderait si ses horaires de bureau et son inclination pour les tissus d'ameublement signifiaient qu'elle le tannerait chaque fois qu'il rentrait tard le soir ; et elle se préoccuperait de savoir si ses habitudes de fêtard faisaient de lui un éternel enfant.

Grrr. Delia se réprimanda sévèrement.

Il est 9 h 30 : arrête de geindre, lève-toi et commence cette journée. C'est normal que tu aies le cafard, picoler déprime toujours.

Dans le silence de l'appartement, elle trottina jusqu'à la cuisine et mit la bouilloire électrique en marche. Sur le plan de travail, elle trouva un trousseau de clés posé sur un petit mot d'Emma.

ÇA ALORS. J'AI UN ÉPOUVANTABLE MAL DE CRÂNE. Ce champagne devait être bouchonné ☹ Passe une merveilleuse journée. Les deux clés dorées correspondent à la serrure Yale et celle d'en dessous. Si Carl en bas te demande qui tu es, dis-lui simplement que tu es une amie en visite. Tu le reconnaîtras facilement, il ressemble à Michael Barrymore dans un sachet de cuisson. E

La sacoche de Delia était dans l'entrée. Elle alla la chercher et en sortit son ordinateur portable qu'elle installa sur la grande table de la cuisine.

Elle devait se débarrasser d'une tâche qu'elle n'avait cessé de remettre à plus tard – une de ces étranges formalités du XXI^e siècle. Elle ouvrit sa page Facebook. Sa photo de profil la montrait en compagnie de Paul pendant leurs vacances dans les Yorkshire Dales. Elle souriait à l'objectif, Paul faisait une grimace, feignant d'être tombé endormi sur son épaule. Dans le coin en haut à droite du cliché, on voyait une vache en train de déféquer. Une bonne giclée de bouse, la queue relevée.

La photo était drôle, improvisée et parfaite, et elle devait disparaître. Delia ne changerait pas sa situation amoureuse dans son profil pour l'instant, afin de s'épargner l'avalanche de questions des indiscrets. Mais elle ne pouvait pas non plus continuer de feindre de filer le parfait bonheur avec Paul.

Elle téléchargea sa nouvelle photo. On y voyait Delia petite : même frange rousse, mais avec des couettes. En guise de masque de super-héros, elle avait chaussé les lunettes de protection que portait son père pour ses travaux de menuiserie ; le voile de mariée à pâquerettes de sa mère lui servait de cape. Elle se tenait debout, une expression sérieuse sur le visage, au milieu du carrelage de la cuisine, les yeux levés vers celui de ses parents qui avait pris la photo.

Elle valida le profil ainsi actualisé et contempla le portrait, le menton appuyé dans sa main. Petite Delia. Qu'attendait-elle de la vie ? Avait-elle vu quelques-uns de ses souhaits se réaliser ?

Sa boîte de réception Facebook affichait un message non lu. Elle cliqua dessus et sentit son taux d'adrénaline monter en flèche en voyant qu'il était de Naan Peshwari. Il lui écrivait depuis un compte Facebook « Naan Peshwari », avec un naan en photo de profil.

OK, à présent elle avait peur. Dans la solitude de l'appartement, elle sentit son pouls s'accélérer et sa peau se couvrir de chair de poule.

Bonjour Delia,

Surtout, ne croyez pas que je vous traque, vous êtes facile à trouver sur FB. Vous êtes soudain devenue très silencieuse sur votre adresse mail professionnelle, et je me demandais pourquoi. Désolé si j'ai été trop loin avec mes blagues de lavements à l'eau de Javel. NP

Delia lut et relut son message, pendant que les battements de son cœur s'apaisaient peu à peu. L'insistance de cet homme lui déplaisait. D'un autre côté, son intrusion lui donnait l'occasion d'évacuer un peu de sa mauvaise humeur.

Je suis devenue silencieuse parce que j'ai quitté mon boulot – en partie à cause du chaos que vous avez semé, et dont on m'a tenue pour responsable. Je vous prie de ne plus m'importuner sur mon compte personnel. Merci ! Delia

Delia consulta le profil du Naan. Il était anonyme ; aucun ami répertorié. Le compte avait manifestement été créé dans le seul but de lui envoyer ce message. Elle ressentit un nouvel accès de colère avant de se rassurer.

Il ne viendra sûrement pas me chercher ici.

Elle tambourina des doigts sur la table, alla se préparer une autre tasse de thé et attendit la réponse. Ses pensées dérivèrent vers d'autres choses et d'autres gens...

Une idée épouvantable et terrifiante venait de surgir dans son esprit. La tentation était forte. Elle connaissait le nom complet désormais. La tête lui tournait quand elle le tapa dans le champ « Chercher des personnes », priant pour que sa recherche ne donne rien. « Céline Roscoe » apparut instantanément. Il n'y en avait qu'une, et l'information figurant sous son nom ne laissa aucun doute à

Delia : « Étudiante à l'université de Newcastle ».

Sur la photo du profil, on voyait une jeune fille au teint légèrement hâlé et aux jambes magnifiques, chaussée de sandales en plastique, qui, assise par terre, feignait de boire au goulot d'une bouteille gonflable géante.

Delia eut soudain du mal à respirer, oppressée par la puissante menace que représentait ce minuscule portrait. Beauté gracile, jeunesse, vivacité, assurance. Delia s'était déjà demandé si tout simplement elle n'était plus assez amusante pour Paul. En voyant Céline, elle se dit qu'elle avait peut-être sa réponse.

Elle cliqua sur le nom pour ouvrir sa page, espérant encore une fois que Céline aurait opté pour des paramètres de confidentialité qui sauveraient Delia d'elle-même. Le déni et la curiosité se battaient à armes égales. Malheureusement, Céline n'avait placé aucun cadenas virtuel. Delia avait accès à ses albums photo, ses mises à jour – tout.

Poussée par une nécessité malsaine, elle passa en revue les photos et les mises à jour une par une, martelant les touches avec détermination, la douleur augmentant chaque fois que son doigt heurtait le clavier. C'était comme de l'automutilation virtuelle. Céline était ravissante. Elle n'était pas d'une beauté parfaite ou conventionnelle, ce qui ne la rendait que plus fascinante. Delia n'était pas surprise que Paul soit tombé sous le charme. Elle avait une crinière couleur chocolat noir, un long nez aquilin, des yeux en amande maquillés de khôl et une bouche soulignée d'une touche de rouge à lèvres bordeaux.

Sa silhouette – à ce stade, Delia était presque étourdie de jalousie, imaginant son corps nu enroulé autour de son petit ami – svelte et gracieuse évoquait une esquisse de styliste.

Mais, plus que tout, Delia se sentit menacée par son attitude. Cette arrogance délurée, pleine d'humour, celle d'une fille parfaitement bien dans sa peau. Chaque photo était une proclamation : T'ES BAISÉE, JE L'AI BAISÉ.

Céline l'avait-elle aussi cherchée en ligne ? Forcément. Qu'avait-elle pensé d'elle ? S'était-elle sentie coupable ?

Alors qu'elle passait au peigne fin les commentaires sur sa page, elle en repéra un qui lui coupa la respiration. Quelqu'un demandait à Céline si elle amenait son « petit copain » à une fête.

Quelqu'un d'autre avait écrit : « Le petit copain de C est M. MYSTÈRE. » Ce à quoi Céline avait répondu par un « NO COMMENT » qui avait recueilli onze « J'aime ». Onze. Une dizaine de personnes savaient que le propriétaire du bar avait une liaison avec elle. Delia était un objet de risée pour ces inconnus.

Petit copain ? Céline considérait Paul comme son petit copain ?

Delia se leva précipitamment et courut jusqu'à l'évier, au-dessus duquel elle se pencha, retenant ses cheveux d'une main. Personne n'était censé vomir à 10 heures du matin dans l'élégant et profond évier Bristol Sinks d'Emma. Ce que Delia fit pourtant. Deux fois.

Éteins-le éteins-le éteins-le, s'intima-t-elle. À quoi bon rechercher des fantômes de Newcastle sur Internet ? Tu te fais du mal. Tu es à Londres : tu peux franchir cette porte et sortir dans la rue sans risquer de rencontrer quelqu'un que tu connais. Tu es en sécurité.

Alors qu'elle s'apprêtait à rabattre l'écran de son ordinateur, elle vit que Naan Peshwari avait répondu.

Sérieusement ? Bon sang, je suis tellement, tellement désolé. Je n'ai pas imaginé une seule seconde que mes bêtises pourraient vous attirer des ennuis, je pensais juste m'amuser un peu. Je vous en prie, si je peux faire quoi que ce soit pour

arranger la situation, dites-le-moi. Je suis prêt à m'immoler sur le bûcher de la honte et de la culpabilité. Je suis sincèrement désolé. NP

Delia réfléchit quelques minutes.

“Quoi que ce soit” ? Je vous prends au mot : j'aimerais savoir comment vous m'avez trouvée la première fois. Et qui vous êtes.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 21

Delia passa la semaine suivante accablée par un profond sentiment de solitude. Comme elle s'en étonnait, elle se fit la leçon :

Sans blague : tu as perdu ton compagnon et ton travail, tu as quitté ton foyer et ton chien pour partir t'installer dans une ville de plus de huit millions d'habitants où tu ne connais qu'une seule personne. Réveille-toi ! Respire un bon coup et... Tiens...

L'odeur du café de Java torréfié de *Cafédirect* se mêlait à celle des gaz d'échappement, auxquels elle s'habituaît peu à peu. L'air de la capitale était chargé des effluves de tant de corps, de véhicules et de bâtiments entassés dans si peu d'espace.

Plus difficile à accepter était la dure réalité de l'emploi du temps d'Emma. Delia était perplexe : elle émergeait à peine du sommeil quand son amie quittait l'appartement, et celle-ci ne repassait habituellement la porte qu'à 21 heures bien sonnées.

Delia s'occupait de faire les courses et d'acheter des fleurs, préparait des plats qui supportaient de longs séjours au four, tels des ragoûts et des moussakas, allumait des bougies dans les lampions marocains et attendait. Attendait. Elle passait beaucoup de temps à attendre.

Quand elle arrivait, Emma s'efforçait de s'extasier, alors que de toute évidence elle n'aurait vu aucun inconvénient à ce qu'on lui pose un bol de soupe chaude sur les genoux et lui glisse un verre d'eau froide dans la main en lui faisant un brin de causerie, puis à se plonger dans un bain chaud, avant de tout recommencer le lendemain.

Après des journées à attendre impatiemment le retour de son amie, Delia essaya désespérément de ne pas se sentir agacée par son propre besoin d'attention et de compagnie. Elle commençait à ressembler à une femme au foyer des années 1950.

Pendant ce temps, elle suivait également un cours accéléré de « londonien ». Emma se lançait régulièrement dans d'amusantes mais obscures diatribes sur la vie dans la capitale, énumérant toutes sortes de problèmes pratiques épineux de trajets et de stationnement, auxquels sa provinciale d'amie n'avait jamais pris la peine de réfléchir. Delia fut surprise par la rivalité tribale qu'elle découvrait à Londres. Il lui semblait qu'il ne s'agissait pas d'une ville, mais de cinq ou six soudées ensemble, qui se détestaient et se défiaient les unes des autres.

Par exemple, une amie d'Emma organisait une pénétration de crémaillère à Brockley – initiative apparemment scandaleuse. Emma en parlait comme d'une expédition chez les Uruk-hai d'Isengard, au lieu d'une soirée chez des habitants du sud de Londres.

— Brockley ! s'exclama-t-elle en agitant sa fourchette au-dessus de son feuilleté aux épinards et au chèvre avec sa pâte maison. Je travaille dans l'ouest de Londres. Comment je fais, moi, pour aller à Brockley ? Ce n'est pas desservi par le métro ! Je prends le *bus* !? À mon âge ?!

— Comment font les gens qui vivent à Brockley pour se rendre à Londres ? demanda Delia.

— Ils prennent l'Overground, répondit Emma en haussant les épaules. Avec un nom pareil, Brockley devrait se trouver dans le Kent, ce qui est pratiquement le cas. Tu veux venir ?

— Peut-être une prochaine fois.

Delia ne se sentait pas encore d'humeur à faire des mondantités. Mais elle était surprise de constater que deux amis incorporels lui avaient tenu compagnie pendant ses deux premières semaines

à Londres. Naan Peshwari, d'abord. Il avait répondu. Elle s'était radoucie.

Comment je vous ai trouvée ? Méfiez-vous de la déception qui accompagne toujours l'explication d'un tour de magie. J'ai configuré un Googlewhack. NP

Un quoi ? J'apprécie l'ironie d'avoir pu rechercher la définition sur Google. D

C'est une combinaison unique de mots dissimulée sur un site ; n'importe quelle recherche impliquant ces mots donnera un seul résultat. J'avais anticipé la possibilité qu'on fasse des recherches sur moi sur Internet. Quand vous avez trouvé mon blog, la trace de votre adresse IP m'a appris que j'avais eu une visite de quelqu'un travaillant au Q.G. du conseil général. Bingo. NP

Ah. Delia s'était rappelée le blog bizarre au contenu sans queue ni tête sur lequel elle était tombée au début de son enquête. Effectivement, cela correspondait. Néanmoins, le mail « Grillée ! » lui était arrivé directement. Elle maîtrisait mal les mécaniques et spécificités de la localisation d'adresse IP, mais suffisamment pour savoir que Naan n'avait pu remonter jusqu'à l'ordinateur de la rouquine en robe chasuble assise à gauche de la harpie qui avait des oignons aux pieds.

Mais comment avez-vous su que cela venait de moi, précisément ? Vous ne m'avez toujours pas dit qui vous êtes... D

Les réponses à ces questions sont connectées. Continuez. Vous avez droit à un essai, ensuite je vous explique. NP

Ce jour-là, Delia avait saisi avec reconnaissance l'occasion de penser à autre chose qu'à l'album photo de Céline intitulé « Les fiiiilles en Crète 2011 aaaaaah » et sa pléthore de photos de minettes en bikini.

Elle avait réfléchi. Il n'y avait guère que son excursion au *Kafé Kawa* pour expliquer comment le Naan l'avait identifiée. Mais comment l'avait-il reconnue ? Il n'y avait aucune photo des membres du service de presse sur le site du conseil municipal.

Ha-ha ! Elle était donc revenue à sa première théorie.

Attendez. Vous me connaissez. Ce qui veut dire que je vous connais aussi ? D

4,5/5 ! Je ne vous connais pas à proprement parler. Je connais votre existence. Je sais que vous portez toujours de belles robes pour les fêtes de Noël du CM, et que vous n'aimez pas qu'on mette des fruits dans les salades (source : bavardages devant le buffet). (J'ai fait allusion une fois au fait que nous avons eu cette conversation ! Curieusement, je ne crois pas vous avoir fait suffisamment grande impression pour que vous vous souveniez de moi.) Et, oui, grâce au tripwire du Googlewhack, j'ai su qu'il me faudrait me méfier en allant au *Kawa* ce jour-là. Je ne suis pas entré. Vous n'auriez pas dû vous asseoir près de la fenêtre. Règle n° 1 des techniques de surveillance. NP

Ça alors. Vous travaillez au conseil municipal ?! Je ne m'en remets pas. D

Moi non plus. NP

Mais alors pourquoi le troll, la pagaille, les dégâts, l'hostilité vis-à-vis du CM ? D

Parce que j'y travaille. NP

Dans le silence de la cuisine, Delia avait éclaté de rire devant l'écran de son ordinateur portable.

Ah, ah ! Vous le détestez tant que ça, le conseil municipal ? D

Je ne le "déteste" pas. Disons que j'ai un seuil de tolérance à l'ennui assez bas – l'oisiveté, les vices, tout ça. Pour être honnête, l'idée n'a jamais été d'en faire quelque chose de régulier. Mais quand j'ai appris que les conseillers en faisaient tout un foin, je n'ai pas pu résister à la tentation de continuer. Je suis comme ça. S'il y a des bêtises à faire sur le Net, c'est souvent moi qui m'en charge. NP

Mais votre travail ? Si vous vous faisiez prendre ???! D

Je ne me fais jamais prendre sur les lieux du crime. Je suis comme Macavity le chat mystérieux. Avec le haut débit. Cela dit, clairement, je suis allé trop loin, et vous en avez fait les frais. Je n'imaginais pas que ça prendrait de telles proportions ; dans ma tête il ne s'agissait que d'anarcho-lol. Encore une fois, désolé. NP

Oh, pas de souci. Vous travaillez dans quel service ? D

Verriez-vous un inconvénient à ce que je ne divulgue pas ces détails tout de suite ? Je sais que vous m'avez dit ne plus travailler au conseil, mais, si ça se trouve, vous êtes en congé et ceci est une nouvelle tactique d'approche du service de presse 😞 Mais encore désolé si vous êtes partie. NP

Delia se détendit. Elle le croyait. Il avait pris un risque, mais n'était ni imprudent ni irréfléchi.

Ah ! OK. Mais je suis sûre que le détective Selle d'Âne n'aura aucun mal à vérifier que j'ai bien quitté mon boulot. D

... Selle d'âne ? NP

Un grand naan ! Vous n'aviez jamais entendu cette expression ? Mon fiancé l'utilise tout le temps. (Je dis fiancé, il ne l'a été que le temps d'une soirée, jusqu'à ce que je découvre qu'il allait voir ailleurs. Peut-on appeler ex-fiancé un homme qui l'a été moins d'une heure ? Si un arbre tombe dans une forêt, etc.) D P.-S. : Je n'arrive pas à croire que je ne me souviens pas de vous.

Comme je vous l'ai dit, honnêtement, je ne suis pas spécialement inoubliable. Désolé pour l'ancien fiancé, il m'a l'air d'un bel idiot, si je puis me permettre. NP

Je suis devant la page Facebook de la fille avec qui il couchait. Franchement, vous pouvez dire tout ce que vous voulez. D

Vous voulez que je supprime son compte FB ? C'est dans mes cordes. NP

Vraiment ?! D

Il me faudrait juste une salle d'opérations, quelques soldats de plomb à déplacer sur une carte, un assortiment de marqueurs, un tableau blanc et une boîte de donuts Krispy Kreme. Je pense être capable de pénétrer en moins d'une semaine la forteresse de Zuckerberg à Palo Alto, remplie de sa cour de crétins en tongs. Dit-il, modeste. Bon, mais, à part ça, j'ai largement de quoi être humble. NP

Si vous êtes si doué en informatique, pourquoi ne travaillez-vous pas pour le GCHQ ou le FBI ? D

Ah. Mettons ça sur le compte d'un manque de motivation et de confiance en moi. Et parce que la nage du petit chien est plus facile que le crawl. Et que j'arrive à un âge où on préfère barboter. (Vous parlez à un vieillard de trente et un ans.) NP

J'en ai trente-trois, alors fermez-la ! 😞 D

Il n'était pas dans ses habitudes de se montrer aussi familière – en tout cas pas quand elle était sobre –, mais, sans qu'elle puisse se l'expliquer, sa relation avec le Naan était passée directement à une camaraderie de potes de comptoir.

Eh bien, vous ne les faites pas 😞 NP

Delia n'avait jamais cherché à faire des rencontres par le biais des réseaux sociaux. Vendre sa vie dans leur vitrine ne l'avait jamais attirée. Télécharger des albums photo intitulés « Grosse bouchée de Grosse Pomme avec l'équipe Hello Kitty » – franchement, cette Céline avait l'air complètement idiote – lui avait toujours paru légèrement narcissique. L'idée d'étaler fièrement son intimité la rendait superstitieuse : même les vies les plus parfaites en apparence recélaient leur part d'ombre. Elle était bien placée pour le savoir.

Et pourtant, à cet instant, elle comprenait l'attrait de l'ère digitale. Elle avait une sorte de nouvel ami qui vivait dans son écran, derrière une vitre de protection. Le Naan semblait sincèrement désolé de lui avoir causé des ennuis. Elle s'était radoucie et avait admis qu'il n'était qu'en partie responsable de son départ, que de toute façon il était temps qu'elle démissionne.

Ils se mirent à tchatter tous les jours, à propos de la vie, de l'univers, des différences entre Newcastle et Londres, des peurs qui vous freinaient et des aspirations qui vous poussaient à avancer. Elle pouvait être une Delia différente en ligne : plus désinvolte, plus drôle, moins triste et moins

préoccupée.

Son autre amie était la Femme Renarde. Au matin de son troisième jour de solitude, Delia se rendit chez un fournisseur de matériel pour les beaux-arts. Le magasin était magnifique. Les rayons ressemblaient à des arcs-en-ciel avec leurs alignements de pots de verre remplis de pigments en poudre, de coffrets de pastels secs et de gros tubes de peinture épaisse qu'on mourait d'envie de presser. Delia acheta de nouveaux stylos, pinceaux et blocs à dessin, et regagna l'appartement, au comble de l'excitation. Assise dans le salon d'Emma, où l'on n'entendait que le grattement et le chuintement de ses outils glissant sur le papier à dessin, Delia couvrit des pages et des pages avec les aventures de sa super-héroïne. Son alter ego, elle aussi, avait changé de ville. Delia commençait par des coups de crayon à papier légers, puis coloriait.

Ralph avait raison : il était extrêmement grisant d'être aux commandes. Delia n'avait pas dessiné depuis si longtemps que, bizarrement, elle eut honte d'avoir été aussi paresseuse. Paresseuse ou effrayée ? Elle s'était préoccupée de ce que les autres pourraient penser du résultat, tant et si bien qu'elle avait oublié combien dessiner la comblait. Elle entra dans une sorte de transe, absorbée par cet univers parallèle. Raconter cette histoire l'apaisait et la stimulait à la fois.

La Femme Renarde ne se laissait pas impressionner par son nouveau territoire. Elle parcourait les rues la nuit ou s'asseyait sur le bord d'un toit, humant l'air, se délectant de l'infinité des possibilités qui scintillaient sous ses yeux. Rien ni personne ne lui faisait peur, elle avait des batailles à mener.

Le quatrième soir, Delia se rendit compte que la Femme Renarde lui disait quelque chose.



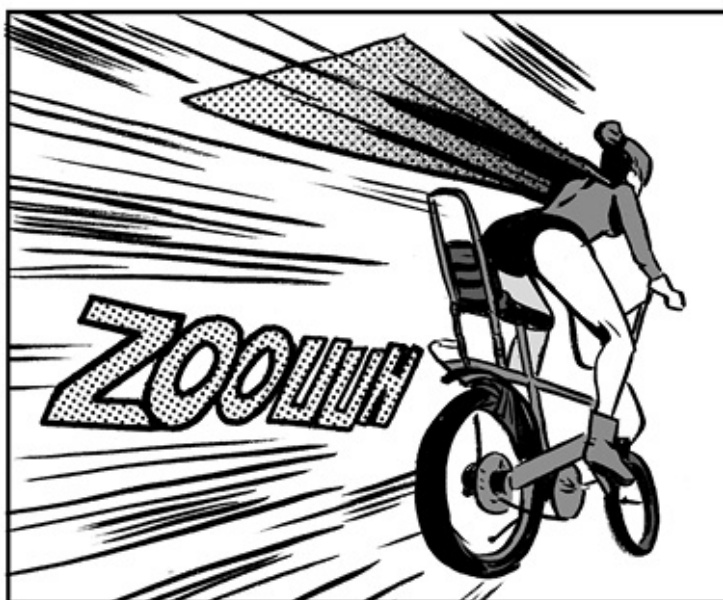
APRÈS AVOIR TROUVÉ REFUGE AUPRÈS
D'UNE VIEILLE ALLIÉE, J'AI COMMENCÉ À ÉTABLIR
MA NOUVELLE BASE...



... LENTEMENT, JE ME
SUIS RECONSTRUITE.



VOILÀ, JE SUIS
PRÊTE. L'HEURE EST
VENUE DE REPARTIR
À L'AVENTURE.



christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 22

— Qu'est-ce qui vous fait penser que ce poste d'account manager junior vous correspond ?

Delia crut déceler une inflexion ironique sur « junior ».

La jeune Indienne impeccablement maquillée assise en face d'elle, Tori, avait des sourcils parfaitement épilés, fins comme des allumettes. Dessous, son regard perçant exprimait un mélange de pitié et d'irritation. Entre autres.

Qu'êtes-vous venue faire ici ? Qu'est-ce qui vous a fait croire que vous étiez qualifiée pour cet emploi ? Pourquoi avez-vous choisi un fond de teint aussi pâle – vous ressemblez à une geisha rousse, et on dirait que vous avez oublié de vérifier la mâchoire à la lumière du jour ? Quand vais-je enfin pouvoir clore cet entretien déprimant et aller commander mon saumon low carb chez Itsu ?

Delia aurait eu moins de mal à répondre à ces questions silencieuses qu'à celles que son interlocutrice lui posait à voix haute.

1) *Panique*

2) *Désespoir*

3) *Efforts d'économie – je finis mes vieux tubes. La vendeuse de Fenwick m'a embobinée, je ressemble à un Pierrot lunaire.*

4) *Quand vous voudrez. Soit dit en passant, comment diable vous, Londoniens, justifiez-vous de dépenser 5 livres pour un misérable bout de poisson ? Moi, je mourrais de faim une heure après.*

— Je suis très motivée et enthousiaste, et j'ai de bonnes compétences en communication écrite, répondit néanmoins Delia.

Tori ne put se retenir de pincer légèrement les lèvres et secoua la tête presque imperceptiblement.

— C'est le cas de beaucoup de candidats.

— Je suis très sociable et j'ai l'esprit d'équipe.

Oh, non, elle se rapprochait dangereusement du cliché « travaille efficacement seule ou en équipe ». Tori n'en tint pas compte.

— Y a-t-il des questions que vous souhaiteriez me poser ?

Delia avait passé la dernière demi-heure à essayer de dissimuler sa honte de n'avoir à son actif que quelques boulots de serveuse, des remplacements de congés maternité au service administratif de *Specsavers* et dix-huit mois dans une agence de relations publiques ennuyeuse – la plupart de ses clients étaient des entreprises du bâtiment – avant de décrocher ce travail en or au conseil municipal. Sa capacité à rédiger des versions préliminaires de communiqués n'impliquait pas automatiquement qu'elle soit qualifiée pour « amorcer des conversations dynamiques », « intéresser les tranches de population cibles » afin de lancer des clients et/ou des produits et services dans le cycle de l'information saturé de la capitale.

Delia ne comprenait pas pourquoi elle avait décroché ces entretiens si le contenu limité de son C.V. l'excluait systématiquement. Les personnes chargées des entretiens d'embauche ne les lisaient-elles donc pas d'abord, histoire de leur éviter à tous de perdre leur temps ? La réponse à cette question était un « non » ferme et définitif.

Delia était bien trop consciente de ce à quoi aurait dû ressembler sa carrière : un enchaînement d'expériences de deux ans dans des entreprises chaque fois plus reconnues, et des intitulés de poste

toujours plus impressionnants. Au lieu de ça, son *curriculum* était l'équivalent de la mèche de cheveux qui, grâce à un savant coup de peigne, dissimulait la calvitie sans tromper personne.

Cet entretien était entré dans la phase de pure comédie visant à lui permettre de sauver la face. C'était la quatrième fois en autant de jours, et Delia n'avait plus le courage de faire semblant.

— ... Non. Je n'ai pas de question. Je crois que j'ai saisi, dit-elle en souriant.

La séduisante Tori, vingt-huit ans maximum, sembla gênée pour elle. Delia avait entaché le lustre et la coolitude des lieux avec son honnêteté moite. Tori la raccompagna à la porte. À son expression, Delia devina qu'elle souhaitait la voir déguerpir avant que ça ne devienne contagieux.

La confiance en soi : comment en avoir ? Comment se procurer cette extraordinaire qualité capable de transformer votre vie ?

Emma lui avait un jour raconté comment, dans le dernier cabinet où elle avait travaillé, on lui avait offert une augmentation dépassant ses attentes. Ça ne l'avait pas empêchée de grimacer et de dire à ses employeurs : « Comment ? C'est insultant. » Ils avaient doublé leur chiffre. Emma avait éclaté de rire en poussant des cris de joie, pendant que Delia la dévisageait, incrédule. « Mais... Comment as-tu osé ? » Emma avait haussé les épaules. « C'est le jeu, non ? Ce n'est que de l'argent. Au pire, ils refusaient. »

Delia s'était répété ce mantra en parcourant la ville en tous sens, au cours de sa troisième semaine de presque-Londonienne. Avant de partir, elle repérait méticuleusement tous ses arrêts de métro et ses trajets. Ces expéditions n'en demeuraient pas moins un cauchemar logistique. Heureusement que Google Maps existait.

Jusqu'à présent, toutes les agences de relations publiques qu'elle avait visitées s'étaient ressemblées : des sanctuaires glacials dédiés à la lumière et à l'air conditionné, décorés de vases d'amaryllis, saturés des sonneries de téléphone et de l'effervescence de tous ces gens occupés à faire tourner leurs affaires florissantes, pendant que Delia attendait, assise à l'accueil, son stupide manteau à la main, se sentant de trop.

Au risque de passer pour une dégonflée, Delia ne voyait pas comment la situation pouvait changer. Elle avait pourtant espéré décrocher au moins un job pour l'été... Elle annoncerait à Emma le soir même que l'expérience avait été agréable, mais qu'après deux semaines à passer des entretiens en vain, elle rentrerait à Newcastle à la fin du mois – la queue de renard entre les jambes, en espérant échapper à ses ennemis avec la même ruse vulpine...

Delia se sentait trop fragile pour tenir encore plusieurs rounds en n'encaissant que des rejets. Le chômage poursuivait son travail de sape : elle commençait à se voir comme une ado déprimée vivant aux crochets d'Emma.

Elle s'installerait à Hexham, chercherait un boulot dans la com – en intérim s'il le fallait – et dessinerait pendant son temps libre. Elle avait laissé sa formation de graphiste en état d'hibernation pendant dix ans, mais peut-être pourrait-elle se remettre à jour en prenant des cours du soir... ?

Si seulement Tori avait été la dernière de la série... Le coup fatal à sa dignité serait porté à 15 heures dans les bureaux d'une agence nommée Twist & Shout, sise près de Charing Cross Road. Delia n'arrivait pas à se rappeler si c'était elle ou Emma qui avait sélectionné l'offre – son amie avait passé ses pauses-déjeuner à parcourir les annonces professionnelles, lui envoyant ensuite ses suggestions par mail, un geste généreux vu qu'Emma semblait disposer d'à peu près douze minutes pour se sustenter à midi.

Le site Internet de l'agence, dont elle jugea l'animation un peu tape-à-l'œil, lui apprit qu'ils recherchaient un collaborateur doté d'une forte personnalité et d'un état d'esprit frais – bien plus important que l'expérience.

LOL, mais bien sûr, ricana Delia.

Plus tôt dans l'après-midi, l'unique directeur de l'agence, un certain Kurt Spicer, lui avait envoyé un message. Comme ils attendaient une livraison de meubles de bureau, il suggérait qu'ils se retrouvent dans un *Starbucks* tout proche – cela lui posait-il un problème ?

Ça ne change rien, songea Delia. *Absolument rien*.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 23

Delia arriva en avance. Merveilleux. Elle avait le temps de commander un café, de choisir une place et de se préparer à l'épreuve qui l'attendait.

Elle perçut un mouvement en périphérie de son champ de vision. Un homme costaud, la quarantaine, lui adressait un signe de la main depuis l'autre bout de la salle. Il était assis à une table jonchée de papiers, une sacoche d'ordinateur posée à ses pieds. Merde. Elle n'était pas assez en avance. Elle mimait le geste de porter une tasse à ses lèvres en haussant des sourcils interrogateurs : « Vous voulez quelque chose ? » ; l'homme à lunettes secoua la tête. Elle espérait ne pas commettre d'impair en commandant à boire avant de se présenter à l'inspection. Tandis qu'elle faisait la queue, sentant les pièces dans sa main devenir de plus en plus collantes, Delia s'efforça de rester calme. C'était l'ultime rejet à encaisser avant la fin de son « aventure » londonienne.

Une fois servie, elle rejoignit l'homme en slalomant entre les tables, son café à la main.

— Bonjour. Kurt ?

— Delia, c'est ça ?

— Oui.

Elle essaya de se débarrasser de son manteau dans un geste élégant et gracieux digne d'un entretien d'embauche, mais eut plutôt l'impression d'incarner une Mme Piquedru maladroite.

En apercevant sa lettre de candidature tiède sur la table, elle se recroquevilla légèrement. *Inch'Allah*, au moins, ce serait bref. Elle n'avait pas commandé un petit latte sans extra-shot par hasard. Elle examina son interlocuteur : bien en chair, savamment décoiffé, lunettes sans monture, la quarantaine. Elle remarqua le léger grassement d'un accent australien. Il avait un certain vernis très monde des médias. Delia l'aurait bien vu correspondant spécialisé en économie pour une chaîne d'info en continu.

Delia dit qu'elle espérait que les meubles de bureau attendus étaient bien arrivés, et Kurt souffla sur son café noir géant.

— Ha ! Une fille du Nord, s'exclama-t-il en imitant son intonation. J'aime bien l'accent.

— Merci, dit Delia. Je suis tombée dedans quand j'étais petite.

— Vous êtes de Newcastle ?

— Pas loin, d'Hexham.

— Alors. Racontez-moi donc l'Histoire de Delia Moss. Vous avez principalement de l'expérience dans la com, au conseil municipal local ?

— Ouais, c'est ça, répondit Delia un peu abruptement.

Et puis merde. Dépêchons-nous de tordre le cou à ce poulet, qu'on en finisse.

— Qu'est-ce qui vous amène à Londres ?

— Je suis venue pour des raisons personnelles. Une de mes très bonnes amies vit ici, et j'avais besoin de changer d'air.

— Rupture compliquée ? dit Kurt.

— Comment avez-vous deviné ?

— Je connais cette expression. J'ai moi-même une ex-femme qui trône à droite de Satan. Si elle prenait feu, je m'arrangerais pour me tromper en composant le numéro des pompiers. Heureusement,

elle vit toujours à Canberra et nous n'avons pas pu avoir d'enfants. Parfois, Dieu fait bien les choses, pas vrai ?

— Vrai, approuva Delia tout en pensant : *Au secours ! Qu'est-ce qui se passe ?*

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que vous pouvez passer aux RP ?

— Euh... La confiance. Tout dans la vie est une question de confiance, non ? Je sais que j'en ai les capacités. Il me manque l'expérience.

— L'expérience est surfaite. L'expérience est ce qui manque à tout le monde au départ, quel que soit le talent. Tout est dans l'attitude. Êtes-vous capable de rédiger un communiqué de presse qui me fasse bander ?

— Hum... (Delia réprima un éclat de rire.) Eh bien... Tout dépend de ce qui vous excite.

— Mes commerciaux doivent être sexy à cent pour cent. Oubliez la position du missionnaire. Allez-y à fond. Séduisez-moi, lâchez-vous, chamboulez-moi. En jarretelles.

Oh, beurk, songea Delia.

Sur son tableau de bord interne, le voyant « attention, pervers » clignotait avec insistance.

— Pouvez-vous susciter l'intérêt et générer de la publicité ? C'est tout ce que j'ai besoin de savoir. La phrase clé, c'est « saisissez l'attention ». Vous ne l'attirez pas. Vous la *saisissez*.

Delia ouvrit la bouche, mais comprit soudain que Kurt devait aimer formuler des questions rhétoriques et des énoncés de mission à coller sur son pare-chocs. Elle n'avait pas besoin de répondre quoi que ce soit ; il lui suffisait de hocher la tête avec enthousiasme en plissant les yeux.

— D'ailleurs, j'ai failli appeler l'agence Smash & Grab.

— Les connotations criminelles vous en ont dissuadé ? glissa Delia en sirotant son café.

Depuis son arrivée à Londres, elle s'était efforcée de mettre une sourdine à son humour pince-sans-rire du Nord, mais là, elle se dit : *Quand le vin est tiré...*

— Exactement. Depuis les émeutes ², ce nom évoque plutôt une voiture-bélier projetée sur un *Tesco* pour voler du riz basmati en promo. Quel gâchis !

— Celui que vous avez finalement choisi est bien aussi, opina Delia qui se demandait comment cette conversation avait pu prendre une tournure aussi étrange aussi vite.

— Je parlais du riz. Qu'est-ce que ces connards comptaient en faire ? Une paella géante ? Cette histoire m'a rendu malade.

Delia faillit éclater de rire, mais se rendit compte juste à temps que ce n'était pas la réaction attendue. Elle se retint également de faire remarquer que le riz Arborio convenait mieux à la préparation d'une paella. Le basmati se prêtait davantage à une cuisson pilaf.

Kurt restait parfaitement impassible en débitant ces propos amusants, si bien que Delia ne parvenait pas à déterminer à quel point il plaisantait.

— Mon truc, ce sont les relations publiques de personnalités en vue ; je suis ce qu'on appelle un chargé de communication. Je fais parfois un peu de consommation de marque, si c'est intéressant. De temps en temps de la gestion de crise, pulvérisant de la mousse sur le feu. Pas de B to B, je préfère regarder le ciment durcir.

— Bien sûr.

— Dites-moi. Quelle a été la pire journée que vous ayez passée lors de votre précédente expérience professionnelle ?

— Eh bien, celle où j'ai démissionné : j'ai déclaré au cours d'un de ces ateliers de team-building qu'un des exercices était une connerie.

— Le team-building, ricana Kurt. Vous imaginez les Avengers s'unir pour combattre le mal, puis pour faire le challenge de l'œuf ?

— Ha ! s'exclama Delia qui n'avait jamais entendu parler d'un challenge de l'œuf.

— Et la meilleure journée ?

— Oh ! Euh... Il y avait une sculpture assez phallique en construction dans un parc près de la mairie. Les gens du quartier étaient scandalisés ; il y a eu des plaintes. Nous savions que le résultat final ressemblerait moins à un... zizi, mais l'artiste jouait les divas, il refusait de dévoiler quoi que ce soit, de discuter de l'œuvre en cours de réalisation ou d'être cité dans un article. Nous ne pouvions donc rien dire. Mon contact au journal local m'a embobinée, me promettant qu'il attendrait, pour finalement publier un article intitulé : « Les boules ! »

Delia ignorait si c'était le genre d'anecdote qu'il attendait, mais Kurt hochait la tête.

— Enfin bref, il s'agissait en fait d'une « adaptation moderne » de l'arbre de mai. Le maire en a présidé l'inauguration. Il y avait plein d'écoliers qui couraient en tous sens. Quand nous avons été invités à danser autour de l'arbre, il nous manquait une personne, et je me suis débrouillée pour que le journaliste qui avait signé l'article des boules soit obligé de se joindre à nous. Il est très petit. C'était un peu cruel, mais tellement drôle.

— J'adore.

Kurt se renversa contre le dossier de son siège.

— OK. C'est parti, lança-t-il.

— Euh... Pardon ? dit Delia.

— Vous êtes engagée. Vous commencez lundi à 9 heures. Je viendrai pour vous briefer, et nous pourrons signer les contrats à ce moment-là.

— Oh, waouh. Super ! s'exclama Delia tout en se demandant s'il se moquait d'elle.

Kurt l'examinait avec une insistance légèrement embarrassante.

— Votre accent fait de vous une personne digne de confiance, votre visage inspire la sympathie, et vos vêtements d'étudiante des beaux-arts suggèrent de la créativité. Les clients vous aimeront. Et, franchement, en ce qui concerne la gestion de compte, je préfère vous former à ma façon.

— Oh, merci, dit Delia, qui jugea cette dernière remarque plutôt de mauvais augure.

— Je vous préviens, je ne suis pas quelqu'un de conventionnel. Quand je saute de l'avion, j'attends le dernier moment pour ouvrir le parachute. Je ne suis pas du genre à dire « pourquoi ? », mais plutôt « et pourquoi pas, putain ? » En gros, je conchie le règlement.

Il devait y avoir une caméra cachée quelque part. Delia allait terminer dans *Les Pires Patrons de Grande-Bretagne* ou quelque chose dans le genre, ça ne faisait pas un pli.

Ils prirent rapidement congé. Une fois seule, Delia se demanda comment elle avait fait pour décrocher un job au cours d'une conversation loufoque dans un café, et de quel boulot il pouvait bien s'agir. Waouh. C'était donc vrai : le plus sûr moyen de trouver le succès était d'arrêter de courir après. Delia était contente, mais aussi légèrement sidérée.

En tout cas, c'était l'occasion de payer sa tournée de champagne à Emma, pour la remercier de l'accueil qu'elle lui avait réservé quelques semaines auparavant. Delia avait découvert qu'un des grands avantages de vivre à Londres était qu'on pouvait se faire livrer à peu près tout à domicile. Quand, ce soir-là, Emma passa la porte d'entrée en titubant de fatigue, Delia avait disposé sur la table une bouteille de Moët dans une bassine remplie de glaçons et deux pizzas à pâte fine de la taille de couvercles de poubelle, qui fumaient doucement dans leurs cartons.

La nouvelle fut accueillie par des hurlements de joie. Emma était manifestement enchantée que son amie soit amenée à prolonger son séjour.

Une part de pizza chorizo-piment vert pendouillant dans une main, Emma ouvrit l'ordinateur portable de Delia pour mener sa propre enquête.

— Le site de Twist & Shout est assez énigmatique, non ? Mais bon, je suppose que c'est une jeune entreprise ? Oh, Del, bien joué, sérieux. Je savais que quelqu'un saurait voir à quel point tu es unique.

Delia versa une nouvelle rasade de bulles dans le verre de son amie, et s'efforça de réprimer une bouffée d'angoisse. Elle aurait largement le temps de pétocher le lundi matin. Pour l'heure, il fallait fêter l'événement. En quittant la page d'accueil de Twist & Shout, Emma aperçut un mail ouvert barré d'un énorme « FÉLICITATIONS ».

— Un supporter ?

— Naan Peshwari.

— Tu lui parles, maintenant ?

— Oui, il me tient compagnie. Il est vraiment drôle.

— Mais tu ne l'as jamais rencontré ?

— Non. D'ailleurs, je ne connais toujours pas son vrai nom.

— Fais attention.

— Je ne pense pas qu'il soit dangereux.

— Je ne crains pas pour ta sécurité. Je voulais dire : ne tombe pas amoureuse en ligne. Tout n'y est que poudre aux yeux.

Delia gloussa, ivre de nouveaux boulots, d'alcool et de changements en général.

— Ça ne risque pas !

Pourtant, elle exagérait en affirmant que c'était exclu. Après plusieurs semaines de correspondance, elle s'était souvent surprise à penser au Naan ou à imaginer à quoi il pouvait ressembler. Elle se réveillait impatiente de reprendre leurs échanges, préparant mentalement les brouillons des mails qu'elle lui adresserait. C'était comme de tenir un journal intime qui vous répondrait. Le Naan était un petit plaisir inattendu, un nouvel allié rencontré dans les plus invraisemblables circonstances.

La vie de Delia à Newcastle était imbriquée dans celle de Paul. Là-bas, elle était la Compagne de Paul, Propriétaire du Pub ; tout tournait autour de lui, comme les planètes en orbite autour du Soleil. Le Naan n'appartenait qu'à elle, il n'avait rien à voir avec son existence d'avant. Quand elle tapait ses réponses, elle pouvait être qui elle voulait. Le Naan était drôle et irrévérencieux, et, chaque fois qu'elle correspondait avec lui, Delia se sentait soulagée du poids qui lui écrasait les épaules.

Paul lui envoyait des textos régulièrement ; il lui donnait des nouvelles anodines et lui demandait des siennes. Parfois il lui téléphonait, juste pour bavarder un peu, disait-il. Delia ne prenait pas ses appels, ou s'inventait des excuses pour raccrocher rapidement. Quand elle ne pouvait se dérober, elle répondait laconiquement à ses questions, lui fournissant au compte-gouttes des informations basiques et pratiques, du niveau de simples coordonnées d'un sous-marin ; elle ne lui racontait rien de ce qui lui arrivait ou de ce qu'elle ressentait. Certes, les canaux de communication restaient ouverts, mais il n'y circulait pas grand-chose.

— Une fille au boulot a rencontré un mec sur un forum..., commença Emma.

— ... Et elle s'est rendu compte qu'il s'agissait d'un escroc ? Je n'ai pas l'intention de lui envoyer trois mille livres s'il me raconte que sa cousine américaine a besoin d'un nouveau rein.

— Non, pire. Après un an à échanger des mails, ils se sont rencontrés, et il ne lui a fait aucun effet.

— Catastrophe ! se moqua Delia.

— Sérieusement, elle était écœurée ! Elle croyait déjà qu'ils allaient se marier. Elle avait repéré une ferme avec un grand garage dans le Shropshire sur Rightmove, elle les y voyait déjà, avec leurs trois enfants... Imagine la déception. Tout ce que je veux dire, c'est que si tu commences à avoir des sentiments pour lui, rencontre-le aussi vite que possible. Attendre, ce serait rester dans le moment

juste avant d'embrasser quelqu'un, mais beaucoup trop longtemps.

— C'est très poétique.

— Je suis assez pompette. Et puis il y a eu ce mec avec qui je travaillais sur un gros contrat...

— Oh... ?

Delia s'était doutée que son conseil s'inspirait d'une douloureuse expérience personnelle.

— Il m'a envoyé un mail après la conclusion de notre affaire. Je parle du contrat. Nous n'avons jamais couché ensemble. Il m'a écrit tous les jours pendant un mois. J'étais dans tous mes états, je croyais avoir trouvé l'âme sœur. Et puis il a arrêté. Fini. Il a disparu, comme en plein milieu d'une conversation. Je lui ai envoyé quelques messages du genre « Tu es parti où ? », mais il a fait mine de ne pas les voir, et ça s'est arrêté là.

— Il a peut-être quitté sa boîte ? Ou bien il est mort.

— Négatif, Ghost Rider. Il apparaît toujours sur leur site. Et il est rare qu'on promeuve un défunt à la tête du service Propriété intellectuelle d'un gros cabinet d'avocats. Voilà comment j'ai appris à mes dépens que les choses qui te viennent trop facilement peuvent t'être reprises aussi facilement. Il reste de la quatre saisons ?

[2.](#) Référence aux émeutes accompagnées de pillages qui ont eu lieu à Londres en août 2011.

Chapitre 24

Debout sous le solide portique de pierre, Delia passa en revue la liste des noms d'entreprises affichée à côté de l'Interphone ; Twist & Shout n'y apparaissait pas. S'était-elle trompée d'adresse ? Oh, attendez, là, tout à la fin. Écrit à la main sur un bout de papier : « Twist & Sharp ».

Elle pressa le bouton dur de la sonnette et attendit, levant les yeux vers la façade couleur crème sale de l'immeuble, un bâtiment cubique de l'époque georgienne. Malgré son appréhension, elle avait trouvé excitant de se mêler au flot des Londoniens ce matin-là. Dans une ville dont les habitants se lèvent tôt et partent aussitôt travailler, on se sent facilement sur la touche quand on se réveille à une heure où tout le monde a déjà commencé sa journée.

Delia avait encore raté Emma, mais s'était mêlée pour la première fois à la foule des travailleurs en route vers leurs bureaux. Elle feignit d'avoir toujours utilisé une carte Oyster (attendez, ça marchait aussi à travers le portefeuille ? Magique !) et passa tout son trajet sur la Piccadilly Line à attendre qu'une main lui tapote l'épaule et qu'une voix retentisse : « Je ne vous ai jamais vue par ici. Je peux voir vos papiers ? »

Une voix féminine explosa dans l'Interphone.

— ...-JOUR ?

— Bonjour ! Delia Moss, pour Twist & Shout, répondit Delia qui se sentit stupide, comme chaque fois qu'elle avait affaire à l'un de ces appareils.

Il y eut des crachotements, puis la communication fut coupée. Quelques instants plus tard, la lourde porte, qui, avec son gros bouton central en laiton, évoquait celle de la maison du *Hobbit*, fut tirée sur une moquette épaisse. Delia se retrouva nez à nez avec une petite femme coiffée d'un carré gris sévère, et dont les lunettes pendaient à son cou accrochées à une ficelle. Elle devait avoir la cinquantaine bien tassée.

— Twist & Shout ? dit Delia.

La femme la dévisageait. Dans son regard se lisait une incompréhension méfiante.

— Kurt Spicer... ? ajouta Delia.

— Oh ! Kurt ! dit la femme d'une voix plus douce en lui cédant le passage. En bas.

— Merci, dit Delia, qui avait connu des accueils plus chaleureux.

Elle se fraya un chemin entre des cartons de classements et des lignes de téléphone débranchées, puis descendit un escalier étroit aux marches bancales et grinçantes jusqu'à un sous-sol. Les locaux de l'agence n'avaient rien à voir avec les palais de glace et autres Forteresses de la Solitude qu'elle avait récemment eu l'occasion de visiter.

Au pied de l'escalier, un couloir menait d'un côté à une kitchenette exiguë avec la collection habituelle de sachets de sucre en poudre détremés, mugs affreux, bouilloire électrique en plastique et réfrigérateur. Plus loin, les toilettes, de la taille d'un placard à balais. Par la porte entrebâillée, Delia aperçut sur le sol un paquet de douze rouleaux de papier toilette alvéolé éventré. OK, elle s'était trompée de direction, mais au moins elle savait à présent où se trouvaient les lieux essentiels.

À l'autre bout du couloir, elle découvrit un bureau avec un vieux meuble de classement en métal, des tables bas de gamme, un téléphone et un tableau blanc. L'unique élément décoratif consistait en un chat porte-bonheur japonais doré, posé sur le meuble, qui agitait imperturbablement sa patte d'avant

en arrière. Delia avait toujours trouvé ces bestioles vaguement lugubres. Kurt n'avait-il pas dit qu'il attendait une livraison de meubles ? Manifestement, son fournisseur voyageait dans le temps.

Delia passa la tête par la porte mais ne vit aucune autre pièce. Non. Ce devait être tout. Se sentant bête et mal à l'aise, elle se rappela que c'était pour ça que commencer un nouveau travail était si absurdement stressant. Ce n'était pas le travail en lui-même, mais toutes ces petites choses inconnues et procédurales qui vous laissaient planté les bras ballants comme un imbécile.

— Bonjour ! lança une voix féminine dans son dos. Vous êtes Delia ?

La jeune femme fit volte-face. Une fille – pour une fois une qui n'avait pas l'air de la prendre de haut – la dévisageait avec un grand sourire. Elle n'avait guère plus de vingt ans. Ses longs cheveux bruns indisciplinés étaient attachés en arrière, révélant son joli visage doux. Elle ne portait aucun maquillage. Kurt avait-il volontairement choisi deux femmes très atypiques de prime abord dans le milieu des relations publiques ?

— Oui, c'est moi ! Bonjour !

Delia tendit la main. L'expression et l'attitude de l'inconnue lui suggéraient qu'elle avait affaire à une personne équilibrée et bienveillante – quelque chose dans son sourire qui montait jusqu'à ses yeux.

— Je suis Steph.

Ça alors ! Elle était de Liverpool en plus ?

— Une copine du Nord ! ne put s'empêcher de s'exclamer Delia.

— Du Wirral.

— Vous êtes ici depuis longtemps ? Je veux dire chez Twist & Shout.

— Non, c'est mon premier jour, comme vous. Je crois qu'il n'y a que nous.

Delia aurait pu jeter son sac et son manteau par terre et lui saisir les mains pour l'entraîner dans une valse endiablée autour de la pièce. Elle s'était attendue à devoir travailler avec des femmes intimidantes et distantes. Au lieu de ça, elle tombait sur Steph, qui portait des Dr. Martens et des collants noirs tout simples, comme une infirmière. La jeune fille dégagea sa queue-de-cheval de la capuche de son duffle-coat et dit :

— Vous croyez qu'on pourrait trouver quelque chose qui ressemble à de la caféine, ici ? Je suis partie trop tard, je n'ai pas eu le temps de passer chez *Caffè Nero*.

Delia jubilait, comme si elle s'était fait une copine dès son premier jour d'école.

Elles firent connaissance de façon toute britannique : en se préparant des tasses de thé. Steph venait d'obtenir son diplôme en sociologie des médias, et elle avait trouvé Twist & Shout de la même manière que Delia, par leur site Internet. Tous les jours, elle devait faire le long trajet depuis chez sa tante dans l'Essex ; Delia s'estima chanceuse d'être logée *Chez Emma* en zone 2.

Delia jugea presque étrange que Kurt ait engagé deux candidates aux profils si similaires. Mais elle n'avait pas l'intention de s'en plaindre.

Elles emportèrent leurs boissons dans le bureau et inspectèrent l'espace nu.

— Vous avez apporté un ordinateur portable ? demanda Delia.

Par prudence, elle avait pris le sien – un vieux Dell hérité de Ralph et couvert d'autocollants Marvel.

— Ouais. On dirait qu'on a bien fait, fit remarquer Steph. Pourquoi ne nous a-t-il pas prévenues qu'il n'y avait pas d'ordinateurs ?

Elles les installèrent, se connectèrent au réseau wifi, puis tambourinèrent des doigts sur leurs bureaux et bavardèrent en attendant leur nouveau patron.

Dix minutes plus tard, Kurt fit irruption dans la pièce. La température, le volume sonore et la

densité de population semblèrent avoir non pas triplé mais décuplé.

— Mesdames ! aboya-t-il. Premier jour d'une ère nouvelle. Au boulot. Liste des clients, stratégie d'entreprise, annonça-t-il en lançant un classeur sur chacun de leurs bureaux. Je préfère travailler avec des tirages papier, ils sont moins faciles à partager ou à dupliquer. Ceci est la bible de notre entreprise. Protégez-les comme des nouveau-nés. Personne d'autre que vous ne peut y avoir accès.

Delia et Steph firent de leur mieux pour afficher l'expression fascinée de circonstance tandis qu'elles en feuilletaient le contenu.

— Vous lirez plus tard ! dit Kurt. Je pars en rendez-vous à l'heure pile, vous potasserez à ce moment-là. Tout de suite, deux, trois choses pour vous expliquer ce que nous faisons chez Twist & Shout.

Il tira une chaise jusqu'au centre de la pièce et s'assit, comme si elles étaient un jury et qu'elles lui faisaient passer un examen.

— D'abord, *moi*, dit-il en pesant sur les mots comme pour les préparer à une révélation d'importance. Je ne fais pas la queue.

Silence tendu. En tant qu'employée plus âgée, Delia sentit qu'il était de son devoir d'intervenir.

— Vous ne faites pas la queue ?

— Non.

Nouveau silence.

— Que faites-vous quand vous voulez acheter quelque chose qui est servi, disons, euh... séquentiellement ? risqua Delia.

— Je me débrouille autrement pour l'obtenir. Ou bien je m'en passe. Ce que je suis en train de dire, c'est que, dans la vie, il y a ceux qui restent dans la file, qui laissent les autres décider de l'allure et des conditions. Et puis il y a ceux qui prennent le contrôle.

Delia ne voyait pas du tout comment appliquer ce mantra à des situations réelles. « Bonjour. Je ne reconnais pas votre présence devant moi dans la queue pour les caisses. Écartez-vous. » Elle imagina Kurt, escorté par deux membres du service de sécurité de *Sainsbury's*, hurlant : « *Carpe diem !* »

— Vous comprendrez ma façon d'opérer au fur et à mesure de notre collaboration. Vous constaterez que les clients s'adressent à moi parce que je ne pense pas comme tous les autres. Mes campagnes choquent, et provoquent crainte et respect. Je suis un faiseur de pluie.

Et moi, une faiseuse de thé, songea Delia, renonçant à comprendre Kurt.

— Je me jette dans la mêlée, et des choses arrivent. Vous êtes mes Drôles de Dames. J'ai besoin que vous vous chargiez de l'administratif, dorlotiez les clients, répondiez au téléphone, rédigez les communiqués de presse, gériez les questions des médias. Certaines de nos aventures requerront ingéniosité et flexibilité...

Delia pria pour que ce ne soit pas à prendre au sens littéral.

— ... mais je vous promets une chose : on va bien s'amuser. Des questions ?

Delia eut l'impression qu'elle aurait dû en avoir des milliers, mais rien ne lui vint à l'esprit.

— Par quoi devrions-nous commencer, ce matin ? demanda poliment Steph.

— Lisez les dossiers, familiarisez-vous avec la stratégie. Commencez à noter des idées sur la façon dont nous pourrions nous y prendre avec certains clients, si vous voulez. C'est tout. Allez déjeuner, faites amie-amie. Nous pouvons démarrer en douceur. J'aurais besoin que vous me réserviez une soirée de temps en temps.

Elles hochèrent la tête.

Kurt se leva et fit pivoter la chaise pour la remettre à sa place.

— Je suis toujours joignable sur mon portable, mais je me mets en mode avion quand je suis avec

des clients. Ils doivent savoir qu'ils ont toute mon attention.

Au moment de sortir, il leva une main et lança :

— *Shalom*.

Après son départ, un silence lourd de sens s'installa, pendant lequel Delia essaya d'évaluer le degré d'irrévérence dont elle pouvait faire preuve devant Steph.

— C'est moi ou il parle en *énigmes* ? souffla Steph.

Enchantée par son accent de Liverpool et soulagée que l'abcès soit crevé, Delia éclata de rire, aussitôt imitée par sa collègue.

Steph feuilleta les dossiers.

— Il y a plein de noms connus ! s'étrangla-t-elle.

Delia partagea sa surprise face à la respectabilité de la liste. Y était pour beaucoup le contraste entre le profil des clients, les locaux miteux et l'organisation hasardeuse de Kurt.

Il ne revint pas de la matinée. À 12 h 30 Steph lança :

— Et si nous allions nous faire ce fameux déj' de filles ? Je crois que si nous sommes tenues de faire amie-amie, nous avons aussi le droit de boire une bière, non ?

Delia était en train de tomber amoureuse.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 25

Alors, qu'est-ce que vous faites de beau, aujourd'hui, Delia la Dynamique ? NP

Je déjeune avec le critique gastronomique de l'*Evening Standard*. Apparemment, Kurt a de grands projets pour lui. Cela dit, je ne suis invitée que pour prendre des notes : Kurt prétend que s'entourer d'assistantes lui donne plus d'importance. Pas sûre que ce soit du dynamisme. Ni du féminisme. D

Heureusement que Delia n'attendait pas trop de sa rencontre avec Gideon Coombes, car ce ne fut pas une partie de plaisir.

M. Coombes était une créature longue et maigre, chaussée de lunettes surdimensionnées qui lui donnaient un air de chouette. Il portait ce jour-là un costume en flanelle grise manifestement coûteux et une chemise en vichy. Cette vipère en Paul Smith avait la réputation d'anéantir les établissements qui lui déplaisaient. Son stylo crachait du venin.

Delia et Kurt le retrouvèrent dans une *trattoria* italienne moderne près de Soho. Après s'être offusquée d'être traitée comme le sous-fifre de Kurt, la jeune femme fut soulagée de ne pas avoir à participer à la conversation.

Delia interpréta d'abord le comportement de Gideon comme une variante de l'attitude londonienne. Mais, plus le temps passait, plus son instinct lui soufflait qu'elle avait en fait simplement affaire à un connard fini.

De temps à autre, Gideon interrompait la conversation au milieu d'une phrase pour marmonner des commentaires sur la nourriture dans son Dictaphone. Delia jugea ces interruptions totalement injustifiées ; c'était de la pure affectation.

Kurt évoquait le désir de Gideon de passer de la presse écrite à la télévision, quand soudain le critique l'arrêta en brandissant un index effilé. « Clic ».

— Pas mon expérience de gnocchis la plus marquante à ce jour. Consistance gluante. Au lieu de flotter comme des petits nuages dans le bol, ils surnagent comme des grumeaux de plâtre. Comparer ici avec *Bocca*, *Locanda*. Les choses s'améliorent avec des notes florales de fenouil et un goût prononcé de haricots borlotti et de saucisse de sanglier. L'équivalent culinaire d'une culotte vulgaire sous une robe Laura Ashley. Mentionner l'odeur curieuse dans les toilettes des hommes. On ne devrait pas trouver de l'encens devant des boutiques qui écrivent « magique » avec un K.

Il pressa le bouton « stop » et reprit sans difficulté le fil de la conversation. Kurt restait imperturbable – mais l'indifférence aux excentricités de ses clients ne faisait-elle pas partie de son travail ? Delia, quant à elle, ouvrait des yeux ronds.

— ... donc, ce qu'il vous faut, c'est une confrontation avec un grand chef, conclut Kurt. Après tout, qui avait entendu parler de Gordon Ramsay avant qu'il foute A.A. Gill à la porte de son restaurant ? Il n'était qu'un type avec des casseroles et une tête de scrotum de tortue...

Delia était presque sûre que le scrotum de tortue avait gagné plusieurs étoiles Michelin, mais elle garda cette remarque pour elle.

— ... Cette bagarre a profité à tout le monde. Ramsay y a gagné l'image de dur à cuire, et Gill est

maintenant considéré comme le critique le plus controversé du pays. Tout le monde rentre célèbre chez lui.

— Vous voulez que je fasse un esclandre dans un des restaurants de Ramsay ? Ce n'est plus si polémique. Sa cuisine néoclassique guindée, idéale pour des noces d'or, est parfaitement dépassée. Pour l'amour du ciel, on le trouve même dans les *aéroports*, maintenant.

— Non, rejouer la scène avec Ramsay ne servirait à rien. Vous êtes l'*enfant terrible** des critiques gastronomiques, il vous faut un adversaire à la hauteur de votre réputation. Je pensais à Thom Redcar. Gideon inclina la tête de côté.

— Vous voulez que je fasse une mauvaise critique d'*Apricity* ? Bien sûr, certains de ses plats pèchent par une recherche d'innovation post-Blumenthal. Sans parler de son recours parfois brutal aux épices. *Apricity* est néanmoins solide. Je lui ai donné un quatre sur cinq, en dépit de son faux pas avec le sashimi de truite. J'ai comparé l'expérience à un acte sexuel dans une morgue, mais les secrétaires de rédaction n'ont pas eu le cran de publier l'article tel quel et ont supprimé ce passage.

Le nom de Thom Redcar n'était que vaguement familier à Delia. Elle avait lu quelque chose à son sujet dans un supplément du dimanche, quelques mois auparavant. Un de ces articles légèrement agaçants où un cuisinier à la beauté farouche et aux bras tatoués était présenté comme une rock-star en toque et veste de cuisine blanches, brandissant un fendoir, les biceps comme des sacs de noisettes et les cheveux ébouriffés au gel. Le gros titre vous informant qu'il s'agissait de la nouvelle tête brûlée de la gastronomie, qui va mettre une branlée à la cuisine contemporaine et vous retourner la tête avec son approche iconoclaste de la coquille Saint-Jacques.

Après s'être formé aux côtés de plusieurs grands noms, Thom Redcar avait récemment ouvert son propre restaurant, *Apricity*, dans un des hangars abandonnés le long de la voie ferrée, près de King's Cross. Sa spécialité était un œuf de canard fumé servi sur du foin, et sa liste d'attente pour une table était plus longue que pour une greffe de rein.

— Il n'est pas question de laisser faire le hasard et d'attendre que Redcar ait une raison de vous jeter dehors : il faut l'impliquer. De cette façon, nous pouvons avertir les journalistes. Coup de pub garanti pour *Apricity*, et Redcar en tire aussi une image de forte tête.

Du bout de sa fourchette, Gideon promena un gnocchi médiocre autour de son assiette. Il n'échappa pas à Delia que, après les avoir comparés à des grumeaux, il parvenait tout de même à les finir.

— Et si quelqu'un décide d'ébruiter qu'il s'agit d'un coup monté ? Je ne tiens pas à ce que ce genre de mise en scène tirée par les cheveux se retourne contre moi.

— C'est tout l'intérêt d'inclure Thom. Il ne peut pas vous dénoncer sans se dénoncer lui-même...

— Et que faites-vous s'il se rétracte à la première incartade et nous vend ?

— Ah ! s'exclama Kurt en se laissant aller en arrière sur son siège. Faites-moi confiance, ce n'est pas comme ça que je mène ma barque. Il ne saura pas que vous êtes dans le coup avant d'avoir accepté.

Gideon s'essuya la bouche avec sa serviette.

— Alors comptez sur moi. Comment avez-vous trouvé l'artichaut ?

Delia sursauta en entendant Gideon s'adresser directement à elle. Jusque-là, il avait à peine paru remarquer sa présence.

— Euh. Bon, dit-elle.

— « Bon » ne fait pas bouillir la marmite du critique gastronomique, ma chère. Si vous me permettez...

Et, là-dessus, Gideon planta sa fourchette dans l'assiette de pâtes de la jeune femme.

Il était rare que la perspective de commander des desserts déprime Delia.

Quand ils quittèrent Gideon sur le trottoir devant le restaurant, il marmonnait dans son Dictaphone : « Partiellement rattrapé grâce à son *tartufo* efficace, quoique guère inspiré. »

— Alors ? Qu'est-ce que vous en avez pensé ? De Gideon ? demanda Kurt tandis qu'ils traversaient Soho – au cas où Delia aurait cru qu'il s'intéressait à son opinion d'amateur sur la sauce *pomodoro*.

— Hum, il est... vif, répondit-elle, se félicitant d'avoir trouvé quelque chose de vaguement positif à dire ayant même un vernis de vérité.

— Ah, ah ! Pour ne pas dire casse-bonbons !

Delia s'autorisa un petit sourire coupable.

— Ah oui ?

— Il rêve de télévision. Il veut devenir une personnalité médiatisée. Le problème, justement, c'est que sa personnalité joue contre lui. Nous devons lui créer une image de Simon Cowell. Un M. Trou-du-cul, quoi.

— Ou juste un trou, avec un couvercle, ne put s'empêcher de dire Delia.

Kurt éclata d'un rire tonitruant.

— Que pensez-vous de Steph ?

— Elle est super. Je l'adore.

— Mmm. Je ne suis pas sûr qu'elle ait assez de caractère.

Sa remarque inquiéta Delia. On était loin du ton jovial et détendu des premiers jours. Et elle n'était pas suffisamment égocentrique ou naïve pour croire qu'il ne poserait pas la même question à Steph.

Delia considérait que si vous détourniez la tête quand quelqu'un se faisait malmener sous votre nez, la vie se chargeait de vous faire payer votre lâcheté. Elle ne pouvait prétendre qu'elle *aimait* que Paul se montre amical envers ses ex quand il leur arrivait de passer au bar, mais elle respectait ce que cela disait de lui.

— Elle prend ses marques, la défendit Delia, mais Kurt ne l'écoutait pas.

— Je vais aller boire un café. Vous pouvez vous débrouiller pour rentrer ?

Delia s'émerveillait que Kurt n'ait toujours pas fait d'overdose avec tous les cafés américains qu'il sifflait.

— Kurt, lança-t-elle au moment où il s'éloignait. Comment allez-vous vous y prendre pour convaincre Thom Redcar sans lui révéler que Gideon est dans le coup ?

— Oh, mais je n'ai pas l'intention de le lui cacher, répondit nonchalamment Kurt. Je ne faisais que rassurer Gideon. Règle numéro un, Red : toujours dire au client ce qu'il veut entendre.

Mais si, comme l'avait fait remarquer Gideon, la combine se retournait contre lui ? N'y avait-il pas un risque ? Delia parcourut le trajet jusqu'au bureau en songeant qu'elle était trop sensible pour ce monde de mensonges et de dissimulation.

En arrivant, elle fut heureuse de régaler Steph d'anecdotes scabreuses sur la façon dont Gideon Coombes s'était adressé aux serveuses, afin de se distraire de la petite tentative de Kurt de diviser pour mieux régner. Elle n'aimait pas réfléchir aux implications de sa remarque. Il ne renverrait tout de même pas Steph sur un coup de tête ? La jeune fille était la collègue idéale : les pieds sur terre, drôle, elle respectait à la lettre le protocole du cérémonial du thé.

En fin de journée, le téléphone sonna alors que Steph était justement en train de leur en préparer une tasse ; Delia l'entendait tambouriner des cuillères sur le Formica (elle jouait de la batterie et était terriblement frustrée d'avoir dû laisser la sienne à Birkenhead).

— Twist & Shout, bonjour, chantonna Delia avec aplomb.

— Kurt Spicer, s’il vous plaît, dit une voix masculine plutôt jeune et assurée.

— Il est absent pour le moment. Puis-je vous aider, ou prendre un message ?

— Vous êtes... ?

— Delia Moss, account manager.

— Bonjour, Delia Moss, account manager. J’aurais souhaité organiser une rencontre afin de discuter des clients de Twist & Shout et d’opportunités futures. Seriez-vous susceptible de m’aider ?

— Et vous êtes ?

— Adam West. Journaliste indépendant. Rédacteur économique principalement.

— Vous recherchez des témoignages de clients ?

Delia coinça le combiné entre son épaule et sa joue et tapa silencieusement son nom dans Google, en précisant « journaliste économique » à la suite. Plusieurs articles de presse apparurent à l’écran.

— Je ne suis pas difficile, vraiment, free-lance oblige. Vous savez, si vous avez quoi que ce soit de convaincant, nous pourrions trouver un arrangement.

— D’accord, rencontrons-nous, dit Delia.

Elle voulait montrer à cet homme suffisant qu’elle était une interlocutrice d’importance, et se réjouissait d’avance de pouvoir annoncer à Kurt qu’elle s’était fait un contact utile.

— Vous aviez une idée de date ?

— Demain vous convient-il ? Un brunch chez *Balthazar* ? À 11 heures ?

Delia n’avait qu’une vague idée de l’endroit où se situait ce bar, mais un brunch lui parut parfait.

— J’y serai.

— Excellent. Alors à demain.

Delia raccrocha et nota le rendez-vous dans l’agenda du bureau que personne ne consultait.

Stimulée par la perspective de recruter un contact, elle songea :

Pas mal, pour un début.

Peut-être que le secret de la confiance en soi, c’était de la simuler, jusqu’à ce que cela devienne naturel.

Delia sentit une bouffée d’excitation et de fierté l’envahir.

Son ancien bureau morose, les orteils tordus d’Ann et les complots à la *Patriot Games* de Roger avec Naan Peshwari, et même Paul et son pub lui semblaient soudain à des milliers de kilomètres.

Était-il donc si facile, après une vie à patauger dans le petit bain, de sauter dans le grand bassin et de se mettre à nager ?

Chapitre 26

Balthazar était une brasserie en vogue de Covent Garden. En y pénétrant, Delia y vit une version chic de *Café Rouge* à Newcastle. C'était dans les deux cas la version anglicisée d'une brasserie gauloise, mais, n'ayant jamais mis les pieds en France, Delia n'avait pas d'autre référence. Elle s'empressa de chasser toute pensée parisienne de son esprit. Paul n'était jamais bien loin...

Dans l'entrée, le client était accueilli par un arrangement floral de la taille d'un arbre disposé dans une urne géante. Étant cette fois largement en avance, Delia demanda une table pour deux personnes en feignant le détachement de l'habituée.

Elle se glissa sur une banquette rouge vif sous un gigantesque miroir moucheté de taches argentées et commanda un chocolat chaud. Puis elle sortit le classeur contenant les dossiers des clients et se débarrassa de son manteau d'un haussement d'épaules.

Un brunch d'affaires. Respectable. Chic, même. Je fais officiellement mon entrée dans le monde professionnel de la capitale.

Vivre à Londres n'était peut-être pas si terrible que ça, après tout. L'essentiel était de commencer à planter des épingles sur une carte, afin de créer des points fixes et familiers autour desquels tourner.

Au milieu de l'effervescence du service du matin, du cliquetis des couverts, du bourdonnement des conversations et des sifflements de la machine à café, elle s'abandonna un instant à un sentiment de bien-être. C'était peut-être à cela que ressemblait l'acclimatation, quand votre vie vous poussait à aller de l'avant, à tenter de nouvelles expériences effrayantes : l'impression fugace d'être en harmonie avec votre environnement – quelques secondes durant, tout commençait à avoir un sens. Avec un peu de chance, à mesure que le temps passait, ces moments devenaient plus nombreux, jusqu'à se toucher et former comme une chaîne. Alors, simplement, vous vous sentiez chez vous.

Delia ouvrit le classeur. Elle n'avait pas fini ses devoirs. La lecture du dossier de Marvyn Le Roux, un magicien de la vieille école, un peu saltimbanque, la divertit beaucoup. Kurt était manifestement déterminé à le reformater et à relancer sa carrière en le faisant passer pour un dangereux mentaliste.

Elle délaissa rapidement ses notes pour se consacrer à l'observation des clients du café. Son regard s'arrêta d'abord sur deux Américaines corpulentes, de toute évidence une mère et sa fille, qui étaient le portrait craché l'une de l'autre. Comme nombre de leurs compatriotes, elles parlaient d'une voix forte, si bien que Delia n'eut aucun mal à les entendre se remémorer leur séjour à Florence, les endroits charmants qu'elles y avaient visités et la boutique où elles avaient acheté leurs foulards de soie assortis. Delia les trouva touchantes : ce devait être tellement agréable d'être si proche de sa mère – même s'il était hors de question qu'elle se mette à porter des gilets en laine de mouton.

À l'autre extrémité de la salle, elle observa une table d'apprentis hommes d'affaires d'une vingtaine d'années en costumes de mafieux. Clairement, c'était à celui qui mugirait la meilleure plaisanterie. Le groupe était secoué d'éclats de rire à intervalles parfaitement réguliers.

Ses yeux glissèrent ensuite jusqu'à un client qui venait de s'installer et était à présent en grande conversation avec le responsable du cahier des réservations. L'homme ne ressemblait pas à M. Tout-le-monde : il donnait plutôt l'impression de jouer dans un film ou une série télévisée, et de discuter de son rôle avec le réalisateur.

Il avait des cheveux blond foncé coupés court en désordre, et un de ces visages classiques aux pommettes et à l'arcade sourcilière saillantes, au nez fort et droit. Il s'agissait incontestablement d'un canon de premier choix, capable de changer la pression atmosphérique dans une pièce et de faire tourner les têtes des femmes comme des chouettes.

Il appartenait à une catégorie d'hommes qu'on avait plus de chances de croiser à Londres, où ils se pavanaient comme si le monde leur appartenait. Aucune autre ville n'aurait été assez grande pour eux.

Delia jugea son apparence intéressante à étudier – de la même façon qu'on observe à la jumelle des hippopotames et des girafes lors d'un safari –, mais ses atouts ne lui faisaient aucun effet. Elle était plus attirée par des hommes comme Paul, dont la beauté sans prétention mais pleine de caractère vous touchait par surprise au lieu de vous sauter au visage. Des hommes attirants, et pas intimidants. Mais bon, Delia avait toujours préféré le charme des objets anciens à la perfection brillante et tranchante du neuf.

Tout d'un coup, Paul lui manqua. S'il avait été là, il aurait commandé un Bloody Mary. C'était un connaisseur et il se faisait un devoir de les goûter partout où il allait. Bigre. Paul n'était pas le seul à constater que « la distance renforce les sentiments ».

Le Blond avait écarté les pans de son trench beige de détective privé pour enfoncer les mains dans les poches de son pantalon. Il se balançait sur ses talons tout en parlant – l'incarnation du Londonien sûr de lui qui se croit tout permis. Soudain, il se retourna et balaya la salle du regard, comme s'il cherchait quelqu'un.

Attends. Non, pas possible. Pas toi ?

Delia se rendit compte qu'elle s'était attendue à rencontrer une fouine dans le style de Stephen Treadaway du *Chronicle*, mais que la situation la dépassait désormais.

Les yeux du Blond se posèrent sur elle, et elle sentit sa bonne humeur s'envoler. Il l'examina avec insistance, comme si, avec sa robe en vichy rose, elle était une anomalie dans cet univers. Elle adorait sa robe de serveuse de *diner*, mais, sous le regard de cet homme, elle se sentit instantanément mal à l'aise. Delia avait été percée à jour. Elle n'était absolument pas à sa place.

Avalant sa salive avec difficulté, elle s'empressa de faire disparaître le classeur tandis qu'il se dirigeait vers elle à grandes enjambées.

— Delia. Twist & Shout ? dit-il avec une pointe de doute dans la voix quand il arriva à son niveau.

Elle hocha la tête, et il lui adressa un sourire mécanique et sans conviction, soulevant et abaissant brièvement la commissure de ses lèvres. Le sentiment de bonheur que Delia avait savouré quelques instants auparavant gisait en lambeaux à ses pieds.

— Adam West ?

Il tendit la main et Delia la serra. Bien sûr, sa paume était fraîche et son geste assuré ; Delia remercia le Ciel que la sienne n'ait pas eu le temps de devenir moite. Pourquoi avait-il fallu qu'il la déstabilise avec sa supériorité génétique aveuglante ? C'était injuste. La beauté vous plaçait automatiquement au-dessus des autres.

— J'avais fait une réservation, et on m'a dit que vous n'étiez pas arrivée. Je ne m'étais pas rendu compte que vous aviez pris une table différente, dit-il.

— Désolée, dit Delia, au cas où sa remarque aurait été une accusation.

— Vous souhaitez manger quelque chose ? demanda-t-il.

Eh bien, nous avons parlé d'un brunch.

— Pas vraiment..., mentit la jeune femme.

Elle aurait voulu des œufs Bénédicté à la sauce hollandaise, ou même un steak *au poivre** avec des

pommes allumettes – et surtout que l’homme en face d’elle disparaisse.

— Vous êtes sûre ? J’ai entendu dire qu’ils faisaient de bonnes gaufres.

— Vous allez manger, vous ?

— Non.

— Ça ira pour moi.

S’il s’agissait d’une sorte de duel à base de gaufre, Delia ne mordrait pas à l’hameçon.

— Je vais nous commander à boire, alors, annonça-t-il au moment où un serveur apparaissait à son côté. Un café noir pour moi, merci, et... ?

Il regarda Delia.

Au même instant, son chocolat chaud arriva, surmonté d’une bonne dose de crème fouettée. Eh oui, évidemment, elle avait commandé une boisson de gamine. Adam West suivit la tasse des yeux jusqu’à ce que le garçon la pose devant elle, puis dit distraitement :

— Bien sûr.

— Vous venez de loin ? demanda Delia afin d’essayer de détourner son attention de sa boisson.

— Tout est toujours loin, à Londres, dit-il.

Delia prit immédiatement la mouche. Il avait dû déduire de son accent qu’elle ne connaissait absolument pas la ville.

— Vous travaillez depuis longtemps pour Kurt Spicer ?

— Hum.

Delia n’avait pas du tout envie qu’il lui colle l’étiquette de « petite nouvelle », mais, à court de mensonge, elle fut obligée d’avouer.

— Presque un mois.

— Un mois ? s’étonna Adam en acceptant le café que le serveur lui apportait. Et avant ? Où travailliez-vous ?

— Excusez-moi, mais en quoi cela vous concerne-t-il ? rétorqua sèchement Delia, gênée.

— Je vous fais la conversation, histoire de mieux vous connaître, Delilah, dit Adam.

— C’est Delia, rétorqua-t-elle, le regard rivé sur les cheveux de son interlocuteur.

— Delia.

Son erreur ne sembla pas l’embarrasser le moins du monde. Cet homme commençait sérieusement à lui déplaire.

— Je suis arrivée récemment de Newcastle, concéda-t-elle. Je travaillais dans la com.

— Alors on peut dire que c’est un changement, dit Adam en la regardant par-dessus le bord de sa tasse tandis qu’il buvait une gorgée de café.

Delia se cabra en l’entendant suggérer qu’elle était une plouc sous-qualifiée qui débarquait de sa cambrousse.

— Pas vraiment. Mêmes principes.

Sa réplique lui valut le premier sourire sincère d’Adam West.

— Principes.

Delia touilla son chocolat chaud afin de faire disparaître la crème compromettante, et décida qu’il était temps de changer de sujet.

— Que puis-je faire pour vous ?

— J’aurais souhaité dans un premier temps que vous me parliez de vos clients...

— Euh... Nous ne divulguons pas l’identité de nos clients comme ça.

À l’antipathie instinctive s’ajouta le pressentiment d’un danger. Il devait pourtant se douter qu’elle refuserait. Que manigançait-il ?

Ah. L'expérience. C'était dans des moments comme celui-là qu'elle pouvait se révéler utile.

Des clients s'installèrent à la table voisine de la leur ; Delia dut déplacer son manteau et son sac, heureuse de pouvoir un bref instant détourner son regard de cet homme. Décidément, il faisait vraiment chuter la température ambiante.

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, je suis ouvert à toutes sortes de sujets. Tant qu'ils sont bons. Tant qu'il y a matière à creuser. Le monde effervescent du showbiz ne m'intéresse pas beaucoup – à moins qu'il n'y ait quelque chose de solide.

— Entreprises ?

— Ouaaais, dit Adam avec l'insouciance de quelqu'un de parfaitement bien dans sa peau. Entreprises. Marques. Politiques.

— Vous travaillez pour qui ? Vous m'avez dit être free-lance, mais à qui vendez-vous vos articles ?

— Vous n'avez donc fait aucune recherche sur moi sur Internet ? demanda-t-il en la dévisageant par-dessous ses sourcils – un regard qui devait faire son petit effet sur bien des femmes.

Manque de bol, mon coco, tu ne me fais ni chaud ni froid.

— Si, répliqua sèchement la jeune femme. Mais la plupart des articles que j'ai trouvés remontaient à plusieurs années.

— Hélas, je n'ai pas encore décroché le *Daily Star*. Mais je ne désespère pas, dit-il sans sourire ni répondre à sa question. Vous avez des start-up ? Des entrepreneurs ?

— Hum...

Delia pensa immédiatement à un dossier parfaitement inapproprié, mais ses lèvres s'activèrent avant d'avoir reçu le consentement de son cerveau.

— Nous avons quelque chose d'assez léger et de nouveau dans le domaine de la consommation. Rien de bien intéressant..., marmonna Delia qui, regrettant de ne pas avoir fermé sa grande bouche, espérait le dissuader de lui poser des questions.

— Laissez-moi en juger.

Zut.

— Euh. C'est une sorte de parfum d'ambiance pour salle de bains à base d'aromathérapie. Le client cherche à le lancer dans les hôtels haut de gamme. Ça se... vaporise dans les toilettes.

Adam écarquilla les yeux. Delia aurait voulu rentrer sous terre.

— Vous me proposez de l'Air Wick hippie ?

— Ouste numéro deux fonctionne différemment : il ne masque pas les odeurs, il les neutralise.

Adam s'étrangla de rire sur sa gorgée de café. Delia en conclut que l'unique façon de sauver ce qui restait de sa dignité était de feindre d'avoir délibérément fait dérailler la conversation.

— Je crois que nous avons établi que nous n'avons rien pour vous pour le moment.

— Je n'en suis pas si sûr. Vous n'auriez pas un produit qui fasse briller les pets dans le noir ?

Chapitre 27

En arrivant au bureau, Delia trouva Kurt en train de parler à Steph. Il s'apprêtait à partir, mais n'était manifestement pas pressé.

Zut.

Delia avait espéré balayer son rendez-vous sous le tapis.

— Vous étiez où, Red ?

— J'ai pris un café avec un journaliste free-lance qui voulait dire bonjour.

Delia se fabriqua un sourire éblouissant et s'empressa de gagner son siège.

— Qui donc ?

— Euh... Adam West.

La température chuta brutalement.

— Pourquoi l'avez-vous rencontré ? demanda Kurt d'un ton brusque.

Steph leva les yeux.

— Il m'a demandé un entretien car il avait l'intention d'écrire sur les entreprises que nous comptons parmi nos clients, mais il n'a pas eu l'air de s'intéresser à quoi que ce soit en particulier. C'était une perte de temps.

— Je vous interdis de revoir cet enclulé. Ou même de lui parler.

— Il est si terrible que ça ?

Delia sentit son cœur se serrer en comprenant que sa première initiative était un fiasco.

— Si terrible que ça ? Adam West travaille pour un site Internet de journalisme d'investigation, une publication gratuite de propagande en ligne. Ce type s'applique à remuer la merde aux dépens de gens qui travaillent pour gagner leur vie. Il n'attire que des ennuis.

Delia eut un frisson : elle avait frôlé la catastrophe.

— Compris.

— Vous a-t-il dit pour qui il travaille ?

— Non.

— Mmm. J'aimerais beaucoup savoir qui tire les ficelles. Il faut toujours remonter la piste de l'argent.

Le sujet était clos ; pourtant Delia sentit le regard de Kurt s'attarder sur elle, et elle eut la désagréable impression qu'il ajoutait mentalement une marque noire à côté de son nom.

Une heure plus tard, Delia avait deux appels manqués d'Adam West. Scrutant l'écran clignotant de son téléphone, elle songea :

Si tu me crois assez bête pour t'adresser de nouveau la parole un jour, tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate.

Mais, quelques minutes plus tard, elle reçut également un mail.

Bonjour, Delia,

Vous n'avez pas l'air de vouloir décrocher votre téléphone. Je voulais juste vous informer que vous aviez oublié votre classeur. J'ai pensé que vous souhaiteriez le récupérer. Je vous souhaite un excellent après-midi.

Adam

Delia sentit son estomac se retourner.

Oh non, non, non.

Elle lui avait laissé le classeur ?! Elle attrapa son sac seau, aussi hébétée que si l'on venait de lui tirer dessus avec un pistolet d'abattage, espérant vainement qu'il la faisait marcher. Alors qu'elle fouillait désespérément l'immense sac, elle finit par se rendre à l'évidence : ses recherches étaient inutiles. Le précieux classeur n'y était pas.

Elle balaya la pièce du regard, comme si elle pouvait y trouver une réponse.

Réfléchis.

Si Kurt l'apprenait, il la mettrait à la porte sur-le-champ. Sans hésitation. Cela dit, elle se serait volontiers virée elle-même pour sa bêtise et sa négligence.

Le cœur battant la chamade, elle adressa à Steph un sourire crispé et accepta la tasse de thé que celle-ci proposait. Elle devait rester calme et feindre le détachement.

Adam,

Oui, merci. Quand puis-je passer le chercher ?

Cordialement,

Delia.

Seigneur, il allait probablement lui envoyer une de ces têtes de mort clignotantes qu'on voit dans les films quand les terroristes ont réussi à pirater l'ordinateur central.

Retrouvez-moi demain, 16 heures, dans cette cantine sur Endell Street. Nous trouverons un arrangement.

Adam

Hors de question d'aller le retrouver pendant ses heures de bureau ! Elle risquerait encore la porte. Ses doigts pianotèrent sur le clavier avant qu'elle n'ait pris le temps de réfléchir.

Adam,

J'ai une journée très chargée, demain. Pourrions-nous nous croiser quelque part ? Je peux passer à votre bureau.

Merci. D

Attendre. Et attendre.

— Ça va ? demanda Steph.

— Oh. Ouais !

Elle ne pouvait pas la mettre au courant. Cela n'arrangerait rien et ferait d'elle une complice.

— Ne t'en fais pas pour cette histoire d'Andy West. Comment pouvais-tu deviner qu'il s'agissait de l'ennemi public numéro un ? voulut la rassurer Steph.

— Ouais. Merci, dit Delia avec le sourire le plus faux et le plus gêné du monde.

Du coin de l'œil, elle vit qu'elle avait reçu un nouveau mail. Elle l'ouvrit, la peur au ventre.

Très chère Deirdre,

Soit vous me prenez pour un imbécile, soit vous êtes la pire négociatrice de prise d'otages du monde. J'espère que personne ne vous confiera jamais le mégaphone. Je résume : j'ai en ma possession quelque chose que vous voulez, et vous n'avez encore rien à me proposer qui m'intéresse, et par conséquent rien à mettre dans la balance. Donc, à demain 16 heures, ou je garde le classeur.

Amitiés,
Adam

Sale petit branleur.

Le soir, Delia prit son courage à deux mains – surtout, elle avala un gin tonic bien tassé – et chercha Adam West sur le Net. Soigneusement, cette fois.

Il avait effectivement beaucoup d'articles à son actif dans la presse nationale. Néanmoins, si elle s'était donné la peine de lire plus attentivement, elle aurait vu qu'il avait co-écrit une série de rapports sur la corruption financière. L'enquête avait valu un procès en diffamation au journal – qui avait été exonéré.

Son estomac se contracta au fur et à mesure qu'elle lisait la description d'Adam faite par le plaignant : « reportage invasif et dégradant... tactiques de chien d'attaque et de mauvais garçon... »

Il travaillait à présent pour un site appelé *AlterInfo*, un croisement entre *Private Eye* et *Drudge Report* spécialisé en finances, médias et politique, qui proposait de nombreux dossiers composés d'enquêtes particulièrement longues et minutieuses qu'on ne trouvait plus beaucoup dans les journaux grand format. Un contenu d'une respectabilité et d'un sérieux exaspérants.

Comment Delia s'était-elle débrouillée pour se retrouver en chute libre après avoir volé si haut ? Quelle abrutie. Elle se serait mis des baffes.

Quand Emma rentra, Delia zappait d'une chaîne à l'autre, morose, et attaquait son troisième Gordon's, auquel elle avait à peine montré la bouteille de tonic.

Elle mit Emma au courant.

— Que compte-t-il faire avec ce classeur ?

— Aucune idée. C'est une mine. Tout est dedans. Les agences de relations publiques sont très discrètes sur l'identité de leurs clients. Le classeur en contient non seulement la liste, mais aussi des notes stratégiques et des idées de couverture médiatique, des détails autobiographiques, etc. C'est le plan directeur de Twist & Shout. Les possibilités sont infinies.

— Je ne comprends pas. L'entreprise est nouvelle, alors quel est le problème ?

— Aucune idée. Adam est un sale type, un fouille-merde, probablement. Il suffit de lire ce qu'on raconte sur lui. Apparemment, son grand truc, c'est de démolir les gens, dit Delia en tournant l'écran de son ordinateur vers Emma.

— Mince alors, souffla Emma quelques minutes plus tard.

— Tu vois !

— Non ! Tu as vu cette photo ? J'aimerais bien qu'il m'avilisse et m'envahisse, trois fois de suite, de préférence. Et qu'il me saute dessus comme un chien d'attaque le lendemain matin.

— Oh, put...

— Tu l'as rencontré ? Alors ? C'est une bombe ?

— Il est infâme – tout à fait ton style. Très classe dirigeante. Je l'imagine bien porter une veste de chasse le week-end et exiger de ton père qu'il lui paie la dîme sous prétexte qu'il vit sur ses terres... Puant, autoritaire...

— Ooooh, mmm, continue, je viens...

— Emma ! s'écria Delia en riant. Comment ai-je pu oublier ce classeur ? Je n'arrive toujours pas à y croire, grogna-t-elle. Je m'en veux tellement !

Emma loucha sur l'écran avant de refermer l'ordinateur portable et de boire une gorgée de gin dans le verre de Delia.

— S'il est aussi peu scrupuleux que tu le dis, il peut parfaitement te l'avoir subtilisé pendant que tu regardais ailleurs.

Delia se redressa légèrement.

— Oh ouais.

Cette idée la fit littéralement bouillir de rage. C'était illégal – elle savait qu'elle se raccrochait aux branches, mais tout de même. Quelqu'un doté d'un minimum de principes et de sens du fair-play britannique l'aurait ramassé, au pire l'aurait feuilleté, avant de lui courir après dans la rue pour le lui rendre.

— Quel genre de marché crois-tu qu'il va te proposer ? demanda Emma.

— Aucune idée. Le genre affreux.

— OK. J'enfile ma casquette d'avocate. Presque toutes les situations peuvent être tournées à ton avantage si tu gardes ton calme. Il avance un pion, rien de plus. Présente-toi au rendez-vous, écoute ce qu'il a à te dire et rappelle-toi qu'il n'y a aucune vie en jeu. Le vent finira peut-être par tourner, et alors c'est lui qui sera à ta merci.

— Euh... Mmm. Peut-être.

Il y eut un silence. Emma semblait hésiter à dire quelque chose.

— As-tu parlé à Paul depuis que tu es ici ? finit-elle par demander en buvant une autre gorgée dans le verre de son amie.

Imaginer un homme à la merci de Delia – ou pas – avait clairement orienté ses pensées vers le nord.

— Non. Il a essayé de me joindre plusieurs fois, mais je ne l'ai pas rappelé. J'ai juste répondu à un texto pour lui dire que tout allait bien.

Delia évitait Paul. Elle ne savait pas quoi faire d'autre. Elle attendait de se sentir prête à l'affronter. Si cela n'arrivait pas, elle aurait sa réponse.

— Tu lui as dit que tu avais trouvé un job ?

— Pas encore.

Emma la regarda sans rien dire.

— Je te ressers ? Gin et un chouïa de tonic ?

— Oui, s'il te plaît.

Emma n'était pas avocate pour rien. Le peu d'informations que Delia avait dispensées à son amie lui avaient suffi pour comprendre la situation.

Delia campait sur ses positions, tournant ostensiblement le dos à Paul. Cependant, lui annoncer qu'elle avait commencé un nouveau boulot suggérerait qu'elle était partie pour de bon, ce qui était encore loin d'être clair pour elle.

Chapitre 28

— Bon, j’y vais. À demain ! lança Delia à l’intention de Steph.

— Bonne chance avec tes pieds plats ! répliqua sa collègue en lui adressant un geste joyeux de la main.

Delia avait décidé de faire passer son rendez-vous avec Adam West pour une visite chez le médecin. Elle s’était inventé des voûtes plantaires affaissées qui requerraient peut-être – mais elle apprendrait que non, en fait – des séances avec un chiropracteur. « Tout ça parce que je ne porte que des ballerines... », s’était-elle sentie obligée d’expliquer inutilement, histoire de donner un peu de poids à ses mensonges.

Delia espérait et priait pour que Kurt ne la surprenne pas avec Adam – ce qui ne pourrait entraîner que son renvoi immédiat.

Dans la vive lumière du soleil d’été, elle se précipita sous l’auvent de la cantine, le menton rentré dans la poitrine, aussi furtivement qu’une femme adultère rejoignant son amant. Elle se demanda si Paul avait jamais emmené Céline au restaurant. Elle l’imagina, une main dans le bas du dos de la jeune femme, la pressant de franchir la porte et lançant des regards inquiets aux alentours avant de la suivre à l’intérieur. Elle sentit une bouffée de colère l’envahir à l’idée qu’il ait pu l’emmener dîner dans un de « leurs » restaurants... Mais non. Il n’aurait jamais fait ça. Ne serait-ce que parce que le risque d’être découvert aurait été trop grand.

La cantine était sans comparaison avec *Balthazar*. On y servait des petits déjeuners anglais dans des assiettes en porcelaine remplies de lacs orange de *baked beans*, accompagnés de pain grillé et de mugs remplis à ras bord de thé rouge brique. L’air était saturé d’effluves gras, et dans la salle résonnaient les grésillements et les chuintements que produisaient les tranches de bacon quand elles atterrissaient dans la poêle. Le message d’Adam West n’était guère subtil : la veille, il s’agissait d’épater la galerie, là, on était dans la réalité. Delia éprouvait un mélange d’aversion, de colère et de peur.

À l’autre bout de la pièce, Adam lui fit un signe de la main sans daigner sourire.

Avec sa chemise rose d’agent de change, il détonnait complètement ; Delia décida soudain qu’elle détestait les hommes blonds à chemise rose, surtout ceux qui traînaient dans les bouis-bouis crasseux. Pourquoi ne retournait-il pas dans son monde provoquer une autre crise bancaire plutôt que de lui pourrir la vie ?

Il y avait une tasse de café au lait devant lui. Aucune trace du classeur.

— Thé ? Café ? demanda-t-il.

— Non, merci, répondit Delia, laconique.

Adam haussa les sourcils, l’air de dire : « Oh, vous comptez la jouer comme ça ? »

— Puis-je récupérer ce qui m’appartient, s’il vous plaît ?

Delia était une boule de nerfs et elle hésitait encore à faire preuve de diplomatie. Attendre d’être fixée sur son sort lui était tout simplement insupportable.

— Oui. Ça viendra.

Delia l’examina. Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son espèce de malveillance ciselée, Adam West aurait été parfait dans un rôle de nazi.

Et, réflexion faite, il n'avait rien de particulièrement distinctif ou attirant. Oui, la façon dont ses caractéristiques physiques étaient agencées « fonctionnait », techniquement, mais le résultat n'était pas séduisant. Disons que la beauté était un domaine où Adam était compétent, mais fade et ennuyeux.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-elle en se concentrant sur ce qui l'amenait là.

— Ça signifie que je veux quelque chose en échange.

Delia lui lança un regard noir, qu'Adam accueillit avec un éclat de rire dédaigneux.

— Oh, allez ! Vous en feriez autant si les rôles étaient inversés.

Eh bien, bizarrement, non. Mais il n'était pas dans son intérêt d'attirer son attention sur le fait qu'elle n'était absolument pas dans son élément. Même si elle avait réussi à faire sautiller un journaliste minuscule autour d'un arbre de mai, il était clair que, face à lui, elle ne faisait pas le poids.

Elle eut la désagréable impression qu'Adam l'avait entendue penser.

— Que savez-vous sur votre employeur ? demanda-t-il.

Delia hésita. Depuis la veille, elle s'était retrouvée à reculer dans ce numéro de danse plus souvent que Ginger Rogers – une autre rousse. Elle haussa les épaules.

— Il est originaire de Canberra, s'occupe des relations publiques de personnalités et d'entreprises. Il est divorcé...

— Je pensais plus à ses autres intérêts commerciaux.

— Je travaille chez Twist & Shout. Quel est le rapport... ?

— Encore une fois, vous n'avez pas poussé bien loin votre enquête sur Internet, je me trompe ? dit Adam.

Delia secoua la tête à contrecœur. Elle avait fait une recherche sur Kurt, sans rien trouver de particulier : LinkedIn, articles dans la presse spécialisée, affiliations à de grandes entreprises...

— Il m'incombe donc de vous expliquer quel genre d'homme est votre patron. Vous avez déjà reçu un de ces mails « S'il te plaît, aide-moi, envoie-moi de l'argent » venant de l'étranger, racontant une histoire très très triste où il est question de méchants voleurs, qui, inexplicablement, dérobent toujours les portefeuilles mais jamais les passeports ? Eh bien, mieux vaut répondre à un de ces messages qu'à un communiqué de presse de Kurt Spicer.

La peau parcourue de picotements, Delia feignit néanmoins l'exaspération en levant les yeux au ciel.

— L'homme des RP ne fait pas de l'humanitaire en Somalie. Scandale ! persifla-t-elle.

Adam West la poussait à combattre le feu par le feu en s'exprimant comme lui. Une raison supplémentaire de le détester.

— En dépit de la grande aversion que j'éprouve pour votre métier, je reconnais que certains chargés de RP valent mieux – ou moins – que d'autres. Kurt Spicer est un sprinteur olympique dans la course vers le fond. C'est un maître de l'esbroufe et un baratineur, prêt à déformer la vérité jusqu'à ce qu'elle se rompe. Ou un menteur, pour le dire autrement, assena Adam en se laissant aller en arrière sur sa chaise.

Il tripota sa cuillère en observant Delia, guettant sa réaction.

La jeune femme se rappela ce que lui avait dit Kurt à propos d'Adam – à savoir qu'il n'attirait que des ennuis. Adam, qui la retenait en otage.

— Vous entreprenez un travail de démolition sur Kurt ? demanda-t-elle.

— « Travail de démolition » implique un jugement de valeur. Je préfère le terme « exposé ».

— Exposé sur quoi ? Les agences de relations publiques qui manipulent la réalité pour attirer l'attention des médias ? Je doute que ce genre de révélation ne surprenne autant que vous le pensez.

— Oui, merci.

Adam fit une grimace. De toute évidence, cette inversion des rôles lui déplut. Il n'apprécia guère ses remarques condescendantes.

— Il s'agit d'analyser les problèmes générés par les médias modernes au regard du cheminement d'une seule personne. Vous savez, le monde entier sur une tête d'épingle. Ou une tête à claques, dans le cas qui nous intéresse.

— Rien ne dit que le public soit très intéressé par les magouilles de la presse, déclara Delia.

Sa réflexion aurait certainement eu plus de poids si elle n'avait pas employé le mot « magouilles ». Elle se reprit :

— Je parle de négociations en coulisses.

Adam haussa les épaules.

— Peut-être pas. Mais je parie que la même chose a été dite au sujet des écoutes téléphoniques, ou des notes de frais et indemnités des membres du Parlement. Il s'agit de soumettre la vérité aux gens, afin qu'ils puissent décider par eux-mêmes en toute connaissance de cause. C'est l'unique obligation du journalisme tel que je le conçois.

— La vérité telle que *vous* la concevez.

— Non. La vérité. Les faits. Pas question de les nourrir à la petite cuillère d'absurdités toutes faites, comme des bébés dodus coincés dans leur chaise haute, gavés de purée prémâchée.

— La vérité, qui, comme chacun sait, apparaît sur toutes les pages des tabloïds pour lesquels vous avez travaillé, rétorqua Delia.

— Ha. Sauf que je n'écris plus pour eux.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Je suis nouvelle. Je ne suis au courant de rien.

— Alors *ça*, oui, je veux bien le croire, dit Adam en inclinant la tête. Mais *ça* ne saurait tarder. Voici ce que je vous propose : je vous rends le classeur, nous nous retrouvons de temps en temps et vous me racontez ce que vous savez sur les clients qui m'intéressent. Vous n'aurez qu'à guetter l'apparition du Bat-Signal dans le ciel nocturne.

Delia réfléchit à sa proposition.

— Vous me demandez de jouer les agents doubles... ?!

— Précisément.

Adam se pencha pour attraper le classeur dans sa serviette, puis il le posa sur la table et le poussa vers elle.

— Et voilà.

— Qu'est-ce qui me garantit que vous ne l'avez pas photocopié ?

Adam éclata de rire, révélant ses dents blanches de commandant SS.

— Je l'ai photocopié ! Oh, là, là, vous êtes une vraie bleue, hein ?

— Mais alors quel est l'intérêt que vous me le rendiez ? hurla presque Delia.

— Vous avez votre classeur, je ne vous grille pas auprès de Spicer. Si tout se passe bien pour vous, je n'écrirai rien qui permettrait de penser que j'y ai eu accès.

Super. Très rassurant.

Delia le fourra dans son sac.

— Et si je refuse ?

— J'appelle Kurt et je lui explique que vous me l'avez laissé ; j'imagine que vous vous retrouvez au chômage. Êtes-vous irremplaçable ? Désolé pour ma franchise, mais ce n'est pas mon impression.

Delia tremblait de colère.

— Mais réfléchissez à ceci : je n'ai aucun intérêt à vous faire perdre votre boulot tant que vous m'êtes utile.

— Voilà qui me reconforte énormément.

— À ce propos, il vaudrait mieux que vous me donniez votre adresse mail personnelle. Et, si vous ne l'avez pas déjà fait, je vous recommande d'effacer tous les messages que nous avons échangés. Kurt est un fouineur.

Adam poussa son bloc-notes et son stylo vers elle. Elle pouvait refuser, mais il avait raison, utiliser son adresse professionnelle la mettrait elle en danger, pas lui.

— Merci pour le conseil, siffla Delia en griffonnant furieusement. Vous pourriez peut-être m'expliquer comment me torcher, tant que vous y êtes. J'hésite toujours : faut-il procéder d'avant en arrière ou d'arrière en avant ?

Delia fut choquée par sa propre grossièreté. Elle comprit aussitôt que la peur lui faisait perdre les pédales.

— Je vous laisse en juger, rétorqua Adam avec un grand sourire.

Essayer d'être désagréable ne servait à rien. À part à le ravir davantage. Il l'avait enfermée dans une cage ; sautiller ne faisait que rendre le spectacle plus amusant pour son ravisseur.

— Puis-je vous poser une question ? Pourquoi avoir pris la peine de téléphoner à l'agence si vous saviez que Kurt refuserait de vous parler ?

— J'étais sûr de ne pas tomber sur lui, il ne répond jamais à sa ligne fixe. Avant vous, j'ai eu affaire à votre copine de Liverpool ; elle a pris un message. Par chance, vous vous êtes montrée plus empressée.

Génial.

Delia avait foncé tête baissée dans son piège.

Elle savait qu'il ne lui restait qu'une seule carte à jouer. Une ultime tentative, humiliante et vieille comme le monde. De plus, à quoi bon en appeler à l'humanité de quelqu'un quand il était clair que cette personne en était dénuée ? Mais Delia n'avait plus rien à perdre.

— Vous savez, j'ai décroché ce job de justesse. J'ai un loyer à payer, et je ne me suis pas installée à Londres dans... des circonstances très joyeuses. Me faire perdre mon boulot serait vraiment tout me bousiller. Je vous demande, en tant qu'être humain, de ne pas faire ça.

Adam se renversa sur sa chaise.

— Vous voulez dire en tant que *femme* ? Je ne vous imaginai pas du genre à jouer les damoiselles en détresse.

Il touilla son café et tapota plusieurs fois sa cuillère sur le bord de sa tasse.

— Et même si j'avais l'esprit suffisamment lent pour tomber dans le panneau et me transformer en chevalier blanc, je crois que je vous rendrais un énorme service en provoquant votre renvoi, Daisy. Vous feriez mieux de vivre d'allocations plutôt qu'exécuter les ordres foireux de Kurt Spicer. Et de vous débarrasser de la pompe de cale qu'est sa fabrique de fiction.

Adam marqua une pause, puis reprit :

— Mais j'ai bien aimé la façon dont vous avez réussi à écarquiller encore vos yeux.

Il lui lança un regard bovin, fit la moue et battit des paupières.

Eh bien. Voilà un repère intangible dans son séjour à Londres.

Delia s'était fait son premier ennemi.

Chapitre 29

Assis au milieu du bureau dans le sous-sol mal ventilé, Kurt faisait pivoter son fauteuil de gauche à droite.

— Allez-y, balancez.

Il avait annoncé une séance de « tempête cérébrale » – du brainstorming à l'ancienne, traduit Delia – au sujet d'un client. Il s'agissait d'une actrice de troisième catégorie, Sophie Bramley, une blonde à la beauté angélique, séduisante sans être intimidante.

Sophie avait alors un second rôle dans une série médicale, *L'Heure d'or*, dont l'action se déroulait dans un service d'urgences, et qui se distinguait par un niveau inhabituel de scènes gores.

On y voyait régulièrement des gens en blouse verte hurler : « Il me faut cinquante millilitres d'oxytoxycontaline ! MAINTENANT, putain ! » Il y avait aussi beaucoup de défibrillation, de déchirantes confessions au chevet des patients, de disputes avec des salopards de chefs de service et d'idylles entre médecins pendant les heures de garde.

Sophie, trente et un an, maman d'un enfant, voyait régulièrement lui passer sous le nez des rôles plus intéressants – à savoir : « plus adultes, en prime-time, possibles scènes de nu ». Dans son combat pour la célébrité, elle était prête à ôter ses gants chirurgicaux.

Kurt essayait de mettre au point un plan d'action pour booster sa carrière ; il venait d'utiliser l'expression « sexualiser le dossier ».

— Il nous faut quelques détails cochons, mais aussi des épreuves à surmonter, expliquait Kurt en étirant un élastique entre ses mains. Je verrais bien quelque chose dans le goût de : « Mère tigre échappe à son destin dans les cités grâce au lap dance ».

Delia jeta un coup d'œil sur ses notes.

— Sophie est originaire d'Ashby-de-la-Zouch...

— Il n'y a pas de quartier craignos à Ashby ?

— Pas vraiment. Il s'agit d'un village près de Leicester.

— Mmm. De toute façon, je ne suis pas sûr que jouer la carte de la mère célibataire soit judicieux. Je ne tiens pas à ce que le père s'en mêle.

Kurt fronça les sourcils et fit voler l'élastique qui atterrit sur un bureau proche – en théorie le sien, mais il l'utilisait rarement.

— Il y a eu des tensions autour de la garde du gamin. La dernière chose qu'on veut, c'est nous attirer les foudres de Fathers 4 Justice et voir débarquer ces têtes de fion qui font les cons sur les toits déguisés en Superman.

— Il me semble que Fathers 4 Justice a été dissous, glissa Delia.

— Surprenant, parce que s'ils ont réussi à se donner l'image d'adultes suffisamment responsables pour s'occuper de leurs marmots, c'est qu'ils avaient des RP en béton. Ce qu'il nous faut pour Sophie, c'est un bon vieux scandale à base de pantalon sur les chevilles.

— Comme une liaison avec un partenaire à l'écran ? demanda Delia.

— J'ai exploré cette possibilité avec elle ; il n'y a personne qui convienne en ce moment. En plus, les acteurs de sa série sont des cibles trop faciles. Nous ne cherchons pas seulement à ce que les gens pensent à elle. Nous voulons qu'ils pensent à elle *différemment*. Quoi d'autre ?

Libérée des contraintes imposées par le flegme procédurier du conseil municipal, Delia essaya de s'imprégner de l'état d'esprit de Kurt, mais cela se révéla difficile.

Tu réclamaïs un boulot qui te permette d'être créative dans un contexte décalé et amusant, alors ne commence pas à te plaindre, s'admonesta-t-elle.

Même si en l'occurrence son job frôlait la frivolité et la vulgarité.

— Et si on téléchargeait « accidentellement » une photo d'elle nue sur Instagram ? proposa-t-elle en se souvenant des mésaventures d'une serveuse de Paul.

(Sauf que Paul avait précisé : « Elle en a parlé à toute l'équipe et à cinq clients réguliers avant de faire disparaître le cliché compromettant. À mon avis, c'était autant un accident que les gadins de *Vidéo Gag*. »)

Kurt se frotta le menton pensivement.

— Pas mal. Sauf que c'est au client de faire tout le boulot. Il nous faut quelque chose qui justifie qu'on soit payés.

L'heure tournait.

— Une sextape ? lança Steph en jetant un coup d'œil nerveux en direction de Delia.

Kurt inclina la tête sur le côté.

— Ooh. Ça, ça me parle.

— Vous voulez lui demander de tourner une vidéo cochonne ? dit Delia d'un ton hésitant, redoutant le pire.

OK, on tombait dans le mauvais goût crasse. Revenez, Roger le tatillon et Ann la rabat-joie, tout est pardonné...

— Non ! s'exclama Kurt. Franchissez la passerelle et rejoignez-nous à bord, Red. Libérez votre esprit, et le reste suivra.

Ce que Delia traduisit par : la vérité n'a rien à faire là-dedans. Les paroles d'Adam West lui revinrent en mémoire.

— Une sextape. Bon début. (Kurt noua ses doigts derrière sa tête et se renversa en arrière contre le dossier de sa chaise.) OK, OK. Disons qu'une ordure d'ex essaie de vendre cette vidéo aux journaux. Nous publions un communiqué où nous condamnons ses agissements et recommandons de ne pas lui prêter attention. Ou : Sophie n'a absolument pas honte de son passé.

— Quel ex ? demanda Steph.

Delia lui fut reconnaissante de poser les questions dont Kurt ne manquerait pas de juger les réponses évidentes.

— Nous ne nous abaisserons pas à répondre à cette question, dit-il. Nous n'avons aucunement l'intention de faire plus de publicité à cette merde. Ils le sauront s'il tente sa chance auprès d'eux. Et nous leur déconseillons vivement de lui donner satisfaction.

— Mais il n'en fera rien... ? hasarda Delia, s'efforçant de rester dans la course.

— Non. Parce qu'il n'existe pas, répondit Kurt en la regardant comme s'il avait affaire à une attardée.

Delia sentit que Steph et elle auraient volontiers échangé un regard atterré, mais qu'elles n'osaient pas.

— Vous voyez, bien des gens en seraient restés là..., poursuivit Kurt.

Bien des gens n'en seraient surtout pas arrivés là, songea Delia.

— ... Moi, je vois plus grand. Et si Sophie avait une carrière secrète d'actrice de films pour adultes ? Quelques vidéos amateurs avec le petit copain, avant de passer semi-pro ? Elle en aurait vendu quelques-unes à la boutique du coin ? Couverture blanche et tout le tintouin.

Delia ne comprenait pas comment Kurt pouvait aussi imprudemment laisser libre cours à son inventivité.

— Comment soutenons-nous une telle histoire sans preuves à l'appui ?

Kurt haussa les épaules.

— Un petit distributeur qui s'est fait saisir ? Voyons d'abord si les journaux mordent à l'hameçon. Nous nous préoccupons du reste plus tard. Personnellement, j'adore. La Linda Lovelace du Leicestershire. « Plouc profonde ». Delia, vous rédigez le communiqué de presse. Je me charge de convaincre Sophie d'approuver ses déclarations. Ne me servez pas du gris. Je veux de la prose violacée. Violacée, veineuse et palpitante.

Beurk.

— ... Envoyez-le-moi dès qu'il est prêt, je le lirai sur le BlackBerry. J'aime battre le fer tant qu'il est chaud.

— Mais est-elle d'accord pour se retrouver avec un passé d'actrice porno ? demanda Delia, inquiète à l'idée que Sophie ne se sente offensée par ce qu'on lui demandait d'écrire.

Elle n'avait pas oublié les fausses garanties que Kurt avait données à Gideon.

— Que savez-vous du métier d'acteur ? De la scène au trottoir, il n'y a qu'un pas.

Kurt se redressa brusquement et bondit sur ses pieds.

— J'avais un copain au lycée, beau mec, talentueux. Il se prenait pour le nouveau James Dean, n'arrêtait pas de parler de tous les réalisateurs avec lesquels il tournerait, jurait qu'il travaillerait pour l'art et non pour l'argent. Cinq ans plus tard, il se retrouve dans un centre commercial déguisé en beignet d'oignon, prêt à donner sa couille gauche pour jouer le rôle du troisième plouc dans la comédie musicale *Plouc toujours, tu m'intéresses*.

Kurt secoua la tête.

— Et qu'est-ce qu'il fait, maintenant ? demanda Steph.

— Aucune idée, dit Kurt, visiblement surpris par la question. Une chose est sûre : il ne jouait pas dans le dernier Scorsese.

Kurt attrapa son manteau et leur adressa un petit salut en portant deux doigts à son front.

— Bon travail, mesdames. Vous faites des progrès.

Delia et Steph attendirent d'être sûres que Kurt ne reviendrait pas.

N'entendant plus ses pas dans l'escalier, elles se tournèrent l'une vers l'autre, les yeux écarquillés, avant d'éclater de rire.

— C'est complètement dingue, dit Steph.

— Ne devrait-on pas disposer d'une preuve quelconque avant de tester l'intérêt que l'info suscitera ? s'interrogea Delia. Ne devrait-elle pas avoir un fond de vérité ?

— L'arôme de la vérité ! s'esclaffa Steph.

— Produit contenant des agents de saveur de vérité. Zéro pour cent de réalité. Sans danger pour les allergiques à la vérité.

Delia avait des palpitations d'inquiétude, ce dont elle ne s'ouvrit pas à Steph. Elle ne se faisait pas d'illusions : si cette histoire capotait, ce ne serait certainement pas Kurt qui se coltinerait de bégayer des explications vaseuses à un journaliste au téléphone en risquant sa réputation. Mais bon, elle était toujours en période d'essai, alors pas question de lésiner.

Avec un peu de chance, Sophie Bramley lirait l'« article » et y mettrait son veto.

Gardant en tête cette possibilité, Delia s'efforça de mettre sa réticence en sourdine et rédigea un communiqué de presse suffisamment relevé pour satisfaire son patron. Delia s'était toujours sentie mal à l'aise au moment d'inventer des déclarations procédurales pour des conseillers municipaux ;

là, elle était au supplice.

SON EX TENTE DE VENDRE SON PASSÉ DE FILMS POUR ADULTES. UNE ACTRICE DE LA BBC CONTRE-ATTAQUE.

Delia se focalisa sur les risques modernes du « porno vengeur » et sur l'indignation (synthétique) de Sophie à l'égard de ce mercenaire sans foi ni loi qui n'hésitait pas à la poignarder dans le dos.

« Je suis consternée d'apprendre que quelqu'un dont j'ai été un jour très proche puisse trahir ainsi ma confiance, dit Sophie. » Delia se demanda par qui Sophie aurait dû être consternée. « C'était il y a longtemps. Je n'ai pas honte de mon passé, mais je tiens à préciser que les films qu'il a mis sur le marché étaient destinés à un usage strictement privé, et qu'ils nous impliquaient tous deux en tant que couple. »

Elle envoya son texte à Kurt, prête à entendre que c'était loin d'être assez scandaleux pour lui, ou bien que Sophie avait détesté.

Red. J'ADORE. Sophie est OK aussi. Balancez. KS

Delia ne savait pas si elle devait se réjouir, ou même le croire. Elle cliqua sur « envoyer » avec une légère sensation de dégoût. Elle avait officiellement les mains sales.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 30

Delia avait esquivé plusieurs sorties depuis son arrivée, mais ses défenses ne résisteraient plus longtemps aux assauts d'Emma.

Pour citer son hôtesse : « Tu n'es pas Julian Assange, et cet appartement n'est pas l'ambassade d'Équateur. »

Emma réussit à obtenir que Delia « lui réserve sa soirée de jeudi » – comme si son amie sortait tous les soirs.

— Il faut absolument que tu voies ce bar clandestin, le *Mayor of Scaredy Cat Town*, à Spitalfields. Tu vas adorer. On y entre par la porte d'un vieux réfrigérateur Smeg. Et leurs cocktails sont exquis.

Elle était tellement enthousiaste que Delia n'eut pas le cœur de décliner son invitation. Pourtant, s'asseoir dans un endroit d'une branchitude écrasante et écluser des cocktails ornés d'ombrelles ironiques à 10 livres le verre était bien la dernière chose dont elle ait envie.

Elle rêvait d'un pub banal, avec du papier peint texturé, des pots de cerises confites, et des couples plus âgés et moroses assis devant deux demis de bière blonde au sirop de cassis, leurs sujets de conversation s'étant taris vingt ans auparavant. Elle avait besoin de confort ordinaire, pas de nouveauté piquante.

Mais elle pouvait d'autant moins refuser que le lendemain Emma disparaissait pour son enterrement de vie de jeune fille marathon à Rome. Bien qu'elle doive se lever aux aurores pour se rendre à l'aéroport de Londres-Stansted, son amie avait bien l'intention de picoler. Les réserves d'énergie d'Emma étaient décidément herculéennes.

Comme Delia s'y était attendue, le bar était le paradis des poseurs. Il en avait toutes les caractéristiques : pénombre, barmans à bretelles aux airs de D.H. Lawrence, boule à facettes et panneaux indiquant : « Pelotage abusif interdit ».

Pendant la première demi-heure qu'elles passèrent en tête à tête, Delia raconta à Emma son entrevue avec Adam West.

— Cette histoire de jouer les agents doubles est une excellente nouvelle, dit Emma en tendant son cocktail Basil No Faulty à Delia pour qu'elle le goûte, et en attrapant le Red Lady bien nommé de son amie.

— Tu trouves ? s'étonna Delia en cherchant la paille des lèvres. Moi, je trouve ça plutôt catastrophique.

— Au contraire. Ça te laisse une bonne marge de manœuvre. Et si tu lui refileis de fausses informations ?

— Jusqu'à ce qu'il s'en rende compte et me balance ?

— Cela dépend du type de renseignements. Le classeur ne pourra pas lui servir indéfiniment d'épée de Damoclès. Son contenu a une durée de vie limitée. Quelques belles victoires à ton travail et tout sera oublié.

— À condition que j'accumule les belles victoires...

— Ah, les voilà !

Emma fit de grands signes à une bande d'inconnus aux cheveux brillants qui venaient de se déverser par la porte.

Delia afficha un grand sourire et s'efforça de prendre part aux conversations d'un groupe qui, avec les meilleures intentions du monde, ne parvenait qu'à feindre un intérêt poli à son égard.

Jessie, Tallulah, Sarah-Louise et son petit ami Roan, ainsi qu'un cinquième larron, qui, si elle avait bien compris, se faisait appeler Bounty – comme la barre chocolatée ou la frégate, au choix – n'avaient de toute évidence aucune envie de faire la conversation à l'intruse, préférant raconter leur vie aux gens qu'ils étaient venus voir. Sans rancune.

De temps en temps, Emma hurlait une remarque à son intention, ayant trouvé un détail lui permettant d'inclure son amie dans la conversation. Delia souriait alors, y mettait du sien, mais aucun échange ne prenait suffisamment pour se prolonger naturellement. Cela rappela à Delia la vieille cuisinière à gaz de ses parents à Hexham : il fallait tenir le bouton d'allumage automatique enfoncé pendant plusieurs minutes avant que les foyers s'allument : « clac-clac-clac ».

Le cul entre deux chaises, Delia s'enferma dans sa petite bulle de solitude, s'apitoyant sur son sort.

Le plus frustrant, c'était que picoler n'aidait pas du tout. Se décidant finalement à ne pas regarder à la dépense, Delia enchaîna les cocktails postmodernes. Loin de lui remonter le moral, l'alcool ne fit que noircir les ombres qui la hantaient.

Sur le chemin des toilettes, elle vit qu'elle avait un appel manqué de Paul. Il lui avait aussi envoyé un texto :

Salut, j'appelais juste pour prendre des nouvelles et discuter, si le moment s'y prête.
Bisou. P

Elle avait perdu le compte de toutes les fois où, au cours des quatre dernières semaines, elle avait vu son nom s'afficher sur l'écran de son téléphone ; ce soir-là, elle ne se sentait pas la force de résister à la tentation de le rappeler. Elle avait envie de parler à quelqu'un qui avait envie de parler avec elle.

Elle sortit discrètement et se mêla aux fumeurs sur le trottoir. Après une profonde inspiration, elle appuya sur son nom.

— Salut. Paul ?

— Dee ! Merci de me rappeler. Tu es où ?

— Devant un bar, pourquoi ?

— Ça a l'air bruyant, c'est tout.

Ça n'était pas bruyant, mais il y avait suffisamment d'agitation autour d'elle pour que Paul comprenne qu'elle n'était pas dans l'appartement et veuille mener l'enquête. Il ne manquait pas de culot s'il essayait de la cliquer quand elle prenait du bon temps – même si, en l'occurrence, ses soupçons étaient particulièrement injustifiés.

— Comment ça va ?

— Bien, répondit Delia. Et toi ?

— Comme d'hab.

— De quoi voulais-tu parler ?

— De rien en particulier. J'avais envie d'entendre ta voix et de savoir comment tu allais.

C'était pour ça qu'elle évitait Paul. Elle n'avait aucune envie d'échanger des banalités, mais n'était pas encore prête pour les grandes explications.

— Comment va Navet ? demanda-t-elle en poussant un emballage de hamburger de la pointe de sa chaussure vernie.

— Fidèle à lui-même... Incontinent et croulant. Tu lui manques. Tu t'en sors financièrement ?

— J'ai trouvé du boulot.

Delia ne pouvait passer cette information sous silence, surtout si Paul avait l'intention de lui proposer d'un ton paternaliste de pourvoir à ses besoins.

— Pas très sûre de combien de temps ça va durer.

— Quel genre de boulot ?

— Chargée de relations publiques dans une petite agence.

— Waouh. Delia.

— Quoi ?

— Tu es partie pour de bon, hein ?

— Je te l'ai dit, c'est plus... un congé sabbatique. Je n'ai pris aucune décision pour le long terme.

Comme Paul se taisait, Delia commença à se sentir désolée pour lui. Les vieilles habitudes ont la vie dure. Puis elle repensa à Céline parlant de lui comme de son petit ami, et sa compassion fut emportée par un flot de rage et un fort sentiment d'insécurité. Sobre, elle l'aurait endigué. Soûle, elle plongeait.

— C'est vrai que Céline disait que tu étais son petit ami ?

— Quoi ?

— J'ai vu sur Facebook qu'elle parlait de toi comme de son petit ami.

— Hein ? Comment as-tu pu voir ça ?

— Sa page n'est pas protégée. Peut-être que sa vie non plus.

Paul garda le silence avant de prendre la parole :

— Peut-être qu'elle voyait quelqu'un d'autre. Elle parlait forcément d'un autre.

— Alors je suppose que nous devrions tous les deux faire le test V.I.H.

C'était affreux d'avoir à dire une chose pareille. Paul marmonna :

— Écoute, c'est possible. Franchement, je n'en sais rien. Je n'étais pas « ami » avec elle sur Facebook.

— Oui ou non, alors ?

— Pas en ma présence, mais ça lui ressemble. Je l'imagine bien le dire.

— Tes explications n'ont aucun sens. Tu continues de mentir, non ? Écoute, Paul, il faut que j'y aille.

— Delia, ne...

Elle lui raccrocha au nez et, respirant par inadvertance une bouffée de Camel Light, sentit la force de sa folie. Ces accrochages ne les menaient nulle part. Elle voulait qu'il efface ce qu'il avait fait, et c'était impossible. Elle l'avait appelé sous le coup de l'impression d'isolement qu'elle avait ressentie en bas, dans ce bar, mais parler à Paul la laissait avec un sentiment de solitude différent.

Delia était coincée entre deux mondes ; le portail menant de l'un à l'autre était une porte de réfrigérateur Smeg. Narnia version hipster.

Chapitre 31

— Bonjour. Freya Campbell-Brown du *Mirror* à l'appareil. Je vous appelle au sujet de Sophie Bramley...

Un frisson d'appréhension parcourut Delia, seule dans le bureau étouffant. Le communiqué de presse avait été lâché dans la nature.

— Oui ?

— Pourriez-vous nous communiquer le nom de l'ex ?

— Je crains que non. Nous préférons éviter de lui faire plus de publicité. Sophie est catégorique sur ce point.

— D'accoord, dit Freya sur un ton langoureux et méprisant, avec une inflexion aiguë. C'est juste que, sans ça, ce n'est pas un sujet... ?

Delia garda le silence un instant, puis objecta :

— Vous avez les déclarations de Sophie.

— Ouais. Mais rien au sujet des films. Vous dites qu'elle les a tournés dans un but commercial ? Où ont-ils été vendus ?

— Dans des points de vente locaux, je crois, marmonna Delia, sentant son visage s'empourprer.

— Vous croyez ?

— C'est évidemment un souvenir pénible pour Sophie.

Bon sang, quel enfer. Delia n'était pas Kurt. Elle était incapable de bâtir des citadelles magiques avec des gros bobards, dans des espaces oniriques non construits. Elle ne savait plus où se mettre.

— Comment savons-nous que les films existent réellement ?

— Pourquoi Sophie les commenterait, si ce n'était pas le cas ?

— Ne vous méprenez pas, nous sommes intéressés. Mais nous avons besoin de nous appuyer sur quelque chose. Il n'y a rien sur sa page de l'IMDb...

— Elle n'allait tout de même pas les mentionner sur sa page de l'IMDb, fit remarquer Delia.

Freya se tut pendant trois secondes, histoire de bien faire comprendre que les insultes étaient son domaine réservé.

— ... Il n'y a rien sur sa page de l'IMDb. Donc, ouais. Appelez-moi si vous avez autre chose, sinon, pas la peine. Merci.

« Clic ». Brrrr. Delia pouvait toujours prétendre que cette conversation n'avait jamais eu lieu. Néanmoins, étant donné qu'elle était devenue informatrice malgré elle, créer d'autres situations susceptibles d'entraîner un retour de bâton n'était pas souhaitable.

Delia téléphona à Kurt pour l'informer de ce fâcheux mais prévisible besoin de preuves.

— Foutaises. Proposez-leur une interview exclusive. Et faites-leur valoir que s'ils veulent voir les films, ils peuvent toujours faire un appel au public. Qui sait ? Peut-être qu'un habitant des East Midlands qui aurait acheté un film de boules amateur dans les années 2000 acceptera de se faire connaître. Et qu'ils nous tiennent au courant du résultat. Arf arf.

Delia raccrocha, passablement découragée. Il ne lui restait plus qu'à choisir entre la peste et le choléra. Comme elle l'avait pressenti dès le départ, communiquer à la presse les absurdités de Kurt était ardu.

Elle s'accorda quelques minutes de tergiversations larmoyantes, puis s'arma de courage en prévision d'un nouvel affrontement humiliant avec Freya. Le pire, c'était qu'elle n'avait personne auprès de qui s'épancher : Steph était sortie faire en silence son devoir de sous-fifre avec un nouveau client de Twist & Shout.

Delia ouvrit un mail et raconta ses déboires à Naan Peshwari. Ce n'était pas très catholique, mais le Naan n'était pas un enfant de chœur lui-même...

Délicat. Vous pensez qu'ils savent que ce n'est pas vrai ? NP

C'est plus tordu que ça, puisque leur complicité entre en jeu : ils sont probablement tout à fait conscients que rien n'est vrai. Le truc, c'est qu'il faut que nous leur donnions des "preuves" qui tiennent suffisamment la route pour qu'ils puissent, en cas de retombées, soutenir qu'ils les ont crues. Démenti plausible. D

Mmm. Pourquoi pas un lien vers le site du distributeur de films pour adultes disparu ? NP

Ça marcherait... mais il n'y a pas de distributeur, et encore moins de site Internet. D

Nouille ! Suivez, un peu ! Et s'il y en avait un ? Vous pigez ? NP

... Pas vraiment ? D

Je pourrais vous en bidouiller un. NP

Ah bon ?! Vous feriez ça pour moi ? D

Oui emphatique x 2. J'ai une dette envers vous. Et vu que je ne travaille pas cette semaine, vous l'auriez en un rien de temps. NP

Delia commençait à apprécier sérieusement cet ami mi-homme, mi-pain plat cuit au four.

Pendant qu'ils échangeaient des idées sur la conception du site, Delia eut l'impression de faire enfin quelque chose de créatif et d'utile, aussi étrange et tordu que ce soit.

Quand Kurt et Steph revinrent, elle lança négligemment :

— J'ai un ami qui est une sorte de génie des technologies de l'information et qui a une dette envers moi. Il m'a proposé de créer une page d'accueil pour le distributeur des films de Sophie. Qu'est-ce que vous en dites ?

Kurt afficha une expression « pourquoi pas ? ».

— Ça m'a l'air bien. Voyons ce qu'il nous propose.

Quelques heures plus tard, Naan Peshwari envoya, accompagné d'un très humble « Ça vous va ? », un lien vers le site Web d'un faux distributeur parfaitement plausible, d'un mauvais goût en Technicolor, intelligemment démodé et généreusement détaillé, avec, cerise sur le gâteau, une liste de films aux titres parodiant ceux de grands classiques du cinéma.

Certains l'aiment gros était le préféré de Delia, mais *Édouard au gland d'argent* et *Le Seigneur des anus* méritaient une mention honorable.

Dans la liste des actrices, apparaissait une certaine « Sophie Sweeney », son supposé alter ego de l'époque. Delia appela Kurt pour qu'il vienne voir, et l'observa avec une satisfaction étrange tandis qu'il jetait un coup d'œil distrait à la page avant de regarder de nouveau avec un intérêt manifeste.

— Eh ben ! Et c'est un ami à vous ? Il cherche du boulot ?

Delia comprit un peu tard le coût de sa manœuvre : Kurt voudrait expérimenter de nouveau l'effet Naan.

Une fois Kurt reparti, elle écrivit au Naan pour lui exprimer sa gratitude, sa stupéfaction et son admiration enthousiastes.

Tout ça en une journée d'honnête labeur ! À moins qu'il ne soit malhonnête... Mais c'est fait, et j'espère que cela vous sera utile ☹ NP

Delia envoya à Freya un mail intitulé « Est-ce que ça peut vous aider ? ». Elle lui répondit immédiatement :

Oui, merci. Nous aimerions organiser une interview avec Sophie.

À l'autre bout de la pièce, Kurt donnait des coups de poing en l'air.

— Sophie est d'accord pour parler de tout ça au cours d'un entretien ? demanda Delia.

Kurt ne plaisantait pas quand il leur avait annoncé qu'elles se familiariseraient avec ses méthodes de travail.

— C'est une actrice, répondit-il avec un clin d'œil.

Delia aurait eu besoin d'une bonne douche ; mais, en termes professionnels à défaut de moraux, il s'agissait indubitablement d'une des grandes victoires dont avait parlé Emma. Même quand toutes vos valeurs avaient été mises sens dessus dessous, l'instinct de plaire à la personne qui vous payait restait en place.

Et peut-être qu'avec le temps Delia serait à même d'influer suffisamment sur les événements pour que le recours à des pages Web bidon ne soit plus nécessaire ?

Mais elle aurait dû se douter de l'identité du Capitaine Rabat-Joie du jour – qui pénétra comme une balle deux heures plus tard dans sa boîte Gmail, à 17 h 30 précisément.

Coucou, Delores !

Figurez-vous que j'étais en train de glandouiller avec ma copine Freya du *Mirror*, quand elle me raconte l'histoire LÉGÈREMENT LOUCHE d'une actrice au passé tout neuf de star du X. Imaginez ma surprise en l'entendant mentionner le nom de l'agence chargée de ses RP ! Et le vôtre ! Une belle réussite.

Bref. Comme tous les grands prédateurs, ma vision est très sensible au mouvement, ce qui me rappelle que nous devrions nous retrouver. Que pensez-vous de demain ?

Adam

Adam. Je me fiche complètement de ce que vous pensez. D'accord pour demain, mais cette fois pas dans le centre, et après 17 h 30. Delia (c'est De-li-a)

Ils annoncent du beau temps. Que diriez-vous de Hyde Park, près de Speakers' Corner à 18 heures ? Adam (c'est "Herr Adam")

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 32

Il faisait doux en cette fin d'après-midi de début juin. Baignée par les rayons du soleil bas filtrant à travers les arbres, Delia trouva l'endroit indiqué par Adam dans Hyde Park.

Des gens beaucoup plus légèrement vêtus qu'elle la doublaient en rollers, l'enveloppant d'une brise agréable. Delia n'avait pas encore assimilé les codes vestimentaires londoniens. Toute tenue devait tenir de plus longues distances et convenir pour plusieurs occasions ; repasser vite fait chez soi avant de sortir n'était pas envisageable.

Delia cuisait dans son body noir à boutons pression qui lui rappelait son vieux justaucorps de danse, sa jupe mi-longue à fleurs et son legging opaque.

Dix minutes passèrent ; Adam West était en retard. Un frisson d'appréhension la parcourut – jouait-il avec elle ? Elle le croyait capable de tout. Puis, en périphérie de son champ de vision, elle l'aperçut qui lui faisait signe.

Il avait roulé les manches de sa chemise bleu pâle et achetait des glaces à un marchand dans son camion.

— Désolé, j'ai eu une envie irrésistible. Un Funny Feet ? offrit-il.

Il tenait deux glaces à l'eau rose pansement en forme de pied, et il en tendit une à Delia quand elle arriva à sa hauteur.

— Non merci, dit-elle, les bras croisés.

— Oh, la vilaine ! Elle va fondre et me dégouliner sur la main, maintenant. Qui n'aime pas les Funny Feet ?

— Moi.

— menteuse. Vous ne m'aimez pas, moi, mais ce n'est pas la faute du Feet.

— Je me demande bien d'où me viennent ces sentiments hostiles pour l'homme qui essaie de me faire perdre mon travail, rétorqua Delia.

— Mais je n'essaie absolument pas de vous faire perdre votre travail ! protesta Adam, la bouche pleine de glace. La précarité de votre emploi est un sous-produit de ma tentative d'obtenir ce que je veux. Concentrez-vous.

Delia soupira, puis, maudissant son faible pour les glaces et son aversion pour le gâchis de nourriture, elle lui arracha le pied glacé des mains.

Adam souriait jusqu'aux oreilles.

— Marchons, causons et mangeons donc.

Si la glace était un stratagème visant à la compromettre davantage, cela fonctionnait. Delia avait du mal à conserver une attitude hautaine alors qu'elle arrachait des orteils à coups de dent.

Au moment où ils entraient dans le parc, un groupe de jeunes femmes munies d'un panier à pique-nique les doubla. Delia remarqua que tous les regards se braquèrent sur Adam, puis sur elle, et de nouveau sur Adam. Elles devaient se demander ce que faisait M. Blonde Ambition en compagnie d'une rousse à la poitrine plantureuse et à l'air grincheux, dont les collants épais lui raccourcissaient les jambes.

— Alors, qu'avez-vous fait de beau, aujourd'hui ? Mis à part vous amuser à peaufiner la fausse carrière de star du porno de Sophie Trucmuche ? À ce propos, le site Internet m'a impressionné. Je

parie que j'aurais préféré *Miss Daisy et ses chaleurs* à l'original.

— Vous préparez un article sur Sophie ? Vous m'avez pourtant dit « pas de showbiz » quand nous nous sommes rencontrés. Ce n'était donc pas vrai ?

— Je vous fais simplement la conversation.

— Dans ce cas, je préférerais ne pas en parler.

— J'ai vu la liste de vos clients, vous savez. Rien ne sert de jouer les franc-maçonnés énigmatiques. Eh, comment va Marvyn Le Roux ? J'ai adoré le plan d'en faire une « plus grande star que Derren Brown », ah, ah, ah. Je l'imagine parfaitement en train d'agiter un poulet en plastique au *Center Parcs* de Longleat.

Marvyn était le client que Kurt et Steph avaient rencontré la veille. Steph lui avait rapporté qu'il avait un toupet gominé, des yeux perpétuellement embués, et qu'il avait passé le déjeuner à faire apparaître des pièces derrière son oreille. Kurt projetait de lui faire revendiquer des pouvoirs frôlant le surnaturel à partir de quelques tours minables présentés dans des salons.

— ... Un charlatan de haut niveau. Méfiez-vous de lui et de son numéro de disparition. À en croire les rumeurs, il aime ses bananes vertes.

Delia fronça les sourcils.

— Je ne suis pas une banane verte. Plutôt brune, en fait.

Adam s'esclaffa.

— J'insinuais plutôt que, de manière générale, étant sa représentante, vous devriez rester sur vos gardes. Avez-vous persuadé des casinos de lui interdire l'accès sous prétexte qu'il aurait fait son numéro de Rainman à une table du fond ?

— Je suis obligée de vous répondre, ou est-ce que c'est optionnel aussi ?

— Ouais, dit Adam en tirant une serviette en papier de sa poche pour essuyer une coulure de glace fondue sur sa main gauche. Je ne suis pas très intéressé par Marvyn lui-même. Et je suis sûr que Kurt ne le serait pas non plus, si Marvyn n'était pas l'héritier d'une famille écossaise qui a fait fortune dans les biscuits sablés.

Adam tendit une serviette à la jeune femme qui l'accepta sans le remercier.

— Ah oui ? s'étonna Delia, oubliant qu'elle n'aurait probablement pas dû lui montrer qu'elle en savait moins que lui sur un client. Le Roux ne fait pas très écossais.

Adam la regarda, les yeux écarquillés, puis éclata de rire.

— Vous croyez que Marvyn Le Roux est son VRAI nom ? Dina, vraiment, vous me tuez.

— Putain, je m'appelle Delia !

— « Putain ». Un Funny Feet et on se lâche, hein ? Ouais, je crois qu'il s'est dit qu'interpeller le public avec un accent écossais à couper au couteau à la Tavish McTartan n'aurait pas le même effet.

Là-dessus, Adam se lança dans une terrible imitation, si bien que, malgré sa colère, Delia eut du mal à se retenir de rire. Cet homme ne méritait *vraiment* pas qu'elle s'esclaffe à ses plaisanteries.

— Comment étais-je censée savoir que ce n'est pas son vrai nom ?

— Enfin ! C'est tellement évident qu'il s'agit d'un nom débile, abracadabra, hop-tagada-tsouin-tsouin de magicien...

— Je ne suis pas aussi cynique que vous.

— Eh bien, vous devriez, maintenant que vous travaillez pour Spicer. Étant donné la nullité flagrante de Marvyn, Kurt a sûrement d'autres projets pour lui et son argent. Et je vais vous dire autre chose : je parie que Kurt Spicer n'est pas son vrai nom non plus. Kurt *Spicer*. On ne peut pas dire que ça sonne vrai. À mon avis, ce type s'est réinventé plus souvent que David Bowie.

Delia jeta le bâtonnet de sa glace et la serviette dans une poubelle et dit :

— Pourrait-on accélérer et en venir au moment où vous me demandez ce que vous voulez savoir ?

— Je veux que vous tendiez l'oreille et que vous me teniez au courant si vous entendez parler de personnalités politiques pour qui vous seriez susceptibles de travailler.

— C'est tout ? demanda Delia d'un ton méfiant.

— Pour l'instant, oui.

Elle soupçonnait Adam de faire durer le plaisir par pur sadisme.

— Mis à part une autre chose.

Les épaules de Delia s'affaissèrent.

Ils avaient fait une petite boucle et revenaient à présent vers la rue. Adam se tourna pour lui faire face.

— Le coup avec Sophie. Ce genre de chose marche une fois, deux, peut-être plus si vous êtes capable de pondre des sites Internet. Mais, tôt ou tard, un de ces contes s'écroule. Et le jour où il vous faudra reprendre contact avec le journaliste ou n'importe quel autre interlocuteur mêlé à l'histoire, vous aurez des problèmes. On vous claquera toutes les portes au nez. Le monde de la com est suffisamment petit pour qu'il vaille la peine de soigner sa réputation.

— Pourquoi me dites-vous ça ?

— Disons que je transmets un peu de sagesse à l'imprudent.

Delia contempla le décor idyllique qui les entourait. Pourquoi fallait-il qu'on lui mente tout le temps ? Pourquoi s'était-elle mise dans une situation qui la poussait à mentir autant ? Elle se sentait... souillée par tout ça. Elle ne pouvait faire confiance à personne.

Elle regarda Adam posément.

— Vous vous êtes comporté comme un mufle avec moi chez *Balthazar*, vous m'avez volé un classeur pour me faire chanter. Aujourd'hui, j'ai droit à une balade dans un parc, une glace et des conseils. En quel honneur ?

Pour une fois, Adam West n'avait pas de réponse toute prête à sa question. Il haussa les épaules.

— Je m'attendais à devoir traiter avec quelqu'un doté d'une âme de charognard, mais je suis de plus en plus convaincu que vous n'avez pas conscience d'être tombée dans un nid de vipères. Cela dit, vous pourriez vous transformer en charognard. En attendant, je suis disposé à vous donner un avertissement amical.

— Comme c'est généreux de votre part. Je préférerais que vous me libériez de cet arrangement de façon que je ne me fasse pas virer.

— Impossible, je le crains.

— Alors vous pouvez vous mettre votre avertissement amical où je pense.

Adam haussa les épaules et sourit. Son téléphone bourdonna. Il le tira de sa poche, décrocha, articula un « *bye* » à l'intention de Delia et s'en fut d'un pas nonchalant en bavardant.

Delia le regarda s'éloigner, essayant de déterminer ce qu'elle pensait de lui. Elle se sentait toujours exploitée, mais plus autant en colère. Adam l'avait trop mise en boîte pour ça. Mais son inquiétude quant aux conséquences de leurs manigances persistait ; elle ressentait le besoin d'aller au-devant.

En marchant, pensive, vers la station de métro, Delia entrevit une lueur d'espoir. Adam West était aussi en position de l'avertir de son angle d'attaque.

Peut-être pouvait-elle se servir de lui ? Delia Moss : agent triple. Elle n'était pas sans défense, ni isolée. Elle avait Steph, avec qui elle adorait travailler. Cela faisait des années qu'elle ne s'était pas fait une amie sur son lieu de travail. Naan Peshwari représentait également un allié solide, étant donné

son omniprésence en ligne.

De retour chez Emma, elle attrapa son feutre et son bloc, souriant pour elle-même à mesure que les personnages émergeaient des pages blanches.

C'était ça, la magie de *La Femme Renarde* : dessiner aidait Delia à se concentrer et à remettre de l'ordre dans ses idées. Son histoire l'inspirait ; elle lui montrait ce à quoi Delia devait tendre.



EN PATROUILLE
AVEC MA NOUVELLE
ÉQUIPE,

NOUS PROTÉGEONS
MUTUELLEMENT
NOS ARRIÈRES

TOUJOURS SUR NOS GARDES, AU CAS
OÙ STYLO EMPOISONNÉ
PASSERAIT À L'ATTAQUE



LA TAUPE



DATA GHOST

PERSONNE NE PEUT
DÉFAIRE LA FEMME RENARDE
ET SES NOUVEAUX AMIS !



SCHLACK



ENSEMBLE,
NOUS SOMMES
INVINCIBLES !

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 33

Quitte à faire des heures supplémentaires, autant que ce soit en dînant dans le dernier restaurant à la mode, où « la prise de réservations était actuellement suspendue ».

Le menu d'*Apricity* était incroyablement coûteux à bien des égards : papier épais, doux comme du coton, écriture cursive aux lettres dorées embossées.

En guise d'introduction, l'énigmatique :

Apricity (n.) obsolète

Du latin *apricitās*, « chauffé par le soleil ».

Bien contente que ce soit clair, songea Delia.

Le contenu de la carte semblait également bien plus détaillé que nécessaire. Avant d'accéder à la nourriture proprement dite, il fallait passer par « Notre philosophie » et « Sources & Inspiration ». Sous une citation d'Hippocrate : « Que ta nourriture soit ton médicament », était annoncée la mission de « soigner autant que nourrir », ce qui, de l'avis de Delia, revenait pour le cuisinier à assumer des responsabilités au-delà de sa juridiction.

Kurt loucha dessus à travers ses lunettes.

— Je croyais que je sortais dîner. Je n'avais pas prévu de rejoindre une secte.

Quand ils eurent trouvé la sélection des plats, ils constatèrent que le menu devenait économe en mots, à l'instar de la salle à manger sans ornements, tout en lignes droites, acier et bois.

Par exemple, on lisait : « Œufs de canard : trois manières ».

C'était tout.

— À la coque, brouillé et sur le plat ? suggéra Delia, ce qui fit rire Kurt aux éclats.

— Vous et votre mec, vous étiez branchés restaus ? Gourmets ? demanda-t-il en buvant une gorgée d'eau minérale.

— Nous aimions bien aller au restaurant, mais je n'irais pas jusqu'à nous considérer comme des gourmets. L'absence de bouquet de fleurs séchées aux fenêtres était notre unique critère de sélection.

Kurt rit de nouveau.

— Vous vous êtes séparés parce qu'il a couché avec une autre ?

Choquée, Delia se demanda si Steph avait répété ses confidences à Kurt. Remarquant sa surprise, il ajouta :

— Il y avait de fortes chances pour que l'un des deux soit allé voir ailleurs, mais ça ne pouvait être vous, puisque vous êtes ici.

Le nez dans son verre d'eau, Delia hocha la tête, avant de se replonger dans la lecture du menu.

— Vous savez ce que vous devriez faire ? Coucher avec quelqu'un d'autre.

Delia jugea soudain fascinantes les informations détaillées fournies sur les lieux de « cueillette à la main » de la salicorne utilisée dans la cuisine d'*Apricity*.

— Mmm ?

— Sérieusement, Red. C'est la seule façon de remettre les compteurs à zéro. La vengeance. Œil pour œil. Je suis très branché Ancien Testament. Les gens ont perdu de vue la sagesse qu'il contient.

— Peut-être parce qu'ils se sont tous arraché les yeux.

— Ah, ah ! Amusant. Vous êtes du genre pince-sans-rire, hein ? (De nouveau ce regard avide.)

Vous êtes encore jeune. Il vous reste du chemin à parcourir, fillette.

C'est avec un profond soulagement que Delia vit le sommelier arriver avec le vin. Après avoir versé, fait tourner, bu et hoché la tête, ils reprirent leur examen du menu afin de choisir leurs plats.

— Boulettes de viande d'émeu, lut Kurt en secouant la tête. Je me suis enfui à l'autre bout de la Terre pour échapper à cette saloperie filandreuse. Les émeus ont de longues pattes fines et courent beaucoup. Si vous étiez cannibale, vous tueriez Usain Bolt, vous ?

Delia sourit. Kurt était en rogne à présent. Il attira l'attention d'un des membres du personnel, lesquels étaient tous âgés d'une vingtaine d'années et avaient l'air de descendre d'un podium après un défilé. Vêtus de chemises blanches impeccables, ils affichaient un de ces sourires béats qu'on vous adresse avant de vous demander si vous savez que Dieu est parmi nous.

Une beauté à la chevelure couleur miel flotta jusqu'à eux et inclina poliment la tête tandis que Kurt tapotait la page parcheminée devant lui.

— Ça dit « yaourt de jeune coq ». Éclairez-nous un poil. Comment se trait un jeune coq, exactement ?

— Il faut masser la crête jusqu'à ce qu'elle sécrète un liquide, lequel est ensuite ajouté à notre faisselle maison. Le résultat est une sorte de fromage piquant peu commun.

Kurt semblait au bord de l'explosion.

Delia dut presser son menu contre sa bouche pour s'empêcher de rire.

— Depuis toutes ces années que les humains traînent sur cette Terre et s'y nourrissent, vous ne croyez pas que s'ils n'ont jamais pensé : « Je sais ! Je vais froter un coq jusqu'à ce que je ne sais quelle merde en gicle », c'est qu'il y a une bonne raison ?

Delia était secouée de spasmes à présent. La serveuse sourit comme quelqu'un qui sait que le fils de Dieu marche parmi nous et que bientôt tout sera lumière.

— *Apricity* est une expérience tout à fait unique.

— La guerre du Vietnam aussi.

Kurt reporta son regard noir vers le menu, puis Delia et lui firent leurs choix, fondés sur de pures suppositions.

— Et ma femme et moi aimerions une autre bouteille d'eau.

Kurt fit un clin d'œil. Delia se sentit vaguement inquiète. Il avait insisté pour que ce soit elle qui l'accompagne plutôt que Steph, sous prétexte qu'elle était d'un âge « plus approprié » pour lui.

Un frisson d'excitation parcourut l'apiece : Gideon Coombes faisait son entrée dans la salle à manger. Comme s'il était chez lui, il se dirigea d'un pas raide vers une table près de la fenêtre et s'y installa en compagnie d'un ami replet. Gideon et son compagnon étaient fagotés comme deux dandies ; avec leurs carrés de poche et gilets de costume, ils semblaient tout droit sortis d'un roman de Wodehouse.

Une flopée de serveurs s'agita autour d'eux tel un essaim d'abeilles. Gideon donna ses instructions avec un petit geste sec du poignet, puis referma la carte dans un claquement autoritaire.

— Combien de personnes sont impliquées dans cette affaire ? souffla Delia.

— Le strict minimum, répondit Kurt d'une voix normale. Veuillez noter que l'effet est toujours meilleur si les gens aident à leur insu.

Delia se retint de lorgner Gideon du coin de l'œil. Kurt s'était contenté de lui annoncer qu'il y aurait une séquence « stupeur et tremblements » au cours du dîner.

Kurt et Delia terminèrent leurs entrées raffinées à base de légumes au vinaigre coupés en cubes ressemblant à des bijoux, de brins verts formant des vrilles et de traînées d'une sauce brune au goût umami. L'ensemble était assez agréable, quoique trop chiche.

Pour être honnête, l'effet était assez décevant, vu qu'on avait déposé les assiettes devant eux aussi cérémonieusement que si elles contenaient la réponse à la question du sens de la vie.

Delia se rappela que c'était pour ça qu'elle dînait rarement dans des restaurants chichiteux : l'attente toujours infinie et la perspective d'une addition salée entraînaient toujours la constatation légèrement désappointée que, finalement, il ne s'agissait que de nourriture.

Delia observa Gideon à la dérobée : depuis vingt minutes environ qu'il était là, il n'avait toujours pas été servi ; occupé à japper dans son téléphone portable, il délaissait totalement son ami. L'incorrection de ce type était sans limite.

Delia et Kurt burent du vin en bavardant, quoique Kurt soit de toute évidence distrait par l'imminence de l'événement, quel qu'il soit. Dix minutes plus tard, il se produisit un léger tumulte près de la porte, et on entendit le maître d'hôtel expliquer à quelqu'un qu'il y avait eu une erreur.

Quand il se décala, Delia aperçut un livreur à mobylette portant une boîte *Domino's pizza*.

Dans un geste théâtral, Gideon jeta sa serviette par terre, se leva et les rejoignit à grandes enjambées. Il tendit un billet au livreur, puis regagna son siège avec sa pizza.

Soupirs et murmures incrédules. Tous les dîneurs avaient baissé leurs couverts et le regardaient fixement, ébahis. Le maître d'hôtel semblait assister au spectacle depuis le pont d'un navire en train de sombrer.

Gideon souleva calmement le couvercle de la boîte et mordit dans une belle tranche de pizza au pepperoni et au jambon. Il la tendit à son ami, qui l'imita.

— Mon Dieu ! souffla Delia à l'intention de son patron avant de se plaquer une main sur la bouche.

Kurt souriait de toutes ses dents. Le maître d'hôtel s'approcha de Gideon comme on le ferait d'un gros animal dans la jungle, puis lui dit à voix basse – mais pas assez pour un restaurant plongé dans le silence :

— Monsieur, vous n'êtes pas autorisé à manger cela ici.

Gideon le regarda.

— Je me suis senti soudain si terriblement affamé qu'il a bien fallu que j'y remédie. Veuillez informer le chef que si son service était plus rapide, je n'aurais pas eu besoin de cette Extravaganzza XXL.

Le maître d'hôtel parut peser le pour et le contre, hésitant de toute évidence entre arracher un spécimen de malbouffe des mains d'un critique gastronomique et informer ses supérieurs de ce que la salle du restaurant sentait désormais le salami et la mozzarella fondue.

Optant pour la dilution de la responsabilité, le maître d'hôtel disparut en cuisine.

Kurt se tourna vers Delia et lui adressa un nouveau clin d'œil. Il nageait de toute évidence dans le bonheur ; la jeune femme ne l'avait encore jamais vu dans cet état.

Soudain, un homme à la beauté fruste et au visage coloré jaillit telle une tornade blanche dans la salle à manger. Il avait des cheveux bruns hirsutes collés par la sueur et les avant-bras couverts de tatouages de dragons.

— Putain ! Qu'est-ce que vous foutez avec une putain de pizza dans mon restaurant, connard ? hurla Thom Redcar avec son accent gallois à un Gideon imperturbable.

— À votre avis ? Je mange. Mais je ne suis pas surpris que ce spectacle vous déconcerte, étant donné le temps que vous mettez à pondre deux entrées.

— C'est quoi, ça, bordel ? brailla Thom.

D'un coup de poing, il fit voler la pizza, qui s'écrasa par terre en un tas évoquant une flaque de vomi.

Gideon se leva.

— « Ça » m'a permis de tenir entre les olives et l'entrée, pendant ce que vous appelez probablement la période de jeûne.

Thom enfonça un doigt dans la chemise sur mesure de Gideon.

— Vous n'êtes pas dans un snack-bar, et je ne vous prépare pas des pancakes. Ici, je *crée*, je fais de l'*art*.

— Oui, des natures mortes. Je parie que Van Gogh a peint ses *Tournesols* en moins de temps qu'il vous en faut pour préparer vos escargots du Dorset braisés au vin rouge. Que faites-vous, exactement ? Vous attendez qu'ils se traînent jusqu'ici ?

— Quoi ?! Foutez-moi le camp ! Je vous interdis de remettre les pieds dans mon restaurant. À vie !

— J'ai déjà l'impression d'avoir passé la mienne à attendre, ce ne sera donc pas un grand sacrifice.

Thom Redcar l'attrapa par le col et le poussa dans l'embrasement de la porte, accompagné de quelques « oh » et « ah » supplémentaires. L'ami de Gideon se dandinait derrière eux.

Delia aperçut un photographe qui, accroupi entre deux véhicules en stationnement, immortalisait la scène. Les voix des deux hommes portaient jusqu'à l'intérieur du restaurant.

— Puis-je récupérer ma pizza, s'il vous plaît ? Mon taux de glycémie est dangereusement bas.

— Vous voulez recevoir la dangereuse raclée de votre vie ? Je vais vous faire bouffer vos dents, espèce de petit branleur efféminé, beugla Thom.

Gideon redressa son nœud papillon à pois. À point nommé, une élégante voiture vint s'immobiliser à leur hauteur. Gideon et son compagnon s'y engouffrèrent.

— Ouais ! N'oubliez surtout pas Downton Flamby !

Thom resta planté quelques instants sur le trottoir, laissant aux photographes le temps de prendre quelques clichés de plus. Un poing sur la hanche, l'autre en l'air, il brandissait son majeur à l'intention de la Mercedes qui battait en retraite, emportant à son bord Gideon et son invité.

Il regagna d'un pas raide la salle à manger silencieuse, où les serveurs s'agitaient, grattant la pizza collée au sol.

— Il souhaite récupérer sa pizza. Pourriez-vous mettre tout ça dans une boîte et la lui faire parvenir ? Avec un gros ruban rouge. Adressez-la à M. Connard de la Pizza, *Evening Standard*.

Les serveurs hochèrent la tête.

— Et agrémentez-la donc de quelques poils pubiens.

Le personnel parut décontenancé, se demandant manifestement si l'identité du fournisseur leur serait annoncée en lettres d'or.

Thom lança un regard noir en direction des autres clients, comme si, d'une façon ou d'une autre, ils étaient tous impliqués, avant de pousser violemment les portes battantes pour disparaître dans la cuisine.

Les conversations reprurent dans un murmure gêné.

Kurt marmonna :

— La dernière réplique n'était pas incluse dans le script. Je doute qu'il veuille qu'on associe à sa gargote l'image de parties honteuses frottées sur le produit.

Agitée, Delia s'empressa de relancer la conversation.

— J'ai hâte qu'on nous apporte notre trio d'œufs..., souffla-t-elle.

Chapitre 34

Kurt était parti passer dix jours en Australie. Le succès du Coup de la Pizza l'avait laissé dans un tel état d'exaltation que Delia était sûre que sa joie aurait pu propulser le 747 dans lequel il avait embarqué jusqu'à destination.

Une fois que la nouvelle se fut propagée, les déclarations de Gideon et Thom, soigneusement préparées, avaient été envoyées à leurs interlocuteurs privilégiés dans la presse. L'affaire avait eu d'importantes retombées notamment grâce aux photos de la confrontation entre Thom et Gideon dans la rue.

Le soir même, un spectateur choqué, et opportunément doué d'une mémoire infailible, avait pu rapporter mot pour mot l'altercation verbale. Quelques clients avaient même filmé la scène avec leurs téléphones portables.

Impeccablement vêtu, un petit sourire satisfait aux lèvres, Gideon était apparu sur le canapé de *The One Show* pour participer à un débat sur le culte des chefs célèbres. Il s'agissait de se demander si le phénomène était devenu incontrôlable et si la culture du service moderne avait tendance à oublier que le client était toujours roi.

Thom fit des déclarations pugnaces, soutenant que le pouvoir des critiques avait pris des proportions démesurées, et que rien n'excusait les mauvaises manières, ce que Delia trouva assez culotté de la part de quelqu'un qui encourageait à parsemer les pizzas de poils pubiens. (Gideon n'avait pas manqué de tweeter une photo des décombres de sa pizza retrouvée, afin de jeter de l'huile sur le feu. Delia s'était abstenue de zoomer.)

Ils n'étaient pas d'accord sur le temps d'attente de Gideon. Bizarrement, les médias ne parurent pas s'en émouvoir. L'histoire du « Critique dont le service avait tant tardé qu'il s'était commandé une pizza » était trop bonne pour qu'on pinaille sur les détails.

— Cela ne dérange pas Thom que ce scandale implique qu'il fait attendre ses clients ? avait demandé Delia à Kurt avant son départ.

— *Apricity* est pris d'assaut, complet jusqu'à Noël. Il n'a rien à craindre. Et puis, combien de citoyens lambda avaient entendu le nom de Thom Redcar avant ça ? Et maintenant ? Voilà. Tout le monde sait que Gideon est sournois. C'est du spectacle. (Kurt se frotta les mains.) J'ai hâte de vendre l'épisode de la réconciliation. J'ai déjà la scène en tête : Gideon mordant dans une portion de Cheesy Crust et Thom feignant de l'attaquer avec un couteau de cuisine. Je crois que nous devrions le proposer à l'*Observer Food Monthly*.

Delia sentait que chaque jour elle acquérait des couches de cynisme supplémentaires, qui finiraient par former une carapace de scarabée.

La semaine suivante, l'absence de Kurt entraîna une agréable accalmie. Delia et Steph en profitèrent pour aller pique-niquer dans les parcs des environs à l'heure du déjeuner. Curieusement, quand elles cherchaient à joindre leur patron sur son portable, la tonalité saccadée caractéristique des appels transocéaniques ne retentissait pas. Les deux jeunes femmes échangeaient des haussements de sourcils perplexes.

Si elle avait dû choisir entre mille personnes celle avec qui elle devrait travailler, Delia était sûre qu'elle aurait choisi Steph de Liverpool. Steph gardait plusieurs peignes à queue dans son sac,

officiellement pour dompter sa crinière, dont elle utilisait le manche pour exécuter des solos de batterie sur son bureau, quand elle n'avait pas de cuillère à portée de main. (Delia avait promis d'aller voir jouer son groupe dès que Steph estimerait qu'ils étaient prêts.)

Au déjeuner, Steph n'était pas du genre à grignoter des feuilles de laitue ; elle apportait régulièrement l'équivalent d'un plateau de fromages et des crackers, et conviait Delia au festin. Quand elle riait, elle marquait d'abord une pause, puis ouvrait grand la bouche pour émettre ce qui ressemblait à un long coup de klaxon monocorde : « HOOONN ». Delia se découvrait souvent des sentiments de grande sœur à son égard.

Un après-midi durant le court congé sabbatique de Kurt, elles grignotaient des pâtés en croûte, assises jambes tendues dans l'herbe, quand Steph lança :

— Delia, tu crois que Kurt pourrait avoir piraté nos ordinateurs ? Ou fait cette manip qui permet de garder en mémoire les caractères saisis ?

— Aucune idée. Pourquoi ?

Steph paraissait agitée ; elle tripotait un fil qui dépassait de la couture de ses chaussures lacées.

— Il sait des trucs sur ma vie privée. En tout cas c'est l'impression qu'il donne.

— Comment ça ?

— L'autre jour, il m'a posé des questions tendancieuses sur les gens avec qui je sors.

— C'était peut-être seulement de l'indiscrétion ?

Steph fit une grimace.

— Il était carrément insistant : « Vous aimez les filles ou les garçons ? Ou les deux ? »

Delia ne comprenait pas. Pour elle, cette question trahissait une lubricité détestable, mais n'impliquait pas qu'il détienne des informations particulières.

— Comme je ne répondais pas, il a enchaîné en disant que, de nos jours, c'était cool... Ensuite il a déclaré que les filles de Liverpool étaient en général plus élégantes que moi. Je lui ai répliqué un truc du genre : moi, je viens de la péninsule de Wirral.

— Quel mufle !

— Nous ne cherchons pas toutes à copier Coleen Rooney. Je lui ai balancé qu'il ne ressemblait pas vraiment à Crocodile Dundee.

— Ah, ah ! Excellent !

Elles rirent.

Ah. Delia pigea. Kurt avait subodoré que Steph était homo ou bi, et Steph se préoccupait de savoir comment l'idée lui était venue. Delia n'y avait jamais pensé. Effectivement, sa collègue pouvait paraître assez garçon manqué. Mais, dans tous les cas, et alors ? Kurt était vraiment tordu.

— Ensuite, il m'a carrément demandé si j'avais une copine.

— Mais pour qui se prend-il ! s'exclama Delia. Comme si tu aurais envie de la lui présenter, de toute façon. Ce n'est pas comme si nous étions tenues d'assister accompagnées à nos soirées boulot.

Elle adressa un sourire solidaire à Steph, et vit ses épaules se relâcher un peu.

— Ouais. Et puis je ne fais quand même pas gouine à ce point-là, si ?

Elles éclatèrent de rire, et l'atmosphère se détendit.

— Absolument pas ! Il va probablement me poser la même question. C'est un gros pervers. Ne le laisse pas t'embêter.

En plus de leur sympathie mutuelle et de son inquiétude, Delia se demanda si Steph n'avait pas voulu aborder le sujet de sa sexualité. Ce qui exacerba son instinct protecteur à l'égard de sa jeune collègue – surtout quand Kurt jouait les vieux cochons.

Une confiance en méritait une autre.

— S’il a accès à nos ordinateurs portables, j’esuis dans le pétrin. Tu te souviens du journaliste free-lance que je n’aurais pas dû rencontrer, Adam West ? Je lui ai accidentellement laissé mon classeur clients. Il l’a lu et en a fait une copie avant de me le rendre.

Steph s’immobilisa, bouche ouverte, au moment où elle allait mordre dans son pâté en croûte.

— Noooooon... !? Oupssss.

— Ouai. D’ailleurs, ça me fait plutôt douter que Kurt nous espionne. S’il avait eu accès à mes mails, il m’aurait renvoyée aussi sec.

Delia décida de ne pas évoquer pour l’instant le chantage auquel elle était soumise. Steph se verrait dans l’obligation de la couvrir, ce qui lui semblait injuste.

— J’ai un ami qui touche sa bille en informatique. Je vais lui demander son avis, conclut Delia. Par texto.

— Il y a quelque chose qui cloche, dans ce bureau..., murmura Steph.

À peine eut-elle prononcé ces mots que Delia comprit exactement ce à quoi elle faisait allusion.

Joy, la réceptionniste, flottait dans les locaux tel le fantôme d’une gouvernante assassinée. Les lieux étaient déserts, mais les murs semblaient avoir des oreilles, même quand Kurt était absent.

Malgré la douceur de cette journée de juillet, Delia frissonna.

Monsieur Naan. Ne vous moquez pas de moi. Est-il possible que mon patron voie ce que ma collègue et moi faisons sur nos ordinateurs portables, ceux que nous apportons au bureau ? Delia (Je vous ai demandé votre numéro pour que nous puissions correspondre en toute sécurité.)

Bonjour – sur un nouveau canal de communication ! Oui, c’est possible, mais très peu probable. L’avez-vous laissé seul avec vos ordinateurs ? Ou avez-vous toutes les deux ouvert des pièces jointes louches ? Ou remarqué la présence d’un logiciel malveillant ? NP

Non, non, et je ne crois pas. D

Alors, à moins de miroirs soigneusement orientés, ça m’étonnerait. NP

Débarassée de la menace de voir soudain Kurt leur sauter dessus, Delia s’encanailla et décida de prendre son vendredi et d’inviter Ralph à lui rendre visite. Le convaincre fut aussi ardu qu’extirper un hippopotame d’un marécage avec un lacet.

Jamais Delia ne se serait autant obstinée sans une récente allusion de sa mère : la friterie – le meilleur bar à *fish and chips* du Tyneside, ainsi que la décrivait celle-ci à leurs voisins – pressait Ralph de prendre les congés qui lui correspondaient. Apparemment, il y rechignait parce qu’il n’avait « nulle part où aller ».

Delia insista donc : il pouvait occuper la chambre d’Emma pendant qu’elle était à Rome. « J’ai changé les draps, invite donc quelqu’un ! Non, mieux : invite quelqu’un dans ton lit ! », avait lancé son amie avant de partir. Delia avait levé les yeux au ciel.

Le vendredi matin, alors qu’elle attendait l’arrivée de Ralph, son téléphone sonna. Adam West. Il voulait qu’ils se voient. Elle lui rétorqua vertement qu’elle avait pris sa journée, ce qui devait la dispenser de supporter sa compagnie.

— Vous partez en week-end ?

— Non.

Elle hésita à en dire plus, puis songea qu'il serait peut-être malin d'amadouer son maître chanteur en évoquant sa vie personnelle. Peut-être aurait-il plus de mal à l'assassiner métaphoriquement ainsi.

— Mon frère arrive de Newcastle pour me voir.

— Sympa, dit Adam. Vous l'emmenez visiter la ville ?

— Ralph veut aller chez *Madame Tussauds*.

— Un assoiffé de culture, hein ?

Imaginant un face-à-face entre Ralph, si doux, et Adam West, tranchant comme un cutter, Delia frissonna.

On frappa à la porte. La jeune femme alla ouvrir, heureuse d'avoir une bonne excuse pour mettre fin à l'appel. Carl, le voisin du dessous, impassible comme à son habitude, lui tendit sans un mot une enveloppe en papier kraft. Son nom était écrit dessus.

Delia le remercia, méfiante, se rappelant la mise en garde d'Emma.

Elle ne savait pas quoi ajouter, mais elle n'eut pas à s'en préoccuper bien longtemps, car il tourna les talons.

Elle déchira l'enveloppe. Une bouteille d'*Eternity* de Calvin Klein en tomba, ainsi qu'un bout de papier.

Dee, j'ai pensé t'envoyer quelques objets qui pourraient te rappeler pourquoi notre relation compte tellement. Voici le premier. Je t'aime, Paul

D'une main hésitante, elle dévissa le bouchon et approcha la bouteille de son nez. C'était incroyable comme une odeur pouvait sans difficulté forcer le coffre-fort du cerveau, y dénicher un souvenir en sommeil et activer les émotions qui lui étaient associées.

Le parfum sucré propulsa Delia aux premiers jours grisants de sa relation avec Paul, et à la fois où ils avaient passé une heure à se grimper dessus sur le vieux canapé, un album des Talk Talk en fond sonore. Elle relut le mot. Elle se rappela ce qu'elle avait éprouvé en pensant : cette personne est mon avenir. Le déclic évident qu'il y avait eu entre eux. Paf, te voilà, tu as trouvé ta place. Delia avait toujours cru que dénicher l'âme sœur serait difficile. Pourtant, chaussée de ses talons compensés rouges, elle s'était pris les pieds dedans sans même essayer.

Elle doutait que Paul se soit rappelé le nom du parfum – seulement la marque. Elle l'imagina renflant tous les Calvin Klein de la boutique, une vendeuse sur les talons, jusqu'à ce qu'il tombe dessus. Paul détestait faire du shopping. Delia était presque obligée de lui arracher ses vieux jeans usés jusqu'à la corde.

« Je pense à toi » – la chose la plus simple et pourtant la plus forte qu'un mot ou un geste puisse signifier.

Delia se sentit flancher. Elle avait beaucoup réfléchi, essayant de savoir si elle parviendrait un jour à ouvrir de nouveau son cœur à Paul. Mais peut-être fallait-il qu'elle se pose la question dans l'autre sens. Pourrait-elle renoncer à lui ?

En repérant la masse hirsute et familière des cheveux roux de son frère dans la foule de King's Cross, Delia sentit monter en elle un élan protecteur. Il portait un énorme sac à dos sur ses épaules, un tee-shirt de *La Folle Histoire de l'espace* et un ample sweat-shirt à capuche : sa tenue d'employé de la Planète interdite quand il n'était pas en service. Il semblait profondément mal à l'aise. Cela faisait des lustres qu'il n'était pas venu à Londres – depuis qu'ils étaient enfants. Il se rendait d'ailleurs rarement dans Newcastle. Ralph n'en voyait pas l'intérêt : les choses qu'il aimait étaient chez lui. Ses amis, pour

la plupart, étaient des joueurs en ligne.

L'envie de le protéger se fit plus forte quand elle entendit non loin d'elle un garçon dire à ses copains : « Ed Sheeran se laisse aller », ce qui les fit éclater de rire.

Peut-être que si Ralph – elle se l'était toujours demandé, et chaque fois son cœur se serrait – ne sortait pas beaucoup de chez ses parents, c'était parce que ses premières incursions dans le monde extérieur n'avaient pas été très agréables.

À la demande de son frère, ils se rendirent directement au musée de *Madame Tussauds*, où Ralph manifesta surtout de l'intérêt pour des Premiers ministres décédés et la Chambre des horreurs. Pendant ce temps, Delia s'imagina devoir expliquer à des extraterrestres pourquoi l'humain considérait comme un passe-temps divertissant de regarder les figurines en cire d'hommes qui avaient empoisonné et démembré leurs épouses au tournant du siècle précédent.

Une fois épuisés les plaisirs de *Madame Tussauds*, Delia hésita, perplexe. Ralph la suivit docilement d'un lieu touristique à un autre, quoique manifestement il supporte mal la cohue moite, le tsunami de corps qui se déversait vers lui sur le trottoir. Delia aurait voulu l'aider, mais les habitudes d'un éternel solitaire ne se défont pas en un week-end.

— Allons déjeuner ! proposa-t-elle tandis qu'ils traversaient le pont qui partait du Southbank, espérant le tenter en s'adressant à son estomac.

Il hocha la tête.

— Tu as des envies particulières ? C'est moi qui invite, dit Delia.

— Tout me va, dit Ralph.

Voyant qu'il luttait vaillamment pour avoir l'air de passer un bon moment afin de ne pas la blesser, Delia sentit une boule de tristesse se coincer dans sa gorge.

— Ça te dirait que je te prépare mon poulet frit maison ?

Les yeux de son frère brillèrent. Ralph avait toujours été un grand amateur de la cuisine de Delia. Décidant de faire preuve d'honnêteté et d'écouter ses envies à lui au lieu des siennes, elle sut qu'il mourait d'envie de se réfugier chez elle.

Une heure plus tard, il était joyeusement installé à Finsbury Park, ses longues jambes déployées, jouant à ses jeux sur la télé géante d'Emma pendant que Delia préparait le déjeuner.

— Eh oui ! Une erreur de parallaxe et tu te fais décapiter !

Ils déjeunèrent à la table de la cuisine – au menu : des piles de poulet panné au panko et une « salade Glasgow » de frites et ketchup. Delia avait fait des courses et rempli les placards d'aliments ralphesques. Emma risquait de la croire devenue boulimique.

— Tu vis ici, maintenant, ou bien tu vas revenir ? demanda Ralph en s'attaquant à son sixième morceau de poulet. Sympa, la photo de Navet.

Le visage de Delia se fendit d'un grand sourire. Elle avait posé la photo de la pataugeoire sur le rebord de la fenêtre de la cuisine d'Emma.

— Il veille sur moi. Je finirai par rentrer un jour, répondit Delia en attrapant une frite dans le saladier. Navet me manque. Mon boulot est rigolo, mais dingue. Je gagne ma vie en racontant des mensonges, que les journaux impriment. Si je fais ça trop longtemps, je vais finir par ne plus pouvoir me regarder dans une glace.

« Un jour » avait l'avantage d'être vague. Elle ne s'installait pas définitivement à Londres. Néanmoins, à cet instant, elle ne s'imaginait absolument pas rentrer à Newcastle retrouver Paul. Elle se trouvait quelque part entre les deux, au purgatoire.

— Qu'est-ce qui se passerait s'ils découvraient que tu mens ?

— Mmm. Bonne question, répondit Delia qui sentit son estomac se nouer légèrement à cette

pensée. De toute façon, peut-être que Paul et moi finirons par nous réconcilier. (Elle jeta un coup d'œil à Ralph par-dessus son deuxième pilon.) Je n'en suis pas sûre.

— Il t'a dit pourquoi il était avec cette autre fille ?

— Il ne s'est pas *exactement* expliqué...

Ralph se montrait étonnamment perspicace, à sa façon – tranquille et simple. Car c'était précisément ce dont Delia avait besoin : comprendre. Voilà la pièce du puzzle qui manquait, et qui peut-être manquerait toujours.

Son frère examina la pièce.

— C'est cool ici, non ?

— Très cool. Mais, avec Emma, le contraire m'aurait étonnée.

— C'est *La Femme Renarde* ? demanda Ralph d'une voix pleine de respect et d'admiration en tournant la tête d'un côté.

D'où il était, il pouvait voir une vignette où un ennemi masqué et anonyme poursuivait la Femme Renarde sur les toits de Londres.

— Oh, ouais, répondit Delia, gênée.

Elle ne s'était pas tellement inquiétée de dissimuler ses carnets en l'absence d'Emma.

Ce n'étaient pas les dessins en eux-mêmes qui l'embarrassaient – enfin si, peut-être un peu. Elle considérait *La Femme Renarde* comme un passe-temps intime, un merveilleux secret. Elle n'était pas encore prête à l'éventer, craignant de le gâter. Il fallait aussi qu'elle fasse attention, étant donné que parfois elle transformait des gens de sa vie en super-héros ou en méchants.

— Je peux le lire ? demanda Ralph, les yeux écarquillés, lorgnant toujours le carnet de croquis posé sur la chaise près de l'évier.

— Bien sûr.

Il s'essuya les mains sur du Sopaline et attrapa le carnet, pour l'emporter au salon. Delia alluma la bouilloire. En passant la tête par la porte, elle vit Ralph assis en tailleur, tournant les pages, riant tout seul, complètement absorbé par sa lecture.

Ce fut un merveilleux moment. Rien ne pouvait lui procurer une telle satisfaction. Si *La Femme Renarde* amusait Ralph, pourrait-elle avoir le même effet sur d'autres gens ?

— Que dirais-tu de traîner ici cet après-midi, et d'aller boire quelques bières à l'ouverture du pub du coin. Ensuite on pourrait rentrer regarder un film débile sur *Netflix* ?

Ralph leva la tête et lui adressa un grand sourire.

— Ouais !

Manifestement, ce programme correspondait plus à l'idée qu'il se faisait des vacances.

Plus tard dans la soirée, après s'être remplis de bière et de nourriture bonne à vous coller un diabète de type 2, ils avaient regardé un film stupide avec Liam Neeson. Ensuite, Ralph s'offrit une séance supplémentaire de jeux. Delia en profita pour envoyer un mail au Naan.

Cela fait six semaines. Le moment est venu de me révéler votre vrai nom. Vous ne pouvez plus sérieusement croire que mon séjour à Londres est une arnaque financée par le conseil municipal pour vous démasquer. D

... Argument judicieux. C'est Joe. Je travaille au service des impôts. (Applaudissements. Tagada-tsouin-tsouin.) Heureuse ? NP/J

Bonjour, Joe ! Ravie de faire enfin votre connaissance ! D

Eh bien, nous ne faisons pas exactement connaissance. Car nous nous sommes déjà rencontrés, rappelez-vous. (Mais vous ne vous rappelez pas.) J

Et vous ? Comment se fait-il que vous vous souveniez de moi ? Les rousses ayant l'air de s'être échappées d'un remake amateur de *Grease* sont donc si mémorables ?
D

Sincèrement ? Vous êtes jolie. J

Delia fut légèrement prise de court par sa réponse, mais elle se surprit à sourire. C'était agréable à lire, surtout à ce moment particulier de sa vie.

Merci ! 😊

Elle remarqua que Joe avait omis de lui révéler son nom de famille, et se demanda si elle pourrait éventuellement glaner cette information sur le site du conseil municipal. Mais tenait-elle vraiment à le connaître ?

Elle songea à la mise en garde d'Emma contre les histoires d'amour virtuelles. Delia adorait tchatter avec Naan Peshwari. Néanmoins, au fur et à mesure que le temps passait, elle ne pouvait honnêtement prétendre qu'elle se sentait tomber amoureuse, ni qu'elle éprouvait pour lui la Sainte-Trinité de l'attirance, l'affection et l'admiration susceptible de se transformer en amour. Mais alors, si elle n'avait pour lui que des sentiments platoniques, pourquoi l'idée de le chercher sur Internet la rendait-elle si nerveuse ? Peut-être ne voulait-elle pas rompre le charme. Le pouvoir désinhibant d'Internet leur avait permis de se faire des confidences qu'on échangeait rarement avec les gens qu'on venait de rencontrer. Associer un visage à son correspondant changerait probablement les choses.

À propos...

P.-S. : Mon frère est tombé sur le comics que j'écris depuis mon arrivée à Londres. Il m'a fait plein de compliments. D

ATTENDEZ, quoi ? Vous écrivez un comics ? Je m'apprêtais justement à vous demander si vous aviez une passion en dehors des relations publiques, lesquelles ne me semblent pas vraiment coller à votre personnalité – si je puis me permettre, étant donné que je ne vous connais que d'une courte discussion devant un buffet et d'une série de mails. J

Ah non, pas de problème, effectivement, les RP et la com ne sont pas ma tasse de thé. C'est juste quelque chose que je sais faire. Oui, mon rêve a toujours été d'écrire des comics. J'ai suivi une formation de graphiste à l'université. Et puis, à vingt ans, je me suis sentie stupide avec ma B.D. et j'ai abandonné pour me consacrer à une profession supposée "convenable". Sauf que mon métier n'a rien de "convenable". Ça m'a fait du bien de la revisiter. D

Qu'est-ce qui se passe dans ce comics ? J

C'est l'histoire d'un alter ego de Delia, une super-héroïne que j'ai appelée la Femme Renarde. Elle vit sous terre, et, la nuit, sur sa bicyclette magique, elle sillonne la ville pour combattre le crime, assistée de son compagnon, le renard Reginald. Alors, vous rigolez maintenant ? D

Heureusement qu'elle était cachée derrière son clavier : c'était beaucoup plus facile à taper qu'à dire.

IMMENSE ! Je suppose que vous allez me dire non, mais : je peux le voir ? J

Si vous y tenez ! Mais ne vous faites pas trop d'illusions. D

Levant les yeux de son ordinateur, Delia se tourna vers Ralph, manifestement en osmose avec l'autre écran.

— Ça va, tu passes un bon moment ? lui demanda-t-elle.

— Oh, ouais, j'aime bien Londres, répondit son frère, immergé dans le Miami virtuel qui se déployait sur l'écran de la télévision.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 35

Même si elle appréciait la solitude, Delia fut heureuse de voir approcher la fin du séjour italien d'Emma. Elle avait hâte de passer une soirée autrement qu'en tête à tête avec la télévision, à préparer un énième gâteau avec le KitchenAid. Ralph était reparti le dimanche. Delia l'avait accompagné jusqu'à la porte de son wagon, et n'avait pas pu s'empêcher d'attendre de l'avoir vu s'asseoir à sa place pour partir. Comme ses parents, elle avait tendance à le couvrir, mais c'était plus fort qu'elle.

Delia avait accepté qu'une visite touristique ne soit pas du goût de Ralph, et, après un petit déjeuner tardif, ils étaient allés voir le dernier gros film de science-fiction-action-explosion sur écran géant dans un cinéma de Leicester Square.

Depuis son retour, Kurt semblait préoccupé et secret. Delia se familiarisait peu à peu avec son tempérament : ses hauts étaient très hauts, mais manifestement ses bas les compensaient. Les jours suivants, toujours confrontées à cette nouvelle humeur apocalyptique, Steph et elle apprirent à feindre d'être débordées.

Si elles essayaient de le rassurer en lui faisant remarquer que les affaires marchaient bien, il aboyait qu'évidemment elles n'avaient aucun souci à se faire, vu qu'elles étaient salariées.

Ce qui implique aussi que nous ne partageons pas le jackpot en cas de grosse victoire, songea Delia.

Le jeudi, toujours d'une humeur massacrate, Kurt lança sèchement :

— Il y a une soirée organisée pour l'ouverture d'un bar demain. Nous devrions tous y aller. Il y a du gros boulot relationnel à faire.

Delia hocha la tête.

Steph intervint, nerveuse :

— J'ai une audition.

— Waouh, c'est génial ! s'empressa de dire Delia en voyant le regard de Kurt s'assombrir.

— Je vous avais prévenues qu'il vous faudrait travailler certains soirs, lança-t-il à Steph.

Silence. La jeune fille semblait paniquée.

Delia jugea complètement injuste de sa part d'exiger qu'elles lui réservent leur vendredi soir en les prévenant la veille.

— S'agit-il du groupe qui ne voulait pas de batteuse ? demanda Delia, espérant par là souligner l'importance de ce rendez-vous.

— Oui, j'ai réussi à les faire changer d'avis, répondit Steph en lançant un coup d'œil angoissé en direction de Kurt.

— Cool ! C'est super.

— OK, pas la peine de simuler un orgasme, interrompit sèchement Kurt à l'intention de Delia, qui blêmit. Faites ce qui vous chante, grogna-t-il à l'adresse de Steph.

Une fois qu'il fut parti, Steph dit :

— Je vais m'attirer des ennuis, là, non ?

— Si c'était si important que ça, il nous en aurait parlé avant, répondit Delia, bien qu'elle soupçonne Steph d'avoir raison.

Le lendemain, Delia alla travailler vêtue de sa robe violette préférée à col en U. Elle s'était attaché

les cheveux avec un nœud noir lâche dont Paul prétendait qu'il lui donnait des allures de lavandière. Elle essaya d'entretenir un état d'esprit positif à la perspective de cette sortie en société en compagnie de Kurt, au milieu d'une coterie de fêtards à peau de serpent.

Probablement parce que Kurt n'était pas homme à faire la queue, un taxi Hackney les transporta à vive allure jusqu'au bar, à un coût non négligeable. Kurt était vêtu d'un costume bleu vif ajusté et de brogues marron, et s'était aspergé d'une eau de Cologne à la dominante virulente de pomme de pin.

Le *Bar-Back* était un ancien entrepôt de Wapping, qui avait été aménagé de façon à ressembler à une boucherie. Des crochets à viande en forme de S pendaient au-dessus du comptoir, les serveurs portaient des tabliers rayés bleu et blanc, et, accrochée au mur de façon à surplomber le bar, une tête de cochon mordant une pomme rappelait celles des cerfs qu'on exhibe en guise de trophées de chasse.

L'ensemble dénotait un mauvais goût vaguement écœurant et une autosatisfaction certaine.

Tous les cocktails avaient été rebaptisés de façon à leur apporter une « touche carnivore ». Delia évita le Bloody Abattoir Mary (le touilleur ressemblait à un long saucisson sec) et opta pour un Serendipity Lardon, un mélange pétillant au goût de pomme servi avec des chips au bacon.

Kurt commanda un Black Velvet Pudding. Sur le bord de son verre, une rondelle de boudin noir remplaçait la tranche de fruit habituelle.

Beurk.

— Et merde, putain. Je croyais que c'était une soirée *select*, grogna Kurt, les yeux rivés sur la porte.

Delia suivit son regard : Adam West, légèrement ébouriffé – mais toujours aussi fringant –, arrivait vêtu de son trench beige de détective privé, en compagnie d'une femme que les tabloïds ne manqueraient pas de qualifier de « bombe ».

La jeune femme frémit. La présence d'Adam et de Kurt dans un même espace pouvait avoir des conséquences désastreuses pour elle. Elle termina son verre cul sec et en attrapa un autre sur un plateau qui passait devant elle. Elle sentait son courage croître proportionnellement à son taux d'alcoolémie.

Kurt ne tarda pas à l'abandonner pour se consacrer à ses travaux d'approche. Elle s'occupa en sirotant son troisième – ou peut-être son quatrième ? – truc pétillant au cochon, feignant de consulter son téléphone, sourcils froncés, tel un chirurgien cardiaque attendant d'être bipé pour une transplantation.

— Que pensez-vous de ce bar, Dana ?

Delia leva les yeux : debout devant elle, Adam arborait son éternelle expression d'autosatisfaction ravie.

— Ah, la vieille blague consistant à écorcher mon prénom, ça faisait longtemps... Mais, pour répondre honnêtement à votre question, je le trouve assez atroce.

Delia se rendit compte qu'elle parlait d'une voix rauque et qu'une quantité non négligeable de retenue avait quitté son corps.

— Tout à fait d'accord. Cet endroit grouille de parasites.

— Un ou deux..., marmonna Delia en lui adressant un regard appuyé.

Elle tendit le bras pour attraper un autre verre, puis scruta la foule afin de donner l'impression qu'elle avait égaré cinq super potes auxquels elle aurait préféré parler plutôt qu'à Adam West.

— C'est le genre d'idée qui vient avec une tape sur le front, non ? poursuivit-il. Pourquoi personne n'avait encore jamais appelé son bar « Bar-Back », ni pensé à la thématique cochonnailles ? Oh ! Parce que c'est d'un mauvais goût achevé.

Il but un peu à la paille.

Delia se concentra de nouveau sur lui.

— Et pourtant vous êtes là, à siffler de l'alcool gratos.

— Et pourtant, oui.

Quand la petite amie d'Adam les rejoignit, Delia sentit son âme se ratatiner un peu plus.

— Freya. Je te présente Delia Moss, de Twist & Shout. Je crois que vous vous êtes parlé au téléphone...

Adam lança un regard moqueur à Delia, qui réprima un sursaut en apprenant à qui elle avait affaire.

Freya avait des cheveux soyeux et lisses couleur toffee, un corps qui devait certainement sa teinte caramel à une cabine de bronzage *St. Tropez*, et des yeux éteints d'un jaune ambré rappelant ceux d'un reptile vivant dans des marécages. La voyant vaciller sur des escarpins couverts de piquants très *SM spirit*, Delia se demanda comment elle pouvait enchaîner trois pas, sans parler d'arriver jusqu'au *Bar-Back* par ses propres moyens.

Freya glissa un bras autour d'Adam et examina Delia de la tête aux pieds.

— Salut.

Delia faillit éclater de rire. Elle n'avait encore jamais vu une femme marquer son territoire aussi physiquement. Freya aurait aussi bien pu s'enrouler autour de sa jambe comme un chat avec sa queue. Et si elle avait pu lever la patte pour l'arroser, elle l'aurait probablement fait.

— Delia ! aboya Kurt qui passait par là en se penchant entre Adam et Freya. Circulez, et allez donc parler à des gens vraiment intéressants, voulez-vous ?

Et il poursuivit son chemin.

Adam sourit.

— Un salaud d'une éloquence édifiante, non ?

— C'était qui, ce con ? demanda Freya.

— « C'était qui, ce con ? » Une question qu'on pose souvent dans le sillage de Kurt Spicer. Et, je l'espère, un jour, dans celui de son cercueil, répondit Adam.

— Si vous voulez bien m'excuser, il y a quelques personnes là-bas auxquelles je *dois* parler, annonça Delia de ce ton glacial et sec dont les gens usent dans les films pour échapper à des interlocuteurs indésirables au cours d'un cocktail.

Adam retroussa les lèvres et articula un « oh, vraiment ? » sardonique.

En réalité, Delia avait besoin d'aller faire pipi.

Mais cela fit l'affaire : quand elle émergea des toilettes froides et humides du *Bar-Back*, dont les lavabos étaient équipés de ces savons inexplicablement en vogue – ces espèces de gros citrons qui tournent sur un bras et ne doivent pas être hygiéniques du tout –, Adam et Freya avaient été réabsorbés par la fête : ils n'étaient visibles nulle part.

Après avoir mis la main sur un cocktail – ces mixtures à la pomme avaient fini par lui plaire –, Delia se dissimula de façon que ni Kurt, ni Adam et Freya ne puissent la voir, juste à côté d'une énorme plante exotique à piquants dans son pot en terre cuite.

À sa grande surprise, elle constata qu'en faisant abstraction des pulsations de la musique, elle entendait parfaitement la conversation qui se déroulait de l'autre côté du feuillage.

— ... Au début, je n'y comprenais rien, et puis j'ai fini par piger. Spicer a embauché ces deux braves filles du Nord en se disant qu'elles seraient parfaites pour jouer les mules et transporter sa came. Comme les Peru Two, disait Adam.

— La rousse qui s'habille comme Hilda Ogden et qui parle comme un personnage de *Geordie Shore*, c'est elle ?

— Delia Moss.

— Vu ses hanches, il est clair qu'il n'y a aucun lien de parenté entre elle et Kate.

Oufff.

— Mmm. Elle n'a pas l'air d'avoir la moindre idée de ce qui se passe.

— Je parie que si. Ne te laisse pas embobiner par ses airs de bonne poire, dit Freya.

— Sérieusement. Elle est complètement à la masse. Elle a dû se cogner la tête en tombant de sa charrette à foin. J'en sais plus qu'elle sur sa boîte.

— Alors ? Tu projettes de coucher avec elle afin de glaner quelques confidences sur l'oreiller ?

— Ha ! Ça m'étonnerait.

— Ses cheveux à la Willie le jardinier ne t'excitent pas ?

Suivit un détestable gloussement féminin.

— J'ai l'intention de m'y prendre autrement.

— Tu me surprends.

— Kurt est sur le point de passer à la politique. Je compte bien lui couper l'herbe sous le pied.

— Elle fait partie de ton plan ?

— À son insu. Le moment venu, je la jetterai en pâture aux loups.

— J'adore quand tu parles comme un homme sans pitié.

— Il n'est pas question de pitié quand quelqu'un mérite ce qui lui arrive.

Ma parole, ce type est une mégamerde ! songea Delia.

Ah, l'ironie de la vie : il prétendait qu'elle était mal informée. Et qui était la mieux informée, désormais, hein ? Elle décida de fêter ça et alla chercher un autre verre.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 36

Presque une heure plus tard, passablement éméché, Kurt rejoignit Delia et lui annonça qu'il pensait avoir décroché un ou deux rendez-vous avec des V.I.P.

— Super, dit Delia.

Cette nouvelle sonnait pour elle l'heure du départ, mais sa tête et ses jambes ne semblaient pas pressées de réagir.

— Vous savez pourquoi vous troublez les hommes ? demanda Kurt.

Il fallut une seconde à Delia pour s'adapter à ce changement de sujet brutal. Kurt n'avait modifié ni son ton ni le volume de sa voix.

— Euh. Non ? répondit Delia tout en songeant : *Le sais-je ?*

— Vous avez un visage enfantin et un corps très développé.

— Un corps développé ?

C'était certainement le genre de phrase qu'employaient les oncles pédophiles au cours de parties de jeux de société douteux.

— On ne sait pas trop si on a envie de vous protéger ou de vous souiller, poursuivit Kurt en lui lançant ce qu'il pensait sûrement être un regard entendu.

Delia était révoltée. Il fallait qu'elle s'extirpe de cette conversation dare-dare. Sauf que rien chez elle ne semblait apte à réagir en vitesse. Elle se sentait comme enveloppée d'une douce chaleur ; ses sens étaient émoussés, ses perceptions floues...

— Je n'y avais jamais réfléchi.

— Évidemment. Vous êtes innocente. Il n'y a pas de honte à ça, dit Kurt. Justement, à mes yeux, vous incarnez autant la vierge que la p...

— Parfaite assistante !

Adam West avait surgi à côté d'eux.

C'est le pompon.

— Kurt. Ça biche ? C'est de circonstance, non ?

— Vous interrompez une conversation.

— Je sais. Dites, j'adore votre travail avec Marvyn Le Roux. C'est vous qui lui apprenez les tours de disparition ?

— Il y a un vieux dicton aborigène qui me fait penser à vous, West. On peut le traduire approximativement par « va donc te laver le visage entre les fesses d'un wallaby ».

— Poétique. J'adorerais l'entendre dans le dialecte original, rétorqua Adam. Bon, je suis venu vous informer que le photographe aimerait vous tirer le portrait en compagnie de l'autre type qui s'est incrusté pour boire à l'œil.

— Tirez-vous, grogna Kurt.

— Je suis sérieux, insista Adam en désignant le photographe d'un bref mouvement de tête.

Un homme avec un Nikon autour du cou les salua de la main avant de lever les deux pouces.

Kurt abandonna Delia à contrecœur et se dirigea vers l'autre extrémité du bar.

Une fois que Kurt se fut suffisamment éloigné, Adam se tourna vers la jeune femme.

— J'espère que vous avez compris qu'il cherche à vous ramener chez lui ? Et c'est quoi, son

after-shave ? Je me serais cru dans le vestiaire d'une salle de sport.

Delia voulut lui balancer quelques reparties cinglantes pour lui faire comprendre que sa présence n'était pas désirée non plus, mais elle sentit soudain son estomac se serrer et un goût âcre lui remonter dans la bouche. Elle ne pensait pas être sur le point de vomir, mais il fallait qu'elle sorte sur-le-champ. La nouvelle de son impressionnant niveau d'ébriété lui parvenait enfin.

— J'ai besoin d'air, déclara-t-elle.

Adam hocha la tête et l'entraîna vers la sortie. Elle fut incapable de se dégager.

Une fois dehors, elle inspira profondément l'air froid des Docklands et s'efforça de se calmer.

OK, OK. Ça va aller, maintenant...

— Je suis prêché à y retourner, marmonna Delia.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, dans l'état où vous êtes, objecta Adam. Vous êtes ici pour le boulot. Vous ne devez montrer aucune faiblesse.

L'état où elle était !

Sale con puant.

Delia avait une réplique toute prête en tête : « Je ne suis dans aucun état. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'y retourne. »

Au lieu de ça, elle ne put émettre qu'un bruit ressemblant vaguement à « psaaaah ». OK. Toujours ivre.

— Je vois que vous avez votre sac à main avec vous. À quoi ressemble votre manteau ? demanda Adam. Non, inutile, je le connais. C'est celui dans lequel vous avez l'air d'avoir tué et dépecé un Muppet. Ne bougez pas d'ici.

Delia suivit Adam des yeux tandis qu'il se précipitait à l'intérieur. Elle sentait qu'elle aurait dû essayer de rassembler les bouts de ce qui venait d'arriver pour en faire une image cohérente, mais il lui manquait les capacités cognitives nécessaires pour compléter le puzzle.

Elle se demanda si bouger serait très malin, alors qu'il venait de lui dire de ne pas le faire. La porte s'ouvrit, et elle profita de ce que deux personnes sortaient pour se glisser à l'intérieur.

Et si elle buvait un autre verre ? Peut-être devrait-elle essayer de se mêler aux invités, comme le lui avait demandé Kurt ? Elle se sentait confiante et pleine d'audace.

Freya du *Mirror* s'avança vers elle ; Delia n'avait aucunement eu l'intention de se mêler à *elle*.

— Faites attention avec Adam. Vous savez, il a couché avec tout le monde.

— Pas avec moi, en tout cas, marmonna Delia, presque incapable d'articuler.

Freya haussa un sourcil et lui tourna le dos.

Alors que Delia se dirigeait droit sur un plateau de cocktails, elle sentit qu'on la retenait par le bras. Adam-qui-a-couché-avec-tout-le-monde se pencha vers elle en sifflant :

— Eh ! Je croyais vous avoir dit de ne pas bouger, espèce de pochtronne.

— Ch'ai aucun rordre à recevoir de vous, bafouilla Delia.

— Il est pourtant dans votre intérêt que je continue à vous donner des « rordres » ; vous m'en remercirez demain.

Delia protesta quand il la poussa vers la sortie. Une fois sur le trottoir, Adam lui fourra son manteau framboise dans les bras – qu'avait-il dit ? Qu'il ressemblait à un Fraggles ? Elle allait lui faire remarquer que... Qu'est-ce qu'elle allait lui faire remarquer... ?

— Et maintenant, s'il vous plaît, tâchez de paraître suffisamment saine d'esprit pour qu'un taxi accepte de vous emmener. Concentrez-vous. Regardez-moi...

Quand Adam saisit son visage entre ses mains, Delia fronça les sourcils. Ses yeux glissaient alternativement de droite à gauche. Bien sûr qu'elle était conce... con-cendré... Ha ! Comment

n'avait-elle jamais pensé à ce jeu de mots avant ?

— Rendez-moi mon visage.

Elle avait l'impression de parler comme un mauvais ventriloque.

Adam laissa retomber ses mains en s'esclaffant et secoua la tête.

— Vous êtes vraiment quelque chose.

Delia avait vaguement conscience que la situation lui échappait complètement et qu'elle verrait les choses différemment le lendemain.

Freya, la fille couleur caramel de tout à l'heure, surgit du *Bar-Back*. Adam tourna le dos à Delia et s'entretint à voix basse avec Miss Carambar. Malheureusement, occupée à tanguer, Delia eut du mal à entendre ce qu'ils se disaient.

Elle parvint néanmoins à saisir quelques bribes de phrases que la femme mince en colère sifflait, bras croisés : « À quoi tu joues... Mais on s'en fout qu'il... Je croyais que c'était lui que tu voulais baiser, pas elle... »

Baiser ?!

Delia voulut bouger, mais elle eut soudain l'impression d'évoluer sous l'eau.

Elle entendit ensuite la riposte sèche d'Adam le Tombeur, qui conclut : « Que les gens pensent ce qu'ils veulent. Peu m'importe. »

Freya finit par retourner à l'intérieur, non sans avoir lancé un regard venimeux à Delia. Celle-ci essaya d'agiter les doigts pour la saluer, mais le résultat fut bizarre.

Adam poussa un profond soupir et posa une main sur son épaule.

— OK, Delia la Défonce, gâcheuse de soirées. Fichons le camp d'ici.

Delia avait encore une réplique toute prête : « Ah, vous voyez que vous connaissez mon prénom ! » Et : « Non, merci, je me débrouillerai très bien toute seule. » Mais, rebelote, sa bouche lui désobéit et ne daigna produire que : « Chmmffff. » La jeune femme secoua la tête, atterrée.

Adam descendit sur la chaussée et tendit le bras. Un taxi s'immobilisa, et Delia fut poussée à l'intérieur.

Assise sur la banquette, elle sentit soudain un bras autour d'elle. Il y eut ensuite une conversation à laquelle elle n'eut pas conscience de participer, bien qu'elle reconnaisse sa propre voix. bercée par les mouvements soporifiques du véhicule, elle tenta de résister au sommeil, mais se sentit partir, partir, partir...

Soudain, une voix masculine retentit :

— Delia ? Delia ?

— Mmm...

— Restez avec moi. Restez loin de la lumière. Ou de l'obscurité.

Chapitre 37

Delia ouvrit une paupière collante. Elle se sentait complètement désorientée, comme un opéré reprenant conscience en salle de réveil.

Qui suis-je... ? Où suis-je... ?

La pièce où elle se trouvait sentait bizarre : elle décela une odeur agressive et poudreuse, celle d'une marque de lessive qu'elle n'utilisait pas. Et de poussière. Et de *garçon*.

Elle se redressa sur les coudes et regarda autour d'elle. Elle était étendue dans un lit simple dans une pièce en longueur, au bout de laquelle se trouvait un étendoir en plastique.

Sa robe violette gisait par terre.

Ouille, sa tête. Et son estomac.

Oh, bon sang... oh, non...

La soirée de la veille lui revint en une séquence violente et stroboscopique de flash-backs. L'horrible bar... Les avances de Kurt... Elle était partie... avec qui ? Elle était montée dans un taxi avec *quelqu'un* dont l'identité demeurerait brumeuse. Elle se sentait malade d'appréhension et de remords – l'accompagnement idéal à la nausée qui la gagnait.

Sur la table de nuit à côté d'elle, il y avait une bouteille de Coca sur laquelle était collé un Post-it indiquant « Buvez-moi », une boîte d'Ibuprofène – « Mangez-moi » – et une feuille de papier pliée – « Lisez-moi ».

La version alcoolico d'*Alice au pays des merveilles*.

Delia déplaça sa carcasse rouillée et douloureuse, découvrant du même coup que son crâne semblait rempli de billes ayant toutes roulé du même côté. Elle déplia le papier.

Bonjour !

Comment va la tête ? J'ai donc jugé prudent de vous raccompagner chez vous, hier soir, mais je n'ai pas réussi à vous extirper votre adresse. Apparemment, bien que leur formation soit censée leur garantir une connaissance parfaite de tous les recoins de la capitale, les chauffeurs de taxi ont besoin de plus d'indications que « FINSHBURRY PORC ! », même répété trois fois de plus en plus fort. J'avais donc le choix entre fouiller vos affaires pour découvrir où vous habitez et vous ramener chez moi. Je me suis dit que, vu nos antécédents, il valait mieux que j'évite d'essayer de forcer l'accès à votre sac à main. Donc nous (vous) y voilà. Désolé, la chambre-boîte n'est pas très jolie. Je vous donne rendez-vous au lever du soleil dans la salle du petit déjeuner, en peignoir nid d'abeille, pour déguster un kedgerie et un granola maison.

Adam

Meeerde.

Delia attrapa son sac à main sur la table de nuit et en sortit son téléphone. Elle ouvrit Google Maps et saisit l'adresse d'Emma, puis pressa « Calcul d'itinéraire ». La punaise bleue apparut, lui indiquant sa position, à deux pas de Clapham High Street. Delia grogna et baissa de nouveau les yeux vers ses sous-vêtements. L'avait-il déshabillée ? Qu'avait-elle dit ? Et fait ? Quel enfer...

Les mains tremblantes, elle dévissa le bouchon de la bouteille de Coca et l'inclina vers ses lèvres

craquelées. Aaaaah. Le pouvoir de résurrection du sucre et de la caféine. Le liquide sirupeux, pétillant et abrasif coula sur sa langue sèche comme du papier de verre et descendit en glougloutant dans sa gorge. Néanmoins, elle n'était pas sûre de pouvoir avaler les comprimés. Son estomac lui indiquait qu'elle en était encore au stade Zéro Solide. Elle attendit un moment, puis s'en jeta deux dans la bouche et les avala tout rond.

Delia sortit lentement du lit et enfila sa robe. Elle se sentait affreusement gênée de s'être réveillée en soutien-gorge et petite culotte. Ils n'étaient pas assortis, et elle n'était que partiellement épilée.

Elle retrouva ses chaussures, abandonnées non loin du lit, mais décida qu'elle aurait plus de chances de s'esquiver discrètement en restant pieds nus. Elle sortit un miroir de poche de son sac, l'ouvrit et procéda à une évaluation de l'étendue des dégâts en grimaçant. En ouvrant doucement la porte, elle entendit quelqu'un se déplacer à l'étage inférieur. Autrement, la voie semblait libre. Delia repéra la salle de bains juste en face sur le palier.

Elle y pénétra sur la pointe des pieds et referma la porte. Tout indiquait qu'il s'agissait d'une maison d'homme, quoique de toute évidence régulièrement visitée par une femme de ménage : les serviettes étaient de couleurs foncées, et sur le bord de la baignoire s'alignaient des flacons de produits basiques dans des gammes « sport ». Dans l'armoire de toilette en miroir, elle trouva des rasoirs jetables et des paquets de savons.

Delia mouilla quelques feuilles de papier toilette et essuya le maquillage qui avait coulé sous ses yeux. Elle étala un peu de dentifrice sur son index et se frotta les dents et la langue, cracha puis se rinça la bouche. Des doigts, elle peigna ses cheveux emmêlés en arrière, avant de les attacher en une queue-de-cheval approximative.

Elle ouvrit la petite trousse qu'elle avait prise dans son sac, où elle gardait de quoi retoucher son maquillage : crayon correcteur, gloss, vaporisateur de poche et eye-liner liquide. Cette fois, il s'agissait de sauver les meubles. Quand elle eut fini, elle ressemblait plus à une mère maquerelle en phase terminale qu'à un cadavre non identifié.

Elle regagna la chambre en trotinant, enfila ses chaussures et attrapa son manteau qu'elle trouva accroché au dossier d'une chaise.

L'heure était venue de tenter une sortie rapide et la plus digne possible.

Vacillant sur ses talons, elle descendit deux volées de marches étroites avec toutes les précautions du monde, puis, arrivée en bas, passa la tête par une porte ouverte.

Adam West était dans la cuisine. Il portait un tee-shirt, un pantalon de jogging et des chaussures de sport, et tenait une tasse de café à la main. À côté d'elle, il paraissait aussi frais qu'une jonquille mouchetée de rosée, les joues encore rosies par sa séance de course à pied.

— Le kraken est réveillé ! s'exclama-t-il avec un grand sourire.

— Euh. B'jour. Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Delia en testant sa voix pour la première fois depuis son réveil.

Elle lui rappela un peu celle de Kermit la grenouille.

— Calva plus champagne, voilà ce qui s'est passé... dix fois, je dirais. En tout cas, dans le taxi, vous avez chanté jusqu'à dix : « Un cocktail au champagne, ça use, ça use... »

— Oh, put...

Delia massa ses tempes bourdonnantes pour soulager les élancements qui lui vrillaient le crâne.

— Spiritueux et champagne, c'est le speedball des cocktails. Vous devriez être contente d'être morte-vivante à Clapham au lieu de morte-morte devant le *Viper Room*.

Delia comprit qu'il était bien décidé à se faire plaisir jusqu'au bout. Évidemment.

— Café ? dit-il en saisissant une tasse fumante à côté de la bouilloire.

— Merci, croassa Delia plus pour se donner une contenance et avoir une bonne excuse pour se taire que par envie.

Elle ne savait pas quoi dire.

— Merci de m’avoir accueillie, articula-t-elle d’un ton embarrassé.

— Tout le plaisir est pour moi.

— Est-ce que... Euh... Est-ce que quelqu’un nous a vus partir ensemble ?

Adam fit mine de recracher sa gorgée de café.

— Vous pensez que j’ai fait ça pour que tout le monde croie que j’ai levé une fille ? Je ne suis pas très porté sur le Coma Sûtra, merci.

Delia ne savait plus où se mettre.

— Non ! Ce n’est pas ce que j’insinuais. J’ai besoin de savoir si j’ai toujours un boulot.

— Je ne crois pas qu’on nous ait vus, non, dit Adam. J’ai agi poussé par un instinct chevaleresque, et j’ai fait preuve de discrétion.

— Pourquoi ne portais-je pas ma robe en me réveillant ? lança hâtivement Delia.

C’était sorti tout seul, sous le coup de la honte – pas parce qu’elle tenait absolument à le savoir.

Surpris, Adam écarquilla des yeux innocents.

— Holà, attendez. Tout vêtement ôté l’a été par vos soins après que j’ai fermé la porte. Ne transformez pas ma bonne action en quelque chose de sordide, ou je vais devoir me fâcher.

Delia hocha faiblement la tête.

Elle avait fait preuve d’une stupidité catastrophique en buvant autant. À toutes les soirées de Noël du conseil municipal, elle prenait prudemment ses cliques et ses claques dès que les jeux d’alcool à base de tequila frappée se profilaient. Qu’est-ce qui lui avait pris de se mettre minable à peine arrivée à Londres ?

— Est-il dans vos habitudes de prendre de telles cuites ? Si je n’avais pas été là, Dieu sait ce qui serait arrivé, dit Adam en la regardant par-dessus le bord de son mug.

Delia frissonna. La remarque du méchant blond était sacrément judicieuse. Elle était incapable de se rappeler la dernière fois qu’elle avait fini dans cet état. Dans sa version plus mince, plus triste, qui oubliait de manger, Delia n’avait pas la même tolérance que la Delia ronde et heureuse d’avant. Mais hors de question d’admettre sa vulnérabilité à l’ennemi.

— Je m’en serais très bien sortie. Je serais rentrée chez moi...

— Honnêtement, vous devriez faire attention. Les gens qui vous entourent ne sont pas très recommandables. Alternez toujours boisson alcoolisée et verre d’eau, et mélangez prudemment.

— Oooh, expliquez-nous donc les méfaits de cette boisson qu’on appelle « alcool », à nous, pauvres édentés, qui jouons du banjo, là-haut, à Nou-casseul ! rétorqua Delia.

Mais elle eut du mal à continuer de jouer le rôle de l’outragée face au rire ravi d’Adam.

— Ah, ah, ah ! NON ! Voyons, vous me comprenez. Kurt était à deux doigts de vous sauter dessus. Il ne plaisantait pas.

— Mais non, c’est juste qu’il est direct, et australien..., mentit Delia.

— Je l’ai vu acheter des préservatifs dans les toilettes des hommes, insista Adam avec une grimace atterrée.

Delia frissonna.

— Il avait peut-être d’autres projets.

— Oh oui, sûrement une bataille de bombes à eau..., dit Adam en posant son mug et en se hissant sur le bar.

Il dirigea son regard vers la porte de la cuisine derrière elle.

— Oh, Dougie, je te présente Delia. Delia, Dougie.

Delia se retourna. Un homme d'une trentaine d'années, ébouriffé, corpulent, le menton couvert d'un léger duvet, se tenait sur le seuil vêtu d'un peignoir en éponge. Il semblait avoir passé une nuit aussi éprouvante que celle de Delia.

— Bonjour. Enchanté, dit-il avec un accent de Glasgow.

Il versa des Chocapic dans un bol, les arrosa de lait chocolaté, puis tourna les talons. Son absence totale de curiosité à l'égard de Delia suggérait que la présence d'une inconnue dans leur cuisine n'avait rien d'extraordinaire.

— Tu retournes te coucher ? demanda Adam.

— Yop. Pour toujours. Je suis mort, c'est clair.

Et il sortit en traînant les pieds.

— Dougie est sorti avec quelques amis originaires de sa terre natale. Ils se sont surnommés les guerriers de Willy Wallace. Alors imaginez. En fait, non, n'en faites rien, ça vaut mieux.

— Il n'y a que vous deux, ici ? demanda Delia.

Elle était sûre d'être passée devant plusieurs chambres en descendant.

Pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontré, Adam parut un tantinet mal à l'aise.

— Ouais.

Était-il homo ? Elle n'avait capté aucune onde gay, mais ça ne voulait rien dire. Apparemment, il couchait avec « tout le monde ». Freya sous-entendait peut-être qu'il marchait à voile et à vapeur.

— Dites-moi franchement. Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda-t-elle avec un sourire forcé. Pour me griller auprès de Kurt, ou pour alourdir ma dette envers vous ?

— Je suppose que c'est votre façon de me remercier. Parce que je savais que sinon vous n'auriez pas seulement mal à la tête en vous réveillant ce matin dans je ne sais quel *Sofitel*. J'ai eu pitié.

Sa réponse la laissa perplexe.

— Je ne sais jamais quand je peux vous croire.

— Je vais vous confier un secret, Delia. Je dis toujours la vérité. Donc vous pouvez me croire.

Bizarrement, elle ne le crut pas.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 38

— Bon, je vais y aller. Le métro, c'est par où ? s'enquit Delia, persuadée qu'Adam se réjouirait autant qu'elle de la voir décamper.

— Venez donc vous asseoir un moment pour reprendre des forces, dit-il en se laissant glisser du plan de travail.

— Ah. Non, je..., résista Delia.

— Vous avez passé la nuit ici. Un quart d'heure de plus ne fera pas une grande différence. Et vous ressemblez à une mauvaise version empaillée de vous-même.

— Allez vous faire foutre, marmonna Delia.

Mais elle devait admettre qu'elle était complètement épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir pour se tenir droite.

— Allez... En matière de compagnie, Dougie est hors-service encore douze heures au moins. C'est votre tour : ayez pitié de moi.

Delia pouvait difficilement refuser. Elle emporta son café au salon.

Plus de doute : c'était une maison de mecs. Tous les tissus d'ameublement étaient bleu marine ou gris militaire. Il y avait de gros canapés bleus affaissés aux housses amovibles usées, une table basse en pin constellée de traces poisseuses de culs de bouteilles, et un énorme écran plat recouvert d'une fine couche de poussière grasse.

La pièce était plongée dans une pénombre verdâtre du fait du lierre touffu et envahissant qui s'accrochait comme une perruque à la fenêtre – bon, ça avait le mérite de changer des stores.

Delia s'enfonça avec délice dans le canapé le plus proche, tout en se demandant combien Adam lui ferait payer ce moment d'abandon. Mais elle était incapable de se concentrer sur ses pensées. Survivre physiquement à cette gueule de bois était la seule tâche qu'elle pouvait assumer.

— Puis-je me permettre une suggestion ? lança Adam depuis le canapé d'en face. Quand j'ai été mis KO par la bière, j'aime m'étendre comme ça...

Il pivota de façon à se retrouver allongé sur le dos.

— Les jambes là...

Il les passa par-dessus l'accoudoir du canapé.

— Je crois que vous trouverez l'angle très relaxant, et la quantité de lumière que laisse passer le lierre est précisément celle que vos yeux de vampire peuvent supporter.

Il croisa les mains sur son ventre.

— Essayez. Je vous le promets, après cinq heures dans cette position, Dougie était comme neuf alors qu'il avait relevé le défi alcoolisé de *Top Gun*.

L'homoérotique *Top Gun*, hein ?

— Ça consiste en quoi ?

— Oh, je ne sais pas exactement. Mais, à en juger par son état, je suppose qu'il faut boire un verre cul sec à chaque scène de patriotisme macho.

Delia soupira et se cala approximativement dans la position d'Adam. Elle sentit aussitôt ses muscles se relâcher contre les coussins du canapé, ses pieds pendant dans le vide.

— Vous voyez ! s'exclama Adam. Vous avez l'air... en paix.

Delia gloussa faiblement.

— C'est ce qu'on dit du cadavre dans son cercueil pendant une veillée funèbre.

— Ah, ah ! « Souvenez-vous d'elle comme elle l'aurait voulu – pas comme ça. »

Adam rit. Il avait l'air de s'amuser énormément.

— Donc... votre Paul, là..., reprit Adam.

Delia sentit son cœur lui remonter dans la gorge, comme lancée soudain dans de vertigineuses montagnes russes, en comprenant qu'elle lui avait fait des confidences dont elle n'avait aucun souvenir. Zéro. Comme si elle avait subi une anesthésie générale – en procédant elle-même à l'injection.

— Bon sang ! Quoi ! ? s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Oh, pas grand-chose, la rassura Adam. Qu'il était allé voir ailleurs, et que c'était pour ça que vous étiez venue à Londres.

Delia sentit sa peau imbibée d'alcool devenir encore plus moite contre le tissu rêche du canapé. C'était affreux. Ne sachant pas exactement ce qu'elle avait raconté, elle se sentait terriblement vulnérable.

— Quand ?

— Je vous ai forcée à boire un verre d'eau quand nous sommes arrivés ici, et nous avons discuté. Brièvement.

Delia était atterrée. Vu son état, elle n'avait dû filtrer aucune information. Elle grogna et se couvrit les yeux d'une main.

— Maintenant que vous êtes sobre et qu'il y a des chances pour que vous vous en souveniez, puis-je vous faire part de mon point de vue sur la question ? demanda Adam à Delia qui ronchonnait toujours. Le point de vue masculin.

Delia grogna un peu plus.

— Parce que tous les hommes sont pareils...

— Non, pas du tout. Mais il me semble que les femmes ont tendance à analyser le comportement masculin en lui appliquant la logique féminine, estima Adam en tournant la tête pour regarder Delia. Ce qui explique qu'elles y échouent. Je n'ajouterai pas un mot sur ce sujet si vous souhaitez que je me taise.

— Allez-y, dit-elle dans un soupir résigné.

— Très bien. Je ne crois pas que vous devriez vous remettre avec Paul, et ce pour deux raisons. La première : il attendait de vous que vous lui disiez de rompre avec l'autre femme. J'estime que ne pas vous avoir exposé clairement ses intentions quand vous avez découvert sa liaison était très manipulateur de sa part. Et absolument merdique.

Oh non. Elle lui en avait raconté *des tonnes*.

— Mais il l'a fait, *en quelque sorte*. Il voulait que je lui dise si nous arriverions à surmonter cette crise. Ce dont j'ai été incapable.

— Traduction : il voulait que vous lui assuriez que vous seriez là s'il rompait avec l'autre. Je confirme : manipulateur et merdique. C'est quelqu'un qui n'assumera jamais la responsabilité de ses actes, et qui ne vous traitera jamais avec beaucoup de respect.

Delia se tortilla, gênée. Elle ne s'était pas attendue à des remarques aussi incisives et dures. L'entendre dénigrer Paul ainsi lui fit mal.

— Seconde raison : c'est un infidèle heureux, pas un infidèle triste. Si la liaison est une réponse à quelque chose qui a besoin d'être réparé dans la relation, il est possible de le réparer. Les infidèles heureux vont voir ailleurs pour le plaisir de l'aventure, et ils récidivent.

— Que voulez-vous dire par infidèle *triste* ? Genre, si vous pleurez après, ce n'est pas grave ?

Adam attrapa un coussin dans son dos et le cala sous sa tête.

— Je veux dire que... chaque fois que j'ai été infidèle, c'était parce que je n'étais pas heureux et que je voulais partir.

— Oh, alors *vous* avez été infidèle. Tiens donc ! C'est maintenant que vous le dites.

Les allusions de Freya au sujet de la libido délirante d'Adam lui revinrent en mémoire.

— Je n'ai jamais prétendu être parfait. En fait, c'est précisément parce que je ne le suis pas que mon opinion peut vous être précieuse. Oui, j'ai été infidèle, afin de saboter une relation qui ne fonctionnait pas quand je n'avais pas le courage d'y mettre un terme. Mais je n'ai jamais trompé une femme avec qui j'étais depuis longtemps et avec laquelle je voulais rester, ni attendu d'elle qu'elle me pardonne et oublie.

— Peut-être que Paul ne veut plus être avec moi et que c'était sa porte de sortie.

— Il veut être avec vous, affirma Adam dédaigneusement. Il a plus de trente ans. Je suis convaincu qu'il sait que les Delia ne courent pas les rues. Mais il vous veut à ses conditions. Il a vu l'occasion de s'amuser un peu en plus, et il l'a saisie. Pourquoi ?

Delia ne répondit pas, surprise de se voir décrite comme la perle rare, un précieux ingrédient pour agrémenter la vie – du safran. Elle aurait parié qu'Adam la considérerait plutôt comme une rousse bizarre et tragico-pathétique qui s'habillait comme une mémé.

— ... Parce qu'il avait la certitude que vous ne le quitteriez pas.

— Je l'ai quitté.

— Non – je me trompe ? Vous le punissez avant de lui rouvrir les bras. En tout cas, c'est ce que vous avez dit hier soir...

Delia participait à la conversation avec un sérieux handicap, puisqu'elle ignorait à quel point Adam était renseigné.

— Croyez-moi : un jour, l'occasion se représentera, et il replongera. Je doute également que Céline soit la première.

De plus en plus embarrassée, Delia prit la mouche.

— Bon sang, cette dernière remarque est tout à fait déplacée ! Comment pouvez-vous savoir ça ?

— Parce que dix ans de bonne conduite, suivis d'une liaison sans importance et d'un retour à la fidélité ne correspondent à aucun modèle d'infidélité de ma connaissance.

— Vous m'avez l'air bien sûr de vous pour quelqu'un qui analyse de très loin une situation compliquée impliquant un parfait inconnu.

— Je suis doué pour évaluer les gens, dit Adam. De plus, ce n'est pas si compliqué, si ? L'essentiel, c'est que ce mec vous considérera toujours comme acquise.

— Merci, dit Delia piteusement. Exactement ce dont la femme à la gueule de bois avait besoin.

— Désolé, dit gaiement Adam en arrangeant de nouveau son coussin. Il m'a semblé que cela valait la peine d'être dit.

— Au final, reprit Delia, votre raisonnement a beau être sensé, il n'en demeure pas moins que je l'aime. Je l'aime, donc je ne peux pas me contenter de tirer un trait sur notre histoire.

— Mais il ne vous aime pas assez. Et vous ne pouvez pas aimer pour deux. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

Delia se redressa d'un coup.

— Il ne m'aime pas assez ? Vous avez vraiment dit ça ?

Silence.

— D'après ce que vous m'avez raconté, non.

— Merci pour ces paroles affreusement brutales et parfaitement inutiles.

— Je suis désolé.

Adam avait l'air inquiet. Il se redressa aussi, ayant perçu son ton alarmé.

— Je n'avais pas l'intention de vous blesser.

— Mais bien sûr ! En quoi me dire que mon petit ami ne m'aime pas pouvait être blessant ?

— *Assez* – j'ai dit qu'il ne vous aimait pas *assez*.

— Vous vous rendez compte comme c'est cruel ? Même mon frère Ralph, qui n'a absolument aucun tact, ne dirait pas une chose pareille.

Adam regarda Delia sauter sur ses pieds et attraper son sac et son manteau.

— Allons, ne partez pas comme ça.

— Je ne pars pas « comme ça ». Je pars parce que je ne veux plus avoir à écouter une seule de vos réflexions odieuses sur le désastre de ma vie.

— Je n'ai pas dit que votre vie était un désastre ! Vous m'avez l'air d'une brave fille, et on profite de vous...

— Une *brave fille* ?!

— Argh, femme, pardon !

— Vous êtes vraiment comme tous ces mecs du Sud sexistes et condescendants – allons, ma petite dame, laissez-moi vous expliquer la vraie vie..., cracha Delia, qui se demanda pourquoi elle choisissait ce moment pour monter sur ses grands chevaux de féministe provinciale et lui faire sa fête, même si, bon sang, il le méritait.

— Tant sur le plan professionnel que personnel, vous entretenez une relation difficile avec la vérité, rétorqua Adam, dont les traits s'étaient durcis.

Il paraissait plus déçu qu'en colère.

— Et vous...

Delia mobilisa tous ses neurones afin de le moucher, mais son cerveau déshydraté lui fit lamentablement défaut.

— ... vous êtes un CON.

Quelques minutes plus tard, elle faisait la marche de la honte le long de Clapham High Street, au milieu de petites familles aux yeux brillants en route pour leur brunch du samedi, dignes d'une publicité pour une chaîne de supermarchés. La jeune femme songeait à l'horrible être humain qu'était Adam West – bon, exception faite du coup du Coca et du Nurofen.

Parmi toutes les choses horribles qu'elle savait au sujet de la soirée de la veille, elle avait l'impression qu'un détail lui échappait.

Un détail qu'elle avait oublié et dont il fallait absolument qu'elle se souvienne.

Chapitre 39

— Ensuite il a dit qu’il paraissait que Paul avait eu d’autres aventures avant Céline ! conclut Delia, indignée.

Pendant une fraction de seconde, quelque chose changea dans l’attitude calme d’Emma, et Delia sut qu’elle était d’accord avec Adam. Adam West ne pouvait pas avoir raison. C’était tout simplement impossible. Ce type avait tort dans l’absolu. Ce devait être parce qu’il lui plaisait. Ouaip, voilà.

Vêtue de son pyjama gris chiné de chez *White Company*, Emma était assise dans son canapé géant. Elle était revenue de Rome au cœur de la nuit de samedi, blême. Le dimanche matin, elle avait régala Delia d’anecdotes torrides sur l’enterrement de vie de jeune fille, que sa sœur avait planifié à la minute près dans un tableau Excel.

— « De 15 h 30 à 16 heures : moment de détente au Q.G. de l’EVJF. » Merci de nous dire que nous avons droit à une demi-heure de pause si l’envie nous en prend ! J’ai eu l’impression de participer à l’une de ces courses d’obstacles à la *Tough Mudder*. Il ne me manquait que les bandeaux antitranspiration. Sauf qu’elles, au moins, elles ne durent qu’une journée, tu paies des gens pour qu’ils te hurlent des encouragements et tu perds du poids.

Emma avait rapporté à Delia une bouteille d’Aperol et une Vierge Marie phosphorescente en plastique.

— L’autre demoiselle d’honneur, India, m’a accusée de banaliser une religion. Je lui ai dit : oh, excuse-moi, je n’avais pas compris que le selfie où tu fais le signe de la paix devant le Vatican était une preuve de respect.

Delia rit, bien contente de ne pas avoir participé à cette « crémation de vie de jeune fille », comme Emma l’appelait.

Emma se ragaillardit et poussa des cris de joie à la vue de tous les petits plats dont Delia avait rempli la cuisine.

— Mais, on dirait... des nuggets de poulet maison ?! s’exclama Emma, aussi émerveillée que si elle avait découvert une pépite d’or inca dans son frigo.

— J’en ai fait une fournée pour Ralph la semaine dernière ; j’ai pensé que tu apprécierais. Cette fois, j’ai expérimenté : j’ai préparé la panure avec du babeurre et des crackers Ritz.

— Formidable ! S’il te plaît, ne t’en va jamais.

Elles se préparèrent un pique-nique qu’elles emportèrent au salon.

— C’est quoi, ça ? demanda Emma en voyant Delia déplacer une enveloppe et un assortiment de photos découpées dans des magazines.

— Oh..., souffla Delia, étrangement intimidée. Ça vient de Paul. Il m’envoie des choses pour me rappeler notre histoire. Un jour, au cours d’une conversation, je me suis emmêlé les pinces entre Jean Cocteau, Jacques-Yves Cousteau et Jean-Michel Jarre.

Les choix de Paul étaient délicats et pleins d’humour. Ils passaient des vacances en Grèce, dans un village où s’alignaient des maisons aux volets bleu de cobalt et aux façades blanchies à la chaux, mouchetées du violet améthyste des fleurs de bougainvillées. Paul avait conclu : « Je t’en supplie, ne rajoute pas les Cocteau Twins, je ne suis pas sûr de pouvoir le supporter » en se tenant les côtes. Ils en avaient pleuré de rire tous les deux, et Delia s’était émerveillée de leur parfaite complémentarité.

— Jolie attention..., fit remarquer Emma en adressant à Delia un regard interrogateur que celle-ci lui retourna sans ciller, impassible. Tu as parlé de Paul à Adam ? demanda Emma en revenant à l'outrage commis par Adam.

— Apparemment, je n'ai pas fermé mon clapet une minute. La honte... Il n'aurait jamais dû évoquer des sujets personnels alors qu'il savait que je n'étais pas dans mon état normal.

Elles se turent un moment, sachant pertinemment qu'elles ne pouvaient pas accuser Adam de quelque chose dont Delia n'avait aucun souvenir.

Il était tout à fait possible qu'Adam se soit contenté de quelques « Mmm, mmm, enfin bref... » en la traînant dans l'escalier, pendant que Delia déblatèrait sur les crimes péniens de Paul.

— Émettre ce genre de jugement sur Paul était déplacé de sa part, reprit Emma.

De nouveau, Delia remarqua la neutralité politique de sa formulation.

Se pouvait-il qu'il ait vu juste, cependant ? Qu'avec les multiples opportunités qu'il rencontrait, Paul ait déjà un ou deux écarts de conduite à son actif avant l'épisode Céline ? Il avait mentionné des femmes à l'occasion, ce que Delia avait interprété comme un signe certain qu'elle n'avait pas à s'inquiéter.

Paul faisait-il partie de ces menteurs très intelligents qui ont compris que, pour que quelque chose reste invisible, il fallait le cacher à la vue de tous ? Delia se retrouvait à draguer le plancher océanique de ses souvenirs afin de voir quels débris remontaient à la surface. Mmm. Quelques années auparavant, il y avait eu cette femme marchand de vin aux jambes interminables. Paul avait raconté en riant qu'elle lui avait fait un numéro de charme dans l'espoir d'en faire un client. Becky, non ?

Elle avait l'impression d'être un inspecteur de police affecté à l'unité des meurtres non résolus, rouvrant des enquêtes classées sans suite.

Elle se souvint qu'Aled se comportait bizarrement chaque fois qu'il était question de Becky dans une conversation. Et quand Delia avait demandé pourquoi à Paul, il lui avait répondu : « Je crois qu'elle lui a un peu tapé dans l'œil. Gina n'a aucun souci à se faire, mais tu sais comment fonctionne leur couple. Rien à voir avec nous. Si elle en avait vent, ça ferait toute une histoire. »

Rien à voir avec nous.

Si Delia avait pu remonter le temps pour aller demander à la Delia de l'époque si elle pensait que Becky pouvait représenter une menace, elle lui aurait ri au nez, lui faisant valoir entre autres que si Paul allait voir ailleurs, Aled l'aurait mise au courant.

Ou peut-être aurait-il pressé Paul de mettre un terme à cette liaison, et aurait eu l'air affreusement mal à l'aise chaque fois qu'il aurait été question d'elle.

Delia écarta ces pensées, abandonnant les pénibles impondérables du passé pour se concentrer sur les dures réalités du présent.

— Et ça, c'était après qu'Adam m'a poussée dans un taxi et ramenée chez lui. Beuh. Si tu voyais les gens avec qui je fraie, Emma. Heureusement que j'ai fait la connaissance de Steph, sinon j'aurais l'impression d'être dans les égouts, avec les rats pour unique compagnie.

— Tout de même..., commença Emma d'un ton hésitant. Ce qu'a fait Adam, c'est plutôt sympa, non ? Te ramener chez lui ?

Delia n'était pas prête à le reconnaître. Elle pressentait que se fier aux apparences serait naïf, et qu'elle ne manquerait pas de comprendre ses réelles motivations un peu plus tard. De plus, n'ayant aucun souvenir, elle ne pouvait l'exonérer complètement. Mieux valait rester prudente. Elle ne parvenait pas à cerner Adam, et, au milieu de ces preuves contradictoires, elle devait s'accrocher à son aversion instinctive initiale.

— Il a dû calculer qu'il avait quelque chose à y gagner. C'est comme ça qu'il opère. Il espérait

probablement faire enrager Kurt.

Delia ne lui avait pas non plus pardonné d'avoir gâché son premier élan d'enthousiasme pour Londres et Twist & Shout. Avant la maudite gaffe du classeur, elle s'amusait bien.

Emma hocha la tête.

— Ton patron m'a l'air d'une belle enflure.

Delia ne pouvait qu'approuver. Jusque-là, elle l'avait pris pour un dragueur ; à présent, elle se demandait si elle n'avait pas affaire à un dangereux prédateur. Une chose était sûre, elle ne se soulerait plus jamais en sa présence.

— Je n'ai pas envie d'aller travailler demain.

— Pareil, dit Emma. Je n'ose pas imaginer la quantité de mails qui m'attendent.

Delia se résolut à gérer le cas Kurt. Elle avait trop bu, et désormais elle resterait sur ses gardes. Mais il s'abstiendrait sûrement à l'avenir de lui faire du rentre-dedans, puisqu'il savait qu'il n'avait aucune chance avec elle ? Démissionner impliquerait de laisser Steph seule contre Kurt. Non, il fallait aller de l'avant, et en quelque sorte vers le haut. Si elle acquérait suffisamment d'expérience chez Twist & Shout, elle pourrait plus facilement décrocher un boulot ailleurs.

Mais Delia avait oublié qu'il n'y avait rien de pire que les angoisses cafardeuses du dimanche soir. Certes, elle s'était ennuyée au conseil municipal de Newcastle, mais jamais elle n'y avait passé d'horribles journées. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles elle y était restée si longtemps : subir la médiocrité dans sa vie professionnelle était plus facile que courir après un idéal, pour terminer souvent en plein cauchemar.

Heureusement, dans l'obscurité de cette longue nuit, une petite lueur scintillait : un mail du Naan – Delia ne s'était pas encore tout à fait habituée à l'appeler Joe. Elle avait scanné quelques pages de *La Femme Renarde*, grâce à une imprimante-scanner qu'Emma gardait dans un carton sous l'escalier, et les lui avait envoyées. Au lieu de se sentir intimidée comme elle s'y était attendue, en regardant les pages s'accumuler dans l'imprimante, Delia avait pensé :

Ça rend bien ! On dirait un vrai comics !

Delia, *La Femme Renarde*, j'adore. J'a-do-re !!! C'est génial. Vous n'en avez jamais rien fait ? Vous ne l'avez jamais présenté nulle part ? Pourquoi ? J

Salut, Joe ! Merci ! ... Peur. D

Je ne vois aucune raison d'avoir peur. J

... Eh bien, moi non plus, plus maintenant. D

Alors yapuka... J

Une idée de titre lui vint : *La Fantastique Femme Renarde*. Et si elle publiait son comics en ligne ? Peut-être que quelqu'un, comme Ralph autrefois, lui demanderait : « Qu'est-ce qui se passe après ? »

Chapitre 40

Delia avait les nerfs à vif. La tension montait au fur et à mesure qu'elle remontait les larges rues désormais familières de Charing Cross. Elle passa devant chez *Foyles*, où elle traînait parfois une demi-heure pendant sa pause-déjeuner, et se dirigea vers l'immeuble où, mystérieusement, elle n'avait jamais croisé âme qui vive, à l'exception de ses collègues.

Qu'est-ce qui l'attendait chez *Twist & Shout*, ce matin-là ? Un piège à ours ? Kurt ressemblait beaucoup à un ours – un grizzli australien. Delia repensa à ce pauvre type qui, dans un documentaire, expliquait qu'il était convaincu de pouvoir apprivoiser des grizzlis ; il avait fini en steak haché.

Son téléphone bipa, lui annonçant qu'elle avait reçu un message.

Delia, je vais vous appeler dans une sex. Décrochez, svp, il est important que je vous parle avant que vous arriviez au bureau. Je vous embrasse. A

ERRATUM : SEC, pas SEX ☹ Je déteste cette fonction d'autocorrection freudienne.

Il l'embrassait ? Cette anguille huileuse lui envoyait des baisers par texto, maintenant ? Au même instant, la sonnerie de son téléphone retentit.

— Ah, vous avez répondu ! B'jour.

— Je n'avais pas vraiment le choix. Qu'est-ce que vous voulez, Adam ?

— Écoutez. Kurt va probablement vous demander où vous êtes partie, vendredi.

— Oh, donc maintenant vous admettez qu'on nous a vus ensemble ?

Deux minutes avant qu'elle se retrouve dans la même pièce que Kurt, il lui balançait la vérité.

Ce satané Adam West.

— Je ne pense pas, mais on ne peut pas être sûr, et, naturellement, il va se montrer soupçonneux.

Les légères torsions que Delia sentait dans son estomac se transformèrent en nœud.

— Il est dans notre intérêt à tous les deux qu'il ne sache rien. S'il vous pose la question, dites-lui que vous m'avez vu partir au bras de Freya. Elle le lui confirmera s'il l'appelle pour vérifier.

Ben voyons, songea Delia.

— ... S'il vous plaît, tenez-vous-en à cette version, parce que j'ai eu un mal de chien à la convaincre de nous servir d'alibi.

Delia culpabilisa légèrement à l'idée que son sauvetage ait pu provoquer une scène de ménage.

— Je suis désolée d'avoir contrarié votre petite amie.

— Freya n'est *pas* ma petite amie, nia Adam avec emphase.

— Oh, bien sûr. Elle m'a dit que vous aviez couché avec *tout le monde*, rétorqua Delia sur le même ton, savourant cette petite vengeance.

Il y eut un bref silence, puis Adam dit sèchement :

— Freya s'occupe de mes RP.

C'était quoi, le *truc* ? Le truc dont il fallait qu'elle se souvienne ?

— OK, je dirai que vous êtes parti en compagnie de Freya. Mais vous *devriez* être ensemble, vous savez. Ma mémé dit toujours : « Quand Dieu crée, il crée par deux... »

— Oh, taisez-vous, protesta Adam.

Elle le sentit grimacer. Délicieuse inversion des rôles.

— Autre chose..., reprit-il. Je suis effectivement allé trop loin, samedi matin. Je vous présente mes excuses.

Delia émit un grognement.

— Je vous déconseille vivement d'abandonner votre carrière de journaliste pour devenir psy.

Adam éclata d'un rire chaleureux et sincère, sans la moindre trace de sarcasme.

— Touché. Au fait, les Chocapic de Dougie ont fait leur réapparition en fanfare. Mais c'était de la frime. Au mieux, il n'en était qu'au stade Gatorade. J'ai pensé que ça vous intéresserait de le savoir.

Delia ne put se retenir de rire.

— Lait chocolaté plus Chocapic, ça fait une sacrée dose de sucre. Je suis étonnée qu'il n'ait pas été pris de tremblements.

— Ouais. Les habitudes alimentaires de Dougie se conforment complètement aux stéréotypes sur les Écossais. Si je restais immobile trop longtemps, il essaierait de me plonger dans de la pâte à beignets. Il refait frire ses restes de *KFC* !

— On dirait mon frère Ralph. Sa spécialité consiste à tartiner du pain brioché de custard Bird's. D'après lui, c'est comme de manger du pain perdu.

— Bon sang. Dans la catégorie bouffe-crasse, il se défend plutôt bien.

Pourquoi Delia discutait-elle avec Adam ? Ah oui : elle essayait de faire diversion pour ne plus entendre ses genoux jouer des castagnettes. Parler avec Adam était étonnamment facile. Elle se demanda combien de personnes avaient remarqué cette particularité juste avant qu'il provoque leur chute. Cela dit, échanger des recettes barbares ne pouvait pas faire de mal. Et étant donné que, ivre morte, elle lui avait déjà raconté sa rupture en long, en large et en travers, elle ne voyait pas tellement l'intérêt d'affecter de se draper dans sa dignité.

— ... Au fait, votre frère a-t-il été content de son séjour ? Vous êtes allés chez *Madame Tussauds*, c'est ça ?

Adam recouvrait manifestement ses manières de garçon bien élevé, se souvenant de détails et posant poliment des questions.

— Oui, merci. Ralph a particulièrement apprécié le docteur Crippen. Il lui a rappelé le cuisinier de la friterie où il travaille.

Delia fit exprès de glisser cette information. Elle voulait voir si Adam en profiterait pour se moquer de son frère.

— Un des plus grands homéopathes de tous les temps, ce docteur Crippen, et la concurrence est dure. Waouh, Ralph a accès à une friteuse ? Dougie serait au paradis. Il n'aurait pas un faible pour les jeux vidéo, par hasard ?

— Si Ralph aime les jeux vidéo ?! Il ne vit que pour ça.

— Quelle étrange coïncidence. Doug est entré dans une phase fantasy. En ce moment, il essaie de boire la bave magique de la chouette grise de Ga'hoole, ou quelque chose dans le genre. Nous devrions les présenter l'un à l'autre. J'ai l'impression que nous nous retrouverions vite à acheter des chapeaux pour leur mariage.

Delia rit de nouveau. Elle doutait que le doux Ralph sorte indemne d'une confrontation avec Adam. Mais Dougie semblait être fait du même bois que son frère, et en tout cas pas le genre de frimeur sans pitié dont elle aurait cru qu'Adam s'entourerait.

Delia prit congé à une distance prudente du bureau, puis entra. Curieusement, cette conversation lui avait donné de l'assurance : elle était acculée, mais elle avait un plan.

Kurt arriva à peine quelques minutes plus tard, son BlackBerry vissé à l'oreille. (Quand Delia s'était étonnée qu'il utilise un BlackBerry plutôt qu'un iPhone, il avait déclaré : « Impossible de crypter correctement ses communications sur un iPhone. Obama n'a pas d'iPhone. » Les explications de Kurt laissaient souvent Delia plus désorientée que si elle n'avait pas posé de question.)

— Oh, putain, quel bordel ! Elle est où ? Barts ? OK. J'y serai dans vingt minutes, dit Kurt avant de se tourner vers Delia et Steph. Cet abruti de Marvyn Le Roux a trouvé le moyen de perforer l'intestin d'une spectatrice en foirant son numéro de lancer de couteaux. Il faut que je file à l'hôpital pour m'assurer que la victime ne parle à personne. Vous pouvez tenir la boutique ?

Elles hochèrent la tête, et, pendant un merveilleux moment, Delia crut être tirée d'affaire. Elle avait esquivé une balle de justesse... parce que quelqu'un s'était pris un couteau. Adam ne s'était pas trompé sur l'incompétence de Marvyn.

— Delia, je peux vous parler deux minutes dehors, s'il vous plaît ?

L'omelette qu'avait mangée Delia pour son petit déjeuner se retourna dans son estomac.

Une fois dans le couloir, Kurt fit volte-face. Son visage marbré trahissait une certaine tension.

— Êtes-vous partie avec Adam West vendredi soir ?

Delia se composa une grimace horrifiée.

— Non ! Bien sûr que non.

— Vous êtes sûre ? Quelqu'un vous a vus quitter le bar ensemble.

Le cœur battant la chamade, Delia afficha une expression de confusion.

— Il est parti avec sa petite amie. La grande fille mince du *Mirror* ? Freya ?

Kurt plissa les yeux.

— C'est sa petite copine ?

— Oui. Enfin je crois ; c'est ce qu'elle m'a dit.

— J'espère que vous me dites la vérité, parce que, chez Twist & Shout, frayer avec Adam West est un délit puni par un renvoi immédiat.

— Demandez-lui si vous ne me croyez pas. Elle m'a paru assez possessive.

Les épaules de Kurt se détendirent.

— Au temps pour moi. Je dois reconnaître que j'étais assez éméché...

— Moi aussi, admit Delia.

Le moment me paraît bien choisi pour me présenter vos excuses pour avoir tenu des propos parfaitement inappropriés à une femme, qui plus est votre employée.

Kurt adressa à Delia un regard entendu : « Nous ferons donc comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu », semblait-il dire.

— Je passerai chez *Shake Shack* en rentrant. Ça vous dit, des hamburgers pour le déjeuner ? Steph aussi vous croyez ? Cela dit, je ne sais pas si j'aurai encore faim après avoir entendu le médecin m'expliquer comment les intestins de cette fille ont été transformés en sushis par Marvyn.

Delia comprit que c'était toutes les excuses auxquelles elle aurait droit.

— Un cheeseburger, oui, s'il vous plaît. Steph est végétarienne. Je crois qu'ils ont des hamburgers de soja au menu.

— Quels emmerdeurs, ceux-là. Si Dieu ne voulait pas qu'on mange d'animaux, pourquoi les a-t-Il faits en viande ?

La Bible n'avait décidément pas de secrets pour Kurt.

Il s'éloigna d'un pas raide, et Delia laissa échapper un long soupir de soulagement. Elle devait admettre que si Adam n'avait pas pris la peine de l'avertir et de lui fournir un alibi, cette conversation aurait pu très mal finir.

Elle aurait aimé continuer à se persuader que son intervention au bar avait été superflue, mais elle savait que ce serait se voiler la face. Elle s'était mis la tête à l'envers.

Quitte à choisir entre deux maux – se faire border par Adam ou Kurt –, Delia savait lequel avait sa préférence. Mieux valait le démon qui ne cherchait pas à vous sauter dessus.

Son téléphone bipa.

Alors ? C'est passé ? A

De justesse. Il se pourrait qu'il appelle Freya, mais il m'a crue. D

Alléluia ! Vous me devez une fière chandelle, Delphine. A

Adam ne mentait pas en disant avoir transpiré pour obtenir l'aide de Freya : Delia reçut peu après un message acide de sa part.

Je ne sais pas à quoi vous jouez avec Adam, mais manifestement vous n'êtes pas de taille. La prochaine fois que vous lui sautez dessus, débrouillez-vous toute seule pour vous trouver une excuse. Freya CB

Si Delia avait un jour voulu savoir qui pouvait bien abréger son nom à rallonge dans un texto, c'était chose faite.

— Il s'est passé quelque chose ? lui demanda Steph d'un ton hésitant une fois qu'elles se furent attelées à leurs tâches matinales.

Delia lui raconta la soirée du vendredi, sans préciser qu'elle avait en fait passé la nuit chez Adam West. Delia sentait que Steph se préparait à aborder un sujet qui la préoccupait.

— Tu savais que Marvyn n'était pas membre du Magic Circle ? finit-elle par lui demander.

— Ah non ? Remarque, ça explique pourquoi il se retrouve menacé de poursuites pour coups et blessures.

— Mais nous avons soutenu que si dans tous nos communiqués, poursuivait Steph, l'air de plus en plus angoissée.

— Tu me surprends..., dit Delia.

Elle se rappela les avertissements d'Adam sur la durée de vie limitée de leurs mensonges ; avaient-ils déjà passé la date de péremption ? Delia n'avait pas l'intention de s'installer définitivement à Londres, contrairement à Steph – devrait-elle la mettre en garde ?

— J'ai demandé à Kurt la marche à suivre dans le cas où un journaliste découvrirait qu'il n'est pas membre du Magic Circle. Après tout, c'est assez facile à vérifier sur Internet...

Delia tressaillit. Elle s'attendait au pire.

— Il m'a répondu qu'on dirait que Marvyn nous a menti.

Silence.

— C'est nous qui avons conseillé à Marvyn de dire qu'il appartenait au Magic Circle ?

— Ouaip, répondit Steph en hochant la tête.

— Pffffiou, soupira Delia.

— Toujours d'après Kurt, nous expliquerions qu'il est un peu cinglé et qu'il nous a raconté toutes sortes de bobards.

— Donc, en situation de crise, nous trahirions nos clients et les jetterions par-dessus bord pour les

punir d'avoir suivi nos conseils ? Kurt nous demande de les *démolir* devant les journalistes ?

Nouveau hochement de tête de Steph.

— Qu'est-ce qu'on fait s'ils s'en rendent compte ? demanda-t-elle dans un souffle.

Delia esquissa une grimace. Il ne faisait plus aucun doute que Steph et elle se retrouvaient chaque jour un peu plus compromises. La prochaine fois qu'elle le verrait, elle demanderait à Adam West de lui balancer tout ce qu'il savait sur Kurt. Il fallait qu'elle sache une bonne fois pour toutes dans quel pétrin elle s'était fourrée. Quand ils s'étaient rencontrés à Hyde Park, elle n'avait encore aucune idée de ce qui se passait, et, depuis, ils n'étaient pas parvenus à organiser d'autre rendez-vous. S'était-il décidé à la laisser tranquille ?

— Je vais peut-être reprendre les notes et le supprimer du dossier. Kurt ne s'en rendra jamais compte, dit Steph.

Delia approuva d'un hochement de tête.

Un peu plus tard, elle reçut un texto qui lui donna de nouveaux frissons.

Pour info : Kurt a vérifié votre histoire auprès de Freya. Magnifique démonstration de confiance vis-à-vis de ses employés, vous ne trouvez pas ? Faites attention à vous. Et méfiez-vous des cocktails au champagne. A

Au bout d'une demi-heure, Kurt réapparut chargé d'un sac en papier contenant hamburgers, frites et milk-shakes au lait malté, et les informa que la victime de Marvyn n'était pas gravement blessée.

Delia sourit, remercia, s'efforçant de ne pas penser au couteau métaphorique logé entre ses omoplates.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 41

La semaine s'écoula tranquillement, sans qu'il soit besoin de rédiger aucun communiqué fantaisiste, au grand soulagement de Delia. Elle savoura cette accalmie, interrompue par un appel de Paul le jeudi matin, qui lui fit l'effet d'un coup de pied dans les côtes.

— Dee, c'est Navet, annonça-t-il. Je ne voulais pas t'inquiéter avant de savoir ce qui se passait, mais je crois qu'il est très malade.

— Tu *crois* ?

— Ils sont en train de lui faire des examens.

Delia sentit soudain ses jambes se dérober sous elle, et son téléphone devint humide dans sa main. Telle une somnambule, elle sortit dans le couloir, gravit l'escalier d'un pas lourd, passa devant Joy, la réceptionniste, pour enfin pousser la porte de hobbit géante et se retrouver dans la rue.

Paul lui expliqua que Navet avait commencé à avoir un comportement étrange. Il l'avait emmené chez le vétérinaire la veille au soir et devait y retourner un peu plus tard dans la journée pour avoir le verdict. Est-ce que Delia voulait s'y rendre avec lui ? Bien sûr. Elle n'aurait jamais dû laisser son chien.

La jeune femme se sentit submergée par la culpabilité.

Elle avait considéré l'abandon de Navet comme les dégâts collatéraux de la punition qu'elle infligeait à Paul, et, après son départ, il était tombé malade. Peut-être ne reverrait-elle jamais son sourire tordu et bête. Les reproches qu'elle s'adressait avaient beau être aussi irrationnels que l'idée qu'il fallait rester éveillé pour « piloter l'avion », Delia ne s'en sentait pas moins coupable.

De son côté, Paul aussi était occupé à se blâmer.

— J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt. Il est tellement sympa qu'il n'a pas fait d'histoires. Il devait tellement souffrir...

La voix de Paul se brisa, et il y eut un silence pendant qu'il en reprenait le contrôle.

— La véto m'a prévenu : il n'est plus tout jeune et son cœur n'est pas très costaud. Dans le cas où il aurait besoin d'une opération...

Delia devinait la suite. Elle regarda intensément la plaque d'immatriculation d'une voiture qui passait devant elle pour étancher ses larmes.

— Ça ne s'annonce pas très bien, Dee.

Il y eut un silence durant lequel Paul s'étrangla sur un sanglot. Delia ravala ses larmes tout en se répétant :

Ne pleure pas, ne pleure pas, tu es au boulot, ne pleure pas.

— J'arrive, dit-elle comme un robot.

— ... Je m'en veux de ne pas t'avoir prévenue plus tôt pour que tu puisses t'organiser. Je voulais avoir quelque chose de précis à te dire, et je savais que tu n'aurais pas fermé l'œil de la nuit si je t'avais appelée hier soir.

— Ce n'est pas grave, tu as eu raison, le rassura Delia en inspirant profondément. À quelle heure est le rendez-vous ?

— À 16 h 30.

Delia consulta sa montre. Elle pouvait y être à temps.

— Je rentre.

— Tu es sûre ? Ton patron n’y verra pas d’inconvénient ?

— Il y a d’autres boulots. Il n’y a qu’un seul Navet.

Hors de question qu’elle laisse son chien mourant croire qu’elle l’avait abandonné. Tant pis si Kurt la renvoyait.

Delia l’appela immédiatement, prête à se battre. Quand elle eut expliqué qu’elle avait besoin de prendre une journée pour raisons personnelles, Kurt lui dit d’un ton conciliant :

— Pas de problème, Red. Déclarez-le comme un congé maladie. Rien de grave, j’espère.

— Mon chien est malade. Il va peut-être mourir, expliqua-t-elle d’une voix tremblante.

— Oh, merde. Prenez le temps qu’il vous faut. Et dites-moi si je peux faire quelque chose.

S’étant préparée mentalement pour l’impact, Delia se sentit éperdument reconnaissante vis-à-vis de Kurt pour sa générosité.

Au conseil municipal, Roger, qui aimait répéter que les animaux n’étaient pas des enfants, s’était franchement énervé contre leur collègue Gavin qui s’était pris une journée quand son boxer, Le DG, était mort. Le jour où il était revenu travailler, Gavin avait posé son collier sur son bureau et pleuré sans bruit quand il pensait que personne ne le voyait. Delia avait secrètement compati – bien qu’elle ne comprenne pas qu’on puisse appeler son chien Le DG.

Elle ne savait plus trop quoi penser de Kurt à présent. Pourquoi les gens ne pouvaient-ils pas se contenter d’être gentils ou méchants ? Elle se dépêcha de rentrer à l’appartement, fit son sac à toute vitesse et, une heure plus tard, elle était dans le train en direction du nord. Elle avait posé son téléphone sur la tablette pliante devant elle, redoutant un appel imprévu de Paul.

Elle consulta ses mails.

Delia, j’ai quelques idées supplémentaires pour le site de *La Femme Renarde* avant que vous le lanciez – j’espère ne pas dépasser la mesure. J

Delia réfléchit à plusieurs réponses, sans parvenir à se décider : puisqu’elle rentrait, elle pourrait rencontrer Joe. Mais elle ignorait si elle se sentirait d’attaque.

Finalement, elle opta pour lui expliquer l’incertitude dans laquelle elle se trouvait. Joe lui répondit gentiment. Se retrouver face à face serait tellement étrange après de si longs préliminaires. Il était devenu un ami familier, mais n’en demeurait pas moins un parfait inconnu. Delia était pratiquement certaine qu’il n’y avait pas d’amour entre eux, en dépit de ses folles idées du début. Leur relation s’était installée dans une routine clairement amicale. Elle avait pris soin de mentionner Paul à plusieurs reprises afin de décourager tout espoir, si espoir il y avait – ce dont Delia doutait : elle n’avait senti aucune ambiguïté chez Joe qui aurait pu indiquer un engouement, même s’il avait dit la trouver jolie et se souvenait d’une discussion qu’ils avaient eue devant un buffet. Sans vouloir être désobligeante vis-à-vis de ses anciens collègues, le conseil municipal était loin de l’univers des RP. Le spectacle n’était pas très emballant, et une rousse aux tenues de couleurs vives pouvait suffire à marquer les esprits. En fait, elle retrouvait chez Joe beaucoup de son frère Ralph – quelqu’un qui se satisfaisait de rester là où il se sentait à l’aise, physiquement et psychologiquement.

Mais, pour le moment, elle était incapable de s’inquiéter que Joe ne croie à un rencard. Elle pensait à Navet dans sa cage chez le vétérinaire, et se sentait très légèrement mieux depuis qu’elle était passée à l’action et qu’elle était en route pour le retrouver.

Delia n’avait pas réfléchi à l’endroit où elle logerait, et décida que le mieux serait de s’installer dans la chambre d’amis à Heaton, plutôt que de débarquer chez ses parents à l’improviste, perturbée

comme elle l'était.

Paul avait dit qu'il viendrait la chercher à la gare.

Arrivée à Newcastle, elle tirait sa valise dans le hall de la gare quand elle le vit qui tendait le cou et balayait la foule du regard en quête de son visage. Clés de voiture se balançant dans une main, anorak kaki, les ourlets de son jean traînant sur ses Gazelle Adidas blanc sale... Sentant soudain son cœur se serrer sous le coup d'une brutale remontée de son amour ancien, Delia faillit lâcher sa valise et se précipiter à sa rencontre. Elle était chez elle. Paul était son chez-elle.

Mais ce n'était pas le moment, ni la raison de sa présence en ces lieux.

— Tu as l'air en forme, lui dit-il quand elle arriva à sa hauteur, et elle se rappela la conversation qu'elle avait eue avec Emma au sujet des effets de son départ.

Il la regardait différemment, comme si elle incarnait de nouveau un séduisant mystère.

— Laisse-moi prendre ta valise, offrit-il.

Delia refusa, elle s'en sortirait.

Pendant le trajet dans le vieux tacot de Paul – une Golf gris métallisé maintenue en un seul morceau par des bouts de ruban adhésif et des prières –, ils s'en tinrent à discuter des détails pratiques de la situation de Navet. Comme la plupart des animaux domestiques chéris par leurs maîtres, Navet signifiait quelque chose pour eux qu'ils étaient seuls à comprendre. Pour les autres, Navet n'était qu'un vieux clébard loqueteux ressemblant étrangement à Dobby l'elfe de maison, bon pour la décharge. Paul et Delia voyaient encore en lui l'ancien chien errant qui, ne pouvant toujours pas croire que son dîner était pour lui, s'arrêtait de manger toutes les trois secondes pour vérifier que personne n'arrivait par-derrière pour le lui voler. C'était un chien qui ronflait tellement fort qu'ils étaient obligés de monter le volume de la télé. Qui s'obstinait à chercher à sympathiser avec le loulou de Poméranie de la rue voisine, bien qu'elle essaie de l'attaquer chaque fois qu'il allait la saluer.

Leurs voisins avaient d'élégants lévriers au pedigree irréprochable, ou de nobles grands danois. Eux, ils avaient Navet le mal fichu, autour duquel, un jour, une foule de petits enfants s'étaient agglutinés pour le caresser en disant : « Pas beau le chien, pas beau le chien. » Il s'était laissé faire, heureux comme un roi.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 42

Quand Paul gara la voiture sur le parking devant chez le vétérinaire, Delia prit plus clairement conscience de la tâche qui les attendait. Paul détacha sa ceinture et lui tint maladroitement la main par-dessus le changement de vitesse, tandis qu'elle se couvrait les yeux de la paume et sanglotait.

— Concentre-toi sur le fait de le rassurer, de lui faire sentir qu'on est là. Il ne sait pas ce qui se passe. C'est nous qui sommes bouleversés.

Delia hochait la tête.

— Tu n'es pas obligée d'entrer.

— Je veux y aller. Enfin, je ne *veux* pas...

— Je sais.

Paul pressa sa main dans la sienne. Delia se rappela que, adolescent, il s'était retrouvé à porter le cercueil de son père ; elle se sermonna intérieurement.

Reprends-toi, voyons !

Elle se concentra sur le crissement des graviers sous ses pas, puis suivit Paul dans la salle d'attente. À l'intérieur, bien qu'il n'y ait pas un seul animal en vue, on se serait cru dans un zoo : la pièce était remplie de caisses de transport qui miaulaient et de cages qui pépiaient ; dans l'air flottait l'odeur d'un puissant désinfectant. On leur dit de prendre place et d'attendre.

Delia tenta de se distraire en examinant un collage affiché au mur, réalisé en mémoire du patient le plus vieux de la clinique, une certaine Gloria Hambly. La Gloria en question, au nom étrangement humain, était un chat persan à la robe abricot, à l'expression colérique et impérieuse, qui avait atteint l'âge vénérable de vingt-cinq ans. La Faucheuse avait dû se présenter à plusieurs reprises pour réclamer Gloria. Delia imagina le chat orange lui jetant un regard noir en lui ordonnant de foutre le camp.

Finalement, une jeune vétérinaire en blouse verte et à l'expression bienveillante apparut et les appela. Ils bondirent sur leurs pieds. Delia se sentait légèrement nauséuse.

Elle leur fit signe d'entrer et de prendre place. Le sol de la pièce, les chaises et le plateau de la table de consultation étaient en plastique. Delia remarqua une boîte de mouchoirs en papier sur le bureau.

Mauvais signe.

Paul glissa un bras autour de ses épaules, et ils écoutèrent la jeune vétérinaire leur expliquer que la tumeur qu'ils avaient découverte et qui était responsable des problèmes de Navet était considérable et inopérable. Navet finirait sa vie dans d'atroces souffrances s'ils laissaient la nature suivre son cours.

— Combien de temps lui resterait-il ? demanda Paul d'une voix brisée par l'émotion.

Delia se sentait extrêmement reconnaissante qu'il soit là. Il avait resserré son étreinte en parlant.

— Difficile à dire. Mais ce serait une agonie cruelle. Dans cette situation, nous vous recommandons de le piquer.

Les yeux de Delia se remplirent de larmes, et soudain elle eut l'impression de regarder la pièce à travers le pare-brise d'une voiture pendant une averse. La vétérinaire se brouilla et devint une tache floue brune, rose et verte.

— Quand pouvez-vous... ? commença Paul. Excusez-moi...

Il se ressaisit, et Delia sut qu'il pleurerait aussi.

— Le directeur de la clinique n'est pas là cet après-midi. Nous pourrions réaliser la procédure demain.

À cette seconde, Delia se dit qu'ils auraient beau émettre tous les arguments qu'ils voulaient, son cœur s'opposait complètement à l'idée de ce qu'ils étaient en train de faire. Ils assassinaient leur animal. On leur suggérerait de leur livrer à son insu la créature qui leur faisait le plus confiance au monde pour qu'ils la tuent.

Elle bafouilla des excuses et se rua hors de la pièce, passa en courant devant les visages interrogateurs alignés dans la salle d'attente et ouvrit la porte à la volée pour sortir sur le parking.

Delia éclata en sanglots violents ; elle hoquetait. Jusqu'à cet instant, elle n'avait pas voulu accepter qu'il lui faille faire ses adieux à Navet, et elle n'était pas prête.

Je vous en supplie, pas maintenant.

Au milieu de tant d'incertitudes, la seule chose dont elle était sûre, c'était qu'elle allait perdre Navet, et que ce serait irréparable et définitif.

Paul la rejoignit et la prit dans ses bras. Elle enfouit son visage dans sa chemise et inhala son odeur chaude et familière tandis qu'il l'embrassait sur le haut du crâne en murmurant « chhhut, je sais, je sais ». Il était le seul à comprendre ce qu'elle ressentait.

— Et si on le ramenait à la maison ce soir ? proposa Paul. Histoire de le chouchouter une dernière fois ?

— Mais il... Il n'a pas besoin d'antidouleurs ?

— Ils lui ont fait une injection, et il est somnolent. La vétérinaire ne pense pas qu'il souffre beaucoup pour l'instant.

— Mais comment pouvons-nous lui faire croire qu'il rentre à la maison, alors que demain... ?

Delia fut de nouveau secouée par les sanglots.

— Écoute, écoute...

Paul se recula, écarta de son visage quelques mèches de cheveux trempés qu'il lui glissa derrière les oreilles et posa les mains sur ses épaules dans un geste apaisant.

— Il n'a pas peur, et il ne souffre pas. Notre boulot, c'est de prendre soin de lui et de l'accompagner jusqu'à la fin. De le dorloter et de faire comme si de rien n'était. Ne pense pas à ce moment avant d'y être obligée. Pense à combien ça va être bon de passer les prochaines vingt-quatre heures avec lui. Fais-le pour lui, OK ?

Delia fit « oui » de la tête et Paul disparut dans le cabinet. Il revint suivi d'un Navet pas très stable sur ses pattes. Delia s'efforça de ravalier ses larmes en le voyant, au cas où il aurait pu percevoir sa détresse.

Elle s'accroupit et embrassa sa tête au poil dru, puis chuchota d'une voix faussement enjouée : « Coucou, toi ! » En passant ses bras autour de son ventre bosselé, pareil à un tonneau, elle l'entendit qui haletait sa joie de la revoir. Elle leva les yeux ; cette fois c'était Paul qui avait les joues baignées de larmes.

— Prépare-toi, mon gars, tu vas t'éclater, annonça-t-il en s'essuyant rapidement les yeux du dos de la main.

Chapitre 43

Il n’y avait encore pas si longtemps, rien au monde n’aurait pu convaincre Delia de se retrouver au lit avec Paul. Finalement, il suffisait d’un chien mourant.

Cette nuit-là, ils dormirent avec Navet allongé entre eux comme un traversin, râlant et reniflant, mais clairement ravi de se voir accorder un droit de couette exceptionnel. Il était étendu dans une pose abandonnée, pattes avant et arrière étalées, façon Kate Winslet dans *Titanic* : « Dessine-moi comme tes filles françaises. »

D’habitude, ils l’enfermaient avec son panier dans la cuisine, du fait de son obstination à vouloir commencer la journée à 5 heures du matin. Mais ce soir-là Delia pleura tant et le caressa si longtemps que le lendemain, à l’aube, Navet dormait encore. Quant à elle, elle assista au lever du soleil le visage bouffi, avec un mal de crâne tel qu’elle avait l’impression d’avoir un pistolet à clous collé sur la tempe. Allongée immobile dans la lumière jaune-gris qui filtrait autour des rideaux, elle eut la désagréable certitude d’avoir laissé passer sa chance de se reposer.

Paul lui avait un jour raconté comment, après la mort de ses parents, il s’efforçait de rester éveillé une bonne partie de la nuit. Il se passait des disques jusqu’à tomber littéralement de sommeil, redoutant de s’endormir parce que, chaque fois qu’il se réveillait, il se reprenait la réalité en pleine figure.

Delia jeta un coup d’œil en direction de la forme endormie de l’autre côté du lit, un bras passé autour de Navet. Leur famille tombait en morceaux. Delia avait du mal à voir Céline autrement que comme une tumeur. Malheureusement, il n’y avait personne pour leur dire s’il était possible de l’enlever sans laisser des séquelles irrémédiables.

Non qu’elle puisse prendre Paul en défaut à cet instant. Il était leur roc dans la tourmente, et, s’il jouait les hommes forts dans l’unique but de la récupérer, Delia se sentait trop vulnérable pour s’en formaliser. Avant de s’endormir, il n’avait cessé de plaisanter, discourant sur la ressemblance entre Navet et Martina Navrátilová, feignant de se plaindre du manque de place dans le lit, entretenant un flot continu de bavardages qui avaient eu le don d’apaiser Delia.

Contre toute attente, Delia perdit conscience quelque part entre le petit jour et le matin. Quand elle se réveilla, Paul, douché et habillé, était penché au-dessus d’elle et brandissait un sac rempli de ce qui ressemblait à de la couenne de porc.

— Debout, feignasse. On emmène Navet au parc. Je suis allé chez *Pets At Home* et je lui ai acheté ces oreilles de cochon dégueulasses.

Delia enfila péniblement ses vêtements et se passa un gant de toilette froid sur le visage. Puis elle traça une ligne d’eye-liner sous ses yeux bouffis et colora ses joues blêmes d’une touche de blush. Dans le miroir, son reflet, grotesque, lui fit penser à Bette Davis dans *Qu’est-il arrivé à Baby Jane* ?

Ils marchèrent avec Navet jusqu’à son emplacement de pique-nique préféré. Paul étala une couverture sur l’herbe et tous trois s’installèrent. Occupé à mordiller une oreille de cochon, Navet semblait parfaitement serein et satisfait. Delia savoura la sensation que lui procurait le soleil en réchauffant son corps fatigué. La tristesse venait par vagues ; son corps n’avait pas l’énergie de soutenir un chagrin constant, si bien qu’elle pouvait aussi profiter de l’instant.

— Tu avais raison, dit-elle à Paul. Je suis heureuse que nous ayons fait ça.

Il posa une main sur sa jambe.

— Il faut dire au revoir correctement, même si ça fait mal.

— Il a l'air d'aller tellement bien..., commença Delia avant de se lancer : Est-ce qu'on est sûrs que c'est la bonne chose à faire ? S'il peut vivre dans de bonnes conditions encore un peu... Je resterai à la maison pour m'occuper de lui...

— J'ai posé la question à la véto quand j'y suis retourné. Je lui ai demandé si elle pouvait nous donner plus d'antidouleurs pour qu'on voie comment ça évoluait. Mais elle m'a dit que retarder le moment était cruel. C'est un animal, il va horriblement souffrir mais ne pourra pas nous prévenir quand ce sera insupportable. Nous ne pouvons pas le laisser souffrir pour nous ménager, Dee. Nous devons assumer nos responsabilités et nous assurer qu'il ait la meilleure fin possible. C'est le boulot que nous avons accepté en le recueillant. Pour le meilleur et pour le pire.

Delia hocha la tête en silence pour éviter de pleurer. Paul était quelqu'un de bon. Certes, il avait des défauts, mais c'était l'homme qu'elle avait aimé. C'est ce que les gens comme Adam West ne comprenaient pas, quand ils réduisaient sa décision à un exercice binaire consistant à cocher des cases : Ce comportement est-il acceptable ? Oui/Non.

Quelques mètres plus loin, des enfants jouaient dans l'herbe avec des épées en plastique. Delia expérimenta une étrange dissonance cognitive : autour d'elle, la vie des autres continuait alors que la sienne s'écroulait ; c'était comme de les regarder à la télévision depuis une zone de guerre.

— Ralph adore Navet. Peut-être devrais-je lui proposer de passer lui dire au revoir ? Je crois qu'il ne commence son service qu'en fin de journée, dit-elle.

Paul approuva et se proposa pour aller le chercher. Delia fut impressionnée qu'il ne cherche pas à s'éviter une rencontre gênante avec sa famille.

Elle put ainsi avoir un moment seule avec son chien. De retour chez eux, elle enveloppa Navet dans sa couverture préférée et l'installa sur le canapé, où elle le câlina en lui chuchotant combien elle était heureuse de l'avoir connu. Il lui donnait des petits coups de truffe et clignait de ses yeux larmoyants.

Elle lui murmura des excuses étranglées pour ce qu'ils s'apprêtaient à faire, lui demandant de leur pardonner. Elle s'efforça de s'imprégner de lui, parce que les animaux domestiques sont des personnalités aux habitudes, manies et odeurs uniques, dont seuls leurs maîtres et ceux qui les ont aimés peuvent se souvenir.

À son retour, Paul baissa la tête pour embrasser Delia sur la joue et lui murmura à l'oreille :

— Nous avons fait un arrêt chez ASDA.

Delia crut d'abord qu'il s'agissait d'un étrange code secret. Puis elle comprit en voyant Ralph apparaître derrière lui chargé d'une grosse boîte à gâteau percée d'une fenêtre en Cellophane, de celles qu'on trouve dans les grandes surfaces. Sur le dessus était écrit « Navet » en grosses lettres qui s'entortillaient tels des lombrics sur le glaçage, et dont la couleur citron vert créait, avec le rose tarama de la pâte d'amande, une combinaison rappelant Halloween.

— Ralph..., dit Delia en s'efforçant de contenir son étonnement, de peur de paraître ingrate. Qu'est-ce que c'est ? Un gâteau de joyeux décès ?

— Non, mais c'est une occasion spéciale, non ? Il y a toujours à manger après un enterrement.

Paul adressa un clin d'œil à Delia.

— En tout cas, c'est pas de la tarte, dit-il.

Les bonnes intentions de son frère et son innocence rendaient tout sarcasme inapproprié. Delia était très heureuse de le voir. Elle étira les bras afin d'englober sa circonférence et marmonna « merci », le nez enfoui dans son tee-shirt des *Gardiens de la Galaxie* à la légère odeur de moisi.

— Tiens, mon pote !

Ralph posa la boîte et en sortit le gâteau présenté sur un plat en polystyrène. Par réflexe, Delia faillit objecter que les excès de sucre étaient mauvais pour la santé de Navet, mais elle ravala sa remarque.

Le chien jappa et glissa au bas du canapé ; il se mit à lécher le glaçage pendant que Ralph lui caressait le dos.

— Fraise : ton parfum préféré. Tonton Ralph n'avait pas oublié.

Paul adressa un grand sourire à Delia.

— Voici un aperçu intéressant des séances de babysitting. Je comprends maintenant pourquoi Navet adorait ses séjours à Hexham !

La présence de Ralph eut un effet tonifiant. Il joua avec Navet, lui parla facilement et se prit en photo avec lui. Delia avait hésité à le faire, ne sachant pas si elle aurait un jour envie de se souvenir de cette dernière journée ; elle se réjouit de savoir ces souvenirs en sécurité avec Ralph en cas de besoin. Quand arriva l'heure de reconduire Ralph, celui-ci serra la patte de Navet et dit :

— Ravi de t'avoir connu, monsieur Navet, déclara-t-il en essuyant une larme. Amuse-toi bien au paradis des chiens, où tu vas pouvoir manger plein de gâteaux.

Paul et Delia auraient volontiers laissé Navet se goinfrer joyeusement tout l'après-midi, mais, contrairement à ses habitudes, il avait été vite rassasié. Il paraissait affaibli et désireux d'une sieste. Égoïstement, Delia fut contente d'avoir la preuve concrète de sa maladie.

Finalement, après l'avoir laissé dormir innocemment une heure, le moment de partir arriva. Delia se renferma et s'efforça de considérer le processus en le découpant en étapes réalisables. Faire monter Navet dans la voiture. Rouler jusqu'à la clinique vétérinaire. Entrer dans le cabinet. Prendre place à côté de la table, en face de Paul, chacun tenant une patte avant décharnée et osseuse de Navet. L'embrasser sur la joue, fort, et lui dire au revoir au creux de l'oreille. Serrer sa patte, sans regarder l'aiguille s'enfoncer (*Même si tu perçois sous tes doigts les derniers battements de son cœur d'oiseau et sens l'odeur sucrée de son gâteau d'adieu sur ses oreilles miteuses...*). Démêler ses membres moites, étreindre Paul et pleurer sans retenue. Pour finir : éviter de regarder le corps de son animal chéri qui gisait désormais sans vie sur la table.

Paul et la vétérinaire discutèrent à voix basse des étapes suivantes. Ils avaient envisagé la possibilité d'un enterrement, mais Paul n'était pas chaud.

— Si tu déménages, tu le laisses derrière toi, avait-il objecté.

Delia s'était demandé si ça avait quelque chose à voir avec la réticence de Paul à se rendre sur la tombe de ses parents. (« Ils ne sont pas là », disait-il toujours avec véhémence, dans les rares moments où il exprimait de la colère à ce sujet.)

Et puis il faut creuser profondément pour préparer une tombe, avait fait remarquer Paul. Quand il était petit, son cochon d'Inde et celui de son frère Michael – Ant et Dec – avaient fait une réapparition macabre pendant un orage, surfant sur le gazon. Crémation, donc. Paul passerait chercher les cendres quelques jours plus tard.

Le trajet du retour se fit en silence, tous deux se sentant trop brisés par l'absence criante de Navet pour parler.

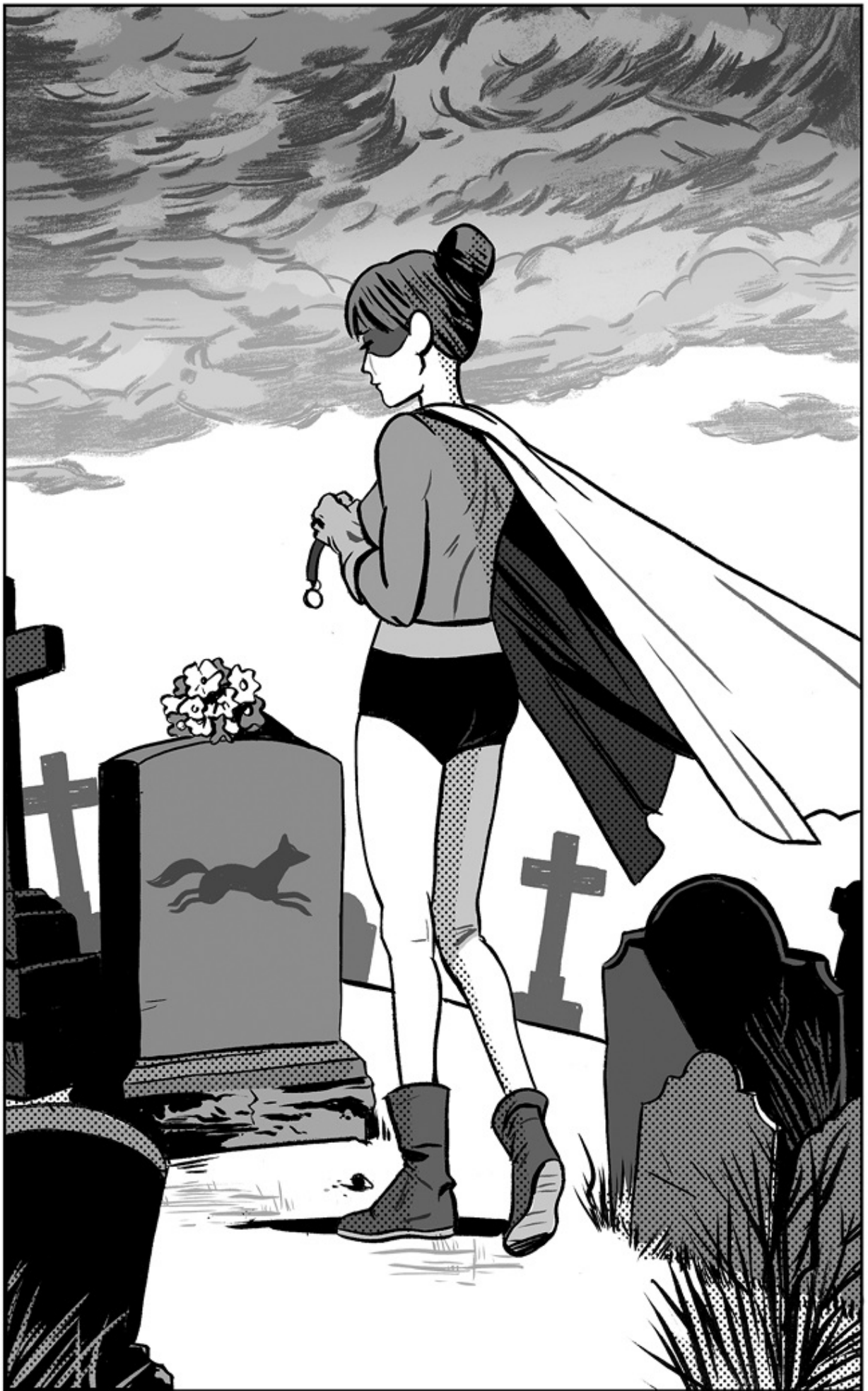
Impossible d'avaler quoi que ce soit à l'heure du dîner. Prostrés dans leur maison qui leur semblait soudain terriblement vide, ils burent bien sûr trop de vin rouge, s'efforçant d'émousser les angles aigus de leurs émotions, et finirent dans les bras l'un de l'autre. Il n'y avait aucun risque que ça aille plus loin, leur humeur ne s'y prêtant guère.

— Delia. Tu sais que tu es ici chez toi, n'est-ce pas ? Toujours. Quoi qu'il arrive. Cette maison est

à toi et à personne d'autre, déclara Paul contre ses cheveux, avec l'empportement et la voix pâtreuse de l'alcool.

Delia répondit que oui, elle le savait, et c'était vrai.

Et, sur ces mots, sans avoir besoin d'en dire plus, ils furent de nouveau ensemble.



christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 44

Samedi. Premier jour dans une maison sans Navet. Delia n'avait qu'une envie : sortir. Paul avait son échappatoire habituelle. Abandonné pendant deux jours, le pub nécessitait son attention.

Il se confondit tant en excuses de devoir aller travailler que Delia se demanda s'il s'attendait à ce qu'elle lui reproche de faire passer le pub avant tout.

Après une heure à errer d'une pièce à l'autre, désœuvrée, elle envoya un message à Joe pour lui proposer qu'ils se voient, et ils se donnèrent rendez-vous au *Kafé Kawa* à 13 heures.

Elle se sentit étrangement nerveuse en s'habillant. Elle choisit un haut noir moulant à col U et sa jupe rose délavé préférée, puis mit un soin particulier à maquiller son visage aux traits tirés. Joe l'avait trouvée jolie : elle avait la pression. Elle espérait qu'ils seraient aussi à l'aise et enjoués face à face que dans leurs échanges électroniques.

Toute amitié par Internet devait bien un jour se confronter au monde réel, et, alors, supposait-elle, ça passait ou ça cassait.

Delia s'installa à une table près de la fenêtre, songeant qu'il apprécierait ce clin d'œil aux débuts de leur histoire, et attendit. Et attendit encore. À 13 h 30, l'impatience et la nervosité s'étaient envolées, remplacées par l'ennui et la résignation. Elle ouvrit un nouveau message.

Me serais-je trompée d'endroit/d'heure ? Je suis là ! D

Dix minutes s'écoulèrent.

Delia, je suis terriblement désolé, j'ai eu un imprévu et je ne pourrai pas vous rejoindre. Encore toutes mes excuses pour vous avoir fait poireauter. Joe

À moins que le toit de sa maison ne se soit effondré sur lui, il lui avait posé un lapin. S'inquiétait-il de ce que Paul les voie ensemble ? Avait-il à certains égards donné une fausse image de lui dans leurs conversations ? Peut-être qu'un face-à-face avec Delia exigeait plus d'implication que ce qu'il était prêt à assumer ?

Delia se félicita de ne pas avoir évoqué le sort de Navet. Elle n'aurait pas voulu qu'il s'oblige à venir par pitié.

Abandonnant la partie, elle décida de se consoler en allant chez *Fenwick* s'acheter de jolis collants Wolford. Ensuite, elle irait manger un sandwich et boire un café, de préférence à une terrasse avec vue sur le Tyne et en compagnie d'un nouveau bouquin.

Quand elle se remit en route, elle songea combien il était bon d'être de retour. Elle n'avait plus l'impression d'être une intruse, comme cela lui arrivait encore souvent à Londres.

Ses achats effectués, elle flâna dans les allées, au milieu de produits cosmétiques de toutes les couleurs, qui assaillaient les acheteuses de leurs promesses inconsidérées. Elle attrapait des testeurs au hasard et se vaporisait distraitement les poignets de parfums fruités, jusqu'à ce qu'elle ait l'impression de sentir le paquet de bonbons bouilli.

Delia était en train de s'asperger d'une eau de toilette à base d'agrumes de chez Miller Harris

quand un visage entraperçu par-dessus un présentoir de trousse de toilette brillantes la fit sursauter.

Ces traits lui étaient à la fois étrangers et familiers... Pendant une seconde, Delia resta pétrifiée, le flacon en suspens au-dessus de l'intérieur de son poignet nu.

Céline ramena ses fins cheveux bruns derrière son oreille et s'éloigna d'un pas tranquille en direction de la cafétéria. Sans réfléchir, Delia lui emboîta le pas.

Céline franchit les portes du grand magasin et sortit dans la rue, Delia trotinant à ses trousses. La jeune fille portait une robe évasée bleu roi à fines bretelles et à l'ourlet dentelé en triangles telle une guirlande fanion, révélant de longues jambes brunes, fines comme des brosses à dents. Elle était chaussée de sandales de gladiateur. En comparaison, Delia se sentit instantanément négligée et imposante, se faisant l'effet d'une matrone.

Delia traqua Céline le long des rues commerçantes. Elle la perdait de vue de temps en temps, mais finissait toujours par entrapercevoir un bout de nuque. Elle ne se demanda ni pourquoi elle la suivait ni quand elle abandonnerait sa filature. Après tout, Céline ne pouvait être en route pour retrouver Paul, alors que Delia était de retour pour le week-end.

Les pas de Céline les entraînèrent au sud, dans des rues plus tranquilles. Elles dépassèrent Grainger Market. Puis, soudain, Céline s'arrêta devant une vitrine, obligeant Delia à l'imiter et à feindre de s'intéresser à la devanture d'un bazar tout à 1 livre.

Au bout d'une minute environ, Delia sentit que quelque chose clochait. Céline aurait dû soit regarder et entrer, soit regarder et passer son chemin. Elle était restée plantée là trop longtemps.

Quand Delia jeta un coup d'œil dans sa direction, Céline tourna la tête vers elle.

— Delia ?

Choquée, Delia resta sans voix. Évidemment, Céline l'avait aussi cherchée sur Internet.

Elle s'était fait prendre la main dans le sac à traquer sa némésis sexuelle dans les rues, telle l'épouse folle de Mr Rochester qui se serait enfuie de son grenier. Il n'y avait rien à dire ou à faire. Elle n'avait plus qu'à tourner les talons et s'éloigner, sauvant ce qui lui restait de dignité – à savoir pas grand-chose. Mais quelque chose l'empêcha de bouger.

D'une main tremblante, Céline repoussa de nouveau ses cheveux derrière son oreille.

— Je peux vous offrir un café ?

Si Céline n'avait pas eu l'air aussi terrifiée, et si elle-même ne s'était pas sentie aussi stupide, Delia aurait refusé.

Chapitre 45

Elles se trouvaient tout près d'un des cafés préférés de Delia, *The Singing Kettle*. Bien qu'elle n'ait pas particulièrement envie de le profaner en en faisant le cadre de ce tête-à-tête particulier, Delia ne les imaginait pas faire la causette le temps d'arriver à un anonyme *Caffè Nero*.

The Singing Kettle était minuscule et charmant : machine à café Gaggia, pyramide de scones sous une cloche en verre près de la caisse, décoration encombrée, tintement des couverts, vitres embuées. Par chance, les tables étaient presque toutes occupées par un troupeau de touristes bavards, si bien que Delia et Céline n'eurent pas à s'inquiéter d'être entendues.

Toutes deux commandèrent un café crème, leur gêne crispée détonnant avec l'attitude enjouée de la serveuse.

— Merci d'avoir accepté mon invitation, dit Céline.

Elle s'exprimait correctement. Remarquant qu'elle n'avait pas l'accent de Newcastle, Delia se rappela qu'elle était venue y étudier.

— Je ne suis pas très sûre d'en comprendre la raison, dit Delia d'un ton neutre en serrant sa tasse entre ses mains.

Céline allait-elle la mettre en garde – « Écoutez, nous sommes ensemble maintenant, c'est moi qu'il veut, oubliez-le » ? Elle n'en donnait pas l'impression.

— Je veux vous présenter mes excuses pour ce qui s'est passé, déclara Céline.

En 3D, son visage n'était pas aussi froidement intimidant que l'image que Delia s'en était fait. Certes, Céline était ravissante, mais elle avait aussi la peau à tendance acnéique typique de ses vingt ans et des dents légèrement trop grandes.

Delia fit ce constat froidement, sans la moindre cruauté. Elle s'était laissé impressionner par des portraits publiés sur des médias sociaux, aux poses boudeuses et à l'éclairage tamisé, soigneusement sélectionnés de façon à s'accorder à l'image désirée et idéalisée que la jeune femme voulait donner d'elle-même. Une sorte de montage photo promotionnel, comme dirait Kurt.

Delia se demanda à quel point elle s'était trompée dans l'opinion qu'elle s'était faite de Céline.

La jeune fille tremblait sous le coup d'une poussée d'adrénaline ; ses mâchoires trépidaient quand elle baissa les yeux vers la table. Delia aussi avait peur, mais, n'ayant aucune raison de culpabiliser, elle était plus calme.

— Je ne me serais jamais crue capable de faire une chose pareille, dit Céline en ramenant de nouveau ses cheveux derrière son oreille – un tic nerveux.

Elle n'avait pas touché à son café.

— Paul m'a soutenu la même chose, rétorqua Delia, impressionnée d'entendre sa voix fonctionner si bien. Peut-être que les gens qui font ce genre de chose ne s'en seraient jamais crus capables. Peut-être que c'est pour ça qu'ils peuvent le faire.

Elle s'était exprimée sans la moindre méchanceté, mais cela n'empêcha pas Céline d'avoir l'air absolument terrifiée.

— C'était comme irréel. Je veux dire, je sais que c'était réel...

— Vous étiez au courant de mon existence depuis le début ?

Céline fit « oui » de la tête.

— Plusieurs personnes m’avaient dit que Paul vivait avec sa petite amie quand je l’ai rencontré. Et puis nous... nous avons commencé à bien nous entendre, et je n’y ai plus pensé. J’ai supposé que vous deviez être en froid, puisqu’il était avec moi...

Prenant conscience de ce qu’elle venait de dire, Céline releva brusquement la tête, craignant manifestement que Delia ne la gifle.

Au lieu de ça, Delia ne put s’empêcher de ressentir du respect pour elle. Céline se livrait en faisant preuve d’une honnêteté sévère et critique, qualité qui se faisait rare dans l’entourage de Delia, depuis quelque temps. Delia hocha la tête.

— C’est ce que Paul vous a dit ?

Céline secoua la tête.

— Pas... Non. De temps en temps, il suggérait que vous vous étiez un peu éloignés l’un de l’autre, mais seulement quand je lui posais des questions. Il ne voulait pas parler de vous. Je savais qu’il ne vous quitterait jamais. Quand il m’a appris que vous alliez vous marier, je me suis sentie horriblement mal. Je me suis rendu compte de ce que j’avais fait – de ce que nous avons fait. Notre relation n’avait plus rien d’une bulle en marge de la réalité.

— Mais vous lui avez demandé d’aller à Paris ?

Les joues de Céline s’empourprèrent.

— Je ne savais pas si se marier était ce qu’il voulait. Je lui ai dit que nous pourrions discuter, partir le temps que ça décante...

Que ça décante ?

Delia mit cette tournure de phrase sur le compte des vingt-quatre ans de son interlocutrice ; néanmoins, Céline venait d’utiliser un joker.

— ... Paul a refusé et m’a confirmé qu’il allait se marier.

— Ha. Eh bien, plus maintenant.

Des larmes roulèrent sur les joues de Céline. Delia se demanda ce qu’elle était censée faire. La consoler ? Jubiler ? La sermonner ?

Céline essuya ses larmes, puis leva les yeux vers le plafond le temps de recouvrer son calme, agitant les mains devant son visage comme pour faire sécher son vernis à ongles.

— C’était tellement stupide, bafouilla-t-elle d’une voix à ce point voilée que Delia eut du mal à la comprendre. Je me suis dit, oh, on s’amuse, c’est tout. Sauf que foutre en l’air la vie des gens n’a rien de drôle, et que je n’aurais jamais dû le faire.

— Vous a-t-il laissée croire qu’il me quitterait ?

— Non. (Céline secoua la tête sans hésitation.) Il m’encourageait à trouver quelqu’un de mon âge. Il ne vous aurait jamais quittée pour moi.

— Aviez-vous envie qu’il le fasse ?

— Parfois.

Céline essuya ses larmes en se tamponnant les joues du dos de la main ; son nez coulait. Quand elle ouvrit son faux sac à main matelassé Chanel pour y chercher des mouchoirs en papier, un iPhone dans une stupide housse imitant une tablette de chocolat et un pot de baume à lèvres Vaseline en tombèrent. Soudain, Delia prit la mesure de sa jeunesse, et elle se sentit furieuse contre Paul d’avoir brisé le cœur de deux personnes.

Se retrouver assise à discuter avec Céline était bien la dernière chose dont Delia aurait pensé avoir envie. Pourtant, cela l’aidait. Elle ne lui faisait plus peur. En fait, Delia n’en revenait pas : elle avait affronté le pire sans broncher. La souffrance qu’éveillait l’idée de Paul et Céline ensemble avait commencé à s’atténuer ; elle ne ressentait plus qu’une douleur sourde.

— Je suis tellement, tellement désolée, reprit Céline. Vous n’imaginez pas à quel point. C’est affreusement nul de ma part d’avoir fait ça. Je ne suis pas comme ça, vous savez ?

Delia ne réagit pas tout de suite, voulant choisir ses mots avec soin.

— Sans pour autant cautionner le fait de coucher avec le petit ami d’une autre, j’estime que Paul est bien plus responsable que vous.

Céline hocha la tête.

— Je ne vous en voudrais pas si vous me jetiez votre café au visage. Je le ferais, à votre place.

Delia sourit.

— J’ai appris qu’on ne peut pas savoir ce qu’on ressentira dans une telle situation jusqu’à ce qu’on y soit confronté.

Elle n’en dit rien, mais elle se rendit compte soudain qu’elle aurait pu elle-même être une Céline, si les circonstances s’y étaient prêtées. Si, à vingt-quatre ans, elle avait rencontré un homme plus âgé et sûr de lui ; s’il lui avait plu et qu’il s’était obligeamment montré évasif au sujet de sa petite amie ? Elle en aurait probablement conclu que c’était sa responsabilité à *lui*.

Pour que Céline reste quelqu’un que Delia ne pouvait pas comprendre, il aurait fallu qu’elle soit désagréable, malveillante, qu’elle se glorifie de la peine qu’elle avait provoquée. Mais elle n’était qu’un être humain qui avait commis une erreur. Delia pouvait parfaitement s’identifier à elle. Le directeur de casting du drame de l’existence de Delia s’était planté. Céline n’était pas une vraie ennemie.

C’était Paul qui, du haut de ses trente-cinq ans, savait quel impact pouvait avoir sa liaison avec Céline. Paul qui avait fait des promesses à Delia, et qui tous les soirs, en rentrant chez eux, mangeait le dîner qu’elle lui avait laissé au réfrigérateur. Paul qui passait plus de temps que d’habitude sous la douche qu’il prenait toujours en rentrant du bar, avant de la rejoindre dans leur lit en s’excusant d’être trop fatigué pour quoi que ce soit.

Delia sentit de nouveau le dégoût l’envahir. Céline l’observait, inquiète. Delia se rendit compte qu’elle aussi avait peur, sauf que ce n’était pas Céline qu’elle craignait. Les réponses à ses questions étaient là, devant elle. Oserait-elle les poser ? Devait-elle partir, à présent qu’elle avait pris la décision de se réconcilier avec Paul ? C’était certainement ce qu’il y avait de plus facile à faire – mais, alors, elle ne cesserait jamais de douter.

— Puis-je vous demander une ou deux choses ?

Céline hocha la tête, l’air anxieux.

— Paul vous a-t-il offert une carte pour la Saint-Valentin ?

Céline hocha de nouveau la tête, lentement, et Delia sentit que sa foi retrouvée en Paul la veille au soir commençait déjà à vaciller.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Il y avait des ours en peluche dessus.

— Parliez-vous de lui comme de votre petit ami en sa présence ?

— Oui. Et lui m’appelait « La Meuf ».

Delia avala sa salive avec difficulté. Des surnoms affectueux ?

Menteur. Sale menteur !

Puisqu’elle avait commencé, elle devait désormais aller jusqu’au bout.

— Vous vous rappelez la première fois que Paul vous a raccompagnée chez vous ? demanda-t-elle. Qui a fait des avances à qui ? Comment cela s’est-il passé ?

Céline fronça les sourcils, et son front lisse se plissa.

— Hum. Il m’a rattrapée au moment où je partais et m’a dit que, si je restais, il me préparerait une

caïpirinha. Nous nous tournions autour depuis un moment déjà, et je savais que nous serions seuls dans le bar...

Céline rougit. Delia savait qu'elle disait la vérité. Son récit comportait trop de similitudes avec sa propre rencontre avec Paul.

— C'est lui qui vous a cherchée ? Pas l'inverse ? Vous ne lui avez pas fait des avances alors qu'il était dehors, en train de fermer ?

Céline secoua la tête. Pour la première fois, elle parut désolée pour Delia, et honteuse.

Delia poursuivit :

— C'était quand ?

— Juste après le Nouvel An. Le 4 janvier.

Bien sûr, Céline se souvenait parfaitement de la date – tout comme Paul.

Donc, quand il lui avait affirmé que le début de leur liaison coïncidait avec la fête des Mères, il ne lui avait pas simplement raconté des salades, il l'avait horriblement manipulée.

Pour la première fois depuis le début de cette étrange discussion, Delia frémit.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 46

Debout sous le toit voûté de la gare, Delia écoutait distraitement les annonces discordantes diffusées par les haut-parleurs.

Découvrir ce qu'elle était capable d'encaisser avait été une leçon fort désagréable mais instructive. Si on lui avait dit, alors qu'elle préparait joyeusement sa demande en mariage, qu'elle perdrait Navet *et* Paul à quelques heures d'intervalle, elle se serait effondrée. Pourtant, Delia était restée debout. Elle était là avec sa valise, attendant le train de 15 h 35 à destination de London King's Cross, mue par une inébranlable conviction. Elle ne doutait plus.

Son portable sonna. Elle s'y attendait. Dans le mot qu'elle avait laissé, elle disait simplement qu'elle repartait pour Londres. Elle décrocha.

— Pourquoi es-tu partie ? Je croyais que tu restais tout le week-end ?

— J'ai rencontré Céline.

Silence horrifié.

— Quoi ? Quand ?

— Je suis tombée sur elle chez *Fenwick*. Nous avons pris un café.

— Bon sang, souffla Paul, qui ne devait pas être fâché de ne pas se trouver en face d'elle à cet instant. Et... ? Comment ça s'est passé ?

— Ce n'est pas le pire moment que j'ai passé depuis hier – ce qui en dit long sur ces deux dernières journées.

Paul émit un petit bruit de succion. Delia entendit qu'on annonçait la voie de son train.

— Elle m'a révélé un tas de choses qui ne concordent pas avec ta version, Paul.

Silence.

— Tu as une idée de ce dont je parle ?

— Delia, écoute...

— Contrairement à ce que tu m'as raconté, *si*, tu lui as envoyé une carte de Saint-Valentin. *Si*, tu savais qu'elle parlait de toi comme son petit ami. D'ailleurs, toi, tu l'appelais « La Meuf ». Et c'est toi qui as initié toute l'histoire. Et quand est-ce que ça a commencé ?

— ... Bon sang, Delia. Écoute...

— *Quand ?!*

— Au Nouvel An, murmura Paul.

— Tiens, pourtant, tu m'as parlé du dimanche de la fête des Mères. Je me demande bien pourquoi tu as choisi cette date parmi tant d'autres !

— Quand tu m'as demandé depuis combien de temps ça durait, j'ai répondu trois mois. La fête des Mères m'a semblé correspondre. Ce n'était pas... oh, non, ce n'était pas parce que...

— Pourquoi trois mois ?

— Je savais que j'avais merdé en beauté et que je risquais de te perdre, et j'ai dit tout ce que je pouvais pour empêcher que ça arrive. L'histoire avec Céline était finie, donc, le reste, c'étaient des détails. Je voulais que ce soit le moins douloureux possible.

— Tu ne crois pas que je méritais la vérité ?

— Si. Absolument, si. Je le sais maintenant. Mais, sur le coup, paniqué, j'ai pensé que trois mois

sembleraient moins épouvantables. Delia, je te promets. Sur ma vie. Si je t'ai menti, c'est uniquement parce que j'essayais par tous les moyens de minimiser les dégâts pour te dissuader de partir.

« Je te promets » – des mots auxquels Delia ne pouvait absolument plus se fier. Bon sang, faire le tri dans ses mensonges l'épuisait.

— C'est toi qui lui as fait des avances.

— J'ai foiré. Mais je crois que c'était plutôt cinquante-cinquante. Je ne sais pas ce qui m'a pris, Delia. Je te l'ai dit, je me suis laissé tenter par le jeu de la séduction et j'ai perdu le contrôle. Le soir où tu as tout découvert, quand tu t'es mise à me poser toutes ces questions, je me suis raccroché aux branches.

— Tu te fous de ma gueule !

À la périphérie de son champ de vision, Delia vit des gens redresser brusquement la tête.

— Tu m'as tellement menti que tu es probablement encore en train de me raconter des salades. Comment peux-tu prétendre avoir le moindre respect pour moi ? C'est fini, Paul. Retourne donc auprès de Céline. Vois si elle se rattrape à ta branche. Même si, à mon avis, elle mérite mieux.

— Delia, s'il te plaît, rentre, il faut qu'on parle...

Delia prit une profonde inspiration et raccrocha, coupant Paul en plein milieu d'une phrase. C'était fini. Bam. Il n'y avait eu ni pleurs ni grincements de dents.

Une fois le train à quai, elle monta dans un wagon et s'installa dans un coin tranquille. En ouvrant son ordinateur portable, elle vit qu'elle avait reçu un mail de Joe. Elle sentit son moral remonter en flèche, avant même de savoir ce qu'il lui disait. Taper l'aidait à se concentrer, au milieu de l'orage de ses émotions.

Delia. Encore toutes mes excuses pour vous avoir fait faux bond. Joe

Ne vous inquiétez pas ! Que s'est-il passé ? Tout va bien ? D

Je me sens tellement bête. Je me suis dégonflé. Vous êtes toujours à Newcastle ?
Joe

Non, je suis dans le train pour Londres. Je suis tombée par hasard sur l'Autre Femme de Paul. Nous avons pris un café. Il s'avère que c'est un encore plus gros menteur que je ne le pensais. J'ai rompu, pour de bon, cette fois. Je regrette de ne pas vous avoir vu. Ce n'est vraiment pas la peine d'avoir peur de moi ! Je suis assez inoffensive, promis. D

Oh non. Je suis désolé ! Vous allez bien ? J

Oui. Ça ira. Et vous ? D

« Ouais. Plus ou moins. OK, j'espère ne pas vous ennuyer avec mes explications... Vous m'avez demandé un jour pourquoi je restais au conseil municipal alors que je me débrouille en technologies de l'information. Je souffre en fait de phobie sociale, à un niveau assez handicapant. Si nous devons nous rencontrer, il me faudrait un mois pour m'y préparer. Ensuite, je ferais le tour du pâté de maisons vingt fois. Et, même après ça, je ne me résoudrais probablement pas à entrer. J'aurais dû vous en parler plus tôt, mais Internet est le seul endroit où je peux être moi-même – pas le moi qui

transpire, tremble et bafouille. Et puis je vous apprécie beaucoup ; j'avais vraiment envie de vous rencontrer, désolé. Je préfère encore que vous le sachiez plutôt que vous ne pensiez que cela n'avait pas assez d'importance pour que je prenne la peine de venir. Joe »

« Ça a l'air tellement dur. Ne soyez pas désolé, vous n'avez aucune raison de l'être. Mais vous arrivez à aller travailler ? Avez-vous envisagé un traitement ? (Bien évidemment je ne parle pas de séances d'électrochocs dans un hôpital psychiatrique sur une île hantée.) D »

Ah, ah, ça pourrait m'intéresser. J'ai tout fait, TCC, bêtabloquants, la totale. Apparemment, je suis mon pire ennemi. Ce n'est pas de l'agoraphobie, je peux sortir de chez moi, mais j'ai du mal avec les gens que je ne connais pas ou avec les situations nouvelles. Vous êtes bien placée pour savoir que les imprévus sont rares au conseil 😞 Si vous décidiez de prendre vos distances, je ne vous le reprocherais pas... Joe

Pas du tout ! En gros, c'est de la peur ? Je connais ! Nous pouvons continuer de discuter comme nous le faisons, et ne nous rencontrer que si vous en ressentez l'envie un jour. D

Elle repensa à ce qu'Emma avait dit au sujet des prétendants en ligne aux apparences trompeuses. Elle avait raison, mais pas dans le sens qu'elle imaginait. Si les combattants du clavier pouvaient se révéler décevants, ce n'était pas forcément parce qu'il s'agissait de bourreaux des cœurs ou d'arnaqueurs. Simplement, leur réalité pouvait recéler une part gênante que vous n'aviez pas prise en compte dans vos fantasmes.

Sauf que... Delia avait un faible pour les oiseaux qui avaient une aile cassée. Après tout, c'était en partie ce qui l'avait attirée chez Paul.

Le train traversait en cahotant la campagne baignée d'une lumière dorée. Tandis qu'elle contemplait le monde qui défilait de l'autre côté de la vitre, Delia résolut séance tenante qu'il n'y aurait plus de demi-mesures à l'avenir. Londres n'était plus une salle d'attente, mais une destination. Elle allait s'y construire une nouvelle vie. C'était l'occasion pour elle de prendre un nouveau départ.

Elle avait mis son portable sur silencieux. Elle le regarda se déplacer sur la tablette repliée, mû par les vibrations provoquées par trois appels en absence, l'annonce d'un message vocal et un texto de Paul, tel un petit scorpion mécanique qui aurait eu une sonnette en guise de dard.

Elle n'y prêta aucune attention et ouvrit un mail à l'intention de Joe.

P.-S. : En parlant de peur. C'est parti pour *La Fantastique Femme Renarde*. Le moment est venu de lui laisser faire ses premiers pas dans le monde. D

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 47

Le truc, avec Emma, c'est qu'elle était tellement rassurante. Vous pouviez lui dire n'importe quoi, elle encaissait et faisait face sans jamais perdre ses moyens. Le mot « panique » n'existait pas dans son vocabulaire émotionnel ; elle était parfaitement hermétique à ces doutes qui vous coupent les jambes et dont Delia était souvent assaillie. Rien n'entamait son sens de l'humour.

C'était une des raisons pour lesquelles elle excellait autant dans son travail, songea Delia. En plus de sa capacité à se souvenir d'une quantité infinie d'informations rébarbatives. En épitaphe sur sa tombe, on lirait : « Laissez, je m'en occupe ».

Si bien que quand Delia l'appela pour lui annoncer que son chien était mort, tout comme sa relation, et lui demander si elle pouvait prolonger son séjour à Finsbury Park, il n'y eut aucun problème. L'efficente Emma lui répondit de sa voix de Minnie Mouse que oui, bien sûr, qu'elle l'aimait et que tout irait bien ; et que pensait Delia de discuter en dégustant de la délicieuse cuisine chinoise ?

Delia fit son rapport tout en pêchant d'excellents dimsums ressemblant à de petits porte-monnaie pâles dans un cuit-vapeur en bambou. Elle se sentait beaucoup mieux que ce qu'elle aurait cru possible.

Si Emma se montra concernée, Delia s'était attendue à ce que les révélations de Céline et les pauvres excuses de Paul provoquent chez elle une réaction bien autrement stupéfaite et indignée. Elle lui rejouait la scène de son approbation silencieuse vis-à-vis d'Adam West.

— Tu as rompu ? Pour de bon ? demanda prudemment son amie.

— Oui.

— Je crois que tu as eu la bonne réaction et qu'il fallait que tu le fasses. Quoi qu'il arrive ensuite.

Quoi qu'il arrive ?

— Tu ne crois pas que c'est fini entre Paul et moi ? Parce que c'est vraiment l'impression que ça donne, bon sang.

— Je l'ignore. Toi seule peux le savoir. Mais pas nécessairement. Puis-je me faire l'avocat du diable ? Ce que t'a raconté Céline ne me surprend pas plus que ça, déclara Emma avant de refermer ses lèvres autour de la paille plongée dans une énorme limonade reconstituante.

Elle ne s'était pas très bien remise de la dégustation de vin organisée la veille au soir par sa boîte avec des conseillers en gestion d'entreprise.

— Paul m'a menti !

— Paul t'a menti tout le temps qu'a duré sa liaison. Goûte le porc aux oignons de printemps, c'est une tuerie.

— Je sais. Mais continuer de me mentir après que je l'ai grillé ? C'est tellement insultant. Je ne pourrai plus jamais lui faire confiance – miam, vraiment incroyable...

— Il ne voulait pas te perdre.

— Ça ne justifie pas sa malhonnêteté, assena Delia en secouant la tête et en faisant claquer ses baguettes comme des mâchoires avant de repartir à l'assaut. À mes yeux, mentir à ce stade est pire que tout.

— Pire que coucher avec quelqu'un d'autre ?

Delia fit une grimace.

— Je sais que ça fait mal, même si je ne peux pas imaginer à quel point. Ce sont les retombées de sa trahison. Mais je ne suis pas sûre que ça change grand-chose.

Delia eut l'air sceptique.

— Si tu veux bien me permettre l'analogie, prends Bill Clinton quand il a déclaré : « Je n'ai pas eu de rapports sexuels avec cette femme. » Bon. Bill et Hill se sont réconciliés.

— Mais il en a eu ? demanda Delia, perplexe.

— Peu importe. Je te parle de mentir alors qu'on t'a pris sur le fait. Imagine que tu sois prise en flagrant délit d'infidélité. Qu'est-ce que tu fais – à part penser *meeerde* ? Tu baratines tant que tu peux pour sauver ta peau. Il y avait peu de chances pour que Paul admette qu'il avait fait le premier pas, par exemple. Peut-être suis-je déformée par mon boulot d'avocate, en tout cas je sais que très peu de gens sont prêts à se saborder volontairement s'ils peuvent l'éviter. Tu sais, la façon dont nous aimons tous penser que nous nous comportons et celle dont nous nous comportons vraiment sont deux choses très différentes.

Delia réfléchit. Se pouvait-il qu'elle se soit appuyée sur les explications de Céline à défaut de trouver sa propre réponse vis-à-vis de Paul ? Qu'elle ait voulu des repères, des preuves définitives qui lui diraient tout simplement quoi faire ? Mais si elle n'était pas tombée sur Céline par hasard, elle aurait cru Paul, parce que, au bout du compte, c'était ce qu'elle voulait. Elle ne commettrait pas deux fois la même erreur.

— Loin de moi l'idée de minimiser ce que tu as fait. Ton installation à Londres me semble tout à fait incroyable. Évidemment. Indépendamment de mon intérêt personnel, reprit Emma.

— Je comprends, ne t'inquiète pas. C'est bien que j'aie un autre point de vue, la rassura Delia.

Emma fit pivoter le plateau tournant.

Delia réfléchit à ce que son amie venait de dire. La procédure mise en cause de la responsabilité pénale engagée contre l'ancien président ne lui semblait pas le meilleur élément de comparaison – les enjeux étaient un peu plus importants dans son cas à lui. De plus, contrairement à Emma, elle estimait que Paul n'avait aucune excuse pour continuer à lui mentir une fois découvert. Réaliste, Emma soutenait que chacun tend à défendre ses intérêts ; idéaliste, Delia estimait que si vraiment Paul avait été repentant, il ne lui aurait rien dissimulé. C'était peut-être un principe trop exigeant, mais elle n'en démordrait pas.

— Je n'arrive pas à le croire ! Je suis célibataire ! Je suis hors circuit depuis tellement longtemps, soupira Delia en se laissant aller en arrière sur son siège, complètement gavée de dimsums. Bien sûr, j'ai couché avec d'autres mecs avant Paul, mais ça remonte à tellement loin que ça ne compte plus.

— Oh, ne t'inquiète pas, dit Emma en agitant nonchalamment la main. Ce n'est pas comme si Bite n° 12 était la clé magique qui ouvrait la porte des secrets du monde de l'érotisme. Tu sais quoi ? Je me sens mieux ! Ne rentrons pas tout de suite.

Elles décidèrent d'aller « boire un verre tranquille dans le coin », et donnèrent rendez-vous à un ami homo d'Emma, Sebastian, dans un petit bar vaguement gothique du quartier. Sebastian avait une petite tête ronde, sur le côté de laquelle ses traits semblaient avoir glissé, et un rire qui rappelait celui d'un méchant de dessin animé : gnark-gnark-gnark.

Delia avait oublié qu'il n'y avait rien de tel qu'un petit verre tranquille avec Emma, qui effectivement semblait avoir repris du poil de la bête :

— Buvons des picklebacks ! s'exclama celle-ci.

Les picklebacks consistaient en un shot de whisky suivi d'un shot de saumure. Il y avait de quoi réveiller un mort.

— Le goût salé aide à faire passer celui du whisky. Ils boivent tous ça à Brooklyn... et de la tequila, expliqua Emma en toussant légèrement, comme si ce qu'elle venait de dire avait un sens.

Delia déclina la deuxième tournée d'eau de bocal de cornichons et se commanda une bière.

— Tu bois des pintes, fit remarquer Sebastian d'un ton approbateur. J'adore ton... (il tira sur sa cigarette électronique tout en faisant des moulinets de la main pour désigner la coiffure et le bandeau de Delia)... look vintage à la Lucille Ball. Tu t'habilles pour les femmes, pas pour les hommes.

— Je m'habille pour moi..., dit Delia. Et je suis une femme. Donc je suppose qu'on peut dire ça.

Elle aimait l'idée d'avoir travaillé son style, alors qu'elle avait l'impression de subir sa vie à bien d'autres égards.

— Des nouvelles d'Adam l'Aristo ? demanda Emma en souriant de toutes ses dents.

— Aucune, à part que, dans ma révolution, sa vie ne serait pas épargnée, répondit Delia en empruntant une plaisanterie à Paul, ce qu'elle se reprocha aussitôt.

Sebastian eut droit à un résumé de l'Affaire Adam, incluant l'épisode du Bed & Breakfast impromptu après la soirée au *Bar-Back*.

— S'il est si mauvais que tu le dis, pourquoi a-t-il fait ça ?

— Aucune idée, admit Delia. En tout cas, je te garantis que l'appel de la chair n'y était pour rien. Il a été très clair sur ce point. Vu son éducation, il doit probablement estimer que les femmes qui se souillent en public sont des pécheresses.

— Je veux bien qu'il m'éduque, moi, déclara farouchement Emma.

Jouant avec ses cheveux gominés, Sebastian attrapa deux mèches sur ses tempes et les enroula autour de ses doigts de façon à former deux petites cornes.

— Peut-être qu'il a pensé que c'était son devoir de gentilhomme ? dit-il en haussant les épaules. Certains hommes ont des principes. Personnellement, je n'en ai jamais rencontré, mais j'en ai vu un une fois, dans un film.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 48

Delia avait commencé à croire qu'aucun client issu du monde politique n'apparaîtrait jamais chez Twist & Shout, et que la requête d'Adam West était aussi inutile qu'un cache-sexe en barbe à papa.

Pourtant, le mardi matin suivant, Kurt grommela qu'il voulait qu'elle l'accompagne à un rendez-vous avec un parlementaire, un certain Lionel Blunt.

Au moment où ils quittaient l'agence, les cieux s'ouvrirent et déversèrent une mousson d'été. Kurt et Delia traversèrent Soho au pas de course, mais, malgré leurs parapluies, ils se firent complètement saucer.

Ils aperçurent Lionel à la terrasse d'un bar, protégé par l'auvent. L'eau de pluie s'écoulait en rideau du bord, si bien qu'il semblait se tenir derrière une cascade. Sa présence dehors par ce temps hostile n'avait rien à voir avec un éventuel amour de la nature, mais avec la cigarette sur laquelle il tirait, assis devant un grand verre de cognac – ce qui ne manqua pas d'étonner Delia étant donné l'heure matinale.

Ses cheveux poivre et sel étaient coiffés en arrière. Il portait des lunettes de bibliothécaire au bout du nez et un costume trois pièces un peu fatigué – pas autant que son visage de noisette, cependant, qui évoquait celui du fêtard bourré éreinté par les excès plutôt que de l'homme mûr marqué par la vie.

— Non, mais dans quel putain de monde on vit ? grogna-t-il en guise de salut en agitant sa cigarette. Moi, un honnête travailleur et contribuable dont les ancêtres ont combattu pour ce pays, on me met dehors comme un putain de clébard sous prétexte de vouloir savourer les fruits d'une de nos industries les plus florissantes ?

— Nous vivons dans un monde de cons gouverné par des cons, LB, approuva Kurt d'un ton solennel tout en se tamponnant les cheveux avec des serviettes en papier prises dans un distributeur en métal.

— Sur son lit de mort, ma chère mère m'a déclaré : « Je suis foutrement contente à l'idée d'être bientôt enfermée dans une boîte, Lionel, parce que ce monde va de mal en pis. » Paix à son âme, elle avait bien raison.

Je me demande si elle est morte d'un cancer des poumons consécutif à un tabagisme passif, songea Delia.

— Et qui est cet oiseau de paradis ? demanda Lionel en scrutant Delia à travers ses lunettes.

La jeune femme, légèrement indignée et complètement trempée, secouait son parapluie et se débarrassait de son manteau dégoulinant.

— Delia, mon assistante. Allez donc nous commander des cafés, Red, lança Kurt, tandis que l'âme de Delia se ratatinait sous cet assaut de flagrant sexisme. Ainsi qu'un autre... Courvoisier – c'est bien ça ? – pour notre ami Blunt.

Au moment où elle pénétrait dans le café, elle entendit distinctement Lionel lancer :

— Les nibards de votre secrétaire sont tout bonnement extraordinaires. J'assisterais volontiers au lancement de ces torpilles sur mon cuirassé.

Delia sentit son visage s'embraser, puis elle frissonna. Par bonheur, la réponse de Kurt fut noyée dans le vacarme de la circulation.

Lionel Blunt était un bon vivant et un beau parleur – un euphémisme parmi tant d'autres pour

désigner un alcoolique opérationnel. Il était également « diariste social » et chroniqueur ; chaque semaine, dans le *Telegraph*, son papier « Parlons peu, mais parlons Blunt » créait la polémique, pour parler poliment.

Récemment devenu membre du Parlement pour The Albion Party, il espérait remporter des élections partielles à Eastleigh Central. Grand pourfendeur de la loi antitabac, de l'Europe et de l'immigration, champion de la chasse, des graisses saturées, de l'armée et du cricket, Lionel était libertaire.

Sauf, apparemment, quand il était question de ces « hordes de tafioles impudiques qui se baladent en tortillant des fesses effrontément », ainsi qu'il décrivit deux hommes aperçus de l'autre côté de la rue, coiffés de crêtes mohawks et vêtus de tee-shirts en mailles de filet fluo. Blunt conclut en marmonnant :

— Heureusement qu'il reste de vrais hommes dans ce pays pour nous défendre.

Pas de doute, songea Delia. Les côtes anglaises seraient bien mieux protégées par de vieux libidineux asthmatiques dans votre genre.

Les quarante-cinq minutes qu'elle passa en compagnie de Lionel Blunt lui donnèrent l'impression d'avoir rencontré une relique du passé, de celles qu'on est ravi d'y laisser, avec les toilettes de jardin et la langue de bœuf en conserve.

Les doigts enroulés autour de son verre ballon, Lionel faisait tourner son deuxième cognac.

— Le problème, dit-il, c'est que ces fichus cocos de la Broadcasting House, avec leurs pantalons bariolés et leurs chaussures bon marché, prennent un malin plaisir à foutre la merde. La semaine dernière, j'ai prononcé un discours lors d'un rassemblement à Amersham. J'ai eu un succès fou. Et pourtant, il a suffi que les médias relèvent une foutue plaisanterie pour que les puritains s'offusquent de mon franc-parler et montent au créneau.

— Quelle plaisanterie... ? demanda Delia.

Lionel écrasa sa cigarette sous son talon et en alluma une autre.

— J'ai dit que je serais plus favorable à la représentation féminine au Parlement si les candidates ne comptaient pas autant de matrones à gros mollets dans le genre de ma nounou Bootle. Croyez-moi, si vous l'aviez connue, vous comprendriez. Son visage était laid à faire tourner le lait. Et moins vous en saurez sur le reste, mieux vous vous porterez. Disons simplement que dessiner un visage sur son cul et lui apprendre à marcher à reculons n'aurait servi à rien.

Les yeux de Delia lui sortaient des orbites. Cet homme se présentait à des élections ?

La voyant déconcertée, Lionel, sa cigarette vissée entre les dents, lui tapota le genou :

— Ne vous inquiétez pas, ma chérie. N'importe quel gentleman rêverait de vous voir à la Chambre...

Ses yeux glissèrent vers le sud et se posèrent sur la poitrine de Delia.

— Ne comptez pas trop sur son vote, cela dit, ajouta-t-il en désignant du menton un homme vêtu d'un cycliste et d'un crop top sur lequel on lisait « J'♥ les petits culs ».

Delia resta muette de stupéfaction. Kurt projetait, pour reprendre ses mots, de « jeter un peu de poudre aux yeux » et d'« améliorer » l'image de Lionel Blunt.

Quoi qu'il mijote pour donner à Lionel un profil plus engageant – de l'avis de Delia, autant coiffer un crocodile d'un serre-tête à antennes et l'appeler Miriam –, la méfiance restait de mise : Lionel et Kurt s'abstinrent d'entrer dans les détails en présence de la jeune femme, se contentant de discuter de l'heure et du lieu d'un futur rendez-vous, sans plus de précisions.

Au moment de se séparer, les deux hommes échangèrent de viriles poignées de main. Delia, elle,

eut droit à un baisemain humide de grenouille. Sur le chemin du retour, elle essaya de sonder son patron et de découvrir précisément quel était son plan.

— Patience, vous verrez, répondit Kurt. Je crois que je n'ai jamais fait mieux.

Delia traduisit « mieux » par « pire » et s'efforça de chasser un mauvais pressentiment.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 49

L'été était déjà bien installé, ce qui n'empêcha pas qu'il continua de pleuvoir toute la semaine. Delia aimait assez cette combinaison de chaleur humide, de cieux menaçants, d'obscurité et de pluies torrentielles dignes d'une forêt tropicale. Bon, évidemment, mieux valait regarder les éléments se déchaîner par une fenêtre, un verre à la main.

Un texto d'Adam lui annonça qu'il était temps qu'ils se voient. Il voulait parler de Lionel Blunt. *Eh bien, bonne chance. Je ne sais pour ainsi dire rien*, pensa Delia.

Tout ce qu'elle espérait, c'était que le Plan Blunt n'impliquait pas qu'il ouvre la bouche.

Adam et Delia se retrouvèrent à 19 heures dans un cinéma indépendant de Borough. D'après Adam, c'était le lieu de rendez-vous traditionnel où échanger discrètement des informations. Delia n'émit aucune objection. D'ailleurs, l'idée de se glisser dans une salle déserte pour la dernière séance de l'après-midi du *Crime était presque parfait*, un sac en papier à la main, l'enchantait.

Quand elle y entra, le *Roxy Bar & Screen* était effectivement plongé dans la pénombre, mais la salle était en fin de compte assez remplie. Pour l'occasion, Delia avait investi dans un imperméable jaune vif, qu'elle portait ce jour-là par-dessus une robe bain de soleil en coton blanc qu'elle avait achetée pour 5 livres chez *Oxfam*. En traversant la salle obscure, elle se fit l'effet d'un agent de la circulation luminescent.

Les tables faiblement éclairées évoquaient celles d'un bar clandestin, et les murs tapissés de tentures cramoisies lui rappelèrent la scène du nain qui danse dans *Twin Peaks*. Sur l'écran, au fond, était projeté *Scarface*, pendant que les spectateurs s'enfilaient des cocktails et mangeaient des hamburgers dégoulinants gros comme leur tête. Delia prit mentalement note de revenir dans des circonstances plus agréables. C'était un de ces rares endroits de Londres où elle avait le sentiment de prendre part au monde qui l'entourait.

Elle commanda une bière, trouva une place non loin du bar et ramena ses cheveux d'un côté de sa tête, les torsadant comme un drap entortillé.

Adam apparut à l'autre extrémité de la salle obscure.

Dans sa main pendait un journal qu'il avait probablement tenu au-dessus de sa tête en guise de parapluie. Il le jeta et passa ses mains dans ses cheveux mouillés. Puis il ôta son manteau d'un haussement d'épaules et se pencha en avant pour décoller sa chemise trempée de son torse. Étrangement pétrifiée, Delia se surprit à observer la scène, les dialogues du film, assourdis, en fond sonore. Elle leva sa bouteille de bière pour indiquer qu'elle était servie, et il hocha la tête.

Quand il eut fini au bar, Adam slaloma entre les tables pour la rejoindre et s'assit avec sa bouteille, après avoir jeté son manteau trempé sur une chaise libre à côté d'eux.

— Vous avez l'air d'un chien mouillé qui aurait bien besoin qu'on le frictionne avec une serviette, chuchota Delia sans réfléchir.

— « Le chien mouillé frictionné » est au programme d'un sauna près de mon bureau, souffla Adam à son tour.

Il lui sourit et ajouta :

— Je suis content de vous voir.

Il prononça cette phrase si simplement et sincèrement que Delia se contenta de répondre :

— Mmm.

Avant de poursuivre :

— Et moi je suis obligée de vous voir.

Adam se montrait peut-être plus conciliant, mais il n'avait pas toujours joué franc jeu. Elle n'était venue que contrainte et forcée.

Adam réprima un éclat de rire en buvant une gorgée de bière.

Voilà, c'était ça, le problème. Chaque fois qu'elle essayait de l'insulter ou de leur rappeler à tous les deux qu'ils étaient d'implacables adversaires, il la trouvait amusante. Comme quand, à Hyde Park, il s'était moqué de magiciens écossais inutiles. Sa désinvolture la déstabilisait complètement. Sagement, Delia diagnostiqua une irrévérence fondamentale.

— Si vous vivez ça comme une punition, autant que j'aïlle à l'essentiel. Lionel Blunt. Je vous écoute.

— Comment savez-vous que nous travaillons avec lui ?

— Ça n'a aucune importance, répondit Adam. Une fille doit savoir cultiver le mystère. Blunt est bon comme du bon pain, non ?

Delia fit la grimace. Haussant un peu plus le ton, elle rapporta à Adam quelques-unes des opinions préhistoriques de Lionel, faisant une vague allusion à ses commentaires salaces sur les « atouts » qu'elle apportait à Twist & Shout.

— Mon aversion pour votre patron n'est un secret pour personne, mais tout de même, comment ce merdeux peut-il laisser un client vous parler comme ça ? Cautionnerait-il le harcèlement au travail ?

Il y eut un silence, durant lequel Adam tripota l'étiquette de sa bouteille de bière.

— Kurt a-t-il de nouveau essayé d'attenter à votre honneur ?

Delia secoua la tête.

— Je suppose que c'est déjà ça.

— Nous sortons ensemble, annonça Delia, impassible.

Adam la dévisagea, bouche bée.

— Par pitié, dites-moi que vous plaisantez.

— Ah, ah, ah !

Delia gloussa ; la bière pétillait dans son ventre.

— Je sais que vous me détestez, mais j'ignorais que vous vous détestiez vous-même.

À présent, ils étaient deux à pouffer. Delia jeta un regard autour d'elle : personne n'avait l'air de se préoccuper qu'ils puissent interférer avec Al Pacino.

Si elle n'y prenait pas garde, elle risquait fort de commencer à sérieusement apprécier Adam West. De toute évidence, elle souffrait d'une sorte de syndrome de Stockholm. Après tout, elle n'aurait même pas dû être là.

Delia se fit la leçon.

Il est parfaitement conscient de ses charmes et de sa force de conviction ! Comme tous les hommes-qui-couchent-avec-tout-le-monde !

Elle avait beau ne plus être dans la course depuis longtemps, elle se rappelait les règles de base de la drague. Les archétypes shakespeariens. Ces séducteurs feignent l'intérêt, puis, sournois, se débrouillent pour que vous vous sentiez unique au monde. Alors, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, comme par enchantement, vous voilà en train de vous déshabiller, victime d'une sorte de numéro d'hypnose masculine. Le lendemain matin, en vous réveillant, ils sifflotent *Another One Bites The Dust* en attachant leurs boutons de manchettes et vous promettent de vous ajouter à leurs amis sur

Facebook.

Non pas qu'elle croie une seconde qu'Adam veuille coucher avec elle, mais, quels que soient leurs objectifs, les méthodes des seX-Men restaient les mêmes.

Ramenant la conversation aux affaires, Delia lui raconta le peu qu'elle avait appris sur Lionel. Adam nota une date, une heure et un lieu, puis referma son stylo à bille dans un « clic » et rangea son calepin dans sa poche.

— Si on vous voit apparaître là-bas, ça va sembler extrêmement louche, objecta Delia, de nouveau tenaillée par l'angoisse. Vu que Kurt, Lionel et moi sommes les seuls au courant, ils ne vont pas mettre longtemps à comprendre. Avez-vous l'intention d'intervenir ?

— Ne vous inquiétez pas, je serai discret. Je vous ai tirée d'affaire au *Bar-Back*, non ? Il ne remontera jamais jusqu'à vous.

— Ça m'a l'air risqué.

— Ça l'est, mais je crois que vous vous en sortirez. Vous allez devoir me faire confiance.

— Pourquoi vous acharner ainsi sur Kurt ? Ça semble assez personnel.

— Êtes-vous prête à connaître Kurt – l'intégrale ?

Delia sentit un picotement lui parcourir l'échine. Pas vraiment.

— Commençons par Marvyn Le Roux, le magicien le plus incompetent du monde, qui n'arriverait pas à tirer un lapin d'un clapier...

Delia haussa les sourcils, surprise. De tous les clients de Twist & Shout, elle aurait pensé qu'il était le plus inoffensif.

— Sa très riche famille calédonienne, les McGraw, a fait fortune dans les biscuits. Ils ont un certain nombre d'intérêts commerciaux additionnels, et sont notamment à la tête d'une société nommée Senior Vitalité, qui gère des résidences troisième âge. Ils en ont ouvert plusieurs en Écosse, et cherchent maintenant à se développer en Angleterre.

Delia hocha la tête.

— Senior Vitalité a fait une offre aux autorités locales pour reprendre la gestion de deux maisons de retraite. Ces deux établissements sont situés dans la circonscription électorale de Lionel Blunt. Fort curieusement, notre cher Lionel a passé beaucoup de temps à vanter les mérites et la rentabilité de la privatisation auprès des médias locaux. Si ce projet suit le modèle des combines mises en place antérieurement par Kurt à l'autre bout de la Terre, je crois avoir une petite idée de ses motivations. Kurt sert d'intermédiaire aux McGraw en distribuant des pots-de-vin à Blunt, afin qu'il aide à faire passer leur candidature. Bien évidemment, Kurt lui-même sera récompensé pour ses services. Les résidences Senior Vitalité ne sont pas réputées pour leur standing, pour le dire gentiment. Faites votre enquête : vous tomberez probablement sur de nombreux récits sordides dénonçant des conditions carcérales. « Les Évadés de McGrawshank » est le surnom qui circule dans le comté de Fife. Pauvres Stan et Betty... Ce sont les grands perdants de l'histoire, quand tout le monde se fait graisser la patte. Bon, au moins, ils ne seront jamais à court de biscuits.

— Vous ne pouvez pas dénoncer un conflit d'intérêts, sachant que Lionel Blunt et Marvyn sont représentés par la même agence de RP ?

Adam haussa les épaules.

— Marvyn n'a rien à voir avec l'entreprise familiale. À moins de prouver que de l'argent a changé de main – ce que je ne peux pas faire, pour l'instant –, ça reste une pure coïncidence. L'issue des offres publiques d'achat sera décidée le mois prochain. Le compte à rebours a commencé.

Delia eut une vision de personnes âgées enfermées dans des cellules sinistres, et sentit son estomac se nouer en songeant à sa part de responsabilité.

— Comment êtes-vous au courant des activités de Kurt en Australie ?

Adam but une gorgée de bière. La jeune femme eut l'impression étrange de le voir vraiment pour la première fois. Adam cultivait une attitude insouciante, mais l'emballage ne correspondait pas au contenu. Elle se rendit compte qu'il était en colère et que, oui, c'était un homme de principes.

— Dans ma jeunesse, j'ai décroché un stage à la rédaction économique du *Sydney Morning Herald*. Je me suis intéressé à Kurt. Mais à peine ai-je eu le temps de mettre le nez dans quelques affaires auxquelles il était mêlé que j'ai été convoqué dans le bureau du directeur de la rédaction pour m'entendre dire que je ne correspondais pas au profil recherché. J'étais en chemin pour l'aéroport quand j'ai compris que Kurt était derrière mon renvoi. Il faut dire qu'il m'avait envoyé un message d'adieu où il chantait victoire. Il détenait probablement des informations compromettantes sur quelqu'un du journal... J'étais tellement fier d'avoir décroché ce stage. Vu que mon visa en dépendait, ce fut aussi la fin de mon expérience australienne. Je suis rentré la queue entre les jambes. Jusque-là, j'avais été assez casse-cou. Ma mère y a vu un tournant dans ma vie. (Adam se tut un instant, le temps de se débarrasser de son sérieux.) Bref. Imaginez mon ravissement quand il a refait surface ici, Debra.

Delia se sentit désolée pour lui. Jusque-là, elle n'avait jamais considéré Adam comme une personne ayant des parents, des obligations et une sensibilité.

— Pourquoi ne pas m'avoir demandé des informations sur ce dossier dès le départ ? Vous m'avez dit que vous vous intéressiez aux clients consommateurs, et que Marvyn était insignifiant.

— Ah oui... (Le visage d'Adam s'éclaira d'un de ses sourires de garnement.) Excusez mon cynisme. J'ai préféré rester prudent, au cas où vous auriez décidé de jouer les triples agents et de raconter à Kurt sur quoi j'enquêtais.

Delia se souvint de leur rencontre à Hyde Park. Effectivement, elle l'avait envisagé.

Adam déplaça sa chaise afin de laisser des gens gagner la table voisine. Leur proximité les obligea à laisser de côté les sujets sensibles.

— Pourquoi avez-vous abandonné le journalisme ?

— Oh, aïe !

— Je voulais dire la presse écrite traditionnelle.

— Un matin, je me suis surpris en train de rédiger un article sur l'exportation de produits alimentaires qui commençait ainsi : « L'engouement pour le chou frisé observé en Californie n'est pas près de se calmer. » Et je me suis dit : ça suffit. Ce n'était pas le genre de reportage engagé que je rêvais de faire à l'époque où je traînais ma cravate extra-large et mon pattes d'eph dans les couloirs du *Scunthorpe Target*, pelotant les secrétaires et fumant des Benson & Hedges à mon bureau.

— Ah, ah. Je parie que vous n'avez jamais bossé au *Scunthorpe Target*...

— ... et c'est le seul détail de mon récit qui vous fait tiquer ? (Adam tapota le goulot de la bouteille contre ses lèvres.) Quelle garce.

Delia sourit.

— Peut-on vraiment gagner correctement sa vie avec le journalisme en ligne ?

— Pour l'instant, ça me suffit, répondit Adam en haussant les épaules. Ce sont les débuts du site, le personnel est réduit.

— Je m'attendais à un site tapageur et racoleur, mais *AlterInfo* m'a semblé minutieux et très professionnel...

— Effectivement, je ne me contente pas de jouer du tambour sur WordPress. Merci de l'avoir remarqué, dit Adam, hilare, en levant les yeux au ciel. Nous nous concentrons sur l'analyse en profondeur de l'information, sans coller forcément à l'actualité. Nous sommes libres de traiter les

sujets qui nous intéressent et de donner l'orientation qui nous plaît. D'où le nom.

Delia hochait la tête.

— Vous posez beaucoup de questions, tout à coup, fit remarquer Adam en se renversant contre le dossier de son siège.

Il la dévisagea un instant avant de boire une autre gorgée de bière.

— Je fais la conversation, comme vous dites. Qui le dirige ? Qui est votre patron ?

— Il préfère garder l'anonymat. C'est le cliché du bienfaiteur milliardaire solitaire. (Adam sourit.) Et vous ? Quels sont vos projets à long terme ? Comptez-vous repartir à Newcastle ?

Delia avala sa salive avec difficulté et secoua la tête.

— C'est définitivement terminé avec votre ex ?

L'expression d'Adam montrait qu'il avait parlé sans réfléchir, et il eut l'air momentanément gêné.

— Désolé, je ne voulais pas être indiscret.

Delia lui adressa un sourire crispé.

— Je viens de passer un week-end fantastique dans le Nord : je suis tombée par hasard sur la maîtresse de mon ex, juste après avoir dû faire piquer mon chien.

Pendant une fraction de seconde, Delia avait cru pouvoir faire allusion à Navet sans risque. Il suffit d'une seconde supplémentaire pour qu'elle découvre qu'elle s'était trompée. Les larmes lui montèrent aux yeux, et elle bénit le Ciel pour l'éclairage tamisé.

— Oh, merde. Désolé.

Adam posa une main sur son bras, mais la retira aussi sec.

Delia chassa ses larmes en respirant profondément et en avalant rapidement sa salive. Dans un accès de considération tout à fait charmant, Adam lança :

— Et si je débitais quelques âneries ? Ahem... Verriez-vous un inconvénient à ce que je vous montre une photo de chat ?

Delia sourit avec gratitude et secoua vigoureusement la tête. Elle profita de ce qu'il faisait défiler des photos, penché sur son iPhone, pour l'observer. Il portait une montre ancienne avec un bracelet en cuir brun. Belles mains. Il était séduisant, songea-t-elle. À condition d'aimer ce style d'homme.

— Voici mon amour secret, annonça Adam.

Il tourna l'écran de son téléphone vers elle, et elle découvrit un chat obèse à la robe écaille de tortue. Deux mains le brandissaient en le tenant sous ses pattes avant, si bien qu'on voyait son ventre blanc et ses pattes arrière qui pendaient dans le vide.

— Stuart.

Delia avait presque recouvré l'usage de la parole.

— C'est un gros lard que ma sœur jumelle a adopté dans un refuge. La dernière fois que nous avons commandé des plats indiens, il a réussi à me voler un morceau de papadum dans la main. Quelques minutes plus tard, il est ressorti de la cuisine avec les moustaches orange vif, et nous nous sommes rendu compte qu'il s'était offert une ventrée de poulet tandoori.

Delia se mit à rire.

— Une autre bière ? proposa poliment Adam en désignant leurs bouteilles de bière au fond desquelles ne restait qu'un peu de mousse.

— Merci, mais il faut que j'y aille. Au fait, c'était notre dernière rencontre, déclara-t-elle avec un sourire. Vous avez eu ce que vous vouliez.

Delia se félicita d'avoir pris la décision de dire ça et de s'y être préparée. Elle sentait qu'elle commençait à apprécier un peu trop ce charmant ennemi. Il était temps de signifier à Adam qu'elle n'était pas son jouet. Aussi honorable que soit sa cause, il n'en mettait pas moins son travail en

danger.

— Oh..., dit Adam en fronçant les sourcils, à court de mots pendant un instant. N'est-ce pas à moi d'en décider ?

— Cette fois, c'est moi qui décide.

Et qui vous défie...

Adam fit la moue, songeur.

— Et si j'appelais Kurt pour lui parler du dossier ?

— Vous n'en ferez rien, rétorqua Delia, sûre de son coup.

Elle avait fait le calcul, et Emma avait fait le même raisonnement. Le dossier avait une durée de validité limitée.

— Vous m'avez sauvée quand il m'a fait du rentre-dedans ; pourquoi me feriez-vous virer maintenant ?

— N'oubliez pas qu'à mes yeux être son employée est à peine plus acceptable qu'être sa proie.

Delia secoua la tête.

— C'est équitable, j'ai fait ce que vous m'aviez demandé. Et puis je connais votre secret.

— Oh ? fit Adam, méfiant.

— Vous êtes gentil.

Il parut surpris.

— Un compliment de Delia Moss. C'est une première. Ce fut un plaisir de travailler avec vous.

Il tendit une main à Delia.

Elle la serra, et ne trouva rien de mieux à dire que :

— Je vous souhaite une belle vie.

Adam parut assez dérouté ; il ne devait pas apprécier que Delia mène la danse. Ah, l'ego masculin...

Elle marcha jusqu'au métro, éclaboussée par la bruine, la pluie ne se décidant pas à tomber pour de bon. Soudain, au coin d'une rue, elle tomba en arrêt devant la une de l'*Evening Standard*. Un gros titre évoquait une histoire de trafic de drogue et de mules. Elle resta bouche bée.

Mais bien sûr ! Voilà ce dont elle devait absolument se souvenir : la conversation qu'elle avait surprise au *Bar-Back* ! Adam les avait comparées, elle et Steph, aux Peru Two, ces deux Anglaises arrêtées au Pérou parce qu'elles transportaient de la drogue !

Attendez...

Plantée au milieu du trottoir dans le flot continu des passants, Delia réfléchit. Freya avait suggéré qu'Adam couche avec elle pour lui soutirer des informations, ce qui l'avait fait rire et protester que ça ne risquait pas d'arriver...

Ensuite il avait ajouté quelque chose comme : « Le moment venu, je la jetterai en pâture aux loups. C'est tout ce qu'elle mérite. »

Et elle venait de lui dire qu'il était *gentil* ?

Oh, pendant cinq minutes, elle s'était laissé berner. Elle avait même considéré, l'espace d'un instant, la possibilité qu'ils deviennent amis – si Delia survivait aux publications d'Adam au sujet de Kurt, et quand elle aurait décidé de quitter Twist & Shout. Ses révélations au sujet de Kurt étaient accablantes, mais lui avait-il dit toute la vérité ?

Au fond, Delia avait toujours senti qu'elle devait se méfier d'Adam. Que Kurt soit un méchant dans l'histoire ne faisait pas de lui un gentil. Enfin elle avait la preuve qu'il était un traître, ce qu'elle trouva d'autant plus dérangeant qu'elle venait de passer un bon moment à discuter gaiement de la châtière qu'avait installée sa sœur pour Stuart et à le plaindre pour ses mésaventures australiennes.

Qu'est-ce qu'Adam mijotait ?

« Le moment venu... »

Le moment était-il venu ?

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 50

Delia et Kurt s'extirpèrent d'un taxi noir. Delia soupçonnait son patron de n'avoir jamais mis les pieds dans les transports en commun. Ils étaient arrivés à l'heure au lieu du rendez-vous : 9 h 30 au pied de la statue de Boadicee sur le pont de Westminster.

Ils se plantèrent près d'un étal recouvert de bibelots pour touristes – porte-clés Big Ben, boules à neige presse-papiers de Buckingham Palace et sweat-shirts « I ♥ LONDON ». Derrière eux se dressaient le London Eye et le palais de Westminster.

Delia n'avait l'impression de se familiariser avec la capitale que quand elle marchait sur les pas d'Emma, découvrant grâce à elle les trajets qu'empruntaient ses habitants pour sillonner son immensité. Chaque fois qu'elle se retrouvait dans le centre, elle se sentait perdue, aussi peu à sa place que la fois où, petite fille, elle y était venue avec sa tante et son oncle pour une séance de maquillage et une excursion au *Hard Rock Café*.

— Lionel est en retard, constata Kurt au bout de quelques minutes en consultant sa montre. J'espère qu'il n'a pas piqué du nez dans ses corn-flakes, son premier verre de Rémy Martin à la main.

— Ça lui arrive ? demanda Delia.

Kurt lui adressa un regard sarcastique qui semblait dire : « À votre avis ? »

— Sa dernière femme de ménage a démissionné le jour où elle l'a trouvé nu comme un ver en train de faire sa séance de yoga matinale. Il lui a dit qu'il faisait la pose du « Bébé heureux ». Ce à quoi elle a rétorqué qu'elle n'était pas payée pour admirer son raphé périnéal.

— ... raphé périnéal ?

— Vous savez, cette zone qui n'est ni le devant ni le derrière...

Delia grimaça.

Dix minutes passèrent, que Kurt passa à se dévisser le cou pour scruter impatiemment la rue.

Le cœur de Delia battait la chamade. Maudit Adam West. À cause de lui, cette simple journée de travail – peu conventionnelle, certes – mettait ses nerfs à rude épreuve.

Un bus rouge passa devant eux, et là, sur le trottoir d'en face, entre les corps grouillants, elle aperçut fugitivement un homme de haute taille aux cheveux blond cendré, vêtu d'un trench beige... ?!

Oh non. Adossé à la rambarde du pont, téléphone en main, Adam West les surveillait à distance. Delia crut le voir prendre des photos, mais ne put en être certaine. Ces clichés allaient terminer sur son site ; elle y apparaîtrait comme le bras droit de Kurt, juste avant un épisode compromettant : l'appareil photo ne ment jamais. Kurt ne manquerait pas d'en tirer des conclusions sur l'identité de son informateur. La jeune femme fut prise de panique.

Kurt scrutait toujours la foule à la recherche du retardataire. Ce n'était qu'une question de minutes, voire de secondes, avant que ses yeux ne se posent au même endroit que les siens et qu'il ne découvre Adam.

Il n'y avait absolument aucune chance pour que la présence d'Adam apparaisse comme une pure coïncidence. Mais peut-être celui-ci ne s'était-il jamais préoccupé d'être crédible ? Et même si Kurt ne se rendait pas compte qu'on les surveillait, quelque chose allait se produire avec Lionel Blunt, et si Adam surgissait dans le feu de l'action, la lumière ne manquerait pas de se faire.

Delia sentit ses aisselles devenir moites et la sueur perler sur sa lèvre supérieure.

À cet instant, elle comprit qu'elle ne supportait plus d'avoir peur. Adam West pouvait aller se faire foutre, il n'avait qu'à pas la mettre dans cette situation. Elle n'en pouvait plus de se cacher comme une bête traquée, laissant les autres lui imposer leurs conditions.

Elle repensa à la conversation entre Adam et Freya, à la façon odieuse et dédaigneuse dont il avait parlé d'elle, juste avant de lui faire gober qu'ils étaient potes.

Delia pouvait encore choisir : elle pouvait partir, après avoir repris vaguement le contrôle de la situation. Rien ne l'obligeait à rester coincée entre Kurt et Adam, dans une sorte de pathétique ménage à trois. Mais, encore une fois, elle se laissait emporter par le courant, à défaut de choisir la direction qu'elle souhaitait prendre. L'histoire de sa vie...

Elle leva les yeux vers Boadicée, qui chevauchait droit vers la bataille. Renoncer à un boulot dans les relations publiques était-il si terrible que ça ? Au pire, que pouvait-il lui arriver si elle crachait le morceau, à part devoir prendre les transports en commun pour rentrer chez elle ? Mieux valait reconnaître ses erreurs. N'était-ce pas une des grandes leçons de la vie ? Delia allait tout avouer, et découvrir pour qui elle travaillait.

— Kurt, commença Delia, il faut que je vous dise quelque chose. Vous vous souvenez de la fois où j'ai rencontré Adam West, quand j'ignorais encore qui il était ?

— Ouais ?

Delia partageait l'attention de Kurt avec son BlackBerry.

Elle se racla la gorge, puis reprit d'une voix posée et claire :

— J'avais emporté le classeur clients avec moi. Je l'ai oublié par mégarde, et depuis il me fait chanter.

— Il vous fait chanter ? Qu'est-ce qu'il veut ? Il vous saute ?

Kurt était tout ouïe à présent.

— Non ! Il veut des informations.

— Ah, bien sûr. Et qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Rien, à part le lieu et l'heure de notre rendez-vous avec Lionel aujourd'hui.

Kurt inclina la tête de côté.

— Pourquoi me racontez-vous ça maintenant ?

— Parce que je le vois, là-bas...

Delia inclina la tête et Kurt suivit du regard la direction qu'elle indiquait.

— Je ne veux pas être celle qui lui a permis de tout saboter. Je comprendrais que vous me renvoyiez.

— En fait..., commença Kurt avec une grimace. West s'est fichu de vous. Jamais je ne vous aurais virée de toute façon. Ces dossiers ne contiennent aucune information de valeur.

Delia resta un instant bouche bée.

— Mais... vous avez dit... ?

— Ouais, c'est un truc que je fais. Un test. Si je me rends compte que certaines infos ont filtré, je sais qu'il faut que je me méfie. Les noms qui y figurent ne sont pas tous ceux de vrais clients.

— Oh.

— Tout ce dont Twist & Shout a besoin est là, poursuivit Kurt en se tapotant la tempe. Ou dans mon petit ami qui ne me quitte jamais.

Delia n'avait aucune idée de ce dont il parlait, mais le moment lui parut opportun pour lui présenter ses excuses.

— Je suis terriblement désolée. Je venais de commencer quand c'est arrivé. Je ne savais pas quoi faire. Je venais de décrocher ce travail et n'avais pas du tout envie de le perdre. Je voulais faire mes

preuves avant d'avouer.

Kurt plissa les yeux et haussa les épaules.

— Bon, mais vous avez eu le courage de parler au moment critique.

Il consulta sa montre.

— Nous devons nous débarrasser de lui avant que le spectacle commence.

Kurt jeta un regard à la ronde, et finit par repérer ce qu'il cherchait. Quand il se tourna pour lui faire face, Delia vit danser dans ses yeux une lueur d'excitation diabolique.

— Comme je l'ai appris gamin, Red, quand on fiche la pagaille, il faut faire le ménage. Jouez le jeu.

Au même instant, deux agents de police passèrent devant eux, un homme et une femme, équipés de vestes haute visibilité et d'énormes talkies-walkies qui crachotaient pendus à leurs ceintures.

— Excusez-moi, les interpella Kurt de sa voix forte et pleine d'assurance d'Australien. Ce type, là-bas, vient de s'exhiber de façon absolument indécente devant ma compagne.

— Quoi... ? s'exclama Delia, consternée.

Kurt l'enveloppa d'un bras protecteur.

— Elle est gênée. Mon chou, ce sont des choses qui arrivent, il faut en parler. On ne peut pas laisser des malades pareils en liberté.

— Qui a fait ça, dites-vous ? demanda la femme.

Delia avala la boule coincée dans sa gorge, mais ne put répondre immédiatement.

Kurt désigna Adam. Celui-ci s'était rendu compte qu'il s'était fait repérer. Sourcils froncés, mains enfoncées dans les poches, il semblait très inquiet.

— Hum. Là-bas. Le blond avec le trench beige, marmonna Delia.

— Que s'est-il passé ? demanda l'agent.

Il sortit un calepin et commença à prendre des notes.

Delia eut une expérience de décorporation. Elle vit une version d'elle-même qu'elle reconnut à peine, debout sur un pont historique de Londres, juste après l'heure de pointe du matin, qui accusait à tort un innocent de lui avoir agité ses bijoux de famille sous le nez.

— Je... hum. Je me trouvais de l'autre côté du pont pour photographier la vue avec mon téléphone. Il se tenait juste à côté de moi. Soudain, j'ai baissé les yeux et...

— Sale pervers ! s'exclama Kurt en secouant la tête, indigné.

Il resserra son étreinte autour de la taille de Delia.

— Seriez-vous prête à faire une déposition ? demanda l'agent.

Delia hochait la tête tout en pensant :

Oh, bon sang de merde, mais qu'est-ce que je suis en train de faire ?

Le policier nota son nom, son adresse et son numéro de téléphone.

— Vous n'allez pas lui demander d'aller au poste en compagnie de cet animal dépravé ? protesta Kurt avec véhémence.

— Elle pourra faire sa déposition plus tard. Laissez-nous faire, déclara la femme.

Là-dessus, les deux agents traversèrent la rue à grandes enjambées, se dirigeant droit sur Adam.

— Ne vous inquiétez pas, vous n'aurez pas à faire de déclaration, dit Kurt, le bras toujours passé autour de la taille de la jeune femme. Vous pourrez toujours dire que vous avez changé d'avis, que vous aviez le soleil dans les yeux. Ou qu'il était trop petit pour être sûre, ah, ah, ah.

Au supplice, Delia suivit de loin l'altercation manifestement houleuse entre les deux agents et Adam, qui jetait des regards furieux dans leur direction en les pointant du doigt. Delia songea que le fait qu'il ne puisse justifier sa présence et son refus de partir ne jouait pas en sa faveur.

Évidemment, les agents entraînent Adam, qui vociférait des protestations. Il s'était fait arrêter.

— Ah, ah, *grillé*. Ça lui apprendra à porter un imper d'exhibi, gloussa Kurt. Ah, enfin ! Lionel ! Venez, LB, vous êtes attendu pour cette interview à la radio. Peut-être qu'après on nous laissera passer au bar des Communes.

— Excellent. J'ai le gosier comme du papier de verre, annonça Lionel, dont les yeux étaient injectés de sang.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 51

Kurt et Lionel remontèrent le pont en direction du palais de Westminster. Delia leur emboîta le pas, se demandant ce qui était arrivé à Adam West. Était-on en train de faire le portrait-robot de son membre du Parlement ?

Elle avait été forcée d'agir ; elle n'avait pas eu le choix. Et il n'y avait rien d'étonnant à ce que, une fois Kurt impliqué, la situation dégénère. Delia aurait dû se réjouir : elle avait anéanti la menace que représentait le classeur *et* empêché Adam West de frapper. Pourtant, elle n'éprouvait aucun soulagement. Elle se fit la leçon.

En prenant l'initiative, il était inévitable que tu aies des regrets. Certes, il aurait été appréciable d'être absolument sûre qu'il t'aurait trahie. Mais, si tu avais attendu des preuves, il t'aurait vendue à l'ennemi.

De plus, la Delia d'autrefois n'était plus : elle était désormais la Femme Renarde, maîtresse de son destin.

Aussi détendu que se soit montré Kurt en apprenant la boulette de Delia, il aurait probablement été beaucoup moins coulant s'il en avait été informé par un Adam West triomphant, qui aurait saboté ses plans avec l'efficacité d'une boule de démolition.

Arrivés au milieu du pont, ils tombèrent sur un attroupement qui leur bloqua le passage.

— Excusez-moi, aboya Kurt. Nous sommes pressés.

Quelqu'un lança :

— Il va sauter.

Entre les corps agglutinés des badauds, ils aperçurent un homme assis sur la rambarde du pont, appuyé contre un des lampadaires vert-de-gris de style victorien. La quarantaine, les cheveux bruns, l'inconnu portait un tee-shirt sale et avait une allure débraillée.

— Ne faites pas ça ! Descendez ! cria quelqu'un dans la foule.

— Je n'ai plus rien ! Je veux mourir ! répliqua l'homme avec un fort accent.

On sentait dans l'air cette électricité qui enveloppe les curieux devant un accident de la route, quand une aberration arrive dans un décor banal et que chacun renonce à son habituelle retenue british pour, captivé, se mêler aux autres spectateurs, unis par la tension.

Delia sentit une boule se former dans sa gorge à l'idée de voir quelqu'un se donner la mort ; elle se retint de bondir en avant pour agripper l'homme et le tirer sur le trottoir, consciente que toute tentative de sauvetage risquerait de le pousser à sauter.

Et puis BAM, tel un sac de sable, la vérité la percuta. C'était ça, le coup monté ? Elle jeta un coup d'œil à Kurt et Lionel ; tous deux paraissaient raisonnablement intrigués par le drame qui se jouait sous leurs yeux. Mmm. Mais, pour deux hommes qu'on ne risquait pas d'accuser d'altruisme, ils n'avaient soudain plus vraiment l'air de s'inquiéter d'arriver en retard à l'interview.

Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, la foule grossissait. Deux véhicules de police apparurent, gyrophares allumés mais sirènes éteintes, bloquant la circulation sur le pont ; une ambulance vint se ranger derrière eux.

— Reculez ou je saute ! hurla l'homme qui, tournant la tête, observait la nuée de vestes jaunes.

— Personne ne fera rien sans votre accord, dit calmement une femme en uniforme. Calmez-vous.

Les badauds sortaient leurs portables et commençaient à prendre des photos en silence ; certains filmaient.

Delia se demanda s'il existait une limite au voyeurisme entretenu par les réseaux sociaux, au-delà de laquelle les calamités et tragédies humaines seraient jugées impropres à être enregistrées et partagées. Non loin d'elle, un homme marmonna à son compagnon : « Il y en a qui mettent des heures à le faire. Allez, c'est bon, tu l'as eu, on bouge. » Elle avait sa réponse.

— Vous vous appelez comment ? beugla Lionel, les mains en porte-voix.

Tout le monde se tourna pour le regarder.

— Bogdan, répondit l'homme.

— Vous fumez, Bogdan ? poursuivit Lionel.

— *Bogdan*, souffla Kurt.

— Quoi ? Fumer ? bafouilla l'homme par-dessus son épaule en s'efforçant d'identifier son interlocuteur. Oui ?

— J'ai là un excellent cigare. Un Cohiba, numéro un au classement des meilleurs cigares du *Cigar Aficionado Magazine*. Je le gardais pour une occasion spéciale. J'aimerais vous en faire cadeau, si vous me permettez ?

Les agents de police semblaient inquiets. L'un d'eux intervint :

— Monsieur, s'il vous plaît, ne vous en mêlez pas. Laissez-nous faire.

L'assistance retint son souffle.

— Un cigare ? dit Bogdan.

— Oui.

— ... J'aime bien les cigares.

— Peut-être que si vous descendiez, monsieur, vous pourriez..., commença un policier.

— JE NE DESCENDRAI PAS JE VAIS SAUTER ! hurla Bogdan qui, toujours cramponné à la rambarde, oscilla dangereusement.

L'estomac noué, Delia regarda l'agent reculer.

— Du calme, du calme.

— J'aimerais bien fumer un cigare.

Lionel s'approcha en brandissant le Cohiba à bout de bras, comme s'il offrait une pomme à un cheval aux dents de la taille de pierres tombales.

— Je vais vous le mettre dans le bec ; accrochez-vous, soldat, n'allez pas perdre l'équilibre, dit-il.

Delia s'inquiétait plus de l'équilibre de Lionel que de celui de l'inconnu.

Bogdan ouvrit et referma les mâchoires sur le cigare. Lionel sortit alors de sa poche un briquet en argent qui avait la forme d'une silhouette de femme nue. Il dut l'actionner deux fois avant qu'une flamme en jaillisse.

Bogdan inhala, et Lionel lui tint le cigare pendant qu'il exhalait, puis le replaça, tout en lui faisant la conversation.

— Un arôme exceptionnel, non ? C'est la seule bonne chose que les communistes aient jamais produite. Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Maçon ? Bien, un métier noble. Je perçois un accent, d'où êtes-vous donc originaire ?

Ainsi se poursuivit l'étrange pantomime de Lionel aidant Bogdan de Macédoine, momentanément privé de l'usage de ses mains, à fumer son cigare. Ils bavardaient toujours, plus bas à présent.

La rumeur qu'une scène étrange se déroulait sur le pont de Westminster avait manifestement circulé, car des photographes équipés d'appareils de taille respectable, sangle autour du cou, mitraillaient à tout-va, à côté des spectateurs munis de leurs iPhone, transformés en paparazzis.

Les deux hommes semblèrent avoir conclu leur conversation : Lionel débarrassa courtoisement Bogdan du cigare et en écrasa le mégot sur le métal de la rambarde avant de se tourner vers la foule.

— Bogdan, divorcer est affreux. Enfin, si vous aviez été marié à mon ex-femme, vous le vivriez comme une bienheureuse libération, mais c'est sans importance. Si vous choisissiez finalement de revenir sur votre décision, je m'engage à vous prêter une oreille attentive chaque fois que vous en auriez besoin, à vous trouver un emploi et à vous fournir en Cohiba jusqu'à la fin de vos jours. Que tous ces braves gens (Lionel désigna la foule d'un grand geste du bras) m'en soient témoins. Vous êtes quelqu'un de bien, et le monde a besoin d'hommes comme vous.

Bogdan se tourna pour contempler la Tamise en contrebas.

Tout le monde retint son souffle : allait-on voir comment un parlementaire faisait d'un suicide potentiel une réalité ? Delia n'était pas très inquiète.

— Des Cohiba jusqu'à la fin de mes jours ? demanda Bogdan.

— Vous avez ma parole, dit Lionel.

Un silence. Bogdan se redressa, balança les jambes par-dessus la rambarde et posa les pieds sur le trottoir. Lionel le serra chaleureusement dans ses bras en lui donnant des tapes dans le dos. Les policiers, prudents, conduisirent Bogdan à l'ambulance au milieu des applaudissements et des acclamations. Delia se sentait affreusement mal à l'aise. Elle aurait tellement aimé partager l'émotion des spectateurs et croire à un sauvetage... Kurt s'approcha furtivement de Bogdan et lui glissa sa carte, avant d'être chassé par la police.

— Vous êtes un héros ! lança une femme d'une soixantaine d'années qui semblait avoir plongé son visage dans du talc. Un héros ! Vous avez sauvé la vie d'un homme.

— Je n'y suis pour rien, très chère. Remerciez mon cigare, rétorqua Lionel, provoquant une autre vague de rires dans le public, sous le charme.

— Vous allez être en retard pour votre interview, mon vieux, mais vous avez une sacrément bonne excuse. Vous avez le cœur trop grand, mon ami. Vous souffrez de ce qu'on appelle une hypertrophie cardiaque, dit Kurt à Lionel – mais aussi à la foule.

— Je préférerais ça à mon pacemaker.

La foule fut de nouveau secouée d'un accès d'hilarité. Delia eut envie de crier « Arrêtez ! C'est un coup monté ! » Trop tard. Elle était complice. Elle était le bras droit de Kurt et le laquais de Lionel. Elle pourrait toujours plaider l'ignorance et prétendre qu'elle n'avait fait que « suivre les ordres ».

Elle n'en demeurerait pas moins du mauvais côté de l'histoire.

Chapitre 52

— Alors, Lenny, il vous est arrivé un truc assez délirant sur le chemin du studio ce matin. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Le présentateur, Stevie, s'exprimait sur ce ton familier à l'américaine que les animateurs radio locaux semblaient désormais adopter systématiquement. Il avait également jugé judicieux d'affubler Lionel du surnom de « Lenny ».

Le studio étant situé à deux pas du Parlement, rien ne justifiait qu'ils se soient retrouvés de l'autre côté du pont, mis à part que cela leur avait donné l'occasion de tomber « par hasard » sur Bogdan. Kurt Spicer avait orchestré la fable de l'immigré macédonien au bout du rouleau, trompé par sa femme, et du cigare de Lionel dans le rôle de planche de salut. Delia en aurait mis sa main au feu. Kurt avait apparemment proposé de « gérer » les demandes d'interviews que recevrait Bogdan afin de lui négocier les meilleurs prix, ce qui lui permettrait également d'en « contrôler l'accès ».

Membre de l'Albion Party, Lionel était connu pour son éventail de politiques loufoques, offensives et rétrogrades. Mais, ce jour-là, acclamé par un public soudain sentimental, il n'eut à réceptionner que des balles molles. Face au retard de son invité, le présentateur avait improvisé, promettant à ses auditeurs une histoire « miraculeuse et touchante », obligeamment rapportée par Kurt au programmateur au moment où ils quittèrent le pont.

Lionel minimisait son exploit avec un mélange parfait d'humilité – « rhôôô, voyons, je n'ai rien fait » – et d'humour canaille. Stevie et son équipe buvaient du petit-lait.

— Vous ne vous êtes pas inquiété des conséquences quand vous êtes intervenu ? demanda Stevie. Vous auriez eu un poids sacrément lourd à porter si ça s'était mal terminé.

— Laissez-moi vous expliquer une chose, Stephen, répondit Lionel, très homme d'État attitude. J'appartiens à une génération qui valorise plus l'action que les mots. En ces temps modernes de santé et sécurité à tout prix, où il n'est question que de gestion des risques, on entend d'horribles histoires sur des maîtres-nageurs qui laissent des enfants se noyer sous prétexte de ne pas avoir le bon papier qui les habilite légalement à les tirer de l'eau. Nous, les plus de soixante ans, nous sommes faits d'un autre bois. Nous agissons, sans hésiter à nous salir les mains, pour le meilleur et pour le pire. Et si cela implique de nous voir reprocher nos erreurs, tant pis.

— In-croy-able. Tous les jeunes qui nous écoutent devraient prendre note, Lenny. Vous êtes une bouffée d'oxygène.

Ben voyons, songea Delia.

— Les raseurs antitabac vous contrediraient sur ce point, cher ami, mais merci.

— Ah, ah ! Sérieux. Ça fait réfléchir. Nous poursuivrons notre discussion avec Lionel Blunt après ce tube de T'Pau.

Tout à coup, Lionel n'était plus un vieux sac à gnôle pathétique, mais le fruit d'un croisement entre Churchill et Gandalf, l'incarnation de la bravoure et de la victoire du bon sens.

Delia se demanda encore une fois ce qu'aurait fait Adam pour perturber le cours des événements. Elle pensa à son arrestation, le revit s'éloigner escorté par les deux policiers et grimaça.

De retour au bureau, après un trajet que Kurt avait passé à répondre au téléphone et à glousser d'impatience à la perspective de voir les photos de Lionel et Bogdan publiées dans l'*Evening*

Standard, Delia se sentait complètement vidée. Malheureusement, la présence de Kurt l'empêcha de vider son sac à Steph.

Delia se porta volontaire pour aller les ravitailler en cafés chez *Starbucks* : il fallait qu'elle sorte. Elle ne supportait plus d'entendre Kurt vociférer au téléphone des explications sur la fragilité psychologique de Bogdan – autrement dit : il participerait à tous les entretiens –, et sur son refus de voir sa vulnérabilité « exploitée ».

Si l'hypocrisie faisait pousser les poils, Kurt serait le yéti.

Elle revenait chargée d'un plateau dans lequel étaient glissées trois grandes tasses en carton quand une voix retentit dans son dos, manquant de la faire sursauter et tout renverser.

— Bonjour, Delia.

Elle se retourna pour se retrouver nez à nez avec Adam West, qui arborait un regard assassin et une chemise bleu pâle. Les deux lui seyaient à merveille, ce qu'elle trouva fort agaçant.

— Ne vous inquiétez pas, ma braguette est fermée. J'ai bien appris ma leçon.

— Euh... Salut.

— Vous avez menti à des officiers de police et leur avez fait perdre leur temps. Et ce ne sont que des détails du putain de sale tour que vous m'avez joué. Félicitations, vous faites officiellement partie de l'équipe de *Twist & Shout*. Mieux vaut tard que jamais, hein ?

Delia tremblait ; le plateau dansait entre ses mains. Il allait la jeter en pâture aux loups. Action-réaction.

— Allez-y, accusez-moi d'égoïsme et d'hypocrisie. Nous savons tous les deux que vous ne valez pas mieux.

— Quel culot..., gronda Adam qui recula d'un pas. Moi, je ne vaud pas mieux ? Je sens que ça va me plaire. Vous pouvez développer ?

— Vous vous apprêtiez à me faire perdre mon travail. Je n'ai cherché qu'à vous en empêcher.

— Je vous ai assuré à plusieurs reprises que je ferais mon possible pour l'éviter. Et, de toute façon, ça aurait été vous rendre service.

— Mais si l'agence de Kurt coule, mon boulot sombre avec...

— Au bout du compte, ouais. C'est inévitable. Delia, je ne sais plus comment m'y prendre pour que vous compreniez : votre patron est dangereux. Je ne vais pas m'excuser de le faire tomber, mais cela aurait pu se faire sans salir votre nom.

— Qu'est-ce que vous comptiez faire aujourd'hui, alors ?

— J'allais rester à une distance prudente.

— Je vous ai repéré.

— Vous me cherchiez. J'avais prévu d'attendre d'être en mesure de prétendre avoir été informé par quelqu'un d'autre pour me montrer. Uniquement pour vous. Je me demande vraiment pourquoi je m'en suis préoccupé.

— Et quand comptiez-vous me trahir, alors ? Parce qu'il ne fait aucun doute que c'était votre intention. « Le moment venu, je la pousse sous le bus. C'est tout ce que mérite ce boudin rouquin. » Ça vous dit quelque chose ? Je ne vous cite pas mot pour mot, mais je crois avoir respecté l'idée.

Adam fronça les sourcils.

— Quand... ? Quoi ?

— Au *Bar-Back*. Je vous ai entendu parler de moi avec Freya.

Adam parut décontenancé.

Voyons, quelle excuse vas-tu inventer, cette fois ? songea amèrement Delia.

— Si seulement vous m'en aviez parlé, marmonna-t-il avant de hausser la voix : En réalité, j'ai

baratiné Freya. Je cherchais à vous protéger.

— Ha ! Vous me prenez donc vraiment pour une pauvre plouc demeurée. Qu'avez-vous dit, déjà ? Que j'étais tombée d'une charrette à foin ?

Adam porta la main à son front dans un geste d'exaspération.

— Freya a des envies de meurtre avec toutes les femmes qu'elle me soupçonne de fréquenter. Je lui ai fait croire que vous n'étiez au courant de rien afin qu'elle n'ait rien contre vous et vous laisse tranquille. Je vous l'ai dit : vous n'avez pas intérêt à vous faire des ennemis dans la presse nationale.

— Vous n'aviez aucune intention de me faire perdre mon travail ?

— Je vous ai dit la vérité. Qu'il y avait un risque, mais que je m'efforcerais de le limiter. Vous savez, quand vous surprenez une conversation et que vous ne connaissez ni le contexte ni la relation entre les interlocuteurs, il est facile de mal interpréter ce qui se dit. Si vous aviez des inquiétudes, vous pouviez tout simplement m'en parler.

Adam parvenait à esquiver les pièges tel un furet beurré s'échappant d'un col roulé. Son échange avec Freya dégoulinait de condescendance et de mépris.

— Le ton de cette conversation n'évoquait franchement pas de la considération à mon égard. Comment expliquez-vous le « Quoi ? Coucher avec *elle* – beurk » ?

— Je vous le répète : ça n'avait pas vraiment à voir avec le travail. Freya est une femme jalouse, et il est souvent plus simple de la brosser dans le sens du poil. Si je ne l'avais pas amadouée avec deux ou trois remarques désagréables à vos dépens, elle vous l'aurait fait payer d'une façon ou d'une autre. Je me suis suffisamment fait remonter les bretelles pour être parti avec vous. Tiens, d'ailleurs, si je cherchais à vous nuire, expliquez-moi pourquoi je vous aurais secourue et extirpée des sales pattes de Kurt ce soir-là ?

— Pour avoir un moyen de pression.

— J'en avais déjà un.

— ... Passer la nuit chez vous m'a mise dans une situation encore plus compromettante.

— Je me suis assuré que Kurt n'en saurait rien.

— Vous vouliez que je reste dans la course pour cette histoire avec Lionel Blunt.

— Vous l'étiez déjà !

Delia resserra sa prise sur le plateau.

— Même si vous n'avez agi que par pure gentillesse, cela ne change rien au fait que vous vous êtes servi de moi. J'avais toutes les raisons de chercher à me protéger.

— Je crois en ma cause ; mais j'ai fait mon possible pour que vous ne comptiez pas parmi les dommages collatéraux. J'ai tâché d'agir le plus honorablement possible. Voyez où ça m'a mené. Au commissariat de West End Central, à répondre à des questions visant à définir si je m'étais « manipulé à des fins éjaculatoires » ou si je l'avais seulement laissée pendouiller.

Delia ferma brièvement les yeux, gênée.

— Désolée, dit-elle d'une voix rauque.

— Vous savez, j'ai parlé de vous à ma sœur. Je lui ai dit que je pensais que vous valiez mieux que les gens avec qui vous travaillez. Vous savez ce qu'elle m'a répondu ? Qui se couche avec les chiens se lève avec des puces. J'aurais dû l'écouter. Vous vous êtes complètement foutue de moi.

— Vous vous êtes foutu de *moi* ! C'est vous qui avez commencé en me manipulant avec le classeur.

— C'était Twist & Shout que je visais, pas vous. Rien de ce que je vous ai appris sur Kurt n'a donc d'importance à vos yeux ?

— Oh, quoi ? J'étais censée croire aveuglément tout ce que vous me racontiez ?

— Non, vous étiez censée vous poser des questions, réfléchir et tirer vos propres conclusions.

C'est ce que vous avez fait, apparemment. Avec Kurt, à la vie à la mort.

— Cessez donc de dissimuler vos magouilles sous un vernis de grandeur d'âme. Vous détournez cette conversation en un jugement moral sur moi, alors que vous m'avez complètement acculée.

— Je crois qu'il s'agit pourtant bien d'un jugement, que cela vous plaise ou non. C'est la triste révélation de ce dont vous êtes capable quand vous êtes acculée.

Delia fut piquée par l'aversion et le mépris qu'elle perçut dans sa voix.

— Tout ça est très amusant, mais je dois retourner travailler, dit-elle.

— Tiens, à propos ! Je vais aller toucher deux mots à votre patron au sujet d'un certain classeur. Qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en dis : allez-y, faites-vous plaisir. Je lui en ai déjà parlé ; il s'en fiche.

Adam eut l'air surpris. Il pâlit et ne dit rien pendant plusieurs secondes.

— Sur le pont, la police parlait de vous et Kurt comme d'un couple... Vous êtes ensemble, n'est-ce pas ? Ce que vous m'avez dit au cinéma était vrai ?

Son visage était déformé par la colère et le dégoût. Le nazi des vieux films était de retour.

— Bon sang, quand je pense que j'ai eu de la peine pour vous, cracha-t-il. Quand je pense que j'ai gobé votre numéro de damoiselle en détresse, trahie par son petit ami, et qui n'a pas encore pris la mesure de tous les mensonges qu'il lui a racontés. Vous cherchiez à me faire endosser le rôle du chevalier blanc. Vous êtes décidément attirée par les menteurs.

Delia aurait pu corriger son erreur, mais elle aurait trop eu l'impression de lui demander son approbation – une tâche inutile dans ces circonstances, de toute façon.

— Comme si j'avais cherché à vous amadouer en vous parlant de Paul ! Je ne m'en souvenais même pas le lendemain.

— Mais vous vous souveniez de ma conversation avec Freya ?

Delia ouvrit la bouche pour s'expliquer, mais Adam enchaîna :

— Je n'aurais jamais cru pouvoir un jour mépriser quelqu'un autant que Kurt Spicer. Félicitations. Vous l'avez rejoint sur le podium.

Il rivait sur elle un regard furibond. Le mélange de rage, de déception et de ressentiment qu'elle y lut était si puissant qu'elle ne put s'empêcher de le ressentir jusqu'au tréfonds de son être.

Comment en était-elle arrivée là ? Trois mois auparavant, elle était quelqu'un de bien ; elle était amoureuse, avait un emploi respectable et se projetait dans un avenir irréprochable. Depuis, quelqu'un d'autre avait pris les rênes de sa vie, une femme qui avait fait ces choses pas très nettes et avait bien mal choisi en qui elle plaçait sa confiance, entre Adam et Kurt. Adam avait raison. Elle n'avait jamais pris le temps de se poser les bonnes questions, ni de leur trouver d'honnêtes réponses. Obsédée par sa propre survie, elle ne s'était pas donné la peine de considérer la situation dans son ensemble.

— Comment ai-je pu croire un seul mot sorti de votre bouche ? s'exclama Adam.

— Je me pose la même question, siffla Delia en tournant les talons et en le plantant là.

Ce n'était pas vrai. Elle croyait enfin tout ce qu'il lui avait dit.

Chapitre 53

— J'ai l'impression de t'avoir à peine vue, annonça Emma au début du troisième mois de Delia à Londres.

Elle était rentrée un peu avant l'heure à laquelle Delia allait se coucher habituellement. L'air d'une loque, elle buvait du jus de pomme à même la bouteille qu'elle avait attrapée dans la porte du réfrigérateur.

— Nous devrions passer ce dimanche ensemble. Il n'y a rien de mieux que les dimanches à Londres. Les week-ends où je rentre au bled chez maman et papa, j'ai l'impression de voyager dans le temps et de me retrouver en 1955.

— Tu n'arrêtes pas de dire que tu n'en peux plus de Londres et que tu veux partir élever des poulets dans une petite ferme, fit remarquer Delia.

— Et c'est la vérité. Je veux aussi voir trois barres de réception sur l'écran de mon téléphone, boire des flat whites, faire du shopping chez *Uniqlo* et siroter des Bloody Mary au *Kopapa*. Est-ce trop demander ?

— Tu veux vivre à la campagne une fois qu'ils y auront construit tous les trucs qu'on trouve dans la capitale ?

— Exactement !

Le week-end, Delia eut droit à une initiation dans les règles à ces fameux Bloody Mary – trafiqués au xérès : Emma aurait été comme un poisson dans l'eau à la cour de Caligula –, qu'elles burent tout en dégustant des œufs à la turque à l'huile pimentée servis avec de grosses tranches de pain grillé. Le *Kopapa* était bruyant, animé et lumineux ; dans la salle carrelée remplie de jeunes gens menant des existences glamour régnait un brouhaha assourdissant. Delia doutait que son âme puisse s'installer à Londres, mais son ventre en revanche pourrait y être sacrément heureux. Elle agita ses pieds chaussés de ballerines, fredonnant presque.

— Tu aimes ? demanda Emma en écartant la branche de céleri pour vider d'un trait son cocktail de 11 heures du matin.

Elle se laissait pousser la frange et l'avait attachée en torsade avec des barrettes plates de façon à dégager son visage de chérubin. Sur son haut crème à volants, elle portait le gros pendentif en onyx en forme de goutte d'eau que Delia lui avait acheté pour Noël deux ans auparavant sur un marché artisanal. On l'aurait facilement prise pour une stagiaire de vingt-deux ans. Par quel miracle son apparence ne trahissait jamais la pression qu'elle subissait dans son travail et son rythme de sorties, Delia l'ignorait.

— Mmmpf.

La bouche pleine, Delia hocha vigoureusement la tête. Le jaune d'œuf coula sur sa lèvre. Elle ne comprendrait jamais les mangeurs apathiques.

C'est à ce moment-là qu'elle repéra la silhouette reconnaissable entre mille de Freya Campbell-Brown. La journaliste portait une mini-robe au ras des fesses laissant voir ses jambes nues, et des bottines à frange. Elle fumait sur le trottoir, tenant d'une main sa cigarette en l'air, l'autre serrant son coude, et écoutait d'un air inspiré ce que lui disait son compagnon. Par bonheur, il ne s'agissait pas d'Adam, mais d'un homme coiffé d'une banane à la Fonzie et chaussé de baskets d'un blanc

aveuglant. Il avait à l'oreille un piercing qui formait dans son lobe un trou assez grand pour qu'on puisse y passer un crayon. Lionel Blunt n'aurait pas manqué de désapprouver. Freya termina sa cigarette, la jeta par terre et écrasa le mégot sous son talon.

— Emma, dis quelque chose, vite ! Il ne faut pas que je croise le regard de la femme qui passe la porte..., souffla Delia.

Elle avait gardé pour elle les dernières péripéties de la saga Adam West. Chaque fois qu'elle repensait à leur dernière confrontation, son estomac se refermait d'un coup sec comme les mâchoires d'une plante carnivore.

— Bonjour.

Delia entendit une voix dure retentir sur sa gauche. Elle tourna la tête et découvrit Freya qui la dévisageait avec le regard réprobateur de Paddington.

— Bonjour.

— J'attends toujours que vous me remerciez – vous savez, d'avoir sauvé vos fesses avec votre patron ?

Delia avala sa salive avec difficulté. Elle n'avait pas l'habitude d'être confrontée à de la pure hostilité. Les bonnes manières britanniques exigeaient qu'on la dissimule, quitte à bouillir de rage après coup.

— Désolée, je ne vous ai pas demandé de me servir d'alibi ; c'était une initiative d'Adam.

— Il s'est senti obligé de nettoyer derrière vous. Je me demande bien pourquoi.

Freya cracha la dernière phrase, sous-entendant de toute évidence : « Parce qu'il pense avec son pénis. »

— Il ne se passe rien entre Adam et moi, protesta maladroitement Delia, se maudissant de ne pas être fichue de lui balancer quelque repartie flamboyante digne d'une Mae West, au lieu de ce pauvre démenti prosaïque.

— Ce n'est sûrement pas faute d'avoir essayé... Je ne voudrais surtout pas vous vexer, mais vous avez de l'œuf sur le visage, dit Freya en pinçant les lèvres.

Sur ce, elle tourna les talons et regagna sa table de sa démarche de mannequin, pendant que Delia s'essuyait la joue du dos de la main.

— Tu parles, c'est plutôt elle qui est vexée, lança Emma, fascinée, en reposant sa fourchette, abandonnant soudain son saumon fumé « servi avec sa mayo au yuzu ». C'est quoi, son problème ? Elle sort avec lui ? Elle était tellement électrique qu'elle avait quasiment les cheveux hérissés, comme Sigourney Weaver dans *SOS Fantômes*.

Delia lui fit un rapide résumé des derniers événements, et conclut :

— L'ironie, dans tout ça, c'est qu'Adam me méprise maintenant.

Malheureusement, l'attitude de Freya à son égard ne faisait que confirmer les explications d'Adam, à savoir qu'il avait évoqué Delia en termes peu flatteurs dans l'unique but d'amadouer une femme dont la puissance destructrice potentielle devait approcher celle d'une ogive nucléaire.

— Pour que les choses soient claires... Il n'a pas joué les exhibis avec toi ? Ce n'est donc plus la peine de poser de questions là-dessus ?

Delia jeta un regard dérouté à son amie, qui lui répondit par une grimace démoniaque.

— On se croirait à la fac, Delia. À peine arrivée à Londres, tu te retrouves prise dans un triangle amoureux !

— Ce n'est pas un triangle amoureux ! Il n'est absolument pas question d'amour ! Il s'agit de moi, prise en sandwich entre deux cons, protesta Delia en feignant la mauvaise humeur.

Emma donnait des petits coups dans les glaçons au fond de son verre avec sa paille.

— Tu ne regrettes pas d’être venue à Londres, si ? Je suis bien consciente que tu en baves.

— Non ! Je serais devenue folle, sinon ! C’est super. Et ça me permet de passer du temps avec toi, la rassura Delia tout en essayant de se convaincre que l’épisode de l’Exhibi sur le Pont n’avait pas contaminé tous les aspects agréables de son séjour à Londres – les brunchs à base d’œufs, par exemple.

Emma sourit.

Son séjour à Finsbury Park avait aussi permis à Delia de comprendre à quel point elle avait négligé sa relation avec sa meilleure amie, réduite depuis trop longtemps à des échanges intermittents et superficiels. Bien décidée à ne plus laisser cela se reproduire, elle projetait d’ailleurs de lui proposer des vacances entre filles – à condition qu’Emma ne soit pas au bord de l’overdose de Delia.

— C’est tellement merveilleux de partager mon appart avec toi, déclara Emma. Sinon je ne vois jamais personne.

— Tu donnes plutôt l’impression de fréquenter plein de gens...

— Nan, pas vraiment. Je butine, c’est tout, rien d’approfondi, soupira Emma en malmenant un peu plus ses glaçons.

De nouveau, Delia médita l’importance de passer du temps avec les gens qu’on aime : les conversations à cœur ouvert n’arrivaient pas le premier jour, ni le deuxième, ni même les suivants. Elles surgissaient à l’improviste, dans des moments comme celui-là.

— Tu crois que tu vas rester ? demanda Emma.

— Je ne sais pas, répondit Delia. Je vais avoir du mal à trouver un boulot suffisamment rémunéré pour vivre correctement, et Newcastle va finir par me manquer. Mais, pour l’instant, je passe un bon moment.

— Tu as de la chance d’être originaire d’une ville sympa. Mis à part Londres, je n’ai nulle part où aller. Bon, il y a Bristol, mais Tamsin y vit. (Emma grimaca en pensant à sa pile électrique de sœur.) J’espère que je rencontrerai quelqu’un qui viendra d’un endroit chouette.

— Tu peux toujours venir avec moi à Newcastle. Apprendre leur boulot à quelques avocats. Monter ton propre cabinet ! Imagine la maison que tu pourrais t’acheter.

— Ouais ? fit Emma, ragaillardie. Ce serait formidable. (Elle se tut un instant.) Bizarrement, j’ai toujours cru que j’aurais plus de chances de rencontrer l’âme sœur ici. Économie d’échelle et tout ça. Aujourd’hui, je suis convaincue que la notion d’âme sœur est incompatible avec la vie londonienne. Je t’ai raconté l’histoire du branleur de Snapchat ?

— Du quoi ?

— Tu as entendu parler de Snapchat, non ?

Delia hocha la tête : vaguement.

— Ces messages qui s’autodétruisent automatiquement, comme dans *Inspecteur Gadget* ?

— C’est ça. Il y a quelque temps, j’ai fait la connaissance d’un homme sympathique sur Match.com. Nous étions en train de planifier notre premier rencard quand il me dit : Oh, êtes-vous sur Snapchat ? Moi : Oui. Lui : Je veux vous envoyer quelque chose. J’ouvre le fichier. C’était une vidéo de lui en train de...

Emma enroula les doigts de sa main droite qu’elle se mit à agiter frénétiquement de bas en haut.

— Non ? s’exclama Delia. Non ?!

— Si.

Emma retourna à son reste de saumon.

— Comment a-t-il pu imaginer une seule seconde que tu aurais envie de voir ça ?!

— Aucune idée. Ces échanges d’images cochonnes au marché noir me dépassent. Je suis juriste, je

sais qu'elles sont passées au crible par des gens comme moi avant que ça finisse au tribunal.

— Peut-être s'est-il trompé de destinataire ?

— Il m'a envoyé plusieurs messages après pour me demander ce que j'en avais pensé.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Jolie montre. C'est une vraie Rolex ?

Delia s'esclaffa, tout en se demandant avec un pincement au cœur désagréable si Paul et Céline s'étaient adonnés à ce genre d'échange. Son instinct lui soufflait que Paul aurait préféré mourir – mais que savait-elle de lui, désormais ?

— Quand on compare notre génération à celle de nos grands-parents, on ne peut pas s'empêcher de penser que nous avons perdu quelque chose. Non seulement nous ne savons plus danser, mais en plus nous avons remplacé les lettres d'amour par des vidéos de branlette... ! Qui reçoit des lettres d'amour, de nos jours ? Pourtant, c'est mille fois plus excitant que de regarder un mec s'astiquer le poireau.

— C'est comme d'ouvrir ses cadeaux de Noël en avance, fit distraitement remarquer Delia.

— Ah, ah, ah ! hurla Emma. Un Noël sous la neige...

— Arrête ! protesta Delia en louchant sur ses blancs d'œufs baveux.

En temps normal, à ce stade de la conversation, Emma aurait soupiré en rappelant à Delia combien elle avait de la chance d'avoir un compagnon tel que Paul. C'était un des avantages de son statut de célibataire tout neuf : Delia pouvait interroger son amie sans risquer de paraître condescendante.

— Tu t'inquiètes de n'avoir encore rencontré personne ?

Emma fit une moue dubitative.

— Ouais... Mais j'ai surtout envie de passer à autre chose. S'il n'y a pas d'homme pour moi ici, il faut que je décide de ce que je vais faire ensuite. Professionnellement, j'ai l'impression d'être arrivée au sommet de la montagne et d'avoir découvert qu'il n'y avait rien, là-haut. Tu vois ?

Delia hocha la tête, puis dit :

— Enfin, non, je ne vois pas, étant donné que je n'ai jamais vraiment réussi quoi que ce soit, corrigea-t-elle en éclatant de rire.

Emma s'esclaffa à son tour.

— Bien sûr que si. Tu es la très talentueuse Delia. Tu étais sérieuse quand tu m'as proposé de te suivre à Newcastle ?

— Évidemment ! affirma Delia.

Elles passèrent l'après-midi à flâner dans Borough Market – « C'est un peu cliché, maintenant, mais je pense que tu aimeras », avait annoncé Emma.

En rentrant, elles trouvèrent une grosse enveloppe adressée à Delia appuyée contre la porte de l'appartement.

— Ha. Elle a dû arriver hier, et quelqu'un a oublié de faire passer, dit Emma en la tendant à son amie.

Delia reconnut l'écriture. Paul ne renoncerait donc jamais ? Elle n'était pas sûre d'avoir envie qu'il le fasse.

Elle déchira le papier, et un single d'Oasis, *Live Forever*, dégringola.

— Encore un envoi de Paul ? dit Emma. C'est quoi, cette fois ?

Delia lui montra la boîte.

— Il l'avait chantée une fois pendant une soirée karaoké. Pour moi. Hors de question que je l'écoute. Espèce de connard manipulateur.

Emma hocha la tête.

Il n'en fut plus question pendant le reste de la soirée. Emma reçut un coup de téléphone de ses parents et monta à l'étage pour le prendre, laissant son amie en tête à tête avec la chaîne hi-fi. Delia regarda le CD, le regarda encore, se demandant si la chanson lui ferait toujours de l'effet. La curiosité finit par l'emporter. Elle glissa le disque dans le lecteur, baissa le volume au minimum et s'assit par terre, les bras passés autour de ses genoux repliés.

Le fracas de la batterie retentit ; Delia respira profondément par le nez pour empêcher les larmes de couler.

C'était un soir au pub ; ils sortaient ensemble depuis deux ans environ. Paul avait fermé un jeudi pour que Rosie, la sœur d'Aled, puisse y fêter son enterrement de vie de jeune fille. En temps normal, Paul n'aurait jamais laissé un karaoké approcher à moins de cent mètres de son établissement, mais, dans un de ces élans de générosité qui le caractérisaient, il avait autorisé Rosie à décorer le bar en rose et à servir des daïquiris banane – la totale.

Delia était arrivée vers la fin pour aider à ranger. Les invitées de Rosie avaient harcelé leur hôte pour qu'il monte sur scène et chante quelque chose. Paul avait fait tout un foin avant de céder, penaud. Delia l'avait observé entre ses doigts en pouffant, aussi amusée que gênée.

Après avoir parcouru le répertoire en se plaignant de ce qu'il n'y avait que de la musique de gonzesses, il avait choisi Oasis.

— Je dédie cette chanson à ma petite amie, Delia, avait annoncé Paul dans le minuscule micro. Elle se trouve quelque part dans le public. Ah, la voilà ! (Il mima le geste de la rock-star saluant au milieu d'une foule.) Pour toi, ma douce...

Sur les premières mesures, il s'était ébouriffé les cheveux et avait plaqué quelques mèches devant ses yeux pour singer Liam Gallagher. Puis, les mains derrière le dos, il s'était lancé dans une imitation parfaite, reproduisant à merveille la voix pleurnicharde et nasale du chanteur de Manchester. On aurait dit l'enregistrement.

Le public féminin était déchaîné. Quant à Delia, elle était restée bouche bée. Paul savait chanter ? Il l'avait montrée du doigt pendant le morceau, et plusieurs invitées, tombées sous le charme dès le début de la chanson, s'étaient retournées pour la dévisager.

Une fois le morceau terminé, il avait fait une petite révérence, résistant à ses fans qui le suppliaient de remettre ça, et avait soufflé un baiser en direction de Delia, puis de la future mariée.

Quelques minutes plus tard, il était apparu à ses côtés et avait passé le bras autour de sa taille.

— Je ne t'ai pas fait trop honte ? avait-il demandé.

À son expression, il était évident qu'il savait que Delia se pâmait autant que les autres convives dotés d'ovaires.

Affalée sur le canapé d'Emma, Delia se souvenait de la scène dans les moindres détails : les pulsations de la musique, la chaleur et l'odeur de la peau de Paul quand il s'était penché pour l'embrasser...

La nostalgie l'étouffa.

Seule dans le salon d'Emma, à des centaines de kilomètres, elle songea :

Le charme ne suffit plus.

Chapitre 54

La semaine suivante, Kurt traversa une autre de ses phases obscures, ce qui était curieux étant donné que tous les clients de Twist & Shout surfaient sur la vague du succès.

Lionel Blunt avait remporté les élections partielles. Delia avait été affligée de constater que même les journaux lui avaient consacré des dossiers sur le thème « Les apparences sont parfois trompeuses », accompagnés de photos le montrant en train de sauver Bogdan par le seul pouvoir relationnel d'un bout de tabac.

Gideon Coombes animait un programme télévisé spécialement conçu pour mettre en valeur ses dons très spéciaux : *Un salaud au resto*. Il mangeait dans des restaurants célèbres pour leur médiocrité, puis passait un savon à l'équipe en cuisine. Après cinq minutes à le regarder décapiter verbalement le patron d'un restaurant marocain de Bridport, *C'est Maure !*, écœurée, Delia avait dû éteindre la télévision.

Le désodorisant W.-C. Ouste numéro deux s'était retrouvé au cœur d'une tempête de tweets d'une journée. Suite à leur communiqué de presse, la campagne de pub, qui s'adressait exclusivement à un public féminin : « Leçon de séduction : les filles, si vous faites la grosse commission, ça ne regarde pas les garçons », attira l'attention d'un journaliste qui s'empressa d'en dénoncer le sexisme obscène. Du tout bénéf pour Twist & Shout, puisque l'agence, uniquement chargée d'attirer l'attention sur le produit, n'était pas responsable du marketing. Une chroniqueuse du *Guardian* avait intitulé son analyse : « Popo : le dernier tabou ? » Les ventes montèrent en flèche, au grand ravissement des fabricants.

Kurt se remplit les poches en gérant le scandale provoqué par Thom Redcar, qui avait eu la mauvaise idée d'insérer son « thermomètre à viande » dans une jolie responsable de salle, au lieu de Mme Redcar. D'après ce que Delia put en voir, la tâche consista essentiellement à téléphoner à des journalistes pour les cajoler avant de les menacer, tel un poivrot bipolaire à l'heure de la fermeture des bars.

Bref, les choses suivaient leur cours – même si ce n'était pas le bon.

De temps en temps, Kurt exécutait son numéro de disparition à la Lord Luncan ; Delia et Steph savouraient ces absences de deux, parfois trois jours, durant lesquelles elles pouvaient enfin rire un peu. Malheureusement, cette semaine-là, il était arrivé au bureau d'une humeur de dogue.

Un après-midi, il eut la bonté de ficher le camp assez tôt. Steph bondit sur ses pieds et quitta la pièce à toute vitesse. Delia leva les yeux de son clavier et attendit, curieuse, qu'elle revienne.

— Il est parti, annonça Steph, légèrement haletante, adossée à la porte qu'elle avait refermée. OK. Bon, il a accès à nos ordinateurs, c'est sûr.

Delia arrêta de taper et sentit un frisson glacé la parcourir.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai fait exprès de dire une chose à Kurt et une autre à un journaliste, mais je leur ai écrit de mon adresse Gmail, pas de celle du boulot. Le lendemain, Kurt arrive, et bonjour l'ambiance...

Steph était surexcitée. Elle avait dû ronger son frein en attendant de pouvoir faire ces confidences. L'idée que Kurt puisse consulter le contenu de leurs boîtes mail était assez horifiante.

— Il lui arrive d'être grincheux..., tempéra Delia.

— Je sais, Delia, mais, franchement, il y a de l'orage dans l'air. Comme quand quelqu'un se retient de dire quelque chose qui lui brûle la langue et que la tension monte... Crois-moi. Et il y a d'autres signes. Des petites choses.

Delia s'accouda à son bureau et appuya son menton sur ses mains.

— Je suppose que je n'y ai jamais cru à cause de mon histoire avec Adam West. Mais ce n'est plus un secret, et, tu as raison, j'ai été étonnée qu'il ne se montre pas plus choqué quand je la lui ai racontée.

Steph hocha la tête et retourna s'asseoir.

— À partir de maintenant, nous devons être super prudentes quand nous envoyons quelque chose.

Delia interrompit un instant la rédaction de son communiqué de presse. Elle imagina Kurt, assis dans un bureau quelque part, face à un ordinateur dont son texte remplissait l'écran au fur et à mesure qu'elle tapait. Elle frissonna. Elle envoya un texto à Joe. Elle espérait que ça ne l'ennuyait pas trop de lui servir de support technique.

Bon, ma collègue est CERTAINE que notre patron flique nos boîtes de courrier électronique. Des idées ? D

Aucune, sauf que, si c'est le cas, j'aimerais connaître son secret ! J'ai fait quelques recherches après que vous m'en aviez parlé, mais honnêtement je donne ma langue au chat. Ou devrais-je dire au renard ! Ah ! Faites attention à vous quand même. J

Le fond d'écran de l'ordinateur portable de Kurt était une photo de lui en train de faire de la chute libre, lunettes sur le nez, les joues soufflées par la vitesse. À force de le côtoyer, Delia s'était rendu compte que son patron était également accro à l'adrénaline dans son travail. Pendant qu'elle savourait ce qu'elle avait vécu comme d'agréables accalmies, où les affaires tournaient au ralenti, Kurt, lui, était comme un lion en cage. Elle comprenait enfin ses sautes d'humeur.

Il avait besoin de ses acrobaties médiatiques pour faire monter les enjeux. À moins d'être sur la corde raide, il ne tenait pas en place. Rien de surprenant, donc, à ce qu'il traverse des périodes de déprime.

Une nouvelle cliente était arrivée récemment chez Twist & Shout, Terri Moody, auteure de *Vies douloureuses* – mémoires fictifs sur les souffrances endurées par des victimes d'abus sexuels. Son livre précédent, *Je t'en prie, papa, non*, avait fait un tabac. Delia jeta un coup d'œil à sa bibliographie, qui incluait *Il disait que c'était notre secret* et *La Cave du malheur*, inspiré du cas Fritzl. La jeune femme s'étonna que quelqu'un puisse avoir envie de les lire.

— Son problème, c'est qu'elle-même n'a aucune histoire triste à vendre aux médias, expliqua Kurt. Elle ne pond que des bouquins du genre « L'enfant qu'on appelait Merde », où il est question de gamins forcés à manger de la bouillie dans laquelle on a pissé, mais elle est heureuse en mariage, mère de deux enfants, et mène une vie pépère à Billericay. Ce qu'il lui faut, c'est un bon drame. C'est complètement nouveau pour moi : je me demande si elle ne devrait pas avoir un cancer.

— Si elle devrait... avoir un cancer ? Elle n'a pas de cancer ?

— Ouais. Il suffirait qu'elle se rase les cheveux, qu'elle perde quelques kilos... Elle pourrait écrire des lettres d'adieu à ses enfants, préparer des boîtes à souvenirs et tout le tintouin. Ensuite, miraculeusement, elle entrerait en rémission.

Horriifiée, Delia resta sans voix.

— Quoi ? Vous voulez faire croire à ses enfants qu'elle va mourir ?

— Nan, ils ne comprendraient pas, ce sont des bébés. Des jumeaux. Affreux, d'ailleurs. Ils me font penser à de la panse de brebis farcie. Mais bon, les FIV n'ont pas de service après-vente...

Delia avala sa salive pour ne pas hurler. Elle avait envie de se désinfecter le cerveau à l'eau de Javel.

— Je ne crois pas que nous devrions mentir à propos d'un cancer. Ce serait très mauvais pour notre karma, entre autres choses.

— Ouvrons grand nos oreilles aux enseignements du Delia Lama, gloussa Kurt. Allez, pondrez-moi un communiqué de presse là-dessus. Entre-temps, je vais en toucher deux mots à Terri pour voir si elle est partante. Son père était une vraie crapule de l'East End. Il a côtoyé les frères Kray. À l'époque, on l'appelait Kenny Doigts de Fée. Elle en a vu d'autres. Je pense qu'elle acceptera.

L'approbation de leur cliente était le cadet des soucis de Delia. Obtempérer, c'était franchir le Rubicon ; elle ne pourrait plus revenir en arrière. Tout ce à quoi elle avait participé jusque-là était de fort mauvais goût, mais, cette fois, elle passerait définitivement du côté obscur.

Elle se retint d'échanger un regard atterré avec Steph ; elle mourait d'envie de lui parler. Si elle décidait de démissionner à cause de cette affaire, Steph se retrouverait seule avec Kurt. L'idée lui déplaisait ; elle voulait au moins l'avertir.

— Red. Filez donc nous ravitailler chez *Starbucks*, lança Kurt un peu plus tard. J'ai la langue aussi desséchée qu'une tong de Gandhi.

Delia se demanda pourquoi, à trente ans passés, elle se laissait traiter comme une stagiaire corvéable à merci. Néanmoins, soupirant intérieurement, elle s'exécuta. Sur le chemin, elle imagina Terry posant coiffée d'un foulard et se demanda si ces modernes arnaques valaient beaucoup mieux que les magouilles, quelles qu'elles fussent, qui avaient valu autrefois à son père le surnom de Kenny Doigts de Fée.

Alors qu'elle revenait avec leurs cafés, elle repensa pour la énième fois de la journée à son altercation avec Adam West. Elle n'arrêtait pas de consulter anxieusement son site, mais aucun article sur *Twist & Shout* n'y avait encore été publié. À en juger par la longueur des commentaires et la fréquence à laquelle des liens apparaissaient sur *Twitter*, *AlterInfo* était très visité.

Delia n'arrivait toujours pas à décider si ses raisons pour l'avoir descendue en flèche auprès de Freya suffisaient. Si, comme il le prétendait, Freya était une ex amère – quelque chose s'était passé entre eux, ça ne faisait aucun doute –, c'était assez logique. Et si Delia en jugeait par ses actes plutôt que par ses paroles, Adam l'avait protégée ce soir-là au *Bar-Back*.

Sans l'excuse de cette conversation, ce qu'elle avait fait sur le pont de Westminster relevait de la trahison pure et simple.

Mais, mais ! songea-t-elle. Adam te faisait chanter. Il n'a rien d'un modèle de vertu.

Selon lui, ses fins justifiaient les moyens. Vraiment ? Delia avait maintes fois retourné le problème dans tous les sens.

Une chose était sûre : elle détestait qu'il la déteste. Il lui avait assuré que jamais il ne lui mentirait, et, après un examen minutieux des faits, elle n'avait trouvé aucune preuve du contraire.

Elle imagina la réaction d'Adam à l'annonce du cancer providentiel de Terri Moody, se demandant si même ce cynique convaincu les croirait capables d'inventer une tumeur.

Chargée de son plateau, Delia descendit précautionneusement les marches menant au sous-sol, puis alla apporter son café à Kurt. Steph n'était pas à son bureau.

— Steph est sortie ? demanda-t-elle.

— Oh, ouais, désolé. J'aurais dû vous dire de ne rien lui prendre. Elle est partie.

— Partie où ?

— Partie. Je l'ai renvoyée, annonça Kurt sans lever les yeux de son écran.

— Elle a été virée ?

Dans les dix minutes où je me suis absentée ?

Effectivement, les affaires de Steph avaient disparu ; le sac *Sainsbury's* dans lequel elle transportait ses chaussures de sport n'était plus là.

Kurt jeta un regard irrité à Delia.

— Ouais, vous avez quelque chose à dire ? C'est vous le patron, maintenant ?

— Non, simplement je... Pourquoi ?

— Elle n'apportait rien de spécial à la boîte. Les filles comme elle courent les rues. Je ne conduis pas un bus, je ne transporte pas de passagers.

Steph était surtout appliquée, intelligente, elle apprenait vite et était d'une compagnie agréable. Les clients l'appréciaient beaucoup. Kurt était un salaud. Delia repensa à la conversation qu'elles avaient eue sur la possibilité que Kurt surveille leur correspondance électronique. Steph avait-elle fait quelque chose qui avait scellé son sort ? Pourquoi aurait-elle continué d'envoyer des mails compromettants si elle avait des soupçons ? Avait-elle essayé de l'appâter ? Delia ne le saurait pas tant qu'elle ne l'aurait pas vue. Elle feignit de crouler sous les tâches administratives pour éviter de rédiger le communiqué sur Terri Moody. Quand, enfin, Kurt partit, elle faillit hurler de joie.

Elle envoya aussitôt un texto à Steph pour lui exprimer sa profonde consternation et lui proposer de la retrouver dans un pub. Par bonheur, Steph lui répondit qu'elle était justement restée dans le quartier dans l'espoir qu'elles aillent boire une pinte ensemble.

Delia sortit du bureau et remonta la rue d'un pas pressé, louchant sur son téléphone – elle avait ouvert Google Maps pour trouver le pub où elle avait rendez-vous avec Steph. Soudain, elle eut l'étrange impression d'être suivie. Elle se retourna et scruta la rue. Rien. Rhââ, travailler pour Kurt l'avait rendue complètement parano.

Par précaution, elle envoya néanmoins un message à Steph pour lui demander de trouver une table dans un coin tranquille de façon que personne ne puisse épier leur conversation.

Le pub, assez miteux, était peuplé d'une poignée de poivrots et d'un scottish terrier attaché par sa laisse à un tabouret. Quand Delia arriva, Steph, les joues roses, en était déjà clairement à son deuxième ou troisième verre. Elle avait détaché sa tignasse frisée. Delia sentit le choc léger qu'on éprouve parfois en découvrant un collègue dans la vie de tous les jours, hors du contexte professionnel habituel.

— C'est honteux, Steph, assena-t-elle en sirotant sa première bière.

— Le pire, c'est la façon dont il s'y est pris, Delia. Il m'a balancé que mon travail ne lui avait pas fait grande impression et que je devais partir. Qu'est-ce que je pouvais dire, à part « OK » ? Ensuite il m'a menacé avec la clause de confidentialité de nos contrats. Il m'a dit qu'avec ça il me tenait par les couilles, et que si jamais je parlais de mon travail chez Twist & Shout à qui que ce soit, il me traînerait devant la justice.

— C'est infâme. Tu n'as rien fait de mal. Ton travail était excellent.

— Ça ne m'a pas vraiment surpris. Ça fera bientôt trois mois que nous bossons pour lui. Passé ce délai, pour nous virer, il devra nous donner un préavis et nous verser des indemnités. Il t'a toujours préférée. Il y a autre chose dont je ne t'ai jamais parlé, mais j'estime que tu devrais le savoir...

Delia se prépara au pire.

— Il m'a posé plein de questions sur toi. Il voulait savoir si tu avais un mec, si tu fréquentais des sites de rencontre en ligne. Au début j'ai cru qu'il te soupçonnait de sortir avec ce journaliste, mais finalement je crois qu'il est intéressé. Il me semble l'avoir surpris en train de mater tes photos sur

Facebook. Je ne suis pas sûre à cent pour cent parce qu'il s'est empressé de fermer la fenêtre, mais j'ai eu le temps de voir des cheveux roux.

Delia eut un haut-le-cœur. Peu de temps auparavant, elle avait accepté l'invitation de Kurt, sous le prétexte louche qu'elle pourrait ainsi accéder à des informations sur un client dans son profil. Elle avait accepté, songeant que de toute façon elle ne s'en servait pas beaucoup.

— Bon sang. C'était il y a longtemps ?

— La semaine dernière.

Delia se sentait affreusement mal. Kurt lui avait demandé de bloquer une soirée en prévision d'un dîner avec un client à Manchester, où ils devraient passer la nuit. Elle commençait à paniquer sérieusement. Elle avait espéré que la tentative d'approche de son patron au *Bar-Back* n'avait été qu'un moment d'égarement.

— Je me suis demandé..., commença-t-elle.

Elle s'interrompit. Elle s'était attendue à ce que Steph mette d'emblée le sujet sur le tapis. Peut-être que le cidre et le choc avaient émoussé ses capacités de réflexion.

— ... Et si tu avais vu juste et que Kurt savait ce que nous faisons en ligne ? Peut-être que c'est ça qui l'a poussé à te virer ?

Steph secoua la tête.

— Ouais, mais je n'ai fait que t'en parler. Je n'ai jamais évoqué cette idée par mail. D'ailleurs, j'ai même écrit à ma sœur que ça allait super bien au boulot, histoire de désamorcer une crise éventuelle.

Delia fronça les sourcils.

— Cette histoire d'espionnage informatique. Ça n'a pas de sens. J'ai posé la question à cet ami à moi, le pro des TIC. Il ne fait aucun doute qu'il s'y connaît mille fois mieux que Kurt, et il ne voit absolument pas comment Kurt pourrait s'y prendre.

— Peut-être, mais je t'assure : d'une façon ou d'une autre, il est au courant de trucs. Chaque fois que j'ai fait quelque chose que je ne voulais pas qu'il apprenne, paf, le lendemain, j'te jure, je sentais son regard sur moi toute la journée.

Steph forma un V avec son index et son majeur et les dirigea sur ses yeux, puis sur ceux de Delia, et de nouveau sur les siens. Manifestement, l'alcool réveillait la Liverpulldienne en elle.

Delia contempla distraitement un seau à charbon en cuivre.

— Attends..., dit-elle dans un souffle.

Elle venait d'avoir une révélation tout à fait inattendue.

— Et s'il ne voyait pas ce que nous faisons en ligne, mais qu'il nous *entendait* ? S'il avait planqué un micro dans le bureau ?

Steph la regarda, bouche bée.

— Cela expliquerait pourquoi il sait certaines choses et pas d'autres. Et ça lui ressemble beaucoup plus que le piratage informatique.

Delia se tut, pensive.

— Où pourrait-il avoir caché un micro ?

Elles tambourinèrent des doigts sur la table. Soudain, les yeux écarquillés, elles se regardèrent.

— Le chat !

— Oh, bon sang, ce sale chat et sa patte infernale, grommela Steph.

L'hypothèse tenait debout : c'était le seul objet décoratif du bureau.

— Et si je le changeais de place, pour voir si Kurt réagit ? proposa Delia.

Elles décidèrent qu'il fallait tenter le coup, afin de confirmer leurs soupçons.

— Sauf que si je le fais juste après qu'il t'a renvoyée, il risque de piger qu'on est au courant,

non ?

— Alors ne bouge pas le chat ; contente-toi d'y jeter un coup d'œil pour voir si tu trouves un micro. Fais attention, en le manipulant, tu étoufferas probablement les sons. Tu n'as qu'à faire semblant de l'épousseter. Ensuite, nous réfléchirons à un moyen de nous venger.

Les deux femmes trinquèrent. Delia rapporta à Steph les révélations d'Adam au sujet des maisons de retraite. Steph conclut, son discours rendu confus par les Bulmers qu'elle avait bus :

— Il faut qu'on fasse quelque chose à propos de ce type. Mais j'voudrais pas te faire perdre ton boulot.

— De toute façon, il n'est plus question que je continue de travailler pour lui, la rassura Delia. Pas après ça.

Elle aurait volontiers traîné jusqu'à la fermeture, mais Steph devait rentrer à Chelmsford. Delia la salua chaleureusement, et elles se promirent de se retrouver vite pour boire des coups dans un pub digne de ce nom.

Restée seule avec son fond de bière, Delia fit le point. Elle travaillait pour un obsédé sexuel sans foi ni loi, coupable également d'avoir espionné, puis menacé les jeunes membres de son personnel qu'il venait de virer, d'inventer des cancers, des suicides et des films porno à l'intention de la presse, et d'envisager de jeter ses clients par-dessus bord si ses combines venaient à être démasquées. Pas exactement ce dont elle avait rêvé pour sa nouvelle vie dans la capitale.

Delia eut honte d'avoir mis autant de temps à comprendre ce qu'elle devait faire. Les réponses s'imposèrent d'un coup, comme une évidence.

Elle sélectionna le numéro d'Adam dans le répertoire de son téléphone et l'appela. Pas de réponse. Elle ne voulait pas laisser de message. Elle lui envoya un texto :

Décrochez, s'il vous plaît.

Mais il ne réagit pas non plus.

Delia allait donc devoir porter le combat jusqu'à sa porte.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 55

Retrouver la maison d'Adam ne fut pas bien difficile, étant donné qu'il vivait à deux minutes à pied de Clapham High Street et qu'il ne taillait jamais le lierre qui tombait en rideaux devant ses fenêtres. Delia leva les yeux vers la rangée de charmantes maisons en brique. Il s'agissait d'anciens logements sociaux datant des années 1960, construits dans une rue où s'alignaient, dans un mélange hétéroclite, des tours d'immeuble basses et des maisons de style georgien, devant lesquelles étaient garées des voitures de sport qui brillaient comme des papiers de bonbon.

La jeune femme frappa à la porte et attendit. Dougie vint ouvrir.

— Bonjour, est-ce qu'Adam est là ? demanda-t-elle avec l'impression d'avoir de nouveau quinze ans.

— Il est sorti faire des courses, répondit Dougie.

Il avait meilleure mine que la dernière fois que Delia l'avait vu, mais affichait une expression vaguement inquiète.

— Puis-je l'attendre ? Je suis Delia. Nous nous sommes rencontrés.

Dougie fronça un peu plus les sourcils.

— Adam m'a dit que si une fille rousse, jolie et... (les mains en coupes, Dougie mima une poitrine généreuse)... se présentait, je ne devais la laisser entrer sous aucun prétexte.

Delia s'empourpra.

— Je suis assez convaincu qu'il s'agit de vous, déclara solennellement Dougie.

— Effectivement, ça me ressemble, approuva Delia en pointant sa frange, bien contente que le temps couvert l'ait poussée à mettre un manteau qui dissimulait sa poitrine.

— Désolé.

— Pas de souci, j'attendrai ici.

Le front de Dougie se plissa. Il devait se demander si c'était autorisé. Il finit par hausser les épaules. Manifestement, son colocataire n'avait pas ajouté de clause interdisant-de-s'asseoir-sur-le-muret-du-jardin-de-devant. De plus, *Minecraft* et une bouteille de Coors Light l'attendaient.

Delia laissa tomber son sac par terre et s'assit, songeuse.

Adam me trouve jolie ? Bon, il aurait pu se passer de mimer mes nichons.

Quelques minutes plus tard, Adam apparut au bout de la rue, chargé de deux sacs orange *Sainsbury's* bosselés. Delia sauta sur ses pieds. Sa tenue satisfaisait à la mode du négligé : des vêtements gris délavé à point, et des chaussures en cuir marron usées juste ce qu'il fallait.

Adam parut surpris de la voir.

— Fichez le camp de chez moi, je vous prie.

— Je veux vous parler.

— Je ne partage pas ce désir.

— Je suis venue vous présenter mes excuses, et aussi vous offrir l'opportunité de donner à Kurt ce qu'il mérite. J'aimerais vous aider à faire des révélations dignes de ce nom au sujet de Twist & Shout et à mettre un frein à ces arnaques aux personnes âgées.

— Devrais-je saisir cette chance de travailler avec la petite amie de Kurt Spicer ? Mmm, laissez-moi réfléchir.

— Je ne suis pas sa petite amie.

— Querelle d'amoureux ? À moins que vous ne teniez pas à étiqueter votre folle relation ? Mais pourquoi pas « bon coup » ?

— Il n'y a rien – il n'y a jamais rien eu entre Kurt et moi.

Adam passa devant elle et remonta la petite allée qui menait jusqu'au perron.

— À quelle Delia ai-je l'honneur de parler aujourd'hui ? La repentante aux grands yeux tristes, ou la menteuse qui va faire de fausses déclarations à la police et m'accuser d'outrage public à la pudeur ? Ou peut-être celle qui a donné un coup de main à cet échantillon de selles de Lionel Blunt ?

— Kurt a viré Steph. Il veut convaincre notre dernière cliente de feindre d'avoir un cancer. Nous le soupçonnons de nous avoir filmées en secret. Je veux travailler avec vous pour l'arrêter.

— Maintenant qu'il vous a fait du tort et qu'il s'en est pris à une personne chère à votre cœur, vous vous sentez concernée ? Malheureusement pour moi, je n'entrais pas dans cette catégorie.

Delia voulut répondre, mais il l'interrompit.

— Vous savez ce que j'ai le plus de mal à avaler, Delia ? L'autre soir, au cinéma, vous m'avez dit que j'étais un mec bien. Il faut être sacrément vicieux pour jouer la comédie comme ça. Au moins, les autres mensonges avaient une utilité, une finalité. Celui-là était superflu. C'était la cerise sur le gâteau, dont l'unique but était de me ridiculiser.

Delia repensa à Paul et à la douleur qu'elle avait ressentie en comprenant qu'il l'avait embobinée à coups de gros bobards.

— J'ai vécu ça, et je sais ce que vous ressentez. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. J'étais sincère quand je vous ai dit que vous étiez gentil. Ensuite, votre conversation avec Freya m'est revenue et...

— Hein ?

— Je peux m'expliquer. Laissez-moi entrer cinq minutes.

— Non, merci. J'ai un risotto à préparer. (Adam souleva un de ses sacs.) Et le reste de ma vie, dont vous m'avez promis de disparaître, à savourer.

Delia bondit en avant et lui arracha ses sacs de courses. Sidéré, il n'essaya même pas de résister. Elle les posa sur le perron et se tourna vers lui.

— Voici ce qui s'est passé. Quand vous m'avez secourue au *Bar-Back*, j'avais déjà des trous de mémoire. Mais je me rappelais par exemple Freya m'expliquant que vous aviez couché avec la terre entière, alors que la soirée était déjà bien avancée.

Adam lui jeta un regard noir et serra les dents.

— ... mais je ne me souviens absolument pas de vous avoir parlé de Paul. Votre conversation avec Freya s'était également perdue dans un brouillard éthylique. Et puis, juste après vous avoir vu au cinéma... bam, tout m'est revenu. Depuis vous m'avez assuré que vous ne pensiez pas ce que vous lui avez dit, et je vous crois, mais mettez-vous à ma place. Si vous m'aviez entendue dire à quelqu'un que je projetais de vous détruire, ne l'auriez-vous pas pris au sérieux ? L'autre jour, en vous voyant sur le pont de Westminster, j'ai paniqué. J'ai cru que pour sauver ma peau il me faudrait tirer la première. J'ai avoué à Kurt l'histoire du dossier, je lui ai dit que vous étiez là et que c'était ma faute. Il a interpellé les deux agents, leur a raconté ces horreurs sur vous... Je reconnais que je suis entrée dans le jeu – croyez-moi, je n'en suis pas fière, mais je ne savais pas quoi faire d'autre.

Adam haussa brièvement les épaules, l'air de dire « D'accord, et alors ? ».

— Très bien, vous n'aviez pas l'intention de vous comporter aussi mal. Ça ne change rien au fait que je n'ai pas du tout envie de collaborer avec vous. Désolé.

— Même si je ne couche pas avec Kurt et que je vous propose de témoigner pour vous aider à faire tomber Twist & Shout ?

— Oui, répondit-il, catégorique.

Delia se sentit soudain très abattue à l'idée qu'elle avait peut-être définitivement perdu sa confiance. Il la considérait désormais comme la Lady Macbeth venimeuse de Kurt ; Delia avait été naïve de croire que ses mots pourraient servir d'antidote.

— Comment savoir s'il ne s'agit pas d'un autre plan de Kurt pour me baiser un peu plus ? La dernière fois que je vous ai vue, vous n'étiez pas exactement d'humeur à vous excuser. Et maintenant vous débarquez chez moi sans prévenir pour me proposer de balancer votre employeur, avec lequel vous ne sortez absolument pas, bien que vous ayez admis le contraire la dernière fois.

— Je n'ai rien admis du tout ! Vous m'avez accusée, et je n'allais pas vous corriger au milieu d'une dispute.

— Je ne vous fais pas confiance, et ça ne changera pas. Adieu, Delia Moss. Je vous connaissais à peine.

Adam pêcha ses clés au fond de sa poche, ouvrit la porte, posa ses sacs à l'intérieur et referma fermement le battant au nez de Delia.

En redescendant l'allée, Delia songea :

Non. Je ne vais pas le laisser s'en tirer aussi facilement. Aux grands maux, les grands remèdes.

Delia fit demi-tour et tambourina violemment à la porte. Adam ouvrit, en bras de chemise, un paquet de beurre à la main.

— Quoi, encore ?

— C'est une mauvaise décision. Vous avez raison d'être sceptique à mon égard – je le serais, à votre place. J'ai tardé à prendre mes repères. Je m'étais bien rendu compte que Kurt était un sale type, mais j'avais l'impression d'être grimpée dans un train en marche. Il fallait que je m'accroche pour sauver ma peau. J'ai cru que vous alliez me jeter sous les roues. Admettez qu'au début je pouvais difficilement voir en vous un allié, étant donné vos continuelles provocations et le chantage auquel vous m'avez soumise. Je me suis trompée d'ennemi. J'ai mis du temps à comprendre que je devais réagir, mais ça y est. Je veux faire ce qui est juste. Et j'ai bien l'intention de raconter cette histoire de pots-de-vin et de maisons de retraite à un journaliste, même si ce n'est pas vous.

Adam haussa un sourcil.

— C'est mon sujet.

— Exactement. Ce devrait être vous.

— Vous me faites chanter, maintenant ?

— Je fais ce que j'ai à faire ! Si nous voulons empêcher ces magouilleurs de remporter la gestion de ces maisons de retraite, quelqu'un doit couvrir le sujet.

Le visage d'Adam ne trahissait plus aucune émotion.

— Trouvez un test qui prouve que je ne suis pas de mèche avec Kurt, je m'y soumettrai, poursuivit Delia avant de reprendre sa respiration. Et puis, si vous préparez un risotto, ne mettez pas tout le beurre au début de la cuisson. Gardez-en un peu pour l'ajouter à la fin. Ça améliore la texture.

Elle conclut sa tirade d'un petit hochement de tête et abandonna Adam à ses réflexions.

Chapitre 56

Après une journée pénible qui s'était finie par un aller et retour jusque dans le sud de Londres pour se faire traiter d'être humain de troisième classe, Delia décida de se remonter le moral en passant la soirée à mitonner de bons petits plats pour Emma et à discuter avec Joe par mail, son ordinateur portable sur les genoux, un verre de vin à la main. Aussi, elle projetait rien moins que de mettre en ligne la suite des aventures de la Femme Renarde. Elle avait un public. C'était une révélation.

La Femme Renarde fait un malheur ! Les gens adorent. Je vous l'avais dit. J

Sur le site de *La Fantastique Femme Renarde*, Joe avait ajouté un « Suivez-moi sur Twitter » qui renvoyait au profil personnel de Delia. Son compte habituellement fort tranquille commençait à recevoir un flux régulier d'énergie positive et d'éloges. Delia repensa à ce qu'Emma lui avait dit quand elles étaient encore à la fac. Elle aurait dû écouter son amie.

Je sais ! Je suis tellement contente ! Les gens ne se foutent pas de moi, si ? D

Mais *bien sûr que non* ! D'ailleurs, si les réactions continuent à ce rythme et dans ce sens, vous devriez penser à présenter la Femme Renarde à un éditeur. Je me disais... si vous voulez, nous pourrions en discuter sur Skype. J

J'adorerais. Mais ça ne vous stresse pas ? D

Eh bien, bizarrement, ça va. Tant que j'ai un ordinateur en face de moi, en gros, je peux tout gérer. ☹ J

Alors c'est parfait ☹ D

Son portable se mit à sonner. Adam ? Quoique prudente, Delia y vit un bon signe.

— Delia, lança-t-il vivement. J'ai trouvé un moyen de vérifier que vous n'êtes pas de mèche avec Kurt.

— Oui ?

— Envoyez-moi une photo de nu.

— Comment voulez-vous que je m'en procure une ? Puisque je vous dis que je ne couche pas avec lui !

— De vous, pas de lui.

Delia resta bouche bée.

— Qu'est-ce que ça prouvera ?

— Vous n'avez pas besoin de comprendre mes méthodes. Envoyez-la-moi, et nous verrons.

Il y eut un bref silence, le temps que ça fasse tilt. Delia éclata de rire.

— Espèce de sale...

Il lui sembla entendre Adam sourire.

— Ça valait le coup d'essayer. Vous êtes sérieuse ? Vous m'offrez un article sur Twist & Shout ?

— Oui.

— OK. Retrouvons-nous, nous en discuterons. Si j'ai l'impression que vous cherchez à me rouler, je me casse. Quel est le plan ?

Delia avait une idée, qu'elle devait soumettre à la maîtresse de maison. Par chance, celle-ci se déclara enchantée de jouer les hôtes.

— Adam West, ici ?! Dans mon appartement ? Genre, ici ? Dans l'appartement ?

— Si ça ne te dérange pas. Lui, Steph et moi avons besoin de nous réunir sans risquer de tomber sur Kurt.

— Ça ne me dérange absolument pas. Puis-je porter un kimono affriolant et le laisser bâiller accidentellement ?

— Je préférerais que tu t'abstiennes.

Le lendemain soir, Delia ouvrit la porte à une Steph aux joues roses, vêtue de sa tenue de cycliste. Debout sur le palier, elle ôtait son casque en plastique jaune en secouant ses boucles. Adam arriva peu après, l'air méfiant et inhabituellement poli.

C'était étrange de le voir dans le cadre intime de l'appartement où elle vivait. Delia leur prépara des tasses de thé et les fit asseoir sur le canapé. Puis, prenant les choses en main, elle donna le coup d'envoi à la discussion. La dynamique entre Adam et elle avait complètement changé, ce dont Delia se réjouissait.

— L'idée, c'est que Steph et moi trouvions la preuve irréfutable que Kurt fait passer des pots-de-vin à Lionel Blunt. Nous la transmettons à Adam pour qu'il puisse écrire sur Twist & Shout et Senior Vitalité. Kurt n'aura que ce qu'il mérite, et nous désamorçons la menace qu'il représente pour les maisons de retraite par la même occasion.

— Qu'est-ce que l'inspection du chat porte-bonheur a donné ? demanda Steph.

Delia fit une grimace.

— J'ai dû faire vite. Comme tu me l'avais fait remarquer, je ne voulais pas qu'il enregistre quoi que ce soit qui puisse me trahir. La base solide comporte un panneau solaire. Il pourrait parfaitement avoir caché un micro en dessous. Je pense qu'il y a aussi une caméra. J'ai regardé d'autres chats porte-bonheur sur Internet ; en général les yeux sont peints. Celui-ci a des yeux en verre.

Delia et Steph échangèrent un regard atterré et frissonnèrent.

— J'ai consulté Emma sur l'aspect juridique. Filmer ses employés n'est légal que si on les soupçonne d'un délit tel que le vol. Donc je suppose que, mis au pied du mur, Kurt ne se gênerait pas pour mentir devant un tribunal et essayer de détruire notre réputation.

— Fort probable, opina Adam.

— Merci mon Dieu, il n'y a rien aux petits coins à part la cuvette et une brosse à chiottes répugnante, dit Steph.

— Je pourrais dire que je suis surpris, mais ce n'est pas le cas, dit Adam en buvant une gorgée de thé. J'en déduis que nous pouvons oublier l'option de la dénonciation et la possibilité que Steph et vous me donniez une interview.

— Nous avons toutes les deux signé un contrat comportant une clause de confidentialité, expliqua Delia. Mon amie Emma est avocate. Je lui ai demandé d'y jeter un coup d'œil, et elle m'a déconseillé de passer outre.

Des bruits leur parvinrent dans l'entrée ; Emma apparut dans l'embrasure de la porte.

— On parle de moi ?

Delia faillit éclater de rire en la voyant. Elle s'était maquillée, avait enfilé une combinaison-pantalon noire et des talons compensés de sept bons centimètres, bien que, à la connaissance de Delia, elle n'ait aucun projet pour la soirée.

Delia reprit son calme et fit les présentations :

— Emma, voici Steph et Adam.

Adam se leva et lui serra la main. Vu ses bonnes manières, il devait avoir fréquenté des pensionnats privés. Paul se serait contenté d'un geste joyeux de la main.

— Merci de nous recevoir. Très bel appartement.

— Oh, merci !

Emma eut soudain l'air d'un petit enfant intimidé que des adultes féliciteraient d'avoir fait quelque chose de très intelligent, ce qui eut pour effet d'atténuer la note sophistiquée de sa tenue de soirée.

— Je vois que vous avez de quoi boire. Souhaitez-vous quelque chose de plus fort ?

— Pour le moment, ça va, merci, Em, dit Delia. Je parlais de la clause de confidentialité de nos contrats. Ça ne nous laisse pas tellement de marge de manœuvre... ?

— Pas si vous souhaitez éviter d'être attaquées en justice et de perdre, répondit Emma, une main sur la hanche. Les affaires de ma connaissance où il s'agit de remettre en cause cette clause impliquent généralement des ex-employés partis travailler pour la concurrence. Dans ce cas, le juge tient compte du droit au travail. Mais il y a peu de chances qu'il se montre aussi indulgent à votre égard au nom d'un droit à vendre la mèche. Même si votre patron est une horrible crapule qui dissimule des caméras dans les yeux d'un chat.

— Merci. La présence d'une juriste est fort utile quand on combat le crime.

— Un mal nécessaire, répliqua Emma avec un grand sourire, qu'Adam lui rendit.

Oh, non, songea Delia. Ils ne vont quand même pas coucher ensemble, si ?

Elle n'était pas sûre que l'idée l'enchante.

— Bon, je vous laisse travailler, annonça Emma en quittant la pièce à reculons sans lâcher Adam du regard ni se départir de son gracieux sourire d'hôtesse.

— Adam, que pourrions-nous faire pour vous à la place ? demanda Delia.

Un petit rire moqueur lui parvint depuis le couloir. Delia pria pour qu'Adam n'ait rien entendu.

— J'aurais besoin de preuves concrètes du rôle d'intermédiaire de Kurt entre Blunt et Senior Vitalité. Si ça ne marche pas, il suffirait de le prendre en flagrant délit de gros bobard à propos de n'importe quoi, et on partirait de là. Une chose que j'ai découverte avec le journalisme d'investigation : il suffit de tirer sur un petit fil pour que tout se défasse.

Delia et Steph lancèrent quelques idées, partageant certaines informations qu'elles avaient vues passer sur leurs bureaux, mais rien n'était assez significatif pour être utilisé. Delia contempla les stylos et blocs-notes qu'elle avait disposés sur la table basse. Elle avait fait preuve d'un optimisme de scout en s'imaginant que les idées fuseraient au point qu'ils auraient besoin de prendre des notes.

Ils avaient sous-estimé la fourberie de Kurt.

— C'est un pro de la dissimulation. Tout ce qu'il inventait restait à l'oral, rien n'apparaissait jamais dans le système informatique. Il n'a pas besoin de notre loyauté. Il nous a traitées comme des champignons : il nous a laissées dans le noir tout en nous jetant de la merde, résuma Delia.

— Kurt doit bien conserver des informations compromettantes sur Twist & Shout quelque part, fit remarquer Adam. Impossible qu'il ne se serve que de bouts de papier qu'il déchire ensuite en mille morceaux.

— Il nous a dit qu'il se fiait plus aux sorties papier qu'à l'électronique, dit Steph.

— Il nous a dit beaucoup de choses pour nous embobiner, objecta Delia. Il a également prétendu que les fameux classeurs contenaient des informations hautement confidentielles, alors qu'ils étaient piégés, remplis de faux clients, et qu'il se fichait pas mal de ce que nous pouvions en faire.

— Et si nous inversions les rôles ? proposa Steph. Nous pourrions le pousser à parler de clients et l'enregistrer ?

Delia regarda Adam.

— Je croyais qu'il ne révélait ses plans qu'au dernier moment ? dit celui-ci. Nous risquerions d'attendre longtemps avant d'obtenir quelque chose, et puis ses avocats soutiendraient qu'il s'agissait d'un délire au cours d'une sorte de séance de brainstorming loufoque ou je ne sais quoi.

— Apparemment, nous ne pouvons pas faire beaucoup plus, et ce serait toujours mieux que rien, soupira Delia, découragée.

Elle réfléchit, refusant que cette réunion se solde par un échec.

— Une minute... Ce n'est pas grand-chose, mais... Quand je lui ai avoué que j'avais oublié le dossier chez *Balthazar*, Kurt a fait une réflexion étrange. Il m'a dit que ses secrets étaient en sécurité dans son « petit ami ».

— Compte-t-il quelque nain louche parmi ses connaissances ? demanda Adam.

— Attendez ! s'exclama Steph en levant les deux mains. Un soir, j'ai oublié mes chaussures de sport et je suis retournée au bureau les chercher. Kurt était devant son ordinateur portable, dans lequel était branchée une clé USB. Je m'en souviens parce qu'elle avait la forme d'un personnage, je crois qu'il s'agissait de Superman. Kurt s'est empressé de la débrancher et de la mettre dans sa poche, comme s'il ne voulait pas que je la voie.

— C'est ça ! Il m'a dit que son petit ami ne le quittait jamais ! s'exclama Delia. Je crois l'avoir vue aussi, une fois. Il parlait forcément de ça.

— Bingo, dit Adam en se tapotant un genou avec son stylo. Si des informations compromettantes au sujet des maisons de retraite existent, c'est là qu'elles sont.

— Merde. S'il l'a toujours dans sa poche, comment vais-je m'y prendre pour y accéder ? s'interrogea Delia. J'attends qu'il la branche et qu'il aille se préparer une tasse de thé ?

— Je crois ne l'avoir jamais vu s'en servir en notre présence. Et puis Kurt ne boit jamais de thé.

— Bien vu.

— Sans vouloir jouer les rabat-joie, même si nous mettons la main sur cette clé USB, nous n'en tirerons rien. Le contenu est certainement crypté, archiprotégé, intervint Adam.

— Nous aurions donc besoin d'une sorte de génie de l'informatique pour en percer le code ? demanda Delia.

— Ouaip.

— J'ai une idée.

Chapitre 57

Delia alla dans la cuisine pour mettre la bouilloire en route et posa son ordinateur portable sur la table en attendant que son appel Skype se connecte. Ce serait trop embarrassant de « rencontrer » Joe pour la première fois en présence de témoins.

Il répondit. Debout dans la cuisine d'Emma, à Londres, Delia, surprise, se retrouva face à face avec un homme mince d'une trentaine d'années, vêtu d'un tee-shirt noir, assis dans ce qui ressemblait à un entrepôt, à Newcastle. Delia eut honte d'admettre qu'elle fut surprise de le trouver séduisant, dans le genre nerd maigrichon et anguleux aux cheveux en pétard. Elle s'était attendue à une espèce d'ermite excentrique.

— Bonjour ! lança-t-elle. Joe !

— Delia. Enfin nous nous rencontrons.

La voix juvénile de Joe, dans laquelle elle reconnut son propre accent, retentit dans les minuscules enceintes de son ordinateur. Il avait un petit sourire gêné.

— Oh, mon Dieu ! C'est vous ! Et moi !

— En effet, dit Joe en lissant ses cheveux derrière ses oreilles. Au fait, je suis dans le garage. Au cas où vous me croiriez en prison. C'est mon terrier. Eh oui, je vis chez mes parents...

Delia éclata de rire.

L'immense soulagement qu'elle éprouva en découvrant avec quelle facilité ils discutaient la rendit encore plus volubile. Elle emporta l'ordinateur au salon en jacassant gaiement face à l'écran, et le posa sur la table basse face au canapé.

— Je vous présente Joe, dit-elle, légèrement haletante. Il a un talent fou en informatique.

— Fou est le mot, dit-il. Ah, vous êtes trois. Bonsoir !

Delia sentait que Joe prenait sur lui, mais il semblait relativement à l'aise, à l'abri dans le sanctuaire de son garage.

Elle s'assit avec l'impression que l'éclat de ses compétences rejaillissait sur elle tandis qu'il saluait Adam et Steph, puis discutait de l'Opération Piratage en des termes autrement plus convaincants que ce à quoi elle était parvenue jusque-là.

— De nos jours, tout se réduit aux mots de passe, jusqu'à vingt caractères environ, expliqua Joe. La complexité des mots de passe est généralement proportionnelle à la valeur des données que protège son propriétaire. Dans le cas, disons, de photos coquines de votre petite amie, vous aurez un niveau moyen. S'il s'agit d'informations qui peuvent vous envoyer croupir en prison pendant trente ans, ce sera du costaud, etc.

— Attendez-vous à la dernière configuration, dit Adam.

— Et on ne peut pas utiliser un programme de décryptage qui ferait défiler un million d'options, jusqu'à ce que, bingo, le curseur s'arrête, bipe et clignote ? demanda Delia qui ne plaisantait qu'à moitié.

Joe sourit.

— C'est ce que nous ferions si nous jouions dans un film. Malheureusement, dans la réalité, ce n'est pas aussi simple.

— Mais deviner un mot de passe revient à chercher une aiguille dans une botte de foin, n'est-ce

pas ? C'est le paradoxe du singe savant..., soupira Delia.

Adam lui sourit.

— Pas *tout à fait*, répondit Joe en ébouriffant ses cheveux de ses longs doigts, ce qui lui donna l'air d'avoir seize ans. D'abord, la fréquence des accès joue en notre faveur. Il s'en sert souvent. À mon avis, il n'a pas dû y mettre beaucoup de tirets bas ou de chiffres au hasard – ce serait trop pénible à saisir. Je pencherais plutôt pour une phrase. En appliquant la méthode de l'attaque par force brute, nous pouvons recourir à une valeur seed. Avec votre aide, je rassemble toutes les informations disponibles sur Internet au sujet de Kurt. Avec un peu de chance, il y aura un indice quelque part sur ce qui pourrait avoir influencé le choix de son mot de passe. Nous lançons un logiciel où nous aurons antérieurement chargé les résultats de cette recherche ; il va balancer tout ce qu'il trouve en essayant de deviner le mot de passe – bam, bam, bam, bam, dit Joe en ouvrant et fermant les mains. C'est une violente tempête de grêle, jusqu'à ce que quelque chose accroche. Une tempête de grêle sur mesure. Elle finira par trouver ses marques.

Adam et Steph semblaient extrêmement impressionnés. De son côté, Delia s'efforça de ne pas laisser transparaître sa déception. À ses oreilles d'incompétente, tout cela semblait toujours aussi désespérément impossible.

— Ça pourrait être n'importe quoi ?

— Techniquement, oui. Mais en fait non. Pensez à vos mots de passe à vous, dit Joe. Sont-ils venus de nulle part ? Ou ont-ils un rapport avec votre vie : dates importantes, noms, animaux domestiques, chansons préférées ?

— Chansons, dit Steph en levant la main.

— Voilà. Si vous avez un compte Spotify ou iTunes, je sais ce que vous écoutez.

— Beaucoup de hair metal, souffla Steph.

— Ça prendrait combien de temps ? demanda Delia.

— Impossible à dire. On pourrait décrocher le gros lot en un quart d'heure, mais ça pourrait aussi prendre deux heures.

Adam secoua la tête.

— À mon avis, nous ne pourrons pas disposer de la clé aussi longtemps. Pas question de risquer que Kurt s'aperçoive de son absence et comprenne ce qui s'est passé. Nous devons la lui restituer avant qu'il ne se rende compte de quoi que ce soit. Cela nous donnera l'avantage de l'effet de surprise au moment de la publication, et Delia ne sera pas tant en danger. S'il s'aperçoit qu'elle la lui a piquée, tout va partir en vrille.

— Alors il faudra miser sur la chance. Nous essaierons aussi longtemps qu'il sera sans danger d'avoir la clé en notre possession, conclut Joe. Une autre solution consisterait à droguer Kurt, à le traîner dans une cave et à le cogner avec une clé à molette jusqu'à ce qu'il avoue son mot de passe.

— Probablement un peu plus délictueux que prévu, fit remarquer Adam.

— Et comment nous y prendrons-nous pour séparer Kurt de son pantalon afin que je puisse prendre la clé ? demanda Delia.

Steph réprima un éclat de rire.

— Tu ne devrais pas avoir trop de mal...

Adam jeta un regard en coulisse à Delia.

— J'ai beau vouloir la peau de Kurt, ça ne vaut pas que vous lui fassiez une pipe.

— Bien d'accord ! lança gaiement Joe.

— J'apprécie votre galanterie, mais je ne comptais pas me porter volontaire, rétorqua Delia, légèrement offensée.

Il y eut un silence, pendant lequel ils ruminèrent l'énigme du pantalon de Kurt.

— Attendez une minute ! s'exclama Delia. Kurt m'a demandé de l'accompagner à une soirée déguisée au V & A vendredi prochain, pour le lancement de je ne sais quelle marque de vodka. Nous nous changerons au bureau. Il devrait bien enlever son pantalon à ce moment-là... ?

Ses pensées se bousculaient, trébuchant presque les unes sur les autres.

— Il faudra qu'il la sorte de sa poche et qu'il la mette dans celle de son costume. Je suis chargée de commander les déguisements.

— Il sera en quoi ?

— En gangster des années 1920. Costume à fines rayures, feutre et mitraillette Thompson, expliqua Delia, surexcitée. Kurt m'a dit qu'il n'aurait pas de poches ; il m'a demandé de lui porter son BlackBerry ! Évidemment, il ne me confiera pas la clé USB. Subtiliser la clé dans une poche de pantalon est impossible. Mais dans la poche de sa veste, si je le distrais, en misant sur le brouhaha, l'alcool... ?

— Et vous, en quoi serez-vous déguisée ? En épouse de mafieux ? interrogea Adam en lui adressant un regard plein d'ironie.

— En renard. J'ai une queue absolument incroyable, avec du fil de fer dedans.

— La Femme Renarde ! Vous ne faites plus qu'un ! s'exclama Joe. C'est trop cool.

Delia lui adressa un grand sourire, heureuse de sentir qu'ils formaient une sorte de petite société secrète.

Étonnamment, alors qu'une heure plus tôt ils s'étaient retrouvés dans une impasse, un plan se dessina. Chacun avait son rôle à jouer.

Joe guiderait Adam pendant l'opération de décryptage. Delia était bien contente que cette responsabilité ne lui incombe pas : les explications fournies par Joe à Adam lui paraissaient de plus en plus inintelligibles.

— Je vais avoir besoin d'un processeur plus puissant. Beaucoup plus puissant. On pourrait en louer un au Cloud, mais ça laisserait une trace. Je connais un grossiste qui a fait faillite et qui brade des vieilles Xbox 360. Je pense pouvoir les connecter entre elles et nous bricoler un serveur qui tue. Dans mon garage. Ou, si vous voulez, Delia, la Batcave du Naan.

La jeune femme s'esclaffa.

— Faites le nécessaire et envoyez-moi votre facture, dit Adam. Je la ferai passer en frais professionnels.

Delia remercia Joe avec effusion.

— De rien. C'est ma drogue à moi, dit-il avec un grand sourire avant de raccrocher.

— La CIA ferait bien de s'inquiéter à son sujet, dit Adam. En théorie, en faisant abstraction de la demi-douzaine de dérapages désastreux éventuels et de la très faible probabilité de parvenir à découvrir le mot de passe à temps, ça pourrait parfaitement fonctionner. (Il lança à Delia un regard plein d'admiration.) Imaginons que j'obtienne quelque chose qui pourrait me servir. Et vous ? Qu'est-ce que vous devenez ?

— Quoi qu'il arrive, je ne retournerai pas travailler chez Twist & Shout après vendredi. J'ai de l'argent de côté. Je m'en servirai si je ne trouve pas autre chose tout de suite. J'envisage même de travailler comme serveuse. J'ai toujours eu envie d'apprendre à faire du bon café.

Steph hocha la tête, et Adam dévisagea Delia avec curiosité. Il parut se rendre compte que tout un pan de sa personnalité lui avait échappé. La jeune femme trouva cela particulièrement gratifiant.

La réunion touchant à sa fin, Delia décida de se jeter à l'eau et de dire tout haut ce qu'ils pensaient probablement tout bas.

— C'est légal, tout ça ? Et, sans chercher si loin, voler est-il éthiquement correct ? Enfin, non, évidemment..., dit Delia en regardant Steph. J'ai des attaques de culpabilité.

Steph baissa les yeux.

— Désolée, mais rien à signaler de ce côté-là en ce qui me concerne. Tu aurais dû l'entendre quand il m'a virée, Delia. Ce type est *mauvais*. Et puis ce n'est pas du vol si nous lui rendons la clé ensuite. C'est de l'espionnage.

Le regard d'Adam passa de Steph à Delia.

— Exactement. Il m'incombera à moi de me préoccuper de l'aspect légal si je publie l'article, étant donné que je peux être attaqué en justice. L'intérêt général est un argument de défense en faveur de l'espionnage. Si nous ne découvrons rien qui entre dans cette catégorie, nous n'utiliserons pas le contenu de la clé. Notre site compte un juriste dans ses effectifs. Son rôle est justement de vérifier la sécurité de ce genre d'information avant publication.

— Et si Kurt nous dénonçait pour vol malgré tout ?

— Mon petit doigt me dit qu'il ne tiendra pas à attirer l'attention sur Twist & Shout. Vous partez, donc vous menacer de renvoi est inutile. Kurt m'a fait virer, autrefois, et il vous espionne. Nous préoccuper de son droit au respect de sa vie privée n'a pas lieu d'être ici. Il ne s'agit pas d'ouvrir des dossiers contenant des photos de son ex-femme. Néanmoins... Delia, êtes-vous sûre que c'est ce que vous souhaitez ? Vous êtes en première ligne.

Delia inspira profondément et carra les épaules.

— Je crois que, parfois, une bonne cause vaut bien qu'on se salisse les mains. Il n'est pas question de pitié quand quelqu'un mérite ce qui lui arrive. Pas vrai, Adam ?

Elle attendit qu'il se rende compte qu'elle le citait.

— Je vois que l'élève a dépassé le maître, Dahlia.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 58

Pendant que Steph récupérait sa bicyclette dans l'entrée de l'immeuble d'Emma, Adam s'attarda ; il semblait hésiter à dire quelque chose.

— Delia, se décida-t-il enfin. Nous réunir pour mettre au point un casse digne de *Mission impossible* ne nous engageait à rien. Vous seule aurez à affronter l'autre connard. Promettez-moi d'être prudente. Il s'agit du gagne-pain de Kurt, et il n'hésitera pas à se montrer brutal pour le défendre. Je sais qu'il a un faible pour vous – qui se traduit par un point dur quelque part. Mais, s'il se retrouve acculé, cela ne vaudra plus grand-chose.

— Je sais, dit Delia en frissonnant. Mais je pense que je survivrai sans l'affection de Kurt.

— Si ça ne marche pas vendredi soir, on laisse tomber. Personne ne vous en voudra si vous ne parvenez pas à subtiliser la clé.

— ... Merci.

Delia essaya de ne pas interpréter sa remarque comme l'expression de son scepticisme vis-à-vis des talents d'espionne de la Femme Renarde. Adam l'observa attentivement.

— Lui mettre la main à la poche... N'allez pas trop loin. Rien ne vaut que vous compromettiez votre dignité au point de vous sentir moins humaine ensuite.

Ses mises en garde partaient d'une bonne intention, pourtant elle s'en sentit légèrement irritée. Elle avait pris le contrôle, mais il continuait à se comporter comme si c'était lui qui menait la danse. Elle croisa les bras.

— Croyez-vous vraiment nécessaire de me dissuader de lui tailler une pipe, Adam ? N'est-ce pas un peu condescendant de votre part, voire insultant ?

— Ce n'est pas exactement ça que je sous-entendais. Dans le feu de l'action, sous le coup de l'adrénaline, on en arrive à faire des choses bizarres. On se laisse emporter. Il m'est arrivé, en quête d'un sujet, de commettre des erreurs stupides, comme me faufiler sous le ruban placé par la police pendant un relevé d'empreintes...

— Je n'ai pas l'intention de me faufiler sous le ruban de Kurt pour relever des empreintes !

— Je ne cherche pas à vous provoquer ni à vous accuser de quoi que ce soit. Je m'inquiète pour vous. Kurt est un sale type. Il ira plus loin que n'importe qui d'autre. C'est comme ça qu'il a bâti sa carrière.

— C'est pour cela que nous sommes là.

— Sérieusement. Faites attention à vous, dit Adam.

Delia marmonna laconiquement :

— Oui, merci. Compris. Je ferai attention.

Ils se séparèrent étonnamment froidement après les moments de complicité qu'ils venaient de partager.

Soudain, la tête d'Emma apparut, à l'envers, presque à hauteur de celle de Delia, qui hurla de surprise. Emma pendait du palier du dessus, d'où elle avait espionné leur conversation. Avec son carré blond, elle ressemblait à une pensionnaire espiègle après l'extinction des feux dans un roman d'Enid Blyton.

— Il est parti ?

— Oui.

— Oh, là, là ! Vous deux... !

— Quoi ?

— Tu ne m'avais pas dit que vous étiez comme ça, ensemble.

— Comme ça comment ?

— À vous chamailler, à flirter... Vous dégagez une telle intimité, une telle tension sexuelle...

— Beurk ! Pas du tout !

— Tu n'as pas compris qu'il cherchait à se montrer viril et protecteur vis-à-vis de la femme qu'il apprécie trop ?

— La partie où il a insinué que j'étais une grosse cochonne t'a échappé ?

— Ce n'est pas *du tout* ce qu'il insinuait. Mince alors ! Il faut toujours que tu montes sur tes grands chevaux. C'était de la jalousie à l'idée qu'un autre homme pose ses mains sur toi.

Delia fit une grimace.

— La concupiscence brouille ta capacité de jugement, se défendit Delia qui pencha la tête. Tu n'as pas peur que tout ton sang te descende dans la tête ?

— Je draine ma...

— Arrête ! ARRÊTE ! protesta Delia.

Emma émit un gargouillis rigolard, disparut, puis descendit la moitié de l'escalier et s'assit sur une marche.

— Petite hypocrite. Je te revois le soir où nous avons pris un verre avec Sebastian..., gronda Emma qui se mit à battre des cils en faisant la moue : « Pourquoi cet homme si désagréable a-t-il été gentil avec moi ? » Ouais. Tu parles d'une *énigme* !

— Je te concède qu'Adam West est quelqu'un de convenable. Sans quoi il ne serait pas là. Mais, pour le reste, tu te plantes complètement. Et même... (Voilà qui était fourbe, mais Delia voulait tuer son idée dans l'œuf)... je l'ai entendu dire une fois qu'il deviendrait homo avant de s'intéresser à moi. Alors tu vois.

— Ha ! Ces démentis grandioses pour lancer les autres sur une mauvaise piste.

Delia soupira.

— Tu lui plais, insista Emma en lissant son pantalon sur ses genoux.

C'était agréable à entendre.

N'ayant rien à répondre à ça, Delia dit :

— Viens, je vais te montrer quelque chose.

Elle entraîna son amie au salon jusqu'à son ordinateur portable et ouvrit la page Internet de la Femme Renarde.

Retenant ses cheveux en arrière, Emma scruta l'écran.

— Ce ne serait pas la B.D. que tu faisais à la fac ? Ça a l'air génial. Ah, *La Fantastique Femme Renarde*, justement. Parfait ! J'avais oublié à quel point tu dessines bien. Delia, c'est tellement cool. Tu t'y es remise en arrivant à Londres ? Quelle petite cachottière. Pas étonnant que tu aimes les renards...

— Je l'ai ressortie de mes cartons quand j'étais chez mes parents, et je me suis remise à l'écrire. J'ai pensé que je pourrais... J'envisage de contacter des agents ou des éditeurs afin d'avoir le point de vue de professionnels. J'ai commencé à me renseigner. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que tu dois absolument, absolument te lancer, déclara Emma en dévisageant son amie. Il y a de nouveau cette étincelle en toi, tu sais. Je ne veux pas m'en attribuer le mérite – même si je devrais –, mais venir à Londres t'a fait du bien.

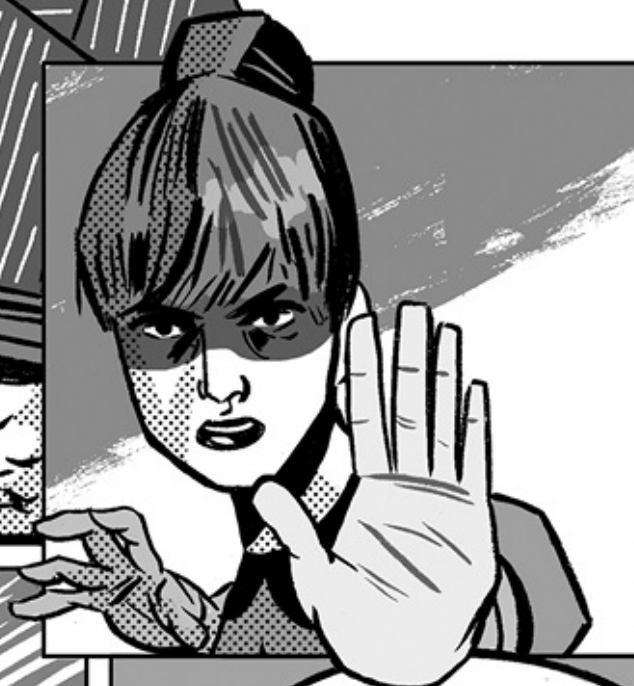
— C'est vrai, admit Delia, heureuse de pouvoir se montrer honnête. Un bien fou, ajouta-t-elle en serrant Emma dans ses bras. Bon sang, qu'est-ce que tu cocotes !

Delia appréhendait l'Opération Clé USB, encore plus depuis les mises en garde d'Adam ; pourtant elle se sentait curieusement stimulée. Elle faisait bouger les choses. Elle prenait des décisions, défendait ses convictions, accomplissait une bonne action et prenait des risques pour une cause juste.

Elle se construisait une vie – sa vie.



JE CONTRÔLE CETTE
VILLE. VOUS NE POURREZ
PAS M'ARRÊTER !



PEU IMPORTE
LE PRIX À PAYER. LA VÉRITÉ
EST PLUS IMPORTANTE
QUE LA FEMME
RENAUDE !



... PERSONNE
NE VOUS CROIRA ! SI VOUS
VOUS METTEZ EN TRAVERS DE MON
CHEMIN, JE VOUS ANÉANTIRAI...
VOUS N'ÊTES QU'UN FLÉAU
INUTILE.



christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 59

S'asseoir dans un taxi avec une énorme queue de renard qui lui sortait du cul était sans conteste une première pour Delia. Elle essaya de la tirer sur le côté, en vain : une bonne quantité d'accessoire touffu s'interposait toujours entre la banquette et son postérieur. En désespoir de cause, elle se percha par-dessus, si bien qu'elle fit le trajet accroupie plutôt qu'assise.

— Bon sang, quelle idée de vouloir ressembler à un animal nuisible qui fait les poubelles ! s'exclama Kurt.

Il observait les contorsions de Delia depuis le strapontin d'en face, une de ses grosses pognes accrochée à la poignée au-dessus de la portière pour conserver son équilibre, l'autre agrippée à son faux fusil, qui semblait tout droit sorti de *Du rififi chez les mômes*.

— J'aime les renards, se défendit Delia en luttant pour ne pas finir assise sur les genoux de son patron quand le taxi prit un virage serré. Ce sont des animaux mystérieux qui, la nuit, pendant que nous dormons, se faufilent parmi nous.

— Ce sont des sales voleurs, qui méritent bien de se retrouver du mauvais côté d'un fusil de chasse, assena-t-il, inconscient de l'à-propos de sa remarque.

— Mais regardez ma queue ! dit Delia.

— Ouais. Ce costume est décidément fait pour vous, dit Kurt en la reluquant avec un sans-gêne qui aurait fait la fierté de Lionel Blunt.

En fait, Delia regrettait son choix. L'idée lui avait paru délicieusement amusante, mais son déguisement se révélait encombrant et embarrassant.

De toute évidence, chez les loueurs de costumes, il y avait un thème pour les femmes : si vous n'étiez pas emballée par un déguisement de « bonne française » ou autre variante de la stripteaseuse, vous deviez opter pour la version pétasse d'un personnage : Heidi-Pétasse, Sorcière-Pétasse, Blanche-Neige-Pétasse.

En recevant son déguisement de renard, composé essentiellement d'une robe tube orange en Lycra moulant, Delia avait eu la mauvaise surprise de découvrir que l'effet obtenu était plus provocant que mignon. Le décolleté, plongeant, était bordé d'une bande de fourrure blanche qui attirait un maximum d'attention sur ses seins ; quant à la queue, c'était une invitation à lui mater les fesses. L'épaisse frange flamboyante de Delia dépassait de la capuche attachée à la robe et surmontée de deux grandes oreilles triangulaires.

Delia avait raison, la queue faisait toute l'originalité de son déguisement : une touffe de poils roux longue d'une soixantaine de centimètres, à l'extrémité blanche terminée d'une pointe noire, aussi fournie qu'un petit arbre de Noël et conçue de manière à rester dressée.

À l'aide d'un crayon khôl, Delia s'était dessiné un museau et des moustaches. Elle se sentait tout à fait ridicule. Heureusement, elle portait aussi un masque de Zorro et n'était pas instantanément reconnaissable.

Kurt, au contraire, était manifestement enchanté de son déguisement : costume à veste croisée à larges rayures blanches, guêtres, chemise noire, cravate blanche et feutre noir. Al Capone version dessin animé.

Finalement il n'avait pu se résoudre à se séparer de son BlackBerry, qui dépassait d'une des

poches peu profondes de sa veste.

Delia essaya de repérer les contours de la clé Superman dans l'autre sans se faire remarquer, ne voulant surtout pas que Kurt s'imagine qu'elle lui reluquait l'entrejambe.

Il devait avoir passé la clé USB dans cette veste. *Devait*. Adam avait raison : leur plan comportait beaucoup de « si », de « mais » et de suppositions. Sans oublier que l'univers s'arrangeait généralement pour ajouter des variables à toutes celles prévues au moment de l'élaboration d'un plan.

Kurt lui-même représentait un gros paramètre belliqueux, un adversaire dangereux que Delia avait décidé de contrarier au nom de la morale.

Après être passés devant quelques paparazzis dont les visages exprimaient un profond ennui, ils arrivèrent dans l'atrium voûté du V & A, où une hôtesse barra leurs noms sur la liste des invités. Delia se tordit le cou pour admirer le lustre en verre soufflé vert, bleu et jaune phosphorescent qui semblait tomber du plafond telles les entrailles enchevêtrées d'un engin spatial extraterrestre qui se serait écrasé sur Terre.

À présent qu'ils se trouvaient dans ce lieu si magistral et convenable, Delia prit la mesure de leur plan. C'était effrayant.

Elle suivit Kurt dans le hall dallé de marbre. Les claquements de leurs pas résonnaient autour d'eux.

Ils débouchèrent dans la cour au milieu de laquelle Delia admira le bassin ovale de la taille d'un petit lac, dont la surface scintillait, baignée par la lumière descendante de ce début de soirée. Delia avait l'impression de jouer dans un épisode de *Docteur Who* : l'espace grouillait de Hulk, Stormtroopers, princesses de contes de fées et autres Cléopâtre. Il s'agissait, à n'en pas douter, d'une soirée déguisée haut de gamme ; les convives avaient mis le paquet – rien à voir avec les fêtes improvisées étudiantes à petit budget auxquelles Delia avait assisté autrefois, où les gens venaient coiffés d'un Stetson ou affublés de nœuds papillon à pois qu'ils égaraient une demi-heure après être arrivés.

Des serveurs dissimulés derrière des masques du *Fantôme de l'Opéra* fendaient la foule, chargés de plateaux de martinis. Il y avait également à disposition des invités une fontaine à vodka en glace sculptée en forme de cygne. Un peu partout dans la cour, des affiches proclamaient : « Devenez qui vous voulez », le slogan stimulant de la marque, leur rappelant à tous pourquoi ils avaient l'air stupides. Delia se félicitait à présent de son costume : elle se sentait désormais à sa place ; il l'aiderait à jouer son rôle ce soir-là.

Elle accepta un cocktail avec reconnaissance, consciente qu'il lui faudrait bien ça pour se donner du courage, mais qu'elle devrait garder toute sa tête.

Elle avait trouvé sur YouTube nombre de vidéos décortiquant les techniques des pickpockets. L'existence de tutoriels expliquant comment devenir un délinquant lui avait paru aussi utile qu'alarmante. Elle y avait appris notamment qu'il lui faudrait détourner l'attention de Kurt sur une autre partie de son corps, de façon que sa « zone de concentration » soit dirigée ailleurs.

Delia devrait aussi lester sa poche avec un objet d'un poids et d'un volume équivalents à ceux de la clé afin qu'il la croie toujours en place. Après avoir envisagé d'utiliser un étui à tampon, elle avait heureusement eu la présence d'esprit de penser à acheter une autre clé USB en forme de Superman. Steph les ayant jugées identiques, Delia était complètement paniquée à l'idée de les confondre, et craignait que Kurt ne repère la sienne chaque fois qu'elle ouvrait son sac à main – qui jurait un peu avec son déguisement.

Un martini plus tard, elle se sentit suffisamment enhardie pour passer à l'action. Elle inspira profondément et se dit :

C'est le moment.

Elle dissimula la clé vide dans sa paume ; son cœur tambourinait dans sa poitrine.

— Votre carré de poche... Il est cousu ou c'est un vrai ? demanda-t-elle en se penchant maladroitement, feignant d'être un peu pompette.

Quand elle tira sur le tissu de soie rouge qui dépassait de la poche de poitrine droite de sa veste, Kurt suivit sa main du regard.

Glissant simultanément les doigts de son autre main dans la poche de Kurt la plus proche, elle tâtonna en quête de la clé – oui ! Elle était là ! Oh, là, là ! Elle n'avait jamais cru qu'il lui faudrait passer de la théorie à la pratique. Elle procéda à l'échange. Serrant la clé de Kurt entre ses doigts, elle ouvrit sa paume pour libérer l'autre. Elle avait les mains moites, rongée par la culpabilité et gênée par cet acte transgressif. Elle se faisait l'effet d'une voleuse à l'étalage.

Kurt, le menton collé au torse, grommela :

— C'est un vrai de vrai. Heureusement, vu le prix.

Il arracha le mouchoir et l'agita en guise de démonstration, pendant que Delia s'empressait de ressortir sa main de la poche. Incroyable : la diversion avait merveilleusement fonctionné. Il lui sembla qu'elle aurait même pu s'en tirer avec moins d'habileté.

Elle n'osa pas regarder l'objet qu'elle tenait à présent, les doigts serrés comme un étau autour de la petite balle en plastique striée.

— Je file au petit coin, annonça-t-elle gaiement d'une voix légèrement cassée. Si le fusil vous encombre, je peux me renseigner pour voir s'il serait possible de le laisser au vestiaire ?

— Nan, j'aime assez, dit Kurt en feignant de mitrailler l'assistance.

Charmant.

Tout en s'assurant qu'elle n'était pas suivie, Delia se dirigea vers les toilettes et, de ses doigts tremblants, tapa maladroitement un message à Steph.

Je l'ai.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 60

Delia feignit de retoucher ses moustaches devant le miroir. Soudain, elle sentit une tape légère sur son épaule, et un modèle réduit du tueur de *Scream* surgit à son côté.

Ils étaient convenus que le déguisement de Steph devrait être à la fois parfaitement anonyme et facile à ôter. Étant donné qu'Adam se terrait dans un bureau loué de l'autre côté de la rue, mieux valait éviter d'attirer l'attention une fois hors du musée.

Delia glissa le super-héros minuscule dans la main gantée de noir en espérant qu'elle ne se trompait pas d'assassin masqué. Elle avait l'impression d'être au cinéma, sauf qu'au lieu d'événements qui arriveraient à quelqu'un d'autre à l'écran et s'achèveraient avec le générique de fin, elle se trouvait au cœur de la tornade.

Une fois le passage de relais effectué, elle rejoignit Kurt et se plongea dans un deuxième martini. Il parlait boutique avec un homme tout droit sorti d'*Avatar* avec ses dreadlocks, son corps peint en bleu électrique et sa lance géante. Elle n'écouta pas un mot de leur conversation.

Delia n'arrivait toujours pas à croire que l'échange se soit déroulé sans accroc. Dans une autre version du plan, sa mission s'achevait là. Ils avaient envisagé la possibilité de laisser à Kurt la clé leurre, mais, aussi tentante que soit l'idée de ne réaliser l'échange qu'une seule fois, ils en étaient vite arrivés à la conclusion que Kurt se serait rendu compte de la supercherie aussitôt après avoir quitté la soirée. Selon Adam, lui laisser le temps d'élaborer une action légale et d'obtenir des injonctions avant qu'il ne publie l'article était une mauvaise idée. Au mieux.

— S'il découvre le pot aux roses, je le crois parfaitement capable d'envoyer quelqu'un écrabouiller mon disque dur à coups de batte de base-ball – et mon crâne par la même occasion. Étant donné que nous ne jouons pas exactement dans les règles, nous pourrions difficilement porter plainte. Il ne doit l'apprendre qu'au moment où je serai prêt à publier l'article sur Senior Vitalité, pas avant. Seule la publication garantira notre protection.

Horriifiée à l'idée qu'Adam puisse se faire casser la figure à cause de son plan, elle avait abondé dans son sens. Mais – encore un « mais » qui lui donnait des sueurs froides – Kurt pouvait parfaitement décider de quitter la fête sur un coup de tête, ce dont ils ne pourraient pas l'empêcher. Bien que décidée à rester raisonnable avec l'alcool, elle sentait déjà qu'elle n'avait plus les idées très claires. Se remémorant un sage dicton selon lequel les martinis sont comme les seins : un, ça n'est pas assez, trois, c'est trop, elle fit semblant de boire celui-là.

Le temps passait. Delia savait qu'ils devaient arriver à la fin de l'heure qu'ils s'étaient donnée pour pirater la clé. Jusque-là, l'éventualité de l'échec lui avait paru acceptable. À présent que l'opération était lancée, Delia devait reconnaître que la possibilité de repartir bredouilles était extrêmement décourageante – et ne la dispensait pas de restituer la clé à Kurt.

Elle sentit son téléphone biper dans son sac.

Presque trois quarts d'heure s'étaient écoulés. Adam lui annonçait probablement qu'elle devait se préparer à rendre une clé impénétrable.

BINGO ! On est bon. Bon sang, votre copain est doué. Colis en cours d'acheminement. A

Delia s'efforça de digérer cette nouvelle qui aurait mérité une danse de la victoire sans trahir la moindre émotion. Elle n'avait jamais vraiment cru qu'ils y arriveraient. Elle savait que Joe excellait dans son domaine, mais cette prouesse aurait dû lui valoir un prix.

Delia attendit cinq minutes, puis s'excusa pour retourner aux toilettes. À l'intérieur, elle attendit le tueur de *Scream* en faisant mine cette fois de redessiner son museau. Une main, chaude sous son gant, lui glissa le talisman dans la paume.

Bien que le visage de Steph soit entièrement dissimulé par le masque et qu'elle-même soit méconnaissable, Delia sentit une grande complicité entre elles.

De retour auprès de Kurt, elle s'efforça de participer tranquillement à la conversation. Elle parvint à maintenir une façade calme alors qu'elle planait complètement sous l'effet d'un mélange d'euphorie, d'adrénaline et de martini. Peut-être que les maîtres du crime qui vidaient les caisses des casinos et dérobaient des œuvres d'art agissaient autant pour ressentir cette excitation illicite que pour se remplir les poches.

Pourtant, avec la ligne d'arrivée en vue, Delia se surprit à hésiter à réeffectuer l'échange. Il ne lui restait qu'un dernier effort à fournir. Elle s'était prouvée qu'elle en était capable. Mais, dans un sens, la seconde partie lui semblait plus difficile, les enjeux plus importants.

Elle tergiversait, et le temps passa. Son portable vibra plusieurs fois, indiquant l'arrivée de messages. Redoutant que Kurt ne se demande pourquoi elle consultait son téléphone à tout bout de champ, elle laissa passer dix minutes avant de les ouvrir.

Tout va bien ? S

Tout s'est bien passé ? A

Ils craignaient manifestement que Kurt ne l'ait attrapée par le poignet et ne soit en train d'essayer d'appliquer la charia avec un couperet à viande en caoutchouc.

Comment faire diversion, cette fois ? Impossible de rejouer la scène du mouchoir. Il fallait qu'elle trouve quelque chose à hauteur des yeux.

— J'espère que ce type du Ku Klux Klan n'est pas un client de Twist & Shout, lança-t-elle sur le ton de la conversation.

Kurt lui avait dit que Gideon Coombes avait été invité. Il devait être là, quelque part, dissimulé sous une couche de fond de teint ou une perruque. Kurt ne voulait pas lui parler, préférant éviter de « fraterniser avec des clients en société ».

Delia profita de ce que Kurt regardait dans la direction qu'elle indiquait pour plonger la main dans sa poche. Elle attrapa prestement le double et lâcha l'original. Et là – variable imprévue ! –, Kurt se tourna de nouveau vers elle en disant :

— C'est un fantôme.

Quand il pivota, le tissu de la poche se tendit, et la main de Delia, qui tenait la clé vide, appuya sur le tissu plus fortement que prévu. Kurt l'avait forcément sentie. Delia disposait d'une fraction de seconde pour réagir. En panne d'inspiration, elle se contenta de sortir prestement sa main et de feindre d'avoir essayé d'attraper Kurt par la taille, priant pour qu'il n'ait pas senti précisément où sa main s'était glissée.

— Je vais y aller, de toute façon, dit-elle en se penchant pour l'embrasser sur la joue, suggérant ainsi que sa main baladeuse n'avait été qu'une façon bien trop familière et alcoolisée de prendre

congé.

Ce fut un moment étrange. Le comportement de Delia était tout à fait inhabituel, et elle vit que Kurt essayait d'interpréter son geste.

— Et si nous nous trouvions un endroit plus calme ? Ça ne me déplairait pas, dit-il en posant à son tour sa main sur la taille de la jeune femme.

En temps normal, Delia lui aurait collé son poing dans la figure. Mais elle se retrouvait coincée dans cette mascarade, après l'avoir elle-même touché de façon parfaitement déplacée. Si elle rompait le charme, il risquait de comprendre ce qu'elle avait fait.

— Je ferais mieux d'y aller. Je me lève tôt demain. Je rentre à Newcastle pour un baptême.

Un baptême ?

Mais cela collait bien avec son plan de l'appeler lundi pour lui dire qu'elle était repartie définitivement.

— Alors autant ne pas vous coucher...

Dégoûtée, Delia sentit la main de Kurt remonter vers ses côtes.

— Je n'aurais jamais cru qu'une femme à la poitrine velue pouvait être aussi attirante.

— Ah, ah, ah.

Delia émit un rire forcé et repoussa sa main avec un sourire qu'elle espérait séducteur mais entendu. Elle serrait toujours la clé USB entre ses doigts.

— À lundi, Kurt.

Kurt plissa les yeux.

— On joue le chaud-froid, hein ? Seriez-vous en train de m'inviter à une partie de chasse au renard ? C'était quoi ce... ?

Delia fit un pas en arrière et percuta un des serveurs masqués. Ou, plus exactement, son appendice géant. Du fait de sa taille et de son volume, sa queue n'eut aucun mal à balayer tout un plateau de martinis qui alla s'écraser par terre, arrosant copieusement un Elmo de 1, *rue Sésame* et une Ève gainée dans une combinaison couleur chair parsemée de feuilles de figuier, qui hurlèrent des mots qui auraient fait scandale dans une émission pour enfants et au jardin d'Éden.

Quand Delia fit volte-face, la clé USB lui échappa des mains.

Oh putain oh putain oh putain oh putain oh non...

Par chance, son corps bloquait la vue de Kurt. Il fallait qu'elle retrouve la clé avant qu'il ne la voie, sans quoi tout serait fichu.

Le serveur gesticula furieusement à l'intention de Delia qui s'agitait, accroupie au-dessus du désastre de verre brisé et d'olives vertes enfilées sur des piques à cocktail. Horrifiée, la jeune femme vit la main gantée du serveur pousser la clé avec le reste des décombres sur le plateau.

Du calme, du calme, réfléchis, s'intima-t-elle.

Il n'y avait rien sur cette clé USB. Tant que Kurt ne la voyait pas, peu importait qu'elle termine au fond d'une poubelle. Elle prit soin de rester entre Kurt et le serveur, empêchant son patron de voir ce qui se passait. Enfin, le serveur repartit à grandes enjambées vers le bâtiment principal, le plateau en équilibre sur ses paumes ouvertes.

— Au revoir, Kurt ! lança Delia en lui jetant à peine un regard, fendant la foule multicolore et pluri-espèces.

Elle se précipita dans le hall du V & A, puis fonça vers la sortie et la liberté.

Chapitre 61

Delia déboula dans la rue, euphorique, comme si elle venait de s'échapper de prison. Elle envoya un texto à Adam et Steph pour les informer qu'elle était en route vers le point de rendez-vous, quelques rues plus loin, puis ôta son masque et abaissa sa capuche. Se retrouver en public affublée d'une énorme queue à l'extrémité blanche se balançant derrière elle était assez embarrassant, mais elle avait des choses plus importantes en tête.

Le cœur battant au rythme « panique sous contrôle », elle lança plusieurs fois des regards par-dessus son épaule. *A priori*, elle était seule. Avait-elle réussi ? Elle n'y croirait pas tant qu'ils ne seraient pas en train de se taper dans les mains et de se tomber dans les bras.

Steph était déjà là. Elle avait fourré son costume dans un sac à dos et était en civil, sa longue tignasse retenue en arrière par une pince crocodile.

— Alors c'est bon ? On a l'info ? demanda Delia.

Steph hocha la tête, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Où est Adam ? ajouta Delia.

— Tu ne l'as pas vu ?

— Quoi ?

— Comme tu ne répondais pas à nos messages, nous avons eu peur que tu ne te sois fait prendre, alors il est entré. Il était habillé comme les serveurs.

— Non... !? J'ignorais qu'Adam avait un déguisement ! Ou une invitation.

— Il en a acheté un au cas où. Il m'a dit qu'il entraînait et partait à ta recherche. Je voulais l'accompagner, mais il m'a demandé de lui garder son ordinateur, expliqua Steph en brandissant une sacoche. Le voilà.

Elle pointa du doigt Adam qui venait d'apparaître au coin de la rue en face, son masque à la main.

— Vous savez, dans n'importe quel complot, on se dit : pourvu que nous ne soyons pas obligés de nous rabattre sur le plan B, lança-t-il. Je pue le vodka martini. Je crois que ceci vous appartient, madame ?

Il brandit la clé en forme de Superman. Ils échangèrent un regard ; celui d'Adam était amusé, celui de Delia sidéré.

— Quoi ? Où étiez-vous ?

— J'étais le serveur qui balançait des verres dans tous les sens.

— Je croyais que ma queue s'en était chargée ?

— Je vous ai foncé dessus exprès. Je vous ai vue vous faire peloter et je me suis dit que j'allais vous donner un coup de main. En quelque sorte.

Delia nageait en pleine confusion.

— Désolée. D'accord. Mais avez-vous pu décrypter le code ? Avez-vous pu télécharger le contenu du flash drive ?

— Ça a été juste, mais ouaip. Votre copain est doué, ça fait presque peur.

— Dommage que tu aies raté ça, Delia ! s'exclama Steph. On se serait crus dans un film. Imagine Adam marchant de long en large : « Merde, il ne nous reste que très peu de temps ! »

— Vous avez tout ? demanda Delia.

— C'est dans mon ordinateur. Joe a aussi fait une copie, la rassura Adam.

— Je n'arrive pas à croire que ça ait marché ! s'exclama Delia en les regardant tour à tour.

— Oh. Ça n'a peut-être pas si bien marché que ça, dit Adam dont le visage se décomposa.

Il regardait un point derrière elles, inquiet. Delia se retourna pour découvrir Kurt qui, manifestement, aurait été ravi de jouer un rôle clé dans n'importe quel massacre de la Saint-Valentin, si seulement on lui avait donné un vrai fusil.

Delia se mit à trembler.

— Devinez ce que *vous*... (Kurt pointa un index en direction de Delia)... avez en commun avec *elle*.

Il désigna Steph.

Consternés, Delia, Adam et Steph restèrent figés sur place.

— Vous pensiez que je ne comprendrais pas ce qui se passait, alors que tout d'un coup vous n'arrêtez pas de me tripoter ? lança Kurt à Delia. Vous pouvez remercier ce connard, poursuivit-il en désignant Adam d'un geste, d'avoir confirmé mes soupçons.

— Il m'a plutôt semblé que c'était *vous* qui me tripotiez, rétorqua Delia d'un ton qu'elle espérait plus assuré que ce qu'elle ressentait.

Kurt tira la clé USB de sa poche ; tous les regards se rivèrent dessus.

— C'est ça que vous cherchiez en me pelotant ? (Il l'agita avant de la remettre dans sa poche.) C'est bien ce que je pensais. Pas de chance. De toute façon, même si vous aviez réussi à me la prendre, elle ne vous aurait été d'aucune utilité. J'ai un niveau de cryptage là-dessus qui donnerait la migraine à la NSA.

Delia jeta un coup d'œil à ses compagnons. Ils échangèrent un regard, puis se tournèrent de nouveau vers Kurt, qui interpréta leur mutisme comme l'expression de leur défaite totale, et non de leur profond soulagement.

— J'imagine que c'était son idée. Monsieur espérait décrocher un bon scoop, reprit Kurt en agitant la main en direction d'Adam. Putain, ce que les femmes sont stupides.

— En fait, c'était la mienne. Je pense que ce que vous faites et la façon dont vous traitez les gens sont méprisables. Et vous êtes mal placé pour vous plaindre d'être victime de tactiques sournoises, dit Delia.

Kurt recula, feignant l'amusement.

— Oh, mon chou, vous me prenez pour un gros méchant ? Dans cette ville ? Que Dieu vous bénisse. Je vous conseille de retourner dans votre bled et de vous consacrer à la reproduction. Après tout, c'est à ça que vous servez.

Adam s'avança d'un pas.

— Vous l'avez virée. Restons-en là, voulez-vous ?

Kurt n'y prêta aucune attention et reprit à l'intention de Delia :

— N'allez pas croire que vous valez beaucoup mieux, très chère. Vous êtes une pute de la pire espèce.

Adam éclata de rire.

— Y a-t-il un argument à cette discussion ? Autre que vous ?

— Vous auriez dû la voir me palper tout à l'heure. Elle ne s'est pas privée. Ouais... je me doute qu'elle a gardé ce détail pour elle.

Adam ne dit rien, et Delia para le coup :

— Kurt, malheureusement, tout le monde ici sait que vous êtes un menteur.

Kurt se tourna vers Adam.

— Si vous publiez ne serait-ce qu'une virgule à mon sujet sur votre blog assommant, je vous traîne en justice. Ce sera tellement violent que vos dents s'entrechoqueront et que vous n'aurez plus qu'à mettre vos plombages au clou. Je vous préviens, c'est la dernière fois que nos chemins se croisent. Ou vous le regretterez.

— Tout à fait d'accord.

— Franchement..., soupira Kurt qui secoua la tête en toisant Delia et Steph. Le petit personnel n'est plus ce qu'il était. Je donne leur chance à deux loseuses débarquées de leur cambrousse, et voilà comment elles me remercient.

Steph se mit à hurler sans prévenir, les faisant tous sursauter. La tension renforçait son accent.

— Et si vous alliez vous faire FOUTRE, espèce de trou du cul !

Kurt ricana. Il ressortit la clé de sa poche, l'embrassa et la rangea. Puis il recula en brandissant ses majeurs à leur intention, avant de se retourner et de s'éloigner d'un pas leste.

— Je ne sais pas vous, mais moi, il va me manquer, dit Adam.

Ils éclatèrent de rire, relâchant la pression.

— Comment nous a-t-il trouvés ?

— Il doit m'avoir reconnu et suivi. Désolé, dit Adam en se frottant la nuque.

— Ça n'a aucune importance. Il ne s'est rendu compte de rien.

Steph regarda l'heure et annonça qu'il fallait qu'elle parte répéter. Elle serra la main d'Adam et étreignit Delia.

— On s'appelle, dit-elle avant de s'éloigner.

— Vous avez ce qu'il vous faut ? demanda Delia à Adam.

— À en juger par un simple survol du contenu, je crois que j'aurai besoin d'un suivi psy une fois que j'aurai mis mon nez dans les dossiers top secret de Kurt.

Adam lui tendit une main poisseuse d'alcool.

— Félicitations pour votre travail remarquable, ce soir. Vous avez été brillante.

Delia la serra.

— Enfin, j'ai droit à un peu de respect !

— Vous avez toujours eu mon respect... ainsi que ma désapprobation...

Il sourit, et Delia s'élança vers lui pour le prendre dans ses bras en l'honneur de la victoire. Leur étreinte fut étrange, séparés comme ils l'étaient par les trois centimètres de fourrure sur le buste de Delia. Adam l'étreignit plus longtemps que ce à quoi elle s'était attendue, puis la serra plus fort en guise d'adieu.

Quand ils s'écartèrent l'un de l'autre, elle remarqua sur son visage une expression qu'elle ne put déchiffrer sur le moment, mais qu'elle sut qu'elle se repasserait plus tard.

— Vos moustaches, soupira-t-il avec un grand sourire avant de se pencher pour regarder derrière elle : Et cette queue...

— Oh, ça va ! protesta Delia en rougissant.

Adam la regardait avec une pointe de défi dans les yeux que Delia ne sut interpréter. Une chose était sûre, elle s'était remise à trembler bien qu'elle ait soudain très chaud ; elle avait l'estomac noué et se sentait déstabilisée.

— Je vous proposerais bien d'aller boire un verre pour fêter l'événement, mais... (Adam se désigna d'un geste.) Peut-être devrions-nous remettre ça à un soir où nous ressemblerons moins à des cosplayers et des peluches, et où je ne pue pas l'alcool ?

— Marché conclu, dit Delia en agitant la queue.

Sur le chemin du retour, elle reçut un message d'Adam.

Ah, j'ai oublié de vous dire quel était le mot de passe ! "Je hais ma putain d'ex-femme". Toujours aussi classe, votre ex-patron. A

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 62

— J'ai une question pour vous, Daria. Qu'a fait Kurt ensuite ? demanda Adam.

Delia sourit en entendant le son de sa voix et cala son téléphone portable entre son oreille et son épaule tout en coinçant son carnet de croquis sous son bras. Elle se promenait au soleil autour du lac Serpentine. Jusqu'à présent, être au chômage – avec de la chance, pas pour trop longtemps – lui avait paru assez merveilleux.

— Ce ne sont pas les possibilités qui manquent.

La clé USB avait fourni à Adam tous les éléments dont il avait eu besoin pour son enquête, et plus encore. Son site avait publié un article sur le politicien, le magicien et le chargé de relations publiques louche qui les liait l'un à l'autre. Les médias avaient pris le relais. Lionel Blunt avait dû se soumettre à des questions au Parlement et à un interrogatoire de la police. Quant à Senior Vitalité, elle avait vu rejeter son offre de reprise. Adam n'avait pas clarifié la manière dont les « documents consultés » étaient arrivés en sa possession afin de « protéger ses sources ».

Adam raconta à Delia qu'il avait appelé Kurt la veille de la publication pour lui demander de faire une déclaration. Kurt était d'abord entré dans une colère noire, fulminant, menaçant et tempêtant. Mais il avait baissé d'un ton quand il s'était rendu compte que si Adam avait eu accès au contenu de la clé, il l'avait clairement dans l'os et n'avait aucun intérêt à se mettre le journaliste encore plus à dos.

Parmi les découvertes révoltantes que recélait sa boîte de Pandore, il apparut que Kurt ne se contentait pas de promouvoir les intérêts de ses clients, mais qu'il discréditait activement ceux qu'il identifiait comme leurs ennemis, n'hésitant pas à recourir à la calomnie, et œuvrait pour leur « faire de l'ombre », pour reprendre son expression.

La surveillance était une seconde nature chez lui – il n'hésitait pas à placer des lignes téléphoniques sur écoute et à pirater des boîtes mail dans le but de mettre la main sur du matériel compromettant. Sachant cela, le fait qu'il espionne ses propres employés n'avait rien de bien surprenant. Les remords de Delia eurent tôt fait de disparaître, et Kurt s'évertua en vain de dénoncer une atteinte à sa vie privée.

— La profondeur de sa dépravation ne m'étonne plus, déclara Delia.

— Moi, c'est la circonférence de sa dépravation que je trouve étonnante, rétorqua Adam.

Delia éclata de rire ; elle sentit monter en elle un élan d'affection non contenue. Sans qu'elle sache comment, ils étaient devenus de vrais amis.

— Kurt a pris ses cliques et ses claques, annonça Adam.

— Ah oui ? Où a-t-il filé ?

— Il est reparti en Australie.

— Non !

— Si. Les pauvres. Bon, au moins, là-bas, ils ont l'habitude des criminels.

— Je n'arrive pas à croire qu'il soit tout simplement parti.

— C'est son style. D'après les informations que j'ai pu glaner, ce ne serait pas la première fois qu'il joue les Mouron rouge. Il réapparaîtra ailleurs, probablement sous un nom différent. C'est le problème d'Interpol, maintenant. Ou, plus vraisemblablement, des médias australiens. L'essentiel, c'est que Steph et vous pouvez désormais dormir tranquilles. Il ne vous causera plus de souci. Il est à

l'autre bout de la Terre, et quelque chose me dit qu'il n'est pas près de revenir. Il ne cherchera probablement pas non plus à se venger de moi, puisqu'il sait que je dispose d'une réserve de munitions inépuisable.

Delia fut touchée qu'il pense à elles. Pour être honnête, il lui était souvent arrivé de jeter des regards par-dessus son épaule, et savoir Kurt à quinze mille kilomètres la soulageait énormément. Steph avait déjà retrouvé un poste d'account manager junior dans une entreprise tout ce qu'il y avait de plus convenable. Delia s'était fait du souci pour elle, craignant que Kurt ne cherche à lui causer du tort.

— C'était la bonne chose à faire, non ? demanda Delia.

— Cela dépend du point de vue où l'on se place, répondit Adam. Mais je pense que, sur nos lits de mort, nous nous rappellerons cette soirée au V & A comme l'une des plus productives de notre vie.

Delia sourit et changea son téléphone d'oreille.

— « Nos lits de mort » ? J'imagine deux lits de camp côte à côte...

— Si j'avais dit « notre lit de mort », au singulier, ça aurait semblé encore plus étrange.

— Nous ne mourrions ensemble que si nous buvions à une fontaine à vodka trafiquée par Kurt.

— Qui sait. Peut-être qu'une future aventure nous conduira dans un *palazzo* vénitien à l'infrastructure historique mais terriblement délabrée. Nous terminerions le crâne en miettes sous un mur effondré.

— Désolée de vous dire ça, mais je crois que c'était la première et la dernière fois que je travaillais avec vous, Adam. C'est trop intense pour moi.

— Dommage. Nous formions une bonne équipe.

— Ah, ah ! À la prochaine ! dit Delia en riant.

— J'y compte bien. Oh, votre comics est excellent, au fait.

— Vous l'avez lu ? s'étonna Delia. Comment ça se fait ?

— Hum... Je suis journaliste d'investigation. Sérieusement. Je suis impressionné. Vous êtes extrêmement créative. Je me permets toutefois une critique : je crois que vous avez doté Kurt d'une mâchoire trop carrée.

Delia éclata de rire.

En arrivant chez Emma, elle trouva un paquet qui l'attendait sur la table de l'entrée. Paul ne se décourageait pas, songea-t-elle, pleine d'appréhension. Elle continuait de ne pas tenir compte des messages qu'il laissait sur son répondeur et ses textos, dans lesquels il la suppliait de lui parler ; le courrier était l'unique canal de communication resté ouvert.

Dans le silence de l'appartement, elle secoua le colis pour en faire tomber le contenu et défit le ruban vert qui ornait le paquet. À l'intérieur, elle découvrit un fromage à la pâte gris cendré emballé dans du papier paraffiné de l'épicerie fine *Valvona & Crolla*, véritable mine gastronomique découverte pendant un séjour à Édimbourg et qui obsédait Delia depuis lors. Elle l'avait appelée « La Caverne du Salami », jusqu'à ce que Paul lui en fasse remarquer le double sens.

Un mot l'accompagnait.

Je ne me suis pas trompé ? A-t-il survécu au voyage ? Je me souviens d'avoir été impressionné, au début de notre relation, par tous les plats bizarres que tu ingurgitais. Tu te rappelles la fois où tu avais acheté des harengs fermentés suédois ? Navet avait détalé quand tu avais ouvert la boîte... Bref. Je t'en supplie, Delia, rentre à la maison. Je t'aime. P

À la maison. Mais pourquoi « à la maison » serait auprès de Paul ?

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 63

Delia avait proposé à Adam et Steph de se retrouver pour boire un verre. Cette initiative lui avait fait l'effet d'un petit miracle. Elle connaissait des gens à Londres ! Suffisamment pour remplir une tente deux places !

En comptant Joe, là-haut, dans le Nord, cela lui faisait trois nouveaux amis. Delia remercia ce dernier avec effusion pour la peine qu'il s'était donnée lors de l'affaire V & A. Elle voulait faire quelque chose pour lui en retour. Il lui dit qu'il avait bien une idée, mais qu'il était trop timide pour en parler sur Skype. « Rien de pervers ! », s'était-il empressé de préciser devant l'expression légèrement alarmée de Delia.

Quelques minutes plus tard, il lui écrivit :

Continuez simplement d'être une amie et de tchatter avec moi. Votre compagnie a illuminé mes journées, Fantastique Delia ! Un jour, juré, nous nous rencontrerons en chair et en os. J'y travaille. Je vous embrasse. NP (pour vous, je serai toujours NP, non ? 😞)

Delia le lui promit.

Quand arriva le moment de boire un verre hors ligne avec le reste du gang du V & A, elle avait pris d'autres engagements.

En quelque sorte. Delia avait commencé à travailler dans un bistrot de Soho. C'était le genre d'endroit où, si vous demandiez quelque chose à grignoter pour accompagner votre apéritif, au lieu de l'habituelle coupelle de cacahouètes, on vous apportait des pistaches décortiquées dans un pot à confiture vintage. Au menu, écrit au rouge à lèvres sur un miroir, on trouvait, entre autres, des « assortiments de sandwiches gourmets à partager » servis sur des planches à découper. Un DJ passait de la musique à un volume assourdissant dans la salle remplie de cocotiers, dont les murs luisaient de condensation dès qu'elle se remplissait aux deux tiers.

Delia avait tant de fois prêté main-forte à Paul les soirs où il s'était retrouvé à court de serveurs qu'elle évoluait dans cet environnement les yeux fermés. Une semaine auparavant, elle avait avisé une affichette à la fenêtre annonçant qu'ils embauchaient pour l'été. Sans réfléchir, elle avait poussé la porte, prête à s'entendre dire : « Mais vous n'avez pas dit que vous aviez trente-trois ans ? » Au lieu de ça, son apparition fut saluée d'un : « Alléluia, merci, pouvez-vous commencer ce soir ? »

Delia appréciait ce travail dur, mais simple, qui n'exigeait aucun effort mental et ne la plongeait dans aucun dilemme moral. En général, elle était de service de midi à 18 heures, après quoi elle rentrait chez Emma, prenait une douche rafraîchissante et attrapait son carnet de croquis.

Quand elle appela Adam pour s'excuser de travailler le samedi et de devoir reporter leur soirée, il proposa qu'ils se retrouvent dans son bar pour « lui tenir compagnie », jusqu'à ce qu'elle se libère et puisse se joindre à eux.

Delia accepta, avant de prendre conscience qu'elle risquait de se sentir stupide au moment de lui servir sa bière, avec ses nattes à la Heidi et son soutien-gorge trempé de sueur sous son tablier.

— Ne vous avisez pas de vous moquer de moi, le mit-elle en garde après qu'Adam, vêtu d'une

chemise claire, se fut accoudé au bar, d'où il la regardait travailler.

— Je ne me moque pas de vous, Delia Moss. Au contraire, je suis assez impressionné.

— Ha ! Suffisamment impressionné en tout cas pour vous rappeler mon nom, une fois n'est pas coutume.

Du plat d'un couteau à peindre, elle ôta le surplus de mousse du verre de bière qu'elle venait de servir, comme si elle posait des briques. Adam l'observait avec bienveillance. Bien qu'elle se sente intimidée par son regard, Delia savoura d'être ainsi l'objet de son attention.

— Je suis sérieux. Vous êtes une femme pleine de surprises.

Derrière le bar, aux côtés de Delia, s'activaient avec agilité deux jeunes filles d'une vingtaine d'années, l'une allemande, l'autre irlandaise. Il s'agissait de deux bourlingueuses en année sabbatique, adeptes du mini-short. Les yeux de la plupart des clients masculins se braquaient sur leurs postérieurs dès qu'elles se penchaient pour attraper des bouteilles dans les frigos ou s'étiraient pour atteindre les verseurs alignés au-dessus du bar. Delia appréciait la relative invisibilité que leur présence lui assurait. Mais Adam semblait ne voir qu'elle. Pas une fois elle ne le surprit en train de loucher dans leur direction. Elle se tourna pour attraper le rosé de Steph dans le frigo, prenant garde, ce faisant, de s'accroupir plutôt que de se pencher.

— Ça ne vous agace pas de nous avoir là ? demanda Adam en buvant la première gorgée de sa bière tandis qu'elle versait le vin dans un autre.

— Pas du tout. Ça me fait plaisir.

Adam attrapa les deux verres.

— OK, bon. Nous allons tâcher de nous mesurer, histoire d'être encore compréhensibles à la fin de votre service.

Adam et Steph occupaient une table dans un coin de la salle. Jetant un coup d'œil dans leur direction, Delia eut un pincement au cœur à l'idée de ne pas pouvoir s'occuper correctement de deux personnes qui se retrouvaient en tête à tête alors qu'elle était à l'origine de leur réunion. Cela dit, ils semblaient se débrouiller parfaitement sans elle.

Delia observa Adam tandis qu'il bavardait avec Steph. Il s'exprimait avec animation, gesticulant pour illustrer l'anecdote qu'il était en train de lui raconter. On a rarement l'occasion de contempler simplement quelqu'un. Delia se surprit à le dévisager et à inventorier ses mimiques : sa façon de se passer la main dans les cheveux, de presser sa paume sur son front pour exprimer la consternation, d'incliner le menton vers le bas quand il écoutait attentivement un interlocuteur.

Bizarrement, plus elle fréquentait Adam, moins elle le trouvait beau, et plus il lui semblait séduisant. Elle ne le considérait plus comme une somme de qualités physiques parfaitement agencées ; il était Adam, tout simplement. Quand il riait, son visage affichait une expression de joie espiègle. Elle adorait la façon dont il la regardait dans les yeux, impassible, après avoir lancé une blague, attendant de la voir rire pour laisser libre cours à sa propre hilarité.

Il ne cessait de lui adresser des regards complices, comme s'ils partageaient une plaisanterie qu'eux seuls pouvaient comprendre.

C'est à ce moment-là que ce qui devait arriver arriva. Delia s'en trouva curieusement blessée, et jugea soudain ses rêveries ridicules. Une femme aux cheveux blonds ondulés et au beau visage plein de caractère entra. Elle portait une paire de lunettes de soleil à monture en écaille de tortue remontée sur la tête, une robe ample, mise en valeur par son port de reine. Adam passa un bras autour de son cou et, l'emprisonnant dans le creux de son coude, l'embrassa sur le haut du crâne. Il la présenta à Steph avec un enthousiasme manifeste.

Tourbillonnant d'un client à l'autre, Delia fut bien contente d'être accaparée par le service. Bon

sang, pourquoi maintenant ? Du coin de l'œil, elle vit Adam, mû par une prévenance possessive, se précipiter pour trouver une chaise à la nouvelle arrivante. Ce soir-là, ils fêtaient officieusement leur succès au V & A, et les petits amis n'y avaient pas leur place.

Quel manque de tact.

Une fois l'intruse sexy aux allures d'amazone installée, Adam fonça au bar. Il se pencha pour commander un gin tonic, haussant la voix pour se faire entendre par-dessus la musique.

— Puis-je vous présenter Alice ? J'aimerais beaucoup que vous la rencontriez, ajouta-t-il.

Concentrée sur sa tâche, Delia remplissait de glace pilée un verre encore chaud au sortir du lave-vaisselle pour le refroidir.

— Euh, d'accord...

C'est tout ce qu'elle trouva à dire. Elle jeta la glace et pressa la poignée d'un siphon, aussi rageusement que s'il s'agissait de la gâchette d'un fusil, faisant jaillir une giclée d'eau de seltz.

— N'ayez pas peur, elle ne va pas vous mordre. Elle sait à quoi s'en tenir sur nous deux.

— Et pourquoi me mordrait-elle ? Comme Freya ? Décidément, vous savez les choisir, hein ?

La déception faisait ressortir son accent du Nord.

— D'accord. Je retire ma question, désolé, dit Adam en écarquillant les yeux. Alice n'est pas Freya. Et je ne l'ai pas « choisie »...

— Peu importe.

Se détournant pour verser une mesure de gin dans le verre, Delia lança par-dessus son épaule :

— Simple ou double ?

— Vu l'ambiance, faites-le costaud.

D'une chiquenaude, Delia referma la bouteille et posa le cocktail sur le tapis de bar.

— Autre chose ?

— Une explication ? Je ne comprends pas ce que... Attendez. Vous avez compris qu'Alice est ma *sœur*, n'est-ce pas ?

Oups.

— Oh, dit Delia, la lumière se faisant.

Oui !

Soulagement. Mais aussi... oh non.

Elle avait oublié les rondelles de citron vert, ce qui lui permit de se détourner pour aller en chercher. Delia aurait voulu disparaître dans la réserve et ne jamais en sortir. Bon sang, elle avait réagi comme une petite copine jalouse. Ou évincée. Un rôle qu'elle avait pourtant l'intention de ne plus jamais jouer. D'où sortaient cet instinct de défense du territoire et cette susceptibilité ? Son expérience avec Paul l'avait-elle laissée écorchée vive ?

Elle s'était attendue à ce qu'Adam paraisse offensé ou énervé, mais, quand elle se risqua de nouveau à croiser son regard au moment où elle prenait son argent, il n'affichait qu'une expression perplexe, voire intriguée.

— Hum...

Il se tut et se passa la main dans les cheveux, pendant qu'elle lui rendait sa monnaie.

— Ça fait un moment que je voulais vous dire... Je suis désolé de vous avoir claqué la porte au nez l'autre soir.

— Ah oui ?

— Oui. Quand vous avez fait votre plaidoyer « Croix de bois, croix de fer » sur les marches de ma maison, pendant que je me cramponnais à mon paquet de champignons porcini...

Delia rit de bon cœur, soulagée qu'Adam ne l'ait pas rembarrée.

— C’était du beurre.

— Ah, ouais, du beurre. Si une expédition jusqu’à Clapham n’est pas au-dessus de vos forces, j’aimerais vous préparer à dîner, pour me faire pardonner. Dans le cas où Dougie se joindrait à nous, je préfère vous avertir : il noie tout dans des litres de sauce sriracha. Le résultat est toujours écœurant.

Delia accepta son invitation avec plaisir et glissa un touilleur dans le verre d’Alicia, essayant de ne pas se tortiller d’embarras après ce qui venait de se passer entre eux. Elle aurait été incapable de lui expliquer l’intensité de sa réaction ; d’ailleurs, elle ne se l’expliquait pas elle-même.

Quand vint le moment de se débarrasser de son tablier et de les rejoindre, Delia appréhendait terriblement ; mais ils avaient déjà bien picolé, et l’atmosphère à leur table était très détendue.

Delia fit plus d’efforts de conversation avec Alice qu’elle n’en aurait faits d’habitude, bien déterminée à se montrer charmante afin de contrebalancer les récits d’Adam au sujet de Twist & Shout. Mais elle n’aurait pas dû s’inquiéter : Alice était chaleureuse, intelligente et amicale, sans la moindre affectation. Delia songea qu’elle l’aurait volontiers eue pour amie. Quand Delia la remercia d’être venue malgré le lieu de rendez-vous, Alice répliqua :

— Je ne pouvais pas laisser passer l’occasion de rencontrer la fameuse Delia. J’ai tellement entendu parler de vous.

Adam fit une boule d’une serviette en papier et la lança sur sa sœur. Delia devint écarlate.

Une demi-heure plus tard, Emma et Sebastian les rejoignirent, et la soirée dégénéra un peu plus. Quand ils se déversèrent sur le trottoir à 22 heures, Delia se sentait passablement épuisée. Elle ne s’habituerait jamais à la distance qui, à Londres, vous séparait toujours de votre lit.

Sur le chemin du retour, Delia et Emma, pompettes, débattirent de la signification de certains événements de la soirée.

— Un rencard ! Tu as un rencard avec Adam ! s’exclama Emma quand Delia lui raconta qu’il l’avait invitée à dîner.

Elle pila au moment où elles allaient entrer dans la station de métro et lui saisit la main, la serrant si fort que Delia craignit qu’elle ne lui broie les os.

— Ce n’est pas un rencard ! Dougie sera là !

— C’est un rencard !

— Dougie !

— RENCARD !

— DOUGIE !

Emma se boucha les oreilles.

— RENCARD ! ATC !

— ATC ? Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Arrête Ton Char.

— Emma, nous avons trente-trois ans...

Chapitre 64

Delia était debout devant la porte de la maison de Clapham, vêtue d'une robe d'été imprimée d'hirondelles et chaussée de ses nouvelles sandales à talons vert pistache (qu'elle avait payées un prix tout à fait raisonnable), dont elle avait décollé les étiquettes des semelles dans le métro en venant. Elle tenait une bouteille de vodka arrangée à la mûre maison, pour changer de la traditionnelle bouteille de vin, et se répétait qu'il ne s'agissait pas d'un rencard puisque Dougie serait présent.

Adam vint lui ouvrir en tee-shirt blanc, une paire de pincettes à la main. Il sentait la fumée. Il la remercia pour la bouteille.

— J'ai bien peur que Dougie ne soit porté disparu.

Argh... donc rencard ?

Non : elle suivit Adam dans l'étroit couloir qui menait à la cuisine et vit que la petite table ronde avait été dressée pour trois personnes.

La porte donnant sur le jardin de derrière était ouverte, laissant entrer une odeur de bûchettes allume-feu et de viande épicée carbonisée.

— J'ai opté pour un barbecue, pour faire viril. Et, comme tous les pères depuis la nuit des temps, j'ai complètement merdé : j'ai tout fait cramer.

Adam essuya son front trempé de sueur sur la manche de son tee-shirt pendant que Delia inspectait les restes carbonisés et cendreaux qui s'alignaient sur le gril, tels des étrons. La jeune femme se mit à rire.

— Heureusement, il me reste des côtelettes, soupira Adam. Oh, merde, vous n'êtes pas végétarienne, si ?

— Ah, ah, ah, non, cent pour cent carnivore, le rassura Delia. Et j'aime la viande saignante : rien de tel qu'un bon steak qui bouge encore dans l'assiette.

Adam s'esclaffa.

— Et je n'ai pas eu le temps de préparer la salade de pommes de terre. Oh, c'est un désastre.

S'il y avait des crises pour lesquelles Delia pouvait se révéler utile, c'était bien les urgences culinaires.

— Je m'en occupe ; vous, concentrez-vous là-dessus, dit-elle en désignant le barbecue.

Elle prit les choses en main dans la cuisine, et, une demi-heure plus tard, ils étaient attablés devant un repas tout à fait convenable, ivres de bière froide et d'air frais. Adam avait laissé la porte ouverte, et ils entendaient des avions passer en trombe au-dessus de leurs têtes à intervalle régulier.

— Nous sommes dans un couloir aérien vers Heathrow, dit-il en levant les yeux. Cette salade est à tomber par terre. C'est quoi, votre secret ?

— Oignon rouge, jus de citron, cornichons finement émincés. Cela limite l'effet gluant de la mayonnaise.

Tout en grignotant une côtelette, Delia songea combien elle se sentait à l'aise désormais en compagnie d'Adam.

— Pourquoi avez-vous choisi Clapham ? demanda-t-elle.

— C'est ici que j'ai atterri quand je suis venu vivre à Londres, et on tend à rester là où on a débarqué. À l'époque, le quartier n'attirait pas encore tous ces trous du cul arrogants. Mais je m'y

sens toujours bien.

Adam lui expliqua que Dougie buvait des coups avec ses amis écossais à quelques rues de là, au *Bread & Roses*, et qu'il ne tarderait probablement pas à passer la porte, bourré comme un coing. Delia n'arrivait pas à croire qu'elle ait pu imaginer que la situation serait gênante. Bon, d'accord, elle était assez pompette, mais Adam et elle bavardaient, riaient, se chamaillaient et discutaient comme de vieux amis.

Cela dit, elle aurait préféré être un peu moins détendue quand elle monta aux toilettes. En sortant, elle marcha sur le rideau transparent de la douche qu'elle n'avait pas vu dépasser de la baignoire, arrachant du plafond la tringle qui dégringola dans une petite pluie de plâtre.

Une fois redescendue, elle avoua son méfait. Adam réagit avec insouciance et refusa qu'elle paie la réparation des dégâts. Leur désaccord s'intensifia.

— Adam, j'insiste. Non, oubliez. Je n'ai pas besoin de votre approbation. Je vous enverrai l'argent dans une chaussette.

— Surtout pas ! Je refuse que vous sacrifiiez le fruit d'une soirée de labeur au bar.

— Et moi je refuse votre pitié, dit Delia. Sérieusement. Pourquoi serait-ce à vous et Dougie de payer pour ma maladresse ?

— Le proprio est coulant.

— Il ne voit pas d'inconvénient à ce que vous lui bousilliez sa maison ? demanda Delia en souriant.

Adam s'agrippa au bord de la table et souffla.

— On devrait vous surnommer Delia la Tenace. Bon, écoutez. Le propriétaire, c'est moi. Et *moi*, je vous dis que je ne veux pas de votre argent.

Delia, qui venait de planter sa fourchette dans un cheesecake tout à fait honorable – Adam avait avoué l'avoir acheté, présenté sur un plat et saupoudré de sucre glace –, s'immobilisa.

— Comment ça, vous êtes le propriétaire ?

— C'est ma maison. Elle m'appartient.

— Vraiment ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— Par principe. Je ne tiens pas à ce que n'importe qui cherche à s'installer ici. Je ne parle pas de vous.

Delia avala une bouchée de gâteau.

— Louer des chambres ne représenterait-il pas une excellente source de revenus ? Le journalisme en ligne ne doit pas payer tant que ça.

Adam soupira.

— Trop de questions.

— Désolée, s'excusa Delia, gênée, se rendant compte que spéculer sur son salaire était déplacé. Je n'avais pas l'intention de jouer les provinciales pieds dans le plat...

Adam leva les yeux de son dessert et l'examina pensivement. Puis il repoussa son assiette et laissa échapper un nouveau soupir.

— Je ne sais pas si je devrais vous dire ça. Ce n'est pas le genre d'information dont on peut faire abstraction ensuite.

Delia se sentit étrangement nerveuse. Elle aimait bien cet Adam avec qui elle partageait un cheesecake à la vanille : il avait pris la peine d'allumer des bougies sur le rebord de la fenêtre et de mettre un disque de Stevie Wonder. Dans quel but Dougie et lui gardaient-ils des chambres inoccupées... ? Organisaient-ils des soirées échangistes ? Recueillaient-ils des criminels en cavale ?

— Je suis riche.

— D'accord.

— Mon père gérait des fonds spéculatifs à la City. Il avait monté son entreprise. Ça a très bien marché. Il a arrêté de travailler à cinquante ans. À vingt et un ans, ma sœur et moi avons eu accès à des fonds de placement... importants.

Delia le dévisagea.

— Oooh. Comme... des millions ?

— Oui.

Ce n'était pas exactement une mauvaise nouvelle. Pourtant Delia eut l'impression que le fossé qui les séparait s'était élargi. Jusque-là, Clapham lui avait semblé bien trop B.C.B.G. pour elle ; on y croisait trop d'hommes portant le col de leur polo de rugby relevé. Mais, avec cette dernière révélation, elle comprit qu'elle était complètement dépassée.

— Vous voyez, dit Adam. Vous réévaluez déjà l'opinion que vous avez de moi. C'est exactement pour ça que je n'en parle jamais à personne. (Les yeux rivés sur elle, il l'observait intensément.) Je ne plaisante pas, Delia. S'il vous plaît, n'en parlez à personne. Dougie est au courant, point barre. Je vous garantis que si vous le répétez à des gens, je le lirai sur leur visage en quelques secondes. Question d'habitude.

— Je vous promets de garder cette information pour moi.

Delia réfléchit un instant à ce qu'il venait de lui révéler et analysa ses sentiments. L'assurance d'Adam, ses manières impeccables n'étaient pas quelque chose auquel elle était habituée. Elle y avait vu en partie le résultat d'une éducation en pensionnat. À présent, elle se l'imaginait se pavanant sur le pont d'un yacht, en plus de fréquenter Poudlard. Ils avaient si peu de choses en commun.

— Mais vous avez vraiment travaillé pour ces journaux ? Ce n'était pas du baratin ? demanda-t-elle.

— Absolument. J'ai les cicatrices qui le prouvent.

— Et Alice est enseignante ?

— Alice enseigne à Tower Hamlets. Elle est certifiée cent pour cent prof : plein temps, crevée, débordée, pro-vacances d'été, anti-ministère de l'Éducation.

— Elle est riche, elle aussi ?

Adam hocha la tête.

— Ce qui s'est passé, c'est que... Mes parents ont divorcé quand nous étions adolescents. Nous avons grandi dans le Surrey, avons étudié à l'université... Nous avons eu une existence normale, quoique privilégiée, quand soudain – bam ! Mon père nous annonce l'existence de ces fonds de placement, avant de disparaître en France avec Épouse n° 2. Ma mère était archicontre. Mon père avait néanmoins posé une condition : il nous a formellement interdit d'en parler à qui que ce soit. Je suis d'ailleurs bien content qu'il l'ait fait, car à l'époque je n'avais pas compris pourquoi.

Adam soupira.

— Au début, j'ai pensé : où est le problème ? C'était comme de recevoir tous mes cadeaux de Noël d'un coup. Alice, elle, était moins emballée. À vingt et un ans, j'ai décidé de vivre comme un prince saoudien dissolu. J'ai voyagé, je me suis acheté quantité de gadgets inutiles... J'ai eu à un moment une stupide petite voiture rouge qui ne devait pas peser plus qu'une canette de Coca, et qui a d'ailleurs fini de la même façon : écrabouillée.

Delia fit une grimace en l'imaginant dans un accident de voiture.

— Ouais, la caricature du connard fini, je le crains, dit Adam qui avait mal interprété sa moue. Je trouvais Alice folle de se lancer dans une carrière de prof. Depuis, elle m'a avoué qu'elle avait eu peur que je ne devienne un sale con irrécupérable. Et puis, un jour, je me suis réveillé et je me suis

rendu compte de quelque chose que je m'étais jusque-là caché grâce à mes excès divers et variés : je m'ennuyais mortellement, et j'étais terriblement seul.

— Seul ? s'étonna Delia. Vous ne pouviez pas vous acheter de la compagnie ? Ou *une* compagnie ?

— Réfléchissez, Delia, dit Adam en se levant pour aller fermer la porte du jardin.

Delia se demanda s'il le faisait parce que la nuit était tombée et que l'air s'était rafraîchi, ou parce qu'il ne voulait pas risquer que quelqu'un surprenne leur conversation.

— Réfléchissez à ce que ne plus jamais avoir à travailler signifie. Être complètement différent de tous les gens que vous rencontrez. C'est comme de vivre en apesanteur. Mes amis décrochaient leurs premiers boulots, apprenaient plein de trucs, rencontraient des gens. Moi, je passais mes journées vautré sur un canapé à gober des cacahouètes, me transformant très rapidement en une personne sans aucun intérêt. J'en ai conclu que ça ne pourrait marcher que si je faisais ce qu'Alice avait compris depuis longtemps. Nous devons nous comporter comme si l'argent n'existait pas, jusqu'à ce que nous en ayons besoin pour quelque chose d'important.

— Je ne vois pas où est le problème. Emma gagne dix fois mieux sa vie que moi, et cela ne nous a jamais affectées. Vous travaillez, vous n'êtes pas un parasite, intervint Delia.

— Il est justement là, le problème. Poussez le raisonnement jusqu'au bout. Imaginez que vous vous plaigniez de votre boulot de serveuse. Tôt ou tard, quelqu'un finit par vous balancer amèrement : « Je ne comprends pas pourquoi tu ne démissionnes pas, après tout, tu n'as pas besoin de ce job. » De l'admiration pour votre éthique professionnelle au ressentiment, il n'y a qu'un petit pas. En travaillant, vous prenez le boulot de quelqu'un d'autre. Vous obtenez une promotion aux dépens d'un copain. Imaginez alors sa rancune. Il a besoin de cette augmentation pour obtenir un crédit. C'est la fin du mois, tout le monde racle les fonds de tiroirs : pourquoi ne payez-vous qu'une seule tournée – pourquoi pas toutes ? Vous culpabilisez, mais quand vous payez pour tout le monde, on finit par vous détester. Vous avez le choix entre passer pour un gros radin ou un flambeur indécent. Bientôt, vos amis vous évitent, car vous n'êtes pas soumis aux mêmes contraintes et que c'est gênant. Pour finir, ils n'attendent qu'une chose : que vous dégagiez. Que vous alliez boire des cocktails aux noms prétentieux dans des boîtes branchées et jouer au polo avec vos semblables.

Adam eut soudain l'air inquiet.

— Merde, je n'avais pas l'intention de vous jouer la complainte du pauvre petit garçon riche. J'ai évidemment énormément de chance. J'en fais simplement des louches au cas où vous seriez tentée de me considérer comme un sale snob prétentieux.

— Ha. Mais non !

Delia pencha la tête de côté. Elle voyait de quoi il parlait, à présent qu'il le présentait sous cet angle.

— Ni Alice ni vous n'en parlez jamais à *personne* ? demanda-t-elle en sentant poindre une certaine fierté à l'idée de compter désormais parmi les rares privilégiés dans la confidence.

— Personne. Même soûls.

— Même pas aux petites amies ?

— Surtout pas aux petites amies.

— Ni à Freya ?

Adam haussa un sourcil.

— Freya n'est pas une petite amie. Et non.

Delia ressentit une nouvelle petite bouffée de fierté. C'était donc un honneur qu'il le lui ait dit ? La façon dont il présentait les choses semblait pourtant suggérer qu'elle était une totale anomalie. Dans

quelle catégorie entrerait-elle ? Complice de hold-up technologique ? Démolisseuse de salle de bains ?

— Pourquoi surtout pas aux petites amies ?

— Je voulais ne jamais avoir à me demander si c'était le pactole qui les attirait. Une affaire d'ego.

Delia rit.

— À mon avis, avec la bonne personne, vous ne vous poseriez même pas la question, déclara-t-elle. Vous auriez même envie de lui faire confiance. Quand on aime quelqu'un, on veut qu'il sache tout de nous.

— Oui, dit Adam. Vous avez raison.

Il but une grande gorgée de bière.

Delia soupira.

— Je ne m'étais jamais imaginé qu'être blindé de thunes pouvait être aussi compliqué.

— Ça ne l'est pas, si vous confiez votre fortune à des comptables, que vous vous payez un salaire raisonnable et que vous en faites abstraction la plupart du temps.

— C'est comme ça que vous financez votre site Internet ?

— Ouais, répondit Adam en ramassant leurs assiettes, refusant d'un geste l'aide de Delia. Le pouvoir implique des responsabilités, etc. Faire des dons à des associations caritatives reste passif. Une fois que j'ai eu perdu toutes mes illusions sur l'état de la presse en général, je me suis dit que j'avais la chance unique de pouvoir exercer mon métier différemment. En cas d'échec, j'ai toujours un commerce auquel je peux revenir. Tous les petits garçons riches aiment faire joujou en montant une affaire vouée à l'échec – au moins mon projet a-t-il un but honorable. Je n'ai pas investi dans je ne sais quelle horrible boîte de nuit de Mayfair.

Delia ajouta cette information aux autres révélations de la soirée et réfléchit.

— Je ne veux pas devenir un de ces gosses de riche qui jouent les hippies, reprit Adam en déposant la vaisselle sale dans l'évier et en retournant s'asseoir.

— Adam, soupira Delia. Vous êtes un jeune bourge du sud de l'Angleterre qui accroche probablement ses lunettes de soleil au col de sa chemise.

— J'ai découvert un truc bizarre au sujet de l'argent, reprit Adam en passant outre sa remarque. Il est beaucoup plus efficace pour soulager la douleur que pour donner du plaisir. Allez-y, pensez à l'un des meilleurs moments de votre vie...

Inclinant la tête sur le côté, Delia se revit avec Emma vêtues de robes de soirée en taffetas et de longs gants qui leur arrivaient aux coudes en train de siroter du cidre. Adam lui lança un regard étrange, intense.

— Ça y est ?

— Ouaip.

— Ça vous a coûté beaucoup d'argent ?

Delia leva une main et agita les doigts tout en comptant.

— Presque rien.

— De quoi s'agit-il ? Ai-je envie de le savoir ? demanda Adam.

— Le bal des diplômés à la fac.

Le regard d'Adam s'adoucit.

— OK. Vous voyez. Combien de personnes répondent « Un dîner chez Ducasse » ? Ou « Une journée de ski à Méribel » ? Zéro, ou presque. Sécher une journée de cours magistraux pour fumer des pétards et vous marrer avec un pote. Coût : votre PlayStation, un sachet de beuh et un mauvais moment à passer le jour de l'examen parce que vous avez fait l'impasse sur la Réforme.

Delia hochait la tête.

— Les meilleures choses dans la vie sont gratuites – ta-da ! conclut Delia, un brin moqueuse.

— Ah, mais c'est la vérité, dit Adam avec de nouveau cet éclat indéchiffrable dans le regard. Tout comme ces bouteilles de champagne qu'on m'a offertes à une cérémonie de remise des prix il y a deux mois. Ça vous dirait de m'aider à les boire ?

— Hum. Dois-je vous rappeler que le champagne a entraîné ma chute au *Bar-Back* ?

— L'éternel combat de Delia Moss, pauvre femme constamment forcée à boire du champagne gratos...

— Je pourrais raconter mon calvaire dans des mémoires intitulés : *Pitié, garçon, arrêtez.*

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 65

— Et Dougie, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? demanda Delia pendant qu'Adam, debout devant le bar en Formica, désentortillait le fil de fer autour du col d'une bouteille de Moët.

— Il travaille chez Coutts. Vous savez, la banque privée ? Pour y ouvrir un compte, vous devez déposer au minimum deux cent cinquante mille livres en liquide. Avant que vous ne posiez la question, non, je n'y ai pas de compte.

— Je ne m'attendais pas à ça.

— C'est le dernier boulot qu'on l'imaginerait faire, non ? Ce type est un génie des chiffres. Ce qui ne l'empêche pas d'être toujours à découvert. Dougie est un paradoxe à lui tout seul. C'est un mec bien.

Adam fit sauter le bouchon et versa le liquide mousseux dans des verres à vin, pendant que Delia examinait subrepticement la cuisine. Elle pensa à tout ce qu'elle y aurait fait si ça avait été la sienne. Peinture, meubles... C'était plus fort qu'elle, elle avait la décoration dans le sang. Néanmoins, la couverture d'Adam fonctionnait : on se croyait vraiment dans une maison en location.

Ils trinquèrent et emportèrent leurs verres jusqu'aux canapés affaissés du salon.

— Vous et le magicien du piratage informatique, vous vous connaissez bien ? demanda Adam.

Delia lui raconta l'histoire de Naan Peshwari, laissant de côté la phobie sociale de Joe, ne se sentant pas autorisée à divulguer cette information.

— Vous avez une relation... spéciale, fit remarquer Adam d'un ton léger en buvant une gorgée de champagne.

— Ce n'est pas comme ça.

— Comme ça comment ?

Delia haussa les épaules et sourit.

— Et vous ? Vous fréquentez quelqu'un en particulier ? demanda-t-elle afin de détourner l'attention d'elle-même.

— Nan.

— Personne en particulier, comme dans « tout le monde en même temps » ? D'après Freya..., commença Delia avec un sourire moqueur.

— Vous n'avez pas l'intention de me lâcher avec ça, hein ?

— La plupart des hommes ne verraient aucun inconvénient à être présentés comme de grands séducteurs.

— Eh bien, moi, si. Je passe pour un prédateur inconsidéré et minable. Ce qui était bien sûr son intention.

— Et alors ? L'êtes-vous ?

— J'ai été célibataire un certain temps, et j'ai fait ce que tous les hommes célibataires font. Freya a carrément exagéré mon cas.

— J'en conclus que Freya a fait partie de « tout le monde » ?

Adam hocha la tête, et Delia fut surprise de découvrir que, bien qu'elle l'ait provoquée, sa réponse se retournait contre elle : elle eut un pincement au cœur en l'entendant confirmer ses hypothèses, et se rendit compte qu'elle avait espéré être détrompée. Probablement parce qu'elle avait

commencé à considérer Adam comme son genre d'homme, pas celui de Freya.

— Ça n'a été qu'une aventure d'un soir, mais elle voulait plus et moi pas. Nous sommes restés amis. Je m'empresse de préciser qu'il ne s'agit pas d'une amitié avec bénéfices. Plutôt avec inconvénients.

— Elle pourrit la vie de vos copines ?

— Elle le ferait si elle le pouvait, mais je n'en ai pas eu depuis des lustres. En fait..., commença Adam en se passant une main dans les cheveux. Au risque de vous faire mauvaise impression... Je n'ai pas rencontré beaucoup de femmes auxquelles je me sois suffisamment attaché pour m'engager. J'ai cru être amoureux deux fois, je me suis impliqué, avant de me rendre compte que je n'étais pas épris – ou en tout cas pas assez. J'ai fait beaucoup de mal. Après ça, j'ai décidé d'en rester là et de renoncer aux relations amoureuses. Mieux vaut être honnête sur ce qu'on veut et avancer. Ce n'est pas ce que j'avais prévu ni ce que je voulais nécessairement, c'est ce qui s'est passé.

— Vous n'avez jamais été amoureux ?

— Attaché, peut-être... Mais rien de profond ni de durable. Manifestement.

Quel âge avait Adam ? Trente-cinq ans à peu près ? De toute évidence, il n'était donc pas conçu pour ça. Placer tous ses espoirs et ses rêves d'amour en lui reviendrait à essayer de retenir de la custard dans une passoire. Beaucoup de femmes avaient dû s'y essayer. Sans qu'elle puisse se l'expliquer, cette pensée plongea Delia dans le désarroi.

— Je vous imagine bien avec une Jemima Khan, dit-elle dans l'espoir d'alléger son humeur.

Adam s'esclaffa.

— Jemima Khan ? Pas du tout dans mes attributions. J'aurais plus de chances avec l'Aga Khan.

— Ou Shere Khan ? renchérit Delia.

— Amir Khan.

— Genghis Khan.

— Khan Noonien Singh.

Ils rirent.

— Les étiquettes du genre « fine lame » et « serviteur talentueux de l'érotisme » me mettent mal à l'aise. Je n'aime pas les stéréotypes.

Delia s'étrangla de rire, ce qui parut faire plaisir à Adam.

— Puis-je vous demander si vous fréquentez quelqu'un depuis que vous vous êtes installée à Londres ? interrogea-t-il.

— Non, répondit Delia, avec un reniflement amusé.

— Cette idée n'a rien d'absurde, objecta Adam.

— Ce que je vais vous dire risque de vous sembler pathétique. L'idée de me retrouver... avec quelqu'un d'autre que Paul me fait complètement flipper. C'est comme si je lui appartenais encore.

— Quoi, vous auriez l'impression de le tromper ?

Delia sentit sa peau s'embraser. Jamais elle n'aurait fait un tel aveu si elle avait été sobre.

— Ouais.

— C'est idiot. Lui-même n'a pas eu l'air de considérer que vous aviez l'exclusivité sur sa quéquette, si ?

Delia pouffa au mot « quéquette », surprise de ne pas ressentir la brûlure que lui infligeait d'habitude l'évocation de Paul et Céline ensemble. Le temps guérissait vraiment tout.

— Arrêtez de vivre pour lui. Votre corps ne lui appartient pas, il est à vous.

— J'ai peur de coucher avec un autre homme. Imaginez qu'il veuille...

Delia se tut.

— Qu’il veuille... ?

Adam fit un moulinet de la main, l’encourageant à poursuivre.

Delia se mit à glousser sans pouvoir s’arrêter, si bien que les mots sortirent à moitié étranglés. Se confier à Adam lui faisait le plus grand bien.

— Disons... un *rapport anal, direct* ? articula-t-elle.

Adam plissa les yeux.

— Expliquez-lui qu’avoir un rapport anal direct est assez délicat.

Delia pouffa.

— Vous voyez bien ! gémit-elle, feignant le désespoir. Je suis tellement... pas cool.

— Si quelque chose ne vous plaît pas, vous le dites, insista Adam. Je ne vois pas le problème...

— Pour qu’ensuite il aille raconter à tout le monde sur Internet qu’il vient de vivre la partie de jambes en l’air la plus ennuyeuse de toute sa vie avec moi !

— S’il fait ce genre de chose, je m’interrogerais surtout sur ce qui vous a poussée à coucher avec lui au départ. De qui s’agit-il d’ailleurs ? Je le connais ? Risque-t-il de vous forcer à quoi que ce soit ?

— Non ! C’est un homme hypothétique.

— Je résume : un animal hypothétique, amateur de relations anales et indiscret notoire sur le Net. Vous faites bien de vous inquiéter. Cet individu complètement inventé avec qui vous avez couché dans votre imagination m’a tout l’air d’un parfait connard inexistant.

À présent, Delia riait tellement que son corps était secoué de spasmes.

— *Ou* vous pourriez coucher avec un homme qui veut que vous passiez un bon moment et qui ne se présente pas comme Maire de Ton Cul sur Foursquare.

— Et comment reconnaîtrai-je ce monsieur ? Comment distinguez-vous le bon des mauvais ? Comme les écureuils dressés à tester les noisettes dans *Charlie et la cho...*

— Il vous embrassera comme ça.

Adam s’approcha d’elle, fit incliner du bout des doigts son menton vers lui et pencha la tête pour l’embrasser. Ce fut un baiser parfaitement dosé – ni insistant ni invasif, mais décidé.

Interloquée, Delia se contenta d’abord de le subir, immobile. Puis elle se surprit à y répondre... avec beaucoup d’enthousiasme.

La sentant réagir, Adam s’interrompit, recula légèrement pour la regarder dans les yeux, puis s’empressa de l’embrasser de nouveau, comme si cela leur arrivait tout le temps.

Delia se sentait aussi terrorisée et excitée qu’une ado pelotant un garçon alors qu’elle était censée faire un babysitting. Faisait-elle preuve d’un opportunisme éhonté ? Leur amitié valait-elle donc si peu ? S’imaginait-il qu’il allait... Comment osait-il... Pourquoi était-elle... Oh, bon sang, pas de doute, elle l’embrassait avec un peu trop d’entrain pour prétendre lui faire des reproches quand leur baiser prendrait fin...

Adam s’écarta de nouveau. Ils se regardèrent fixement, leurs torsos se soulevant et s’abaissant, le souffle court.

Il agita une main.

— Ou, vous savez, quelque chose *comme* ça.

Delia haleta.

— Qu’est-ce qui vous a pris ?

— J’étais arrivé au point où je ne pouvais pas ne pas le faire. Aurais-je dû m’abstenir ?

Delia le dévisagea intensément. Il lui rendit son regard. Plus qu’outragée, elle se sentait déstabilisée et gênée, mais le rôle de l’offensée était plus facile à jouer.

— Vous avez décidé de tenter votre chance, maintenant que nous avons établi que je suis

désespérée et que vous êtes un tombeur ? Je croyais que nous étions amis.

— Nous le sommes. J’espérais que nous pourrions être plus que ça.

Il regardait Delia dans les yeux, faisant preuve par là de plus de courage qu’elle.

Elle avala sa salive avec difficulté, essayant de définir ce qu’elle ressentait face à la nouvelle de l’attirance d’Adam à son égard.

— Pas une seconde je ne m’étais imaginé que vous m’appréciez... de cette façon, dit-elle.

Réflexion idiote, songea-t-elle aussitôt.

De toute évidence, Adam l’appréciait suffisamment. Quant à elle, il lui semblait revivre dans son corps les feux d’artifice organisés sur la Tamise pour fêter le passage au nouveau millénaire.

Pourquoi avait-elle besoin de l’assurance que ce rapprochement ne gâcherait pas leur amitié ? C’était l’occasion d’aborder le sexe comme les autres – ceux qui n’avaient pas passé dix ans avec la même personne.

— Sérieusement ? Je pensais vous avoir donné quelques indices. Le soir où je vous ai tirée des griffes de Kurt, par exemple.

— Je croyais que vous aviez agi par devoir ?

— Ah, ah, c’est vrai. Mais il se trouve que mon devoir était de mèche avec ma volonté, vu la taille débilante de mon béguin pour vous.

À ces mots, Delia rougit. Emma avait donc vu juste dès le début ?

Elle jeta un coup d’œil à Adam. Pouvait-elle lui faire confiance ? À cet instant, il semblait légèrement embarrassé, presque intimidé. Sa chemise était à moitié sortie de son pantalon, ses cheveux ébouriffés, et dans ses yeux brillait l’éclat du champagne et du... désir ? La maison était silencieuse, toujours aucun signe de Dougie. Delia songea à la façon dont ils pourraient occuper les quelques heures à venir, et analysa les sensations que cette éventualité éveillait en elle.

Son corps était catégorique :

Oh oui, s’il te plaît, saute-lui dessus !

Quant à son cerveau, il n’avait pas l’air particulièrement hostile à cette idée. Ses émotions couraient pour rattraper leur retard. Bon sang, pourquoi les y mêler ? Pourquoi hésiter ? Ce baiser avait été *incroyable*. Mais son cœur lui demandait d’évaluer les risques de ressortir blessée de l’expérience.

Sois honnête sur tes attentes et fonce.

Croire à autre chose qu’une passade serait naïf. Adam couchait avec tout ce qui bougeait. Mais, quitte à affronter sa peur du premier-amant-après-Paul, autant sauter le pas avec Adam, indéniablement un partenaire de choix.

Elle se pencha et l’embrassa de nouveau. Cette fois, il posa une main derrière sa tête et approfondit son baiser. Delia sentit son estomac faire une descente en piqué, comme quand on se laisse aller en arrière sur une balançoire. Elle grimpa sur Adam, plantant ses genoux de part et d’autre de ses cuisses. Qui était cette femme ? Elle lui plaisait.

— Delia ? murmura Adam quelques minutes plus tard en s’interrompant pour reprendre son souffle, les mains sur la taille de la jeune femme. Delia ?

— Quoi ? susurra-t-elle.

Étrange comme la perspective du sexe les faisait chuchoter.

— Vous êtes d’accord avec ce qui se passe ? Vous êtes sûre ?

Elle déplaça son poids vers l’arrière, les talons lui labourant les cuisses, et sourit.

— S’agit-il d’une de vos tactiques de roi de la drague : m’amener à dire officiellement que c’était mon idée ? « Pour mémoire, veuillez formuler vos objections » ?

— Non, répondit Adam d'un air sérieux tout en resserrant son étreinte sur ses hanches. C'était mon idée, bien sûr. Quand je dis que je vous apprécie, je veux dire que je vous apprécie beaucoup. Je ne voudrais pour rien au monde que vous le regrettiez ensuite et preniez vos jambes à votre cou. Je ne veux pas qu'il se passe quoi que ce soit maintenant si cela implique que cela n'arrivera plus. Est-ce que je me fais comprendre ?

Eh bien, non, en fait. S'agissait-il d'une tirade toute faite censée la convaincre ? Delia ne pensait pas donner l'impression d'avoir besoin d'être convaincue. Adam avait admis ne jamais s'intéresser longtemps à une même femme, et que, s'il lui arrivait de ressentir quelque chose au début, cela ne durait pas. Delia décida qu'elle s'en fichait. Ce soir-là, elle le voulait.

— Écoutez, reprit Adam à voix basse. À propos de ce que j'ai dit tout à l'heure...

— Chhhut. Je suis partante. Plus que partante, souffla Delia en se penchant pour l'embrasser.

Mais quand la température de la pièce eut suffisamment grimpé pour qu'Adam lui suggère de monter, elle flancha :

— Attendez. Je peux me soûler encore un peu, d'abord ?

— Oh, putain, merci ! s'exclama Adam.

Ils s'esclaffèrent.

— Seulement parce que je suis un chouille rouillée.

— C'est votre surnom de star du porno ?

Ils riaient à présent à en avoir mal au ventre, ce qui aida à détendre l'atmosphère.

— Une épidurale, une ! lança Adam en poussant sur ses bras pour se lever.

Il disparut dans la cuisine. Une fois seule, Delia se surprit à sourire.

Adam revint avec la bouteille et les resservit. Après une première gorgée, leurs regards se croisèrent par-dessus leurs verres et ils ne tardèrent pas à oublier le champagne pour reprendre leurs ébats là où ils les avaient laissés. Delia n'arrivait pas à détacher ses mains et sa bouche de lui.

Ils n'échangèrent plus un seul mot jusqu'à ce qu'ils se retrouvent à tituber dans sa chambre. Là, Adam lui chuchota d'un ton pressant qui la surprit :

— Avez-vous toujours l'impression d'appartenir à Paul ?

— Non, mentit-elle.

Chapitre 66

Delia avait gaspillé beaucoup d'énergie émotionnelle à redouter d'être déçue en couchant avec quelqu'un d'autre que Paul. Pas un instant elle n'avait envisagé à quel point ce serait déconcertant si cela se révélait fabuleux.

Paul et elle s'en sortaient plutôt bien. Pour être honnête, leurs ébats avaient toujours été plus agréables et confortables qu'enthousiasmants. L'attitude de Paul au lit était celle du travailleur consciencieux : on s'attelle à la tâche, on fait son boulot, on range et on s'en va à l'heure. Delia aurait sans hésitation recommandé Paul pour son professionnalisme et son efficacité. Mais une critique des performances d'Adam provoquerait à coup sûr gloussements, soupirs nostalgiques, sourire bête et yeux rêveurs.

Ils étaient bons ensemble.

Peut-être que c'est ça qu'on appelle alchimie, songea Delia, qui avait toujours cru à un mythe.

Elle s'était attendue à ne pas pouvoir faire abstraction de ce qu'Adam n'était pas Paul, et à ce que cela la fasse paniquer. Elle avait craint de se sentir désorientée et de culpabiliser. Mais il n'en fut rien. Bien sûr, Adam était différent – plus grand, plus mince, plus blond, plus communicatif, quoique moins enclin à se plaindre d'être poussé du lit –, mais il ne lui était pas inconnu.

— Toi qui as eu des tas d'amantes..., commença Delia alors qu'ils reposaient côte à côte, abandonnés, savourant un sentiment de bien-être.

La chambre d'Adam était un décor masculin plus classique : lit double en pin, draps foncés, moquette gris militaire... Delia avisa aussi un lavabo surmonté de quelques articles de toilette, un panneau de liège couvert de tickets et de cartes postales et de photos, parmi lesquelles elle reconnut celle de sa sœur et du gros chat. L'abat-jour bleu de la lampe du bureau avait le mérite de projeter une lumière tamisée.

— Quoi ? l'interrompit sèchement Adam.

Elle lui lança un coup d'œil. Elle s'était attendue à une autre de ses plaisanteries sur son statut de premier étalon du Sud londonien, mais sa remarque semblait l'avoir mis mal à l'aise.

— Ce doit être difficile de ne pas comparer, non ? i-comparateur point com ? Est-ce qu'il t'arrive de penser : « Ses ondulations du bassin me rappellent cette nana de Kettering rencontrée à Ibiza en 2006 », etc. ? dit Delia.

Adam se tourna brusquement sur les oreillers de façon à pouvoir la regarder dans les yeux. Quelle créature ridiculement magnifique... Il aurait tout à fait pu auditionner pour le rôle de James Bond. Sauf que, là, il fronçait les sourcils comme s'il jouait la scène où le trafiquant d'armes avec un iguane sur l'épaule avait gagné leur implacable partie de black-jack.

— Bon sang, quelle idée de dire une chose pareille maintenant ! Et qu'est-ce que ça veut dire ? Ai-je pensé à une autre femme pendant que j'étais avec toi ? Absolument pas ! Pourquoi le ferais-je ? Et toi ? Tu as pensé à Paul ?

— Non ! s'empressa de répondre Delia, légèrement contrariée d'avoir si mal engagé leur discussion post-coïtale, alors qu'elle se félicitait justement d'avoir réussi les doigts dans le nez l'épreuve du « sexe avec un homme qui n'est pas Paul ».

— Tu es sûre ? insista Adam. Parce qu'autrement c'est vraiment une question bizarre.

— Ce n'était qu'un commentaire en passant sur nos expériences respectives, se défendit Delia. Laisse tomber.

C'était plus que ça. Elle était jalouse, ce qui l'agaçait profondément, et elle était déterminée à se prouver le contraire.

— L'expérience n'est pas un critère, s'entêta Adam. Je ne suis pas resté dix ans avec quelqu'un, et je n'ai demandé personne en mariage.

Delia médita un moment sa remarque.

— C'est juste.

— L'image que tu as de moi me préoccupe. Je t'ai dit, non, que je ne considérais pas cette soirée comme un coup en plus à mon actif ?

— Je sais, dit Delia.

Elle déplaça son bras de façon qu'il repose sur son torse. Était-il sérieux ? Elle en doutait, mais était heureuse d'y croire pour l'instant.

Ils demeurèrent silencieux un moment.

— Tu as de très beaux cheveux, dit Adam en caressant les mèches étalées comme un éventail sur l'oreiller. Ils sont d'un rouge doré qu'on ne voit habituellement que dans des tableaux...

— Tu aimes ?

— Pourquoi es-tu surprise chaque fois que je te fais un compliment ? demanda Adam, chaleureusement cette fois. Tu es magnifique.

Magnifique. Elle frémit de plaisir.

— Tout le monde n'aime pas les rousses cinglées, dit-elle, regrettant immédiatement d'avoir choisi cette terminologie.

— Je ne suis pas sûr d'aimer les rousses *cinglées*, rétorqua-t-il.

Ils éclatèrent de rire en chœur.

Adam s'écarta légèrement et laissa son regard vagabonder vers le bas. Delia avait franchi la frontière de la peur, et se trouvait désormais sur un territoire jusque-là inconnu, où elle était capable d'offrir son corps nu aux regards d'un autre homme. Dans l'absolu, se dénuder était énorme. Pourtant, il s'était révélé qu'un soutien-gorge et une culotte représentaient une quantité de tissu relativement peu importante, et qu'on pouvait les ôter sans que le ciel nous tombe sur la tête.

Ils échangèrent un regard plein de convoitise. Delia sentit qu'elle devait se préparer pour le deuxième round.

— Je vais avoir besoin de passer aux toilettes, annonça-t-elle.

Encore une fois, elle bénit l'éclairage tamisé : elle allait devoir se lever et se balader devant Adam en tenue d'Ève.

Au moment où elle s'asseyait dans le lit, une voix retentit de l'autre côté de la porte de la chambre :

— Adam ?

La poignée tourna et la porte commença à s'ouvrir. Aussi vif qu'un guerrier ninja, Adam couvrit de son corps la nudité de Delia. Il plaqua cette dernière sur le lit en criant :

— Dougie, quand vas-tu APPRENDRE À FRAPPER AVANT D'ENTRER !

— Oh, merde, désolé, marmonna Dougie.

Silence.

— C'est... Delia ?

— OUI C'EST DELIA PUTAIN DÉGAGE.

— Salut Dougie ! piailla Delia d'une voix étouffée, écrasée sous Adam.

— Bonsoir ! Vous vous êtes réconciliés, alors !

Dougie avait l'air beurré.

— Non, nous sommes en pleine dispute ! Ça ressemble à quoi, bordel ?! postillonna Adam.

— J'ai traîné assez longtemps ?

Delia s'esclaffa.

— Pas assez à mon goût. SALUT.

La porte se referma. Adam grogna un « Jésus Marie Joseph » et se redressa de façon à laisser Delia reprendre sa respiration entre deux éclats de rire.

— Quelle galanterie ! gloussa-t-elle en coinçant le drap sous ses bras, au cas où Dougie se serait souvenu d'autre chose.

— Ne m'en parle pas. Je ne tiens pas à ce que Dougie stocke des images de ma Delia dans son disque dur mental.

Ma Delia ?

Elle sentit son estomac se nouer. Que s'était-il passé entre eux, exactement ? Elle avait beau avoir envie d'être avec Adam, elle avait besoin d'une longue promenade en tête à tête avec elle-même, afin de faire le point. Tout était allé très vite, elle n'avait pas encore eu le temps d'atterrir.

— Bon. Et maintenant ? dit Adam.

Delia attendit.

— ... Devine où Dougie ne sera pas le week-end prochain ? poursuivit Adam en s'asseyant, le menton dans la main. Paris.

Delia s'agita.

— Paris ? répéta-t-elle bêtement.

— Oui, dit Adam en lissant une mèche de Delia derrière son oreille. Ça te dirait d'y aller ?

— Pourquoi ?

— Ce serait chouette. Je pourrais passer mes journées et mes nuits avec toi. Et je te rappelle mon premier argument : pas de Dougie.

— Tu y es déjà allé ?

— Ouais, mon père vit en France, répondit Adam.

Il se tut un instant et reprit :

— Jamais avec une autre femme, si c'est ce que tu voulais vraiment savoir.

— Non, ce n'est pas ça..., dit Delia. C'est une jolie idée.

Adam sourit, un peu tristement.

— Je ne te sens pas franchement enthousiaste.

— Si ! Ce serait super... C'est juste que Céline avait proposé à Paul de s'y « échapper » un week-end. Étrange coïncidence.

Adam se laissa tomber en arrière sur les oreillers sans rien dire.

— Tu sais ce qui me plairait ? Un week-end à Londres, lança Delia.

Adam plissa les yeux.

— Montre-moi tes endroits préférés. Fais-moi visiter. Nous pouvons dormir à l'hôtel. Un hôtel interdit aux Dougie ?

— Pourquoi pas. Nous pourrions commencer par un dîner en tête à tête ? Je connais un très bon restaurant français dont le maître d'hôtel me doit une faveur.

— Ah oui ?

— J'ai dit *le* maître d'hôtel !

— Tiens donc...

Adam feignit l'exaspération et elle l'embrassa sur la joue en disant que ça avait l'air merveilleux.

À l'étage du dessous, la télévision retentit soudain, et ils entendirent Dougie grogner :

— Rhodésie ! Zimbabwe ! C'est le Zimbabwe !

— Oh non. Il fait un de ces quiz érotiques animés par une femme en petite culotte. Il va encore appeler un numéro surtaxé... Le relevé de compte de Dougie est une liste de délits passibles de poursuites.

— Au fait, je n'arrive pas à croire que tu lui aies dit que j'avais des gros lolos. Tu sais, quand je suis passée l'autre soir et que Dougie ne voulait pas me laisser entrer... ? Tu lui avais donné mes mensurations ?

— Il fallait que je te décrive de façon que Dougie n'ait aucun mal à te reconnaître. Personnellement, j'ai toujours été bien trop fasciné par ta personnalité pour remarquer tes lolos. Gros, petits, là, pas là, ça n'a aucune importance à mes yeux.

Delia baissa le drap.

— Ils sont là.

— ... Ah ouais. Je n'avais pas remarqué.

Adam fondit sur elle et le deuxième round commença, salué en coulisses par un hurlement de Dougie :

— CARBONATE DE CALCIUM !

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 67

Delia passa la porte en trombe. Elle mourait d'envie de raconter à Emma, dans les grandes lignes, les assauts vigoureux dont elle avait été victime et la contre-attaque consciencieuse qu'elle avait menée toute la nuit.

Elle rayonnait, euphorique. Elle avait l'impression d'être faite d'argile et de pouvoir encore voir les empreintes d'Adam sur son corps. Ils avaient à peine dormi ; elle planait, shootée à l'adrénaline. Était-ce le début de... ? Elle l'ignorait. Elle flottait, volait, suspendue entre deux endroits. Qu'avait dit Adam ? Là, pas là ? Cela résumait parfaitement l'état dans lequel elle se trouvait.

Bizarrement, Emma parut plus consternée de la voir reparaître qu'impatient d'entendre le récit de sa nuit de débauche. Elle secouait la tête avec insistance tout en faisant mine de se trancher la gorge du doigt.

— Je t'ai laissé un message sur ton répondeur, tu ne l'as pas écouté ? demanda-t-elle d'une voix suraiguë et cassante.

Delia fronça les sourcils.

— Oh. Je n'ai pas regardé mon téléphone.

Elle avait passé le trajet de métro une expression béate sur le visage, la musique à fond sur son iPod, souriant bêtement à tous les gens qu'elle croisait. En sortant l'appareil de sa poche, elle vit qu'elle avait de nombreux appels en absence, un message sur son répondeur et trois textos non lus.

— J'étais chez Adam, lâcha-t-elle, incapable de tenir sa langue, bien qu'elle soit consciente que c'était, pour quelque mystérieuse raison, ce qu'Emma ne voulait pas qu'elle dise.

Son amie mima le geste de se passer la tête dans un nœud coulant et tira la langue.

— Tu as de la visite ! Paul est là, ajouta-t-elle d'une voix exagérément enjouée, dans le style « Vous prendrez bien un peu de thé ? ».

Paul apparut sur le seuil du salon, les mains enfoncées dans les poches.

Ils se dévisagèrent, aussi surpris et méfiants l'un que l'autre. Du regard, il balaya sa robe, ses petits talons et son visage pâle, bouffi et démaquillé. De son côté, elle remarqua sa tenue inhabituellement élégante : il portait pour l'occasion un pull bleu marine et un jean neuf, ainsi que des Gazelle d'un blanc Tippex éclatant, au lieu de ses éternelles tennis gris flaque.

— Bon, je vous laisse ! chantonna Emma en attrapant son sac à main.

Par réflexe, Delia faillit répondre : « Ne te sens pas obligée de partir », mais ça aurait été clairement stupide. Elle ne trouva rien de mieux à dire durant les quelques secondes qu'Emma mit à se préparer pour partir.

— Merci, Bez, dit Paul.

— Pas de problème ! gazouilla celle-ci avant de dévaler les marches en faisant claquer ses talons.

Bez (un dérivé de son nom, Berry) ; il l'appelait de nouveau comme ça ? Cela faisait donc sûrement plus de cinq minutes qu'il était assis dans le canapé. Paul avait le chic pour les surnoms.

Une fois seuls, un silence glacial s'abattit sur eux telle une fine couche de neige.

Paul finit par prendre la parole.

— Bon...

Delia voyait combien il était choqué et blessé par son statut de débauchée nocturne, mais qu'il

essayait de n'en rien laisser paraître.

— Qui est Adam ?

— Un ami.

Pourquoi culpabilisait-elle ? Elle n'avait aucune raison de se sentir mal.

Un autre silence.

Delia avait tenu à tout savoir quand elle avait découvert l'infidélité de Paul. Bien que Paul ne soit pas en position de revendiquer les mêmes droits, Delia sentait que, même s'il avait pu l'interroger, il ne l'aurait pas fait.

Il grimaça. Un ange passa, puis il dit :

— Désolé de te tomber dessus sans prévenir. Il y a des conversations qu'on ne peut pas avoir par téléphone, tu sais ?

Delia hocha la tête. Surtout, elle ne prenait pas ses appels, ce qu'il avait évidemment préféré ne pas mentionner. Il avait dû se lever aux aurores pour se trouver à Londres à cette heure.

— Je peux te parler ? demanda-t-il.

Delia laissa tomber son sac par terre et le suivit au salon. Le soleil filtrait à travers les grands rideaux, jetant des flaques de lumière sur le plancher couleur miel. Ils prirent place chacun à une extrémité du canapé en L géant.

Paul s'éclaircit la voix.

— Hum. J'ai pas mal réfléchi depuis la dernière fois que je t'ai vue. La maison est bien calme depuis ton départ, et puis sans Navet...

Il croisa le regard de Delia qui secoua la tête : *Pas maintenant*. Paul acquiesça et poursuivit.

— J'ai compris que si je voulais avoir une chance d'être pardonné, je devais t'expliquer les raisons qui m'ont poussé à faire ce que j'ai fait. Jusqu'ici, je n'ai eu aucune réponse à te donner, parce que je refusais de m'interroger. J'aimerais trouver un autre mot qu'« introspection », mais c'est tout ce qui me vient.

Il adressa à Delia un sourire faible et joignit les paumes.

— OK. Voilà. À la mort de mes parents...

Delia se raidit. Il n'avait pas intérêt à essayer de faire jouer la corde sensible. L'argument ne valait plus rien depuis qu'il avait menti au sujet de la carte de la Saint-Valentin.

— ... Tu connais la version officielle de l'histoire : Michael était dans un état épouvantable, et moi, j'ai encaissé... Ça n'a pas été aussi simple que ça. Disons que j'ai réussi à donner le change. Jusqu'à ce que je me fasse virer de mon lycée.

— Tu as été renvoyé ?

Delia tombait des nues. « Pas fait pour le système académique, résultats médiocres, petit boulot dans un bar » : voilà l'explication qu'il lui avait toujours donnée.

— Avant l'accident, j'avais de bons résultats. Mais après j'ai commencé à avoir de mauvaises fréquentations, à picoler à l'heure du déjeuner, ce genre de choses. On n'était qu'à quelques mois de la fin de l'année, mais avec tout ça il n'était plus question de terminer le lycée, ni d'aller à l'université.

— Oh.

— Je n'ai pas dit à mon oncle et à ma tante que je m'étais fait virer. J'ai réussi à intercepter le courrier de l'école. Quand le directeur a téléphoné, je leur ai passé Michael qui s'est fait passer pour mon oncle. Au lieu de voir que je gâchais ma vie, je me prenais pour Ferris Bueller, le roi du poulailler. J'ai fait semblant de continuer d'aller en cours. Je partais tous les matins de la maison et j'allais faire les quatre cents coups.

— Quoi, à seize ans tu passais tes journées à coucher dans tous les sens ? s'exclama Delia.

— Non, tu parles, j'aurais bien aimé. Je piquais des bouteilles dans les magasins de spiritueux...

Et puis, un jour, je me suis fait prendre la main dans le sac, et tout a éclaté au grand jour. Mon oncle et ma tante étaient effondrés. Ils ont eu l'impression d'avoir trahi mes parents. (Paul avala sa salive avec difficulté, puis se ressaisit.) Pour eux, le pire, c'était que je leur avais menti. Mais je ne voulais pas que les gens me voient sombrer. J'étais orgueilleux, et j'étais devenu très doué pour dissimuler mes sentiments. J'excelle à faire semblant d'être quelqu'un que je ne suis pas, tu vois ?

Delia hochla la tête. Ça, oui, elle voyait.

— Enfin bref.

Paul se frotta le visage. Delia se demanda comment elle pouvait le connaître depuis si longtemps et n'avoir jamais rien su de tout ça.

— Après l'accident, j'ai fui les psys comme la peste. Crois-moi, quand tout le monde te demande toutes les cinq minutes comment tu te sens, tu n'as qu'une envie : aller taper dans un ballon. Après l'arrestation, on m'a obligé à en voir un, qui m'a diagnostiqué une dépression.

— Paul, intervint prudemment Delia. Sans vouloir paraître insensible, tu me parles de quelque chose qui s'est passé il y a vingt ans. Quel est le rapport avec ta liaison avec Céline ?

Paul la regarda dans les yeux, poussant sur ses mains posées à plat sur le canapé de chaque côté de ses cuisses.

— Non, j'ai trente-cinq ans. Je n'ai aucune excuse pour ce que j'ai fait, Dee. Mais je voudrais que tu comprennes. À la fin de l'année dernière, je me suis refermé sur moi-même ; comme à l'époque où je séchais les cours, je me suis mis à mentir aux gens qui m'aiment. C'est bizarre, on aurait pu croire que l'anniversaire des vingt ans de leur mort n'aurait pas grande signification ; en tout cas c'est ce que je pensais, moi. Étant donné mon comportement, le contraire est évident. Cela va te paraître étrange, mais je n'ai jamais vraiment accepté le fait que mes parents ne reviendraient pas. Encore maintenant, une petite partie de moi s'attend à les voir passer la porte en s'écriant : « Surprise, les garçons ! Alors ? Ça vous a appris à vous débrouiller seuls, hein ? »

Delia observa Paul. Elle ne lui avait jamais vu cette expression et ne reconnaissait pas la façon dont les muscles de son visage s'étaient crispés. Elle sut qu'il était sincère. « Tous les jours, on peut faire le choix d'être heureux. » Comment, pendant toutes ces années, avait-elle pu manquer à ce point de discernement et ne pas voir le déni derrière ses techniques de survie ? C'est parce qu'elle aussi était tombée amoureuse du personnage que Paul vendait au monde entier.

— ... Le psy m'avait prévenu : ces pertes de contrôle me reprendraient, et il me faudrait me faire aider chaque fois que je verrais le ciel s'assombrir. Bien évidemment, je n'en ai rien fait. Avec mon arrogance habituelle, je me suis dit, j'ai ma nana, mon bar, mon chien, je gère. Même si j'étais de plus en plus sujet aux idées noires, me voyant vieillir et mourir, me sentant si vide. Même si je me demandais pourquoi les serveurs du bar me paraissaient si terriblement *jeunes*, depuis quelque temps.

Il fit mine de frissonner.

Delia était surprise. Très. On parlait bien de Paul ? Le fêtard dynamique et plein d'entrain ?

Il prit une profonde inspiration.

— Pour en revenir à ce qui s'est passé avec Céline... Je ne peux imaginer à quel point tu as dû te sentir insultée, à quel point je t'ai fait souffrir. Je veux dire, tu as... et j'ai...

Delia se crispa, et Paul eut la sagesse de renoncer à risquer une analogie avec Adam.

— ... Ça n'avait rien à voir avec le sexe, ni avec le fait que je n'étais pas heureux avec toi, Dee. Tout ce que je recherche chez une femme, je l'ai – je l'avais – avec toi, et jamais je n'y renoncerais volontairement. C'était une distraction, une histoire ridicule... Être avec elle me permettait d'éviter de

penser au reste. Je me suis créé un problème pour ne pas avoir à affronter le vrai. Ma psy appelle ça un « comportement à risque inhabituel ». Une sorte d'automutilation psychique.

Il était retourné voir un psy ?

— Pour un serveur, se faire draguer par une cliente n'a rien d'exceptionnel, comme tu le sais. Elle n'avait rien de spécial par rapport à toi. C'est juste que, ce soir-là, je n'étais pas la bonne version de moi-même.

Delia contempla ses mains posées sur ses genoux.

— Y en a-t-il eu d'autres ? En plus de Céline ? dit-elle simplement en levant les yeux.

— D'autres femmes ?

— Oui.

— Non, jamais. Jamais. Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Cet ami à moi..., commença Delia. D'après lui, les hommes comme toi ne trompent jamais qu'une fois.

Delia eut l'étrange impression de trahir Adam en rapportant ses paroles, bien que les chances qu'elle gâche une amitié potentielle entre eux soient minces. Mais Adam avait prétendu que Paul l'avait trahie poussé par la recherche du plaisir, et non par le mal-être. Manifestement, il s'était trompé.

— « Les hommes comme moi », répéta Paul en fronçant les sourcils. J'aimerais beaucoup rencontrer ce parangon de vertu. Vit-il sur un piédestal, un arc et une flèche à la main ? Il n'y a pas eu d'autres femmes. Absolument pas.

— Tu m'as beaucoup menti.

— C'est vrai.

Delia avait l'impression que Paul et elle avaient restauré leurs réglages par défaut, qu'ils se trouvaient réduits à leurs composants essentiels : étaient-ils encore en état de marche ?

— Les mensonges que tu m'as dits, après que j'ai tout découvert. Ce sont eux qui m'ont fait le plus mal.

Les yeux de Paul brillèrent.

— J'ai vu l'amour de ma vie sur le point de me quitter, et j'ai cru qu'en étant complètement honnête je risquais de te perdre pour toujours. Ce n'est que maintenant que je comprends qu'être complètement honnête était mon seul espoir.

Paul s'essuya les yeux sur la manche de son pull.

— Delia. Tu sais tout. Voilà l'histoire de comment j'ai été assez stupide pour risquer tout ce qui comptait pour moi, pour quelque chose d'aussi dénué de sens.

Delia le croyait. Elle comprenait enfin. Et elle ne ressentait plus aucune colère. Seulement de la tristesse.

Chapitre 68

— Il y a autre chose, reprit Paul. Sachant que je suis venu te supplier de m'accorder une seconde chance, on ne peut pas dire que je me vende très bien...

Delia ne savait pas ce qu'elle était censée ressentir. Ni ce qu'elle ressentait.

Paul frotta ses paumes sur son jean.

— Tu as déjà entendu dire que les psys ne sont pas là pour te juger, et que le but de la thérapie est de t'aider à tracer ton propre chemin en parlant, etc. ? Bon, ben, putain, ça n'a pas loupé, je suis tombé sur celle qui casse les règles. La mienne est drôlement bavarde. Elle ne mâche pas ses mots et ne me fait pas de cadeaux.

Paul sourit. À contrecœur, Delia lui accorda un petit sourire en retour.

— Nous avons parlé de mon attitude vis-à-vis du mariage et des enfants. Tu sais ce qu'elle m'a dit ? Qu'inconsciemment j'y résistais, que je me comportais comme un éternel enfant, afin de rester le jeune garçon qu'avaient abandonné mes parents. Comme si j'attendais, en quelque sorte.

Delia avait la gorge nouée.

— Cela m'a fait comprendre combien j'ai pu me montrer injuste, exigeant de toi que tu t'adaptes à moi, que tu m'attendes.

Paul souleva ses hanches du canapé, plongea la main dans une poche de son jean et en sortit quelque chose qu'il tint sur sa paume. C'était un écrin. Il l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait la bague Art déco en émeraudes et diamants que Delia avait choisie. Comment l'avait-il trouvée ?

Paul se tourna vers elle.

— L'endroit est mal choisi, et le moment aussi, probablement, pour prononcer ces mots. Tu mérites quelque chose de romantique, une vraie demande, comme celle que tu m'as faite. Je veux que tu considères ça comme une sorte de pré-demande en mariage, que tu saches que je suis prêt à me mettre à genoux pour te la faire si tu es prête à l'entendre. Delia, je t'aime. Plus que je ne saurais te le dire. Je veux passer le reste de ma vie à tes côtés. Je veux t'épouser. Le plus tôt sera le mieux.

Delia scrutait la bague, émerveillée.

— Comment as-tu... ?

Sa réaction fit rougir Paul de plaisir.

— C'est bien celle-ci ? Je me suis douté que tu étais allée dans cette bijouterie ancienne que tu aimes tant. Je t'ai décrite à la vendeuse. Elle se souvenait de toi. Elle m'a montré les cinq ou six bagues que tu avais regardées. Quand j'ai vu celle-ci, j'ai su que c'était la bonne. Celle qui correspondait le plus aux goûts de ma Delia. Je lui ai confié une bague que tu avais laissée à la maison pour qu'elle la mette à la bonne taille.

Delia était impressionnée. Leur histoire n'était pas vaine. Après dix ans de relation, Paul la connaissait mieux que personne.

La bague étincelait et scintillait dans la lumière de la pièce. Delia soupira.

— Paul, je ne peux pas revenir et reprendre le fil de notre relation telle que nous l'avons laissée. J'ai vécu ma vie autour de toi et pour toi. Ici, j'ai retrouvé celle que j'étais autrefois, et je ne veux pas la perdre.

— Ce que tu as accompli depuis... depuis notre rupture est incroyable... Tu t'es construit une vie.

Es-tu en train de me dire que tu veux rester à Londres ?

Delia secoua la tête.

— Ça n'a rien à voir avec la géographie, mais avec le fait de m'assumer. Si je revenais, je ne serais pas celle d'autrefois, toujours à t'attendre, toujours à te suivre.

— Tu veux que nous formions une équipe, dit Paul. Je comprends. Moi aussi.

— Tu souhaites recoller les morceaux parce que tu m'aimes vraiment et que tu veux être avec moi, ou bien parce que tu ne sais pas quoi faire d'autre ?

— Le simple fait que tu poses la question me surprend. Qui ne voudrait pas être avec toi ? Oui, bien sûr. Delia, je ne cherche pas à te poser un ultimatum ; notre porte te sera toujours ouverte. Mais s'il n'y a aucune chance que cela arrive, il vaut mieux que tu me le dises. L'incertitude me tue. Et tu as l'air installée, ici...

Il laissa sa phrase en suspens. Adam, de nouveau – cet énorme pot autour duquel ils tournaient.

Delia pensa à tous les Paul qu'elle avait connus.

Celui qui la laissait toujours préparer des cocktails derrière le bar, alors qu'elle gâchait des quantités d'alcool en versant à côté, et qui épongeait les éclaboussures sans se plaindre. Celui qui s'asseyait à la table de la salle à manger chez ses parents et discutait respectueusement avec Ralph de la friterie, comme s'ils étaient tous deux propriétaires de leur petit business. Celui qui lui massait les pieds quand elle avait porté des chaussures ridicules, qui réparait sa bicyclette, qui dévorait ses plats et expliquait à qui voulait l'entendre qu'elle passait à côté de sa vocation de chef. Celui qui, dans ces moments d'intimité où il se laissait aller à la tendresse fleur bleue, la surnommait Charlotte aux fraises, comme ce personnage de dessin animé des années 1980 aux cheveux couleur de cuivre. « Je crois que, toi et moi, nous ne sommes qu'une seule et même personne. » Paul et Delia, Delia et Paul. Dans l'ensemble, il avait été un merveilleux compagnon.

Tous ces Paul avaient-ils été effacés par celui qui avait couché avec une autre femme et lui avait menti ? Ce Paul qui avait toujours cherché à l'impressionner, à sa façon, elle s'en rendait compte à présent, et qui n'avait pas su laisser tomber l'esbroufe quand il n'allait pas bien. Elle avait attendu de lui qu'il joue le rôle du héros. C'était un arrangement à double sens, un pacte.

Il y avait tellement plus de bon que de mauvais. Leur histoire parlait d'elle-même. Elle ne pouvait y renoncer. Elle l'aimait encore.

Elle hocha la tête, lentement.

— D'accord, refaisons un essai. Pas de fiançailles pour le moment. Je veux rentrer à Newcastle.

Paul se pencha pour l'enlacer, et ils restèrent ainsi un moment, le visage enfoui dans l'épaule de l'autre. Delia se demanda s'il sentait l'odeur d'Adam sur elle.

Adam.

Cette nuit avait été un rêve merveilleux – étrange, nouveau et excitant –, mais ceci était sa réalité.

— Au fait, j'ai demandé à Emma sa bénédiction avant de te proposer de m'épouser, dit Paul en se dégageant. J'espère que cela ne te dérange pas. Dans ces circonstances, je ne pouvais pas m'adresser à ton père, et je voulais l'approbation de quelqu'un que tu aimes.

— Et elle te l'a accordée ?

— Tu plaisantes ? Elle m'a démolie. *Ensuite* elle m'a donné son feu vert.

Delia éclata de rire. La tension dans la pièce se relâcha pendant qu'ils évoquaient les détails pratiques et discutaient de choses plus légères, prévoyant un dîner avec Emma.

— Aussi, je dois voir mon ami et lui annoncer que je pars, finit par dire Delia en s'efforçant de garder une voix assurée.

Paul se mordit la lèvre et approuva d'un petit hochement de tête.

- Il y a des conversations qu'on ne peut pas avoir par téléphone, ajouta-t-elle.
- Je garde la bague pour le moment, dit Paul en glissant l'écrit dans sa poche.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 69

Delia ne connaissait pas la définition officielle de ce qu'elle s'apprêtait à faire. Pouvait-on rompre avec quelqu'un sans être exactement « avec » lui ? Allait-elle se ridiculiser en révélant que son exemplaire du « Mode d'emploi des relations hommes-femmes » était archaïque ?

Comme dans une partie de colin-maillard, elle avait l'impression qu'on lui avait mis un bandeau sur les yeux, puis qu'on l'avait fait tourner ; à présent elle titubait, essayant de recouvrer son équilibre et de s'orienter. À peine quelques heures plus tôt, elle avait quitté cette maison d'une humeur fort différente. Le soleil éclatant qui l'accompagna tout le long de son pénible trajet jusqu'à Clapham lui parut déplacé. Encore une fois, elle constatait que votre vie pouvait subir des changements de l'ampleur de tremblements de terre, sans affecter le monde autour de vous, qui avait l'audace de continuer à tourner comme si de rien n'était.

Delia voulait de la pluie. Le directeur artistique de sa vie avait foiré.

Adam vint ouvrir ; Delia s'efforça de passer outre son expression pleine d'appréhension. Elle ne lui avait évidemment pas téléphoné pour lui annoncer qu'il fallait qu'ils « parlent » dans le but de remettre leur escapade à Paris sur le tapis.

— Salut. On peut monter ? demanda Delia.

Adam hocha la tête sans mot dire. La jeune femme était tendue, appréhendant la triste tâche qui l'attendait. Le fait qu'Adam lui prenne la main pour la mener jusqu'à sa chambre n'arrangea pas les choses. Elle essaya de faire abstraction de la sensation que son contact lui procurait.

Une fois à l'intérieur, il ferma la porte, croisa les bras et s'adossa au placard. De toute évidence, il avait une petite idée de ce qui s'annonçait.

Delia se tordit les mains.

— Hum. Paul est venu me voir.

Silence. Elle attendit une réaction d'Adam, mais il ne dit rien.

— Nous allons nous remettre ensemble, ajouta-t-elle d'une voix légèrement enrrouée.

— Vous allez ou vous vous êtes remis ensemble ?

— Nous nous sommes remis ensemble.

Adam baissa la tête.

— Désolée, ajouta Delia.

S'ensuivit un silence empoisonné. Adam se racla la gorge et étira le dos pour se redresser.

— Vous n'avez pas traîné.

Delia pouvait difficilement nier que le timing était de très mauvais goût. Passer à un autre homme quand votre corps portait encore les traces de vos étreintes avec un premier...

— « Coucher avec une autre » lui a donc passé ?

Delia ne pouvait entrer dans les détails du deuil ou de la dépression.

— Je ne peux pas l'expliquer maintenant, mais il avait ses raisons.

— Je n'en doute pas.

— Il m'a promis que ça n'arriverait plus.

— Naturellement.

— Écoute, Adam. Je n'ai pas pris ma décision à la légère. Je ne suis pas un paillason.

— Je n'ai pas dit ça.

Sentant le calme avant la tempête, Delia flancha.

— Il a fait un grand geste. Il m'a demandée en mariage, avec une bague. Il avait demandé sa bénédiction à Emma.

— Ta *copine* ?

— Oui.

— Il s'est débrouillé pour que ton amie te dise que tu devrais l'épouser ? siffla Adam, laissant enfin libre cours à sa colère, les yeux tournés vers le plafond.

Il avait le teint si blême qu'il paraissait vert pâle.

— Salaud *et* manipulateur.

— Je ne crois pas que ça ait été son intention. Il essaie de se rattraper.

Delia voulut poursuivre, mais sa trachée vibra ; les larmes menaçaient. Elle s'efforça de se reprendre. Pleurer et se faire passer pour la victime de l'histoire n'aurait pas été juste vis-à-vis d'Adam.

— Tu lui pardonnes la façon dont il t'a traitée ? demanda Adam. Non, en fait, ne réponds pas. Il est évident que oui. Bon. Mon opinion n'a aucune importance.

Adam secoua la tête. Une larme dégringola le long de sa joue ; il ne l'essuya pas.

— Mais nous n'étions pas... Nous passions juste du bon temps, non ? lâcha Delia, alarmée.

— Apparemment, répondit Adam d'une voix brisée en haussant les épaules.

Elle ne l'avait jamais vu vulnérable.

— Tu repars dans le Nord ? demanda-t-il.

— Oui.

Adam secoua de nouveau la tête et détourna les yeux. Delia eut l'impression qu'il n'osait plus parler de peur de s'effondrer.

Elle était sidérée, et elle avait honte. Elle avait délibérément évité d'anticiper sa réaction. Bien sûr, elle ne s'était pas attendue à recevoir ses sincères félicitations, pourtant, en dépit de ses paroles affectueuses, elle n'avait pas eu le temps d'évaluer la force des sentiments d'Adam. Oui, il lui avait dit des choses flatteuses, mais c'est ce que font les gens quand ils ont envie de quelqu'un. En apprenant sa décision, il aurait tout aussi bien pu hausser les épaules et dire : « Oh, zut, quel dommage, on aurait pu bien s'amuser. Allez, bon voyage. »

C'était une découverte des plus touchantes, dans des circonstances des plus pénibles : il l'appréciait vraiment. Delia avala sa salive avec difficulté. La situation n'était pas embarrassante, elle était tranquillement dévastatrice.

— Quand pars-tu ? demanda-t-il.

— Demain, répondit Delia. Mes valises sont prêtes. Je n'avais pas grand-chose ici.

— Évidemment, dit Adam.

Son regard vide rencontra le sien.

— Adam, je suis tellement désolée..., souffla Delia.

Il secoua la tête.

— Ne t'excuse pas. Tu le veux plus que tu ne me veux. Il n'y a rien à ajouter.

Nouveau silence. En fait, il y avait tant à dire. Delia aurait voulu expliquer à Adam tout ce qu'il avait fait pour elle, et tout ce qu'il avait fini par représenter à ses yeux. Comment elle était arrivée à Londres en miettes. Comment elle avait recollé les morceaux, notamment grâce à lui, qui, d'ennemi, était devenu un ami merveilleux – et un coup fantastique, comme elle avait pu l'apprendre depuis.

Qu'il avait changé sa vie et lui avait redonné foi en la gent masculine. Qu'elle avait fini par

trouver que le rose lui allait très bien. Elle ne l'oublierait jamais.

Mais, et cela se comprenait, pour Adam tout se réduisait au choix qu'elle avait fait de partir avec Paul.

C'était fini. Elle ne lui parlerait donc plus jamais, ne rirait plus jamais avec lui, ne le serrerait plus jamais dans ses bras ? Quelque chose clochait. Ça ne pouvait pas se terminer comme ça... N'étaient-ils pas censés partir chacun de leur côté en emportant dans leurs cœurs de doux souvenirs ? Ne pouvaient-ils pas rester en contact ? Elle pouvait difficilement le lui demander. Elle aurait voulu connaître le prix avant de passer à la caisse. Savoir que coucher ensemble mettait un point final à leur amitié. Leur relation s'était transformée en autre chose, la nuit dernière, quelque chose qui avait fini avant même d'avoir commencé.

Avoir conscience qu'une dernière fois était une dernière fois était insupportable.

Delia le contempla, voulant graver son visage dans sa mémoire. Elle avait envie de le dessiner. Elle voyait bien qu'il souhaitait qu'elle s'en aille.

— Au revoir, Adam.

— Ouais. Salut, murmura le jeune homme, si bas qu'elle l'entendit à peine.

Les bras croisés, il scrutait de nouveau le sol, fuyant son regard.

Delia quitta la pièce avec l'impression que ses nerfs se trouvaient à l'extérieur de son corps et qu'on l'avait retournée comme une chaussette.

Elle passa comme une flèche devant la porte de la cuisine. La radio était allumée : Dougie battait la mesure à l'aide d'une spatule sur le buffet ; sur la cuisinière, une poêle à frire grésillait et crépitait, évoquant le son des cymbales.

— Eh, Delia ! Comment va la vie ?

— Bien, lança distraitement Delia, ne sachant pas quoi répondre d'autre, ni si elle disait vrai ou pas.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 70

Delia était rentrée. Perchée sur sa bicyclette rouge, elle sillonnait les rues en propriétaire, bavardant avec les gens dans les magasins de son quartier, son accent devenant chaque jour un peu plus marqué. Il faisait plus frais qu'à Londres, et dans l'air flottait un parfum qui annonçait que l'automne était en chemin.

Elle avait récuré sa maison de fond en comble, cuisinait dans ses casseroles. Elle ressortait de son armoire des robes qu'elle n'avait pas portées depuis des mois et appliquait son eye-liner face au miroir ovale de sa coiffeuse années 1950.

Paul et elle allaient boire des bières dans leur pub, dînaient de curry à emporter devant la télévision ; elle buvait du café dans sa tasse préférée. Les choses étaient encore différentes entre eux ; ils reprenaient leur vie de couple avec circonspection. Delia voyait dans ces retrouvailles un nouveau départ, et ils se redécouvraient à l'occasion de sorties en tête à tête, tâtonnant, cherchant leurs marques. Bientôt, un soir, il y aurait un déclic et tout aurait de nouveau un sens, mais on ne pouvait pas forcer les choses.

Main dans la main, Delia et Paul allèrent répandre les cendres de Navet dans la Tyne.

— Il me manque, dit Delia.

Ils tombèrent d'accord sur le fait qu'ils n'étaient absolument pas prêts à avoir un autre chien. Ils ne voulaient que Navet. Mais seraient-ils prêts à d'autres choses ? Revenant sur leurs pas en s'essuyant les yeux, ils croisèrent dans Dean Street un jeune père en train de batailler avec un bambin qui réclamait à grands cris de faire pipi contre un mur. Ils se regardèrent en souriant, complices.

Quelques jours plus tard, Paul demanda à Delia de le retrouver au bar à la fin du service. En arrivant, elle trouva les lumières encore allumées et la salle déserte. Sur la porte, un panneau indiquait que le bar fermerait plus tôt pour « raisons personnelles ».

— Tout va bien ? lança-t-elle en entrant, inquiète.

Alignés sur le bar, elle aperçut deux flûtes, une bouteille de Laurent Perrier rosé et un énorme bouquet de pivoines roses – ses fleurs préférées. La voix du héros de Delia, David Bowie, retentit dans la salle – elle reconnut *Be My Wife* –, et Paul apparut de derrière le bar, tenant à la main une petite boîte en velours.

Il se mit sur un genou et glissa la bague au doigt de Delia, qui fut prise d'un fou rire incontrôlable. Elle avait l'impression qu'ils jouaient à un jeu d'adultes. Étourdis d'alcool, ils discutèrent de l'organisation du mariage au milieu des bacs d'égouttage entassés dans l'évier et des caisses enregistreuses éteintes. Cette nuit-là, ils consommèrent leur réunion.

Delia se convainquit que c'était ce qu'elle voulait, qu'il était essentiel d'avancer : le moment de la certitude joyeuse, où les sentiments trouvaient leur place, était en vue, quelque part à l'horizon : elle devait persévérer.

Le lendemain, elle parcourut les petites annonces professionnelles, surlignant celles susceptibles de lui correspondre, puis elle établit une liste et un plan d'action. Trouver un autre emploi ne l'inquiétait pas. Après avoir survécu à Twist & Shout, rien ne lui semblait impossible. Elle envisageait sa vie professionnelle d'un autre œil, à présent qu'elle avait fait revivre sa passion à temps partiel avec la Femme Renarde. Qui sait, peut-être celle-ci finirait-elle par devenir une passion à plein

temps ? Cette pensée la réconfortait.

Delia évitait d'évoquer certains souvenirs douloureux et vains, s'efforçant de ne pas penser à quelqu'un qui vivait loin de là. Il s'en remettrait. Il avait reconnu avoir blessé d'autres femmes. Il aurait très probablement fini par lui faire du mal aussi, si elle s'était attardée suffisamment longtemps pour s'autoriser à y croire. Mais elle avait beau le chasser de ses pensées, il s'y immisçait constamment, telle de l'encre se répandant sur le papier. Elle n'arrêtait pas de prendre mentalement des notes, gardant des observations et des anecdotes pour des conversations qu'elle n'aurait jamais avec lui autrement qu'en rêve.

Surtout, Delia essaya de ne pas remarquer qu'elle ne ressentait plus jamais l'envie pressante de se jeter au cou de Paul et de l'embrasser. Cela reviendrait. C'était en chemin. Elle avait fait son choix.

Delia grimpa dans la vieille guimbarde grise et conduisit jusqu'à Hexham pour aller montrer sa bague à ses parents, qui l'admirèrent avec une méfiance polie. (« Ce ne sera pas un gros mariage », les rassura-t-elle. Ils lui répondirent par des sourires figés, l'air de dire qu'aucun mariage ne serait jamais assez modeste pour eux. Delia n'avait jamais eu besoin de se demander de qui elle tenait ses instincts casaniers.)

La perspective d'exhiber sa bague n'était pas la raison de son impatience vis-à-vis de cette première visite chez ses parents. Elle avait aussi emporté son ordinateur portable. Elle s'arrangea pour se retrouver seule avec Ralph, prétextant de s'intéresser à son dernier jeu.

— Tu te souviens de m'avoir dit avoir aimé la Femme Renarde ? demanda-t-elle en sortant un French Fancy jaune de son emballage. Je l'ai publié en ligne. Les gens ont l'air de vraiment accrocher. Du coup, je l'ai envoyé à des maisons d'édition. Tu sais, genre petites boîtes indépendantes. J'ai décroché un rendez-vous avec un éditeur à Leeds. Il y a des chances pour qu'ils le publient.

Elle ouvrit son ordinateur et montra à son frère le site dédié à *La Fantastique Femme Renarde*.

— Un livre ? s'exclama Ralph, fasciné par les images à l'écran. Un livre qu'on pourrait acheter ?

Delia hocha la tête, la bouche pleine de glaçage.

— Tout ça, c'est grâce à ce que tu m'as dit dans cette pièce il y a quelques mois. Je n'aurais jamais osé me lancer sans tes encouragements.

Sa remarque eut l'air de faire plaisir à Ralph.

— Cool. Mais je n'ai fait que dire la vérité.

— Je sais. Tu dis toujours la vérité. S'il est publié, je te le dédierai. Cet hélicoptère va s'écraser, non ?

— Ouais, dit Ralph en se concentrant de nouveau sur le jeu et en reprenant ses commandes. C'est pas grave, ce n'est pas un des nôtres. C'est nous qui l'avons abattu.

— J'ai réfléchi. Depuis mon séjour ici, il m'est arrivé des choses auxquelles je n'aurais jamais cru pouvoir faire face. Rompre avec Paul. Déménager à Londres. Faire un boulot effrayant. Rencontrer des gens effrayants. Empêcher un homme effrayant de faire quelque chose de mal. Tout ça m'a permis de comprendre quelque chose. Papa et maman sont super, mais je me demande s'ils ne nous ont pas un peu trop fait aimer le confort et la sécurité de la maison. Du coup, parfois, toi et moi, nous avons peur d'affronter le monde extérieur... ?

Ralph semblait lui prêter attention, mais restait concentré sur l'action à l'écran. Delia n'avait aucune idée de l'effet que ses paroles avaient sur lui.

— Mais j'ai fait face, Ralph, et j'en suis sortie plus forte. Pour reprendre ce que tu m'as dit à propos de la Femme Renarde, *je suis aux commandes*. Toi aussi, tu es aux commandes. Tu n'es pas obligé de continuer à travailler à la friterie, ni de rester vivre à la maison. Si tu as peur, ce n'est pas

grave. Ça ne veut pas dire que tu vas échouer. S'il y a quelque chose que tu aimerais faire, dis-le-moi. Je veux t'aider aussi.

Ralph passa une main dans sa tignasse rousse.

— J'ai pensé à me lancer dans les critiques de jeux, commença-t-il, mal à l'aise, en regardant sa sœur. Sur YouTube. Mais, tu sais, il y en a déjà plein qui le font. Ça m'étonnerait que des gens veuillent me regarder.

— C'est une idée géniale ! Ralph, tu devrais carrément te lancer ! Tu es vraiment amusant quand tu parles de tes jeux. J'adore écouter tes commentaires. Tes critiques deviendraient cultes.

— C'est vrai que mes avis sont bons. Il y a un habitué de la friterie, John, qui me demande toujours ce que je pense de tel ou tel jeu. Nous avons de bonnes conversations, jusqu'à ce que le patron se plaigne. Depuis, John commande l'églefin au lieu des saucisses. Comme on le cuisine à la demande, ça nous laisse plus de temps pour bavarder.

Delia adressa un grand sourire à son frère, qui se tourna de nouveau vers son écran.

— Mais je ne sais pas si je serais capable de faire quelque chose qui vaille la peine d'être vu.

Le cerveau de Delia turbinait à plein régime.

— Qu'est-ce qui pourrait t'aider ? Quelqu'un qui te montrerait comment faire les vidéos et avoir des abonnés ? Comme pour mon site de la Femme Renarde ?

— Ouais, je suppose.

— Ralph, je connais exactement la personne qu'il te faut.

Consciente que Ralph traînerait les pieds pour exposer son idée à un inconnu, elle enchaîna :

— Il souffre d'une phobie qui l'empêche de rencontrer des gens. Enfin, plutôt de les fréquenter. Mais sur Skype, ça va. Il pourrait te raconter les trucs ha-llu-ci-nants qu'il a faits pour m'aider. Comme cracker un mot de passe super compliqué et tout. Je peux te présenter ? Seulement sur mon ordinateur portable.

Ralph avait écarquillé les yeux en entendant les mots « cracker un mot de passe ». Delia sut qu'elle l'avait ferré. Et puis, un autre fantôme cloîtré dans son genre risquait moins de l'intimider.

Quelques minutes plus tard, avec sa permission, elle avait téléphoné, et Joe dans son garage était apparu dans la chambre de Ralph à Hexham.

— Salut ! dit Joe en ramenant ses cheveux derrière ses oreilles. Vous êtes deux... drapeaux rouges !

Ils ne tardèrent pas à discuter comme deux vieux amis. Delia avait encouragé Joe à raconter leurs aventures au V & A, ce qui fit une bonne entrée en matière. Ils échangèrent leurs coordonnées, et Joe leur assura que non seulement il aiderait Ralph, mais qu'en plus ça l'amuserait énormément.

Delia quitta Hexham pleine d'entrain ; si elle avait pu, elle se serait donné de grandes claques dans le dos. Elle avait toujours su que Joe et elle s'étaient rencontrés pour une bonne raison : s'entraider. Peut-être que ce jour-là elle avait permis la naissance d'une amitié fructueuse, qui bénéficierait autant à son frère qu'au Naan.

Bon, d'accord, ce serait soit le début d'une belle amitié, soit celui de la dégringolade : ensemble ils suivraient le lapin blanc jusque dans son terrier et tomberaient pour l'éternité dans une spirale de jeux vidéo ; elle les retrouverait quelques mois plus tard avec des barbes de naufragés et les ongles de pieds recourbés.

Fidèle à sa résolution de ne plus les laisser dériver loin l'une de l'autre, Delia avait organisé un séjour d'une semaine à Barcelone avec Emma. Le plan était de se gaver de tapas, de xérès et de Gaudí.

— Tu me manques tellement, soupira son amie quand Delia l'appela pour lui confirmer la réservation de leurs billets d'avion. J'ai consulté des sites immobiliers. Et si je m'installais vraiment à

Newcastle ? Ne risques-tu pas de te fatiguer de m'avoir dans les pattes ? Tu penses que je pourrais monter mon cabinet ? Si j'en crois le film *Pile et Face*, où Gwyneth Paltrow cartonne avec sa nouvelle boîte de RP, il me suffirait de demander de l'argent à ma banque, de donner un petit coup de peinture et d'organiser une soirée de lancement sexy, où je recevrais le gratin avec des fleurs dans les cheveux.

— Je suis sûre que ça se passerait exactement comme ça, dit Delia en riant. Mis à part la banque qui te donne de l'argent. Ce film est un peu vieux.

— Tu m'as inspirée, Del. Tu as débarqué ici et tu as carrément assuré. Du coup je me dis que moi aussi, j'en serais capable.

— *Moi*, je t'ai inspirée ?

— Oui. Tu es la Fantastique Femme Renarde.

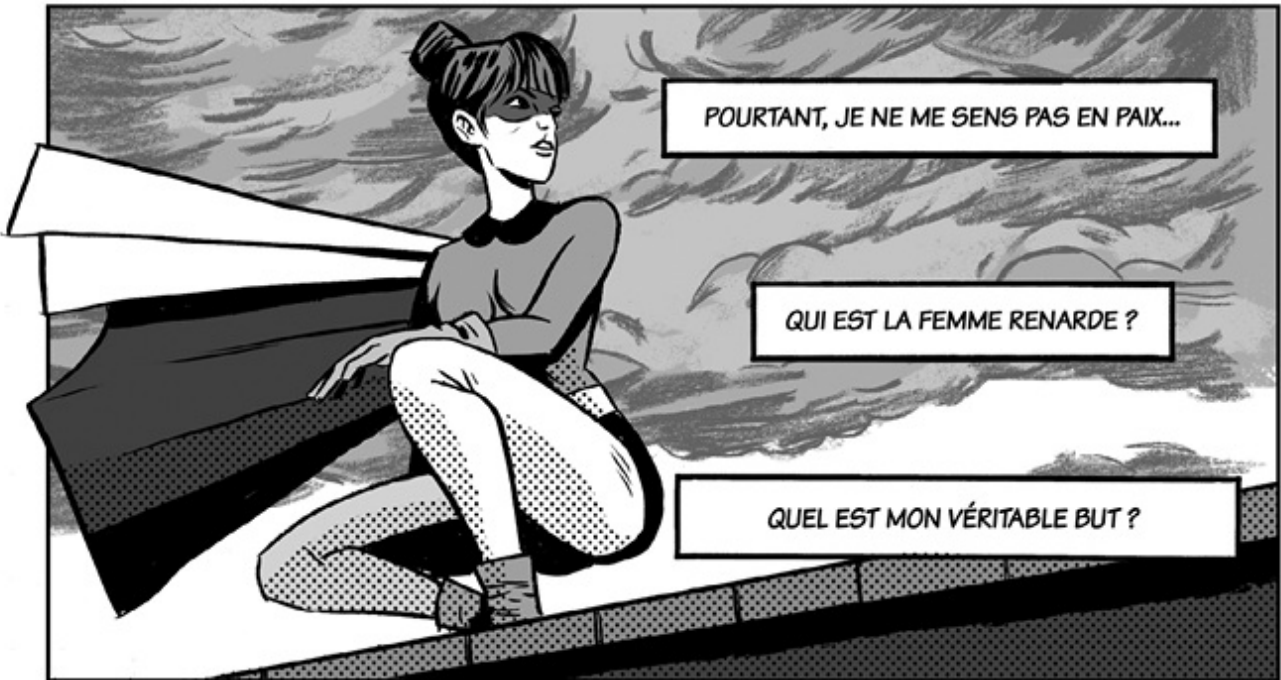
Delia sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle avait autrefois abandonné la Femme Renarde parce qu'elle l'avait jugée frivole et puérile. À présent, son personnage ne cessait de lui rappeler ce dont elle avait le plus besoin : le courage.



... ME VOICI DE RETOUR.

C'EST BON D'ÊTRE RENTRÉE.

LA VILLE EST DE NOUVEAU SÛRE.



POURTANT, JE NE ME SENS PAS EN PAIX...

QUI EST LA FEMME RENARDE ?

QUEL EST MON VÉRITABLE BUT ?



PEUT-ÊTRE ME
RESTE-T-IL ENCORE
À FAIRE... ?

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 71

Cela faisait trois semaines que Delia était rentrée à Newcastle. Seule chez elle, un samedi matin, elle triait le courrier.

Elle faillit rater la fine enveloppe froissée, adressée à son nom dans une écriture inconnue, qui échappa de peu à une mort rapide et brutale dans le bac à recyclage, coincée entre un catalogue *Land's End* et une publicité pour un crédit conso à 4,8 %. Delia la repêcha et la déchira.

C'était une carte de la Tate Gallery, sur laquelle figurait le portrait d'une jeune femme à la chevelure soyeuse blond vénitien. Delia l'ouvrit. Les deux faces étaient couvertes d'une écriture serrée au stylo-bille noir.

Chère Delia,

Bonjour. Me revoilà. Je n'ai pas été très bavard la dernière fois que nous nous sommes vus, pardon. C'est tout ce que mon cœur jaloux pouvait supporter. Je pense réussir à faire mieux ici. Je tiens à préciser que cette lettre n'appelle pas de réponse. C'est simplement un geste que je t'adresse, parce que je ne peux laisser les choses entre nous finir comme ça.

Tout d'abord, tu me manques. Bon sang, qu'est-ce que tu me manques. Ma vie est passée du Technicolor au noir et blanc. J'en ai assez d'entrer dans des pièces où tu n'es pas. Je suis fatigué, las et triste de ton absence. Mais il semble que je doive m'y habituer puisqu'il me faudra la supporter jusqu'à la fin de mes jours.

Ensuite, je t'aime. Savais-tu que j'étais tombé amoureux de toi ? Probablement pas. Je ne t'ai pas exactement donné des signes clairs de mes sentiments. D'ailleurs, tu as cru au contraire que je ne cherchais qu'à passer un bon moment. Je ne t'en veux pas, vu la personne que j'étais avant de te rencontrer.

Mais ce n'était pas le cas. J'étais déjà fou de toi et j'essayais de décider de la meilleure façon de te faire savoir à quel point j'étais sérieux. J'avais peur que l'ampleur de mon adoration ne te fasse complètement paniquer.

Voyons. Prenons des choses que je ne croyais pas faites pour moi : mariage, bébés, vie de famille... Ajoute "avec Delia" à l'équation, et soudain elles me semblent infiniment désirables. J'ai enfin compris. Combien de fois me suis-je moqué de gens qui me disaient que, quand je rencontrerais l'Élue, je saurais. Et puis je t'ai rencontrée, et j'ai su.

Je voulais les disputes devant les modules de bibliothèque chez Ikea, les repas de Noël coiffés de couronnes en papier chez tes parents, les lendemains de réveillon à jouer à des jeux vidéo avec Ralph, et nos deux noms toujours prononcés ensemble (comme Hepburn et Tracy, Radius et Cubitus).

Et aussi (même si je ne cherche pas à comparer), jamais je ne coucherais avec une autre femme dans ton dos. (Si, je compare.)

Quand tu m'as annoncé que tu partais avec Paul, je me suis dit, à quoi bon lui avouer tout ça ? À quoi bon piétiner encore ma fierté ?

J'ai fini par comprendre que si, c'était important. Tu devrais savoir les sentiments que tu as

inspirés, et je devrais avoir le courage de te les dire. Même s'il n'y a aucun espoir que cela change quoi que ce soit. Même si ces sentiments ne sont pas partagés.

Au fait, rien dans tout cela n'a pour but, ni ne devrait te faire culpabiliser. Pas plus que moi, tu ne peux décider de qui tu es amoureuse.

Une part de moi regrette affreusement de ne pas t'avoir dit tout ça en face. Qui sait ? Peut-être que ça aurait changé les choses ? Je pensais que c'était trop tôt. Je comptais m'en tirer en en marmonnant une bonne partie dans le noir à 3 heures du matin, dans un avenir plus ou moins proche. Mais il n'y a pas eu d'avenir, et je crois que, tout au fond, je l'ai toujours su.

Très chère, merveilleuse, irremplaçable, désopilante Delia, dont je n'entendrai plus jamais la si jolie voix : au revoir. Je me sentirai toujours un petit peu plus seul sans toi.

S'il te plaît, prends soin de toi, afin que je puisse t'imaginer heureuse. Et s'il s'avise encore une fois de te faire du mal, je lui ferai boire son propre sang bouilli à la louche.

*Tendrement,
Adam*

Delia lut et relut la lettre, passant de l'incrédulité à la joie, pour finir submergée par une sorte de douleur extatique, jusqu'à ce que les mots se déforment et se brouillent derrière ses larmes tièdes. Penser qu'elle avait inspiré une déclaration aussi passionnée, qu'elle avait sans en avoir conscience éveillé de tels sentiments chez un homme la stupéfiait.

— Espèce de salaud, dit-elle d'une voix étranglée, entre le rire et les larmes, les yeux rivés sur la carte.

Il l'aimait ? Adam était censé n'être qu'une passade. Ils vivaient dans deux mondes complètement différents. Plus rien n'avait de sens. Que lui arrivait-il ? La poitrine lui brûlait, ses jambes étaient devenues liquides... Quant à son estomac, il semblait avoir complètement disparu.

En tout cas, Adam lui avait prouvé que les plus beaux cadeaux de la vie n'ont rien à voir avec l'argent. Cette carte ne lui avait presque rien coûté, mis à part sa fierté.

Pour Delia, elle valait tout l'or du monde.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 72

Delia errait d'une pièce à l'autre dans un état de confusion extrême. Elle tenait toujours la carte, qu'elle ne cessait de relire. Finalement, avec une boule dans la gorge de la taille d'un goitre, elle téléphona à Emma.

— Oh, Em. Je ne sais pas quoi faire. Adam m'a envoyé cette incroyable... je me sens bête de parler de « lettre d'amour », mais c'est de cela qu'il s'agit. Une carte, pour être précise. Il m'écrit qu'il est fou de moi, qu'il voulait qu'on passe nos vies ensemble et qu'il n'a jamais eu l'occasion de me le dire. Qu'il m'aime.

— Waouh ! Vraiment ? Il a réellement employé le mot « aimer » ?

— Oui ! En fait, il en a employé plein. Il voulait qu'on fonde une famille...

Le corps de Delia bourdonnait sous le coup d'une multitude d'émotions : ravissement, gratitude, regret, incrédulité, bonheur, tristesse. Culpabilité.

— Tu ne t'en doutais pas du tout ? Il ne t'avait jamais rien dit ?

— Pas exactement. Il a fait allusion au fait qu'il m'appréciait beaucoup, qu'il ne voulait pas d'un coup d'un soir et qu'il aimerait qu'on sorte ensemble. J'ai passé la nuit avec lui, et puis, au cas où tu aurais oublié, Paul a débarqué le lendemain même.

— Eh ben ! Une nuit avec toi et le voilà qui écrit des lettres d'amour. Tu dois avoir un plancher pelvien de compétition.

— Il me manque tellement que j'en suis malade. Je pensais que ça me passerait, mais pas du tout. C'est même pire. Qu'est-ce que je fais ?

— Comment ça ? Tu crois qu'il y a quelque chose à faire ?

— Je ne sais pas.

Emma resta silencieuse un moment.

— OK. Tu sais que je trouve que c'est une bombe. D'un côté, j'ai envie de te dire de foncer. Comme à la fin de *Thelma et Louise* : « Vas-y, roule ! » Mais n'oublions pas qu'elles ont fini au fond du Grand Canyon.

Delia rit jaune.

— Je vais tâcher de remplir le mieux possible mon rôle de meilleure amie, reprit Emma. En réagissant raisonnablement. Même si c'est dur, sers-toi un verre de vin, pleure un bon coup et range cette carte quelque part où Paul ne la trouvera pas – ou bien quelque part où il la trouvera, histoire de lui rappeler la chance qu'il a. Et avance.

— Tu ne crois pas Adam sincère ?

— Si. Néanmoins, sa sincérité ne garantit pas que ça marche entre vous.

— Nous sommes trop différents ?

Emma souffla.

— Pas exactement. Je trouve que c'est un pari extrêmement risqué. Tu veux fonder une famille. Avec Paul, au moins, tu sais à quoi t'en tenir.

— Je croyais le savoir autrefois, tu te rappelles ?

— Oui, mais il t'a promis qu'il s'était ressaisi, sans quoi tu ne serais pas revenue. Adam est une inconnue dans l'équation. Je veux dire, comment savoir si cette lettre n'est pas seulement une réaction

extrême de sa part, parce qu'il n'a pas l'habitude de se faire larguer ? Loin de moi l'idée de suggérer qu'il n'y a aucune chance pour qu'il en pince pour toi. Je parle du genre d'homme qu'il est.

Delia jugea sa remarque valable, même si son ego s'en trouva égratigné. Sans le vouloir, elle avait retourné la situation. L'expérience devait être nouvelle pour lui.

— À quoi ressemble son *curriculum vitae* amoureux ? Beaucoup de monogamie ? Ou un nombre de morts élevé, et dans son sillage le chaos et les larmes, comme pour un tueur en série ?

— Sommaire, je crois. Il m'a dit n'avoir jamais été amoureux. Et, oui, il a roulé sa bosse...

— La femme qui croit qu'elle le changera est aussi courageuse que naïve, Del. Crois-moi. Je suis passée par là. On finit par se rendre compte que les femmes qui nous ont précédées y ont toutes cru aussi.

« J'ai cru être amoureux deux fois, je me suis impliqué, avant de me rendre compte que je n'étais pas épris – ou en tout cas pas assez. J'ai fait beaucoup de mal... »

— Cela dit, Adam est clairement sous le charme. Tu sais que je m'en suis rendu compte avant toi, dit Emma. Mais sa sincérité n'en fait pas un pari sûr.

— Adam m'a dit la même chose de Paul. D'après lui, il me trompera encore.

— T'aurait-il dit ça à peu près au moment où il essayait de t'attirer dans son lit, par hasard ?

Delia fut obligée d'admettre que, effectivement, cela correspondait.

— Et tu es contente d'être rentrée à Newcastle, non ?

Delia approuva dans un murmure. Elle avait conscience de demander à Emma d'effectuer un virage à cent quatre-vingts degrés. Il n'y avait pas si longtemps, sa meilleure amie la félicitait pour ses fiançailles, heureuse que « tout rentre dans l'ordre : Paul et Delia étaient réunis ».

— En résumé, je pense que, en misant tout sur une possible relation avec Adam, tu prendrais un risque énorme, dit Emma. Tu as surmonté tellement d'épreuves... Je détesterais te voir souffrir une nouvelle fois. Il est magnifique, je sais. Ce qui veut dire qu'il doit attirer beaucoup de femmes. Franchement, ça te plairait de passer ta vie à repousser des Emma ?

Delia rit, puis déclara :

— Jamais il ne me mentirait.

Elle le pensait. Bien qu'Adam puisse facilement passer pour désinvolte, c'était au fond quelqu'un de droit. Même si la vérité était dure à dire, il ne lui cacherait rien.

Tant qu'il est dur aussi... Argh, ne te laisse pas aveugler par ton désir, s'admonesta-t-elle.

Le fait que le sexe avec lui soit fantastique n'impliquait pas que l'idée de tout plaquer pour le rejoindre le soit aussi.

Quoique..., souffla une voix.

Depuis son retour, Paul et elle étaient loin de faire des étincelles au lit. Delia redoutait encore que, dans le feu de l'action, l'image de lui et Céline ne vienne la perturber. Mais était-ce bien tout ce dont elle avait peur ?

— Paul est propriétaire du pub et de la maison. Tu sais comment il gère sa vie. Adam travaille à son compte, n'a aucun revenu fixe et a un certain talent pour foutre les gens en rogne.

— Oh, sa situation financière est solide, dit Delia en se mordant la lèvre. Il a des économies.

Elle n'en dit pas plus, ne voulant surtout pas trahir Adam en révélant son secret. Elle savait désormais ce que le lui confier avait signifié pour lui. Elle eut un autre pincement au cœur. Toute cette conversation avait été une façon de lui suggérer qu'elle comptait plus que personne auparavant. Il le lui avait presque dit explicitement, mais elle s'était allégrement mis des œillères sur la signification de ses confidences.

— Tomber amoureux est une chose. Rester ensemble, c'est se disputer pour savoir qui était censé

racheter des pastilles pour le lave-vaisselle. Demande-toi si tu es prête à tout bouleverser pour te coltiner ces disputes avec un autre homme.

Le point de vue d'Emma était plus que valable. Contrairement à Delia qui se consumait comme une adolescente, son cœur, sa tête et ses reins n'étaient pas affectés par le manque d'Adam. Delia était assez grande pour savoir qu'une attraction tumultueuse était une drogue dont les effets finissaient par se dissiper, et que c'était ce qui restait après qui comptait.

— Et puis je veux être ta demoiselle d'honneur. Ne m'en prive pas une seconde fois.

Delia sourit.

— Je te le promets : tu seras toujours ma demoiselle d'honneur.

Après avoir raccroché, Delia remarqua qu'Emma ne lui avait pas posé la question clé.

Peut-être parce qu'elle connaissait la réponse. Peut-être parce que – ce que Delia jugeait plus probable – elle estimait que la réponse, de toute façon, n'aidait pas Delia à prendre une sage décision.

Mais, à cet instant, la seule chose qui comptait, c'était de la formuler.

Delia ne pouvait répondre à Adam. Elle ne savait pas quoi dire. Elle alla chercher son crayon et son carnet de croquis.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Chapitre 73

La vie reprit son cours ; leur cercle de Newcastle allait s'agrandir. Delia s'était sentie nerveuse à l'idée de revoir Aled et Gina pour la première fois depuis sa rupture avec Paul, et avait supposé qu'ils appréhenderaient aussi ces retrouvailles.

Mais finalement la réconciliation de Paul et Delia n'était pas le scoop du moment. Aled et Gina viendraient accompagnés d'un mystérieux invité.

Du coup, leur habituel dîner arrosé et animé se transforma en déjeuner, ce qui convenait mieux à Gina, aux prises avec les nausées matinales. Delia se plia au rituel précédant les visites d'Aled et de Gina : elle disposa des fleurs dans des bacs en verre, remplit les bougeoirs d'eau. Nettoyer les pipis cachés de Navet n'était plus au programme, et Delia se sentit bizarrement triste de ne plus avoir à traquer les flaques d'urine dissimulées dans les recoins de la maison. Elle n'aurait jamais cru que cela lui manquerait un jour...

Ce matin-là, Delia expérimentait une recette turque à base de sauce tomate épicée et d'œufs pochés. Elle avait enfourné un lourd poêlon sous le gril, et attendait que la préparation frémissse.

Regardant distraitement par la fenêtre, elle songea à tous les plats qu'elle ne cuisinerait jamais pour Adam. Là-bas, à Londres, elle avait laissé un chemin inexploé, y faisant quelques pas avant de l'abandonner.

Jusqu'à ce qu'elle reçoive sa carte, elle n'avait accordé à ces possibilités condamnées à l'oubli qu'une curiosité teintée de chagrin. Depuis, l'évocation de ces expériences perdues éveillait en elle une envie dévorante.

Comme ce restaurant où ils devaient dîner en tête à tête, le *Clos Maggiore* à Covent Garden. Elle l'avait cherché sur Internet. Le plafond de la salle à manger, où trônait une énorme cheminée, disparaissait sous une voûte de rameaux couverts de fleurs blanches, dans un genre kitsch tout à fait au goût de Delia. Perdue dans la contemplation des tables rondes recouvertes de nappes en lin, elle s'était imaginé cette soirée qui n'avait jamais eu lieu : les conversations qu'ils n'avaient jamais eues, chacun émerveillé à l'idée qu'ils rentreraient ensemble, se délectant de la joie brillant dans les yeux de l'autre pendant tout le repas, le chemin du retour, main dans la main, goûtant la sensation nouvelle de s'appartenir...

— Ça fait bizarre de ne plus avoir Navetken-Pis parmi nous, non ? lança Paul, qui était entré dans la cuisine sans qu'elle l'entende et se tenait derrière elle. Aled lui apportait toujours des friandises...

Delia se tourna vers lui sans mot dire.

— Ça va ? demanda Paul en découvrant l'expression de la jeune femme.

— Oui, pourquoi ?

— Tu as l'air à des milliers de kilomètres d'ici.

Non, seulement trois cents.

— Oh. C'est... Aled et Gina. Ils se sont assez mal comportés avec moi quand tout est arrivé. Aled m'a appelée pour me balancer cette histoire de week-end à Paris, et Gina a tout juste daigné m'envoyer un texto.

Paul parut mal à l'aise.

— Ils voulaient probablement se montrer attentionnés, Dee, mais ils étaient gênés. C'était ma

faute. Vraiment. Ne leur en veux pas.

Il lui pressa l'épaule et Delia lui adressa un sourire sans conviction.

— Tu verras, cinq minutes après qu'ils auront passé la porte, tu n'y penseras plus. Et eux non plus.

Mais cinq minutes passèrent, puis quinze, puis cinquante, et Delia n'avait absolument rien oublié. Aled et Gina n'avaient pas changé – toujours aussi opposés physiquement, lui, l'ourson aux cheveux noirs, elle, le fil de fer avec son pixie cut peroxydé –, pourtant tout était différent.

Ils évitèrent de croiser son regard et ne lui posèrent aucune question sur son séjour londonien, s'arrangeant pour parler boutique avec Paul sans discontinuer.

À l'époque, Delia, la petite copine amusante et facile à vivre qui préparait de bons petits plats, avait été accueillie à bras ouverts dans la bande de Paul. À présent, elle était une personne à part entière, trahie et maltraitée par leur ami, qui les faisait se sentir coupables. Ne sachant pas comment se comporter, ils avaient de toute évidence choisi de se détourner subtilement d'elle jusqu'à la reprise du service normal. Delia découvrit à ses dépens que certaines amitiés duraient sans s'approfondir.

La jeune femme se réfugia dans ses pensées, remplissant les verres et les assiettes pour donner l'illusion de participer.

Quand Gina leur montra une photo de l'échographie, Delia pensa à Adam qui lui avait dit qu'il voulait des enfants avec elle. Des disputes chez Ikea. Des déjeuners de Noël coiffés de couronnes en papier. Il voulait apprendre à connaître Ralph. Être un couple. Elle éprouva un vif plaisir en y pensant.

Aled plaisanta sur le nombre d'ébats auxquels ils avaient dû s'adonner en un mois pour concevoir.

Autant qu'Adam et moi en une nuit..., songea Delia en se remémorant leurs corps enchevêtrés, les mots qu'il lui avait chuchotés d'une voix rauque à l'oreille.

Elle avait pris ses compliments et sa gratitude pour un de ses discours tout faits de dragueur, alors qu'il était sincère...

— Putain, c'est quoi une « babymoon » ?! s'exclama Paul. On en est à prévoir le financement de notre lune de miel, ne me dis pas qu'il faut remettre ça après...

Il jeta un coup d'œil à Delia, attendant qu'elle rétribue ses allusions à leurs projets de famille d'un sourire.

Mais Delia était à Paris – voyage en Eurostar, balade le long de la Seine, verre de vin rouge dans un de ces bistrots avec des chaises en osier...

— Delia ? Delia ?

La voix de Paul s'immisça dans ses rêveries.

— Allô, Delia, ici la Terre, vous me recevez ?

— Oui ?

— Je parlais de notre séjour dans le Yorkshire. Tu te souviens du nom de cet endroit... ?

— Oh ! Swaledale ?

— C'est ça, Swaledale. Magnifique. Al me disait qu'ils allaient faire du camping de chochottes.

— On dit glamping, corrigea Gina.

— Si tu ne souffres pas, ce n'est pas du camping, dit Paul. Dee ne campe pas. Elle aime son petit confort. Ne me lancez pas sur la fois où elle a essayé d'emporter un sèche-cheveux au festival de Glastonbury.

Il lui donna un petit coup de coude, et elle sourit obligeamment. Aled et Gina firent semblant de s'esclaffer comme au bon vieux temps. Delia se rendit compte que leur vieux duo où Paul assumait le rôle du provocateur irrévérencieux mais tendre, et elle celui de la fille douce, patiente et stoïque ne fonctionnait plus. Elle avait voulu croire qu'elle le retrouverait en rentrant, parmi les affaires qu'elle avait laissées et auxquelles personne n'avait touché durant son absence.

Aled et Gina partirent après les avoir tartinés de bons sentiments et leur avoir promis de les inviter bientôt. Delia savait qu'ils mouraient d'envie de se retrouver dans leur voiture pour disséquer le déjeuner – Delia avait-elle changé ? Leur couple était-il condamné ? Avaient-ils gaffé en mentionnant la France, l'infidélité ou Céline Dion ? Après quoi ils soupireraient et concluraient, magnanimes : « Ah, là, là, j'espère qu'ils s'en sortiront », tout en se réjouissant que cette crise ne soit pas la leur.

Delia s'attaqua à la vaisselle. Ces derniers temps, les tâches ménagères avaient le don d'apaiser le tumulte de ses émotions. Elle avait l'impression d'avoir un sac de couteaux dans le ventre, dont la pointe la piquait de temps en temps.

— Sympa de les voir, hein ? Comme au bon vieux temps, dit Paul – c'est-à-dire tout le contraire de ce qu'elle pensait.

Debout derrière elle, il glissa ses bras autour de sa taille.

— Ça ferait presque envie, cette histoire de bébé. Le leur aura six mois à notre mariage, poursuivit-il.

Ils avaient fixé une date, mais n'avaient pas encore décidé de l'endroit.

— Ah ouais. Je n'avais pas fait le calcul.

— À moins que tu ne veuilles un mariage sans enfants ? Nous nous sommes toujours dit que nous organiserions une fête à l'ancienne, détendue, liberté totale pour tout le monde, avec des gamins qui courent dans tous les sens, du gâteau plein la figure.

— Certainement. Enfin, s'ils hurlent pendant toute la cérémonie, ce n'est pas idéal, fit remarquer Delia distraitement.

— Il nous faut un officier de l'état civil avec une voix de baryton, capable de couvrir les leurs.

Delia se concentra sur une tache qui résistait sur la poêle, puis elle reposa l'éponge à récurer et se tourna vers Paul.

— Paul, dit-elle en ôtant ses gants de vaisselle. Tu te souviens de quand tu es venu me voir chez Emma ? Tu m'as demandé si je voulais rester à Londres. Qu'est-ce que tu aurais fait si j'avais dit oui ?

— Euh...

Paul se caressa la lèvre supérieure, comme s'il lissait une moustache.

— J'aurais essayé de t'en dissuader, je suppose. Tu as une idée du prix des logements, là-bas ? Il faut être un oligarque pour avoir un jardin.

— Mais si j'avais dit que je restais ? insista Delia.

— Je ne sais pas. Je peux difficilement transplanter le pub...

Delia ne put que remarquer le classement de ses priorités : ses désirs à elle passaient après les besoins du pub. Paul parut regretter ses paroles.

— Nous nous serions débrouillés. Si vraiment c'était ce que tu avais voulu, ajouta-t-il d'un ton qui manquait de conviction.

— Mmm.

— Pourquoi ? Tu veux retourner à Londres ? demanda Paul, analysant le sens de leur conversation avec un léger temps de retard.

— Non, répondit honnêtement Delia. Mais il faut que je te parle.

Chapitre 74

Ce fut le tour de Delia de faire face à une avalanche de questions, et d'accepter la douleur que ses réponses causeraient. Ce n'était pas qu'elle ne l'aimait pas. Ce n'était pas qu'elle avait la frousse de se marier. Ce n'était pas, finalement, parce qu'il avait couché avec une autre femme. C'était parce qu'elle avait changé, durant le laps de temps où ils avaient été séparés, et qu'elle s'était rendu compte que c'était irrévocable.

Elle n'était plus la jeune femme sur le pont qui avait demandé Paul en mariage et qui aurait fait n'importe quoi pour que leur couple fonctionne, même quand elle l'avait senti s'éloigner. Les sentiments n'étaient pas une question de volonté, Delia le savait désormais. Elle voulait un amour partagé et d'intensité égale. Même si Paul pouvait enfin le lui donner, elle ne pouvait plus le lui rendre.

Est-ce qu'elle avait ça, avec Adam ?

Delia répondit sincèrement : elle l'espérait. Mais si Adam l'avait aidée à s'éveiller à sa réalité, il ne l'avait pas créée. Ce que Paul et elle avaient partagé appartenait au passé, que sa relation avec Adam fonctionne ou non.

Elle tint Paul dans ses bras pendant qu'il pleurait, et le laissa dire que ce n'était pas fini, qu'il ne renonçait pas. Au-delà de sa tristesse, Delia vit que Paul était stupéfait. Il lui coûtait d'accepter son impuissance face à la situation. Rien de ce qu'il pourrait offrir, dire ou faire n'y changerait rien. Il refusait cette passivité qui lui était imposée, dans laquelle il ne se reconnaissait pas. Dans sa vision du monde, il occuperait toujours la place du meneur, et Delia celle de la femme qu'il aimait.

Et maintenant... ?

Delia connaissait la réponse à cette question.

Maintenant, songea Delia, je suis enfin l'héroïne de ma vie.

Une héroïne à bord du train Newcastle-King's Cross, armée de la certitude que le risque, quand il impliquait la peur, ne justifiait pas l'inaction. Elle avait abandonné ses rêves artistiques par crainte de l'échec, alors que les conséquences de cette renonciation étaient bien pires que le rejet auquel elle redoutait de se confronter en essayant.

Chercher à savoir si Paul la blesserait en la trompant de nouveau était vain, tout comme se demander si Adam ne représentait pas un trop gros pari. Dans une vie, rien de valable ne s'obtenait sans prise de risque. La question était de savoir si ses sentiments étaient assez forts pour la justifier.

Quand Delia arriva devant la maison de Clapham, la soirée était déjà bien avancée. Il faisait doux. La jeune femme s'efforça de contenir l'angoisse qui l'assaillit quand elle frappa à la porte.

Elle réfléchit à toute vitesse à une entrée en matière : « Coucou ! J'ai tout misé sur le rouge. Me voici, je suis tout à toi. J'espère que tu pensais ce que tu m'as dit, et que tu ne m'as pas écrit dans un moment d'émotion arrosé d'alcool, pour te réveiller le lendemain en pensant : Heureusement, je ne risque pas de tomber sur elle sur la Piccadilly Line. »

Dougie ouvrit la porte. Il affichait une expression décontenancée tout à fait compréhensible.

— Adam est là ? demanda Delia d'une voix douce, comme s'il était parfaitement normal de se présenter chez quelqu'un à presque 22 heures, avec une valise et sans rendez-vous.

— Il est sorti, répondit Dougie.

— Je peux l'attendre ici ?

— Bien sûr, dit Dougie en s'écartant pour la laisser passer. Il est joignable aussi sur son portable...

Delia pouvait difficilement avoir cette conversation au téléphone.

— Je veux lui faire la surprise.

Ils burent une bière en bavardant, assis dans les canapés mous du salon. Delia ne tarda pas à culpabiliser. Le pauvre Dougie, si agréable, si sérieux, se retrouvait à faire la conversation à une femme nerveuse qui ne cessait de jeter des coups d'œil furtifs à la pendule accrochée au mur.

Les minutes s'égrenaient. Une heure passa. Il n'échappa pas à Delia que ni l'un ni l'autre ne fit allusion à ce que pouvait bien faire Adam à presque minuit un samedi.

— Je vais te laisser aller te coucher, dit Delia en voyant Dougie réprimer un deuxième bâillement. J'attendrai Adam dans sa chambre, si ça ne pose pas de problème...

Dougie émit quelques marmonnements neutres. Delia ne pouvait lui en vouloir de n'avoir pas la moindre idée à ce stade des droits de Delia en cas d'incursion intempestive.

Pénétrer dans la chambre d'Adam sans y avoir été invitée lui donna l'étrange impression d'être une intruse. Elle prit soin de ne rien toucher ni de ne rien faire qui puisse être interprété comme de l'indiscrétion. Ne voulant pas paraître présomptueuse, elle tira sa valise dans un coin, de façon qu'elle ne soit pas visible depuis la porte.

À présent qu'elle était seule, la question qui tournait en rond dans sa tête, de plus en plus vite, se fit plus oppressante : où est-il ? Où est-il ? Le cerveau de Delia commença à produire des images indésirables. Pire : par défaut, son imagination se rabattit sur Freya.

Elle s'allongea sur le lit et ferma les yeux. Ce faisant, le film qu'elle se projetait des ébats d'Adam et Freya passa en haute définition : chevelures rejetées en arrière, ongles plantés dans le dos et autres gros plans suggestifs. Elle s'empessa donc de les rouvrir. Et si c'était ça qu'il était en train de faire ? S'il était retourné à ses vieilles habitudes ? Ils n'étaient pas ensemble, elle n'avait aucun droit sur lui. Il n'était pas question d'infidélité. Toutefois, s'il avait soigné son cœur brisé en labourant des femmes comme un tracteur, cela ne laissait rien présager de bon quant à la façon dont il gérerait d'éventuelles difficultés de couple. Sauf que rien dans la carte qu'il lui avait écrite n'indiquait qu'elle serait la bienvenue si l'envie lui prenait de revenir dans sa vie. Il avait plutôt été question de ce qui « aurait pu être », ce qui était inévitable après qu'elle eut annoncé son intention de se marier et qu'elle eut déménagé à des centaines de kilomètres de là.

Quelques heures plus tôt encore, elle n'aurait trouvé aucune fausse note dans son courrier. Dans la solitude d'une chambre déserte dont Adam n'avait manifestement pas besoin cette nuit, elle commença à craindre qu'Emma, en lisant entre les lignes, n'ait été plus perspicace qu'elle, alors stupéfaite. Peut-être que, persuadé de ne jamais la revoir, il s'était autorisé à se lâcher. Comme pour un chèque qui ne serait jamais encaissé.

Rien ne garantissait qu'il rentrerait ce week-end. Et s'il était parti ? Voir son père en France, peut-être ? Non. Dougie l'aurait su.

Delia ne s'endormirait pas. Elle allait seulement étendre ses jambes sur le lit et poser sa tête sur l'oreiller, sur lequel elle reconnut une trace discrète mais merveilleuse de l'after-shave d'Adam, et... s'endormir.

Chapitre 75

Delia s'éveilla en sursaut en entendant la porte d'entrée claquer.

Meeeeeerde.

Elle rampa au bas du lit. Le réveil LED indiquait 7 h 41. Adam avait découché. Cette pensée lui fit un mal de chien.

Oh non ! Et s'il était avec la femme ? S'il l'avait ramenée ? Pas un instant Delia n'avait envisagé cette grotesque possibilité. Cela dit, elle n'entendait aucune voix. Son rythme cardiaque ralentit légèrement.

Par bonheur, Adam s'attarda en bas pour regarder son courrier, mettre la bouilloire en route ou autre. Delia profita de ces quelques minutes de répit pour se brosser les dents et remettre un peu d'ordre dans sa chevelure. Alors qu'elle jetait un regard méfiant à son reflet fatigué, elle l'entendit monter bruyamment l'escalier quatre à quatre. Soudain, il fit irruption dans la pièce.

Il lâcha un glapissement étouffé en découvrant Delia et fit un pas en arrière.

— Bonjour, dit Delia en lui adressant un petit signe de la main.

Immobile, Adam la regardait toujours.

— Dougie m'a laissée entrer hier soir, enchaîna-t-elle. J'ai fini par m'endormir ici en t'attendant. J'espère que ce n'est pas grave.

Adam ne disait toujours rien. Il portait un manteau noir qu'elle ne lui avait jamais vu. Ce détail vestimentaire rappela à Delia que la vie d'Adam avait continué sans elle. Cela lui fit un choc. Il avait perdu du poids, ce qui était tout à l'avantage de ses pommettes mais lui donnait l'air fatigué.

Cet Adam ne ressemblait pas à l'image qu'elle avait gardée de lui. Quelles autres différences allait-elle découvrir ?

Pourquoi ne disait-il rien ? Où était-il passé ?

Saisie d'une peur irrationnelle pendant un court moment de folie, Delia imagina que la carte n'avait été qu'une élégante contrefaçon.

— Que fais-tu ici ? lança-t-il d'un ton qui n'avait rien de chaleureux.

Il ne faisait aucun doute qu'il avait passé la nuit avec une femme.

— Je voulais te parler.

— Delia, dit Adam en se passant une main dans les cheveux – ses adorables cheveux blond cendré... C'est gentil, mais... Si tu es venue t'assurer que ça allait, eh bien, non, ça ne va pas. Je ne voudrais pas passer pour un salaud amer, mais tu ne peux pas m'aider, pas du tout. S'il te plaît, ne remue pas le couteau dans la plaie en jouant l'amie inquiète qui passe prendre des nouvelles et disparaît ensuite. Te regarder partir une fois m'a suffi.

— Est-ce que passer la nuit chez d'autres gens aide ? demanda prudemment Delia.

Adam fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Je me disais... vu l'heure... ?

Il y eut un silence lourd de sous-entendus.

Adam le brisa :

— Attends. Tu t'en vas à l'autre bout du pays pour épouser quelqu'un et moi je n'ai pas le droit de

découcher ?

— Tu en as parfaitement le droit, dit Delia d'une voix brisée par l'émotion, les yeux brillants. Aussi, j'ai quitté Paul.

Adam la regarda fixement, digérant l'information.

— Eh bien, de toute façon, rien ne pourrait me faire moins envie que de coucher avec quelqu'un d'autre que toi. J'étais chez ma sœur, à Leytonstone. J'ai bu du vin jusqu'à pas d'heure en larmoyant et en m'apitoyant sur mon sort.

— Vraiment ?

Soulagée, Delia sentit une larme rouler sur sa joue. Ce n'était pas comme ça qu'elle avait prévu de s'y prendre.

— Vraiment, répéta Adam, visiblement perplexe. Pourquoi as-tu quitté Paul ?

— Parce que je ne voulais pas l'épouser. Tu n'es pas content de me voir ?

— Je suis bouleversé de te voir. Mais j'attends de savoir ce que tu es venue me dire pour décider si c'est une bonne chose ou pas, dit Adam plus doucement.

Delia inspira profondément, puis se lança :

— Je suis venue te dire que je t'aime aussi.

Adam avala sa salive et s'éclaircit la voix.

— OK, maintenant je regrette de m'être montré si désagréable, dit-il avec un grand sourire.

Delia laissa échapper un éclat de rire auquel se mêla un sanglot.

— Mais tu es conscient que c'est de la pure folie ? Tu n'as jamais été amoureux avant. Et si tu te rends compte dans un mois que ce n'était qu'une autre passade ?

— Eh, je sais que je t'ai raconté que je m'étais un jour acheté une voiture de branleur, mais je ne suis pas irrécupérable, se défendit Adam.

Leur joie et leur impatience pétillaient et crépitaient entre eux tandis qu'ils riaient ensemble. Delia ne s'était jamais sentie aussi heureuse.

— Delia, depuis que je te connais, tu as passé presque tout ton temps à penser à un autre homme. Tu n'as pas le monopole de l'insécurité. Je ne t'aurais jamais déclaré mes sentiments si j'avais eu des doutes.

Elle hocha la tête.

— ... Tu parlais de vouloir une vie ensemble. Je sais que notre relation commence à peine et je ne veux rien précipiter. Mais j'ai trente-trois ans.

— Et moi trente-quatre, donc je te bats.

— Oui, mais tu es un homme. Tu peux éjaculer indéfiniment.

— Je suppose que nous arrivons au moment de ton discours où tu commences à improviser ?

— Non, je suis toujours mes notes, plaisanta Delia, qui se sentit illuminée par le sourire d'Adam. Rester amoureux n'a rien à voir avec tomber amoureux. Nous ne serons pas toujours des espions déguisés en animal géant, qui le font trois fois et demie en une seule nuit et dînent dans des restaurants sous des voûtes de fleurs. Nous finirons par nous disputer pour savoir qui a oublié d'acheter les pastilles pour le lave-vaisselle.

— Je fais mes courses sur Internet. Tu devrais y penser. Et... trois et demie ? Montre-moi comment tu es arrivée à ce numéro.

Delia rit.

— Je suis sérieuse !

— Moi aussi. Et je comprends ce que tu essaies de me dire. Je ne veux rien d'intense, d'irréel et de fugace. Je veux le quotidien, la vie de tous les jours. Je veux la chance que tu as donnée à Paul.

C'était exactement ce que Delia avait besoin d'entendre.

— Viens là..., murmura Adam.

Il l'attira à lui et l'étreignit si fort qu'elle en eut presque le souffle coupé. Puis ils s'embrassèrent.

Ce fut le meilleur baiser que Delia ait jamais échangé, le plus excitant et le plus prometteur. Un baiser qui avait le goût du vin et du dentifrice, et aussi d'une nouvelle vie où cet homme était celui qu'elle embrasserait toujours.

— Merci d'être revenue. Merci du fond du cœur, dit Adam, la bouche dans ses cheveux tandis qu'il la serrait contre lui.

— Désolée d'avoir mis autant de temps. Je commençais à peine à comprendre ce qui se passait entre nous quand Paul est apparu...

Adam recula et ses traits se durcirent en l'entendant mentionner Paul.

— C'est vraiment fini entre vous, cette fois ?

— Oui. Mais il y a tout de même une chose dont j'aimerais te parler, dit Delia.

— Oh ?

— Je ne suis pas sûre de vouloir vivre à Londres. Serais-tu prêt à déménager à Newcastle ?

— Sans hésiter.

Sa réponse la laissa légèrement stupéfaite. Elle avait toujours considéré qu'Adam faisait partie du paysage londonien, comme les bus rouges.

— Tu ferais ça ?

— Bien sûr. Je pourrais louer cette chambre. Je ne suis allé à Newcastle qu'une seule fois il y a des années. Ça a l'air d'être une chouette ville. Bien qu'assez froide. Pourquoi pas ? Il faut essayer.

— Je n'arrive pas à croire que tu ferais ça pour moi. Tu quitterais ta maison ?

— Chez moi, c'est toi, souffla Adam en posant sa main sur la joue de la jeune femme.

Dehors, derrière les vitres, la ville commençait à s'éveiller. Cette journée de fin d'été s'annonçait nuageuse. Il avait plu des cordes pendant la nuit. La verdure aurait des allures de forêt tropicale et les rues sentiraient l'humidité. La plupart des Londoniens, endormis, avaient manqué l'averse. Delia et Adam, étroitement enlacés, l'avaient écoutée pendant une heure.

— Adam ?

— Delia ?

— Quand t'es-tu rendu compte que tu étais amoureux de moi ? D'une certaine façon, j'arrive à t'imaginer amoureux de moi, mais pas en train de te dire : Attendez ! Devinez quoi. Je crois que j'en pince pour cette rouquine de l'agence de RP. *Davina*. Tu m'as toujours trouvée idiote.

— Non, c'est ton boulot que je trouvais idiot. Toi, je t'ai toujours considérée comme la personne la plus intrigante, exaspérante et intéressante que j'aie rencontrée de ma vie. Chaque fois que je passais un peu de temps avec toi, j'en voulais plus.

— Sauf le jour où tu m'as enguirlandée parce que tu croyais que je couchais avec Kurt...

— Oh, ça a été affreux. Après, j'ai défoncé plein de meubles à coups de pied en disant des gros mots, et je me suis défoulé en pratiquant des sports de combat. Je suis allé voir ma sœur, et au milieu d'une diatribe sur ta dégénérescence morale, j'ai dit : Elle avec lui, c'est n'importe quoi. Elle devrait être avec moi. Et voilà. J'ignorais complètement que j'allais sortir ça.

— Ah, ah ! Qu'a dit Alice ?

— Elle a dit, oh, là, là, tu es tombé amoureux d'elle, espèce d'idiot. Ce à quoi j'ai répondu que non, non, non, absolument pas. Je suis seulement sous l'emprise d'une émotion irrationnelle d'une puissance phénoménale, qui me donne envie de pousser un rocher devant sa porte tel un Pierrafeu. Je la garderai prisonnière jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle doit me choisir, moi. Je ne serai pas un

geôlier trop cruel. Je lui donnerai à manger et la laisserai prendre des bains sous surveillance. Ma sœur a dit : ouais, c'est de l'amour. Toi ?

— C'était quand tu m'as dit que tu étais riche. Tout de suite, ta sensibilité m'a sauté aux yeux.

Ils s'esclaffèrent.

— J'ai su que je t'aimais quand je me suis rendu compte que je pensais à toi toutes les deux secondes, Adam l'acouphène. Je ne pouvais pas remonter l'allée menant à l'autel en me demandant où tu passais ton week-end.

Adam se contenta d'un « Ha », mais Delia sentit que le souvenir de ses projets de mariage était encore trop frais pour être mentionné.

Elle reprit la parole, prudente.

— Après avoir reçu ta carte, je n'ai pas arrêté de la relire, encore et encore. J'ai fini par admettre qu'il ne s'agissait pas uniquement de ce que tu ressentais pour moi, mais aussi de ce que moi je ressentais pour toi. Quand tu m'as écrit : « Tu ne peux pas décider de qui tu es amoureuse », tu voulais me signifier que tu ne m'en voulais pas d'être avec Paul. En fait, tu mettais le doigt sur la raison pour laquelle je devais être avec toi.

— Wow. Je ne t'ai pas écrit dans l'espoir que tu reviennes. C'était un au revoir sans arrière-pensées.

— Je sais. C'est pour ça que ta lettre a été aussi efficace, dit Delia en souriant.

Elle sentait que, même si ça ne durait pas avec Adam, elle ne regretterait jamais d'avoir essayé. Cela en valait déjà la peine.

— Je ne cherche pas à compter les points, mais serais-tu venue me chercher si je ne t'avais pas écrit ?

— Oui, sans aucun doute, dit Delia, un instant éblouie par les rayons du soleil qui filtraient à travers les rideaux rouges, si bien qu'Adam ne fut plus qu'une silhouette dans le bleu de la chambre.

— Ah oui ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— J'avais créé ton personnage dans mon comics.



christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Remerciements

Jamais je n'aurais imaginé, au début de cette année, qu'il me faudrait dire adieu à mon merveilleux agent, Ali Gunn. Ce fut pourtant le cas ; je ne me suis toujours pas remise de cette perte. Repose en paix, Ali, je te dois tant. Le monde est tellement moins drôle sans toi.

En son absence, Doug Kean, chez Gunn Media, a fait preuve d'un surcroît d'héroïsme ; j'ai trouvé en lui un ami charmant et un représentant dynamique.

Mes remerciements infinis, comme toujours, à ma merveilleuse éditrice, Helen Bolton : c'est notre troisième rodéo, et ma reconnaissance pour votre dévouement et votre acharnement à faire de ce livre la meilleure version possible de lui-même est sans limite. Cette fois, j'ai également bénéficié des talents de Martha Ashby et de Kimberley Young chez HarperFiction : merci pour votre dur labeur ! Comme d'habitude, les corrections de Keshini Naidoo ont été aussi efficaces qu'amusantes. Chapeau bas aux maquettistes : je suis tellement fière de cette couverture ! Du fond du cœur, merci à toute la famille d'HarperCollins pour son enthousiasme et son soutien. Et pour les fêtes si généreusement arrosées au champagne...

Mes sincères remerciements à Chris King, dont les illustrations ont brillamment donné vie à la Femme Renarde : j'ai énormément de chance de travailler avec des gens aussi talentueux. Je travaille également avec des gens, comme mon agent artistique, Mark Casarotto de chez Casarotto Ramsay & Associates. (Ah, ah ! Je plaisante, Marco. Oh, allez, ne faites pas la tête. Merci à votre immense talent aussi.)

Mes lecteurs de la première heure, en me dispensant compliments et encouragements, m'aident bien plus qu'ils ne le croient. Merci à mon frère Ewan, Sean Hewitt, Tara de Cozar, Jenny Howe, Jennifer Whitehead, Mark Casarotto, Tim Lee et Kristy Berry. J'ai volé une blague à Tom Bennett, le super prof – faites-moi signe si vous voulez que je me charge pour vous de rédiger une unité didactique ou autre en échange. Et une autre à James Donaghy, extraordinaire critique pour la télévision. Étant bien incapable de vous remplacer chez Aerial Telly, je vous enverrai des truffes de chez Lindt.

Merci à l'adorable Andy Welch, excellent journaliste, qui, avec gentillesse et humour, m'a aidée avec l'univers de la presse et des RP.

Colin Jones, génie de l'informatique et Gallois avéré, m'a fourni les détails pratiques nécessaires à la création du personnage de Naan Peshwari – merci d'avoir couvert ma honte de votre volumineux cerveau.

Jay Rayner, bon vivant et vrai critique gastronomique, m'a donné l'idée géniale du « coup de la pizza ». J'ai une dette envers vous, monsieur (et, pour ce que ça vaut, je pense que vous devriez clairement le mettre à exécution).

Serena Mandair m'a dispensé ses conseils juridiques concernant la logistique d'une dénonciation d'un exhibitionniste imaginaire, et n'a jamais dit : « Tu es sûre que c'est pour un livre, V ? »

Merci à Rachael Burns, qui ne sait même pas qu'elle m'a aidée grâce à son goût pour l'amaretto sour cerise et ses talents de cuisinière, et, de façon générale, en étant si cool et si Delia-esque, ainsi qu'à Katie de Cozar Rushforth, carrément Emma quant à elle, bien qu'elle soit l'ennemie des foies.

Enfin et surtout, merci du fond du cœur à Alex, dont le soutien durant le « processus de création » a encore été essentiel.

Et merci à vous si vous avez acheté ce livre ! Avoir des lecteurs est un privilège merveilleux ; j'essaie de ne pas vous faire perdre votre temps si je peux l'éviter.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Mhairi McFarlane est devenue journaliste après avoir fait des études d'anglais à l'université de Manchester. Elle vit à Nottingham. Ses deux premiers romans parus chez Milady, *Parce que c'était nous* et *Comme si c'était toi* connaissent déjà un succès retentissant.

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Du même auteur, chez Milady, en grand format :

*Parce que c'était nous
Comme si c'était toi
C'est pas moi, c'est toi*

Chez Milady, en poche :

*Parce que c'était nous
Comme si c'était toi*

www.milady.fr

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *It's not Me, It's You*

Copyright © Mhairi McFarlane 2014

Tous droits réservés.

Originellement publié par Avon, une maison du groupe HarperCollins.

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2344-0

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr

christelle millard <carpio.christelle@sfr.fr>